U d'/of OTTAWA
39003000764208
BJ
704
.V5
1874
V.3

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/oeuvresmorales03vauv

No 106/3 12

COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS,

COLLATIONNÉE SUR LES MEILLEURS TEXTES.

PARIS, TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie,
RUE GARANCIÈRE, 8.

ŒUVRES MORALES

DE

VAUVENARGUES

TOME TROISIÈME.

PARIS,

E. PLON ET Cie, ÉDITEURS,
10, RUE GARANCIÈRE.

BRIÈRE, BIBLIOPHILE.

MDCCCLXXIV

BJ
704
.V5
1874
v.3

RÉFLEXIONS

ET

MAXIMES.

AVERTISSEMENT.

Comme il y a des gens qui ne lisent que pour trouver des erreurs, j'avertis ceux qui liront ces *Réflexions*, que s'il y en a quelqu'une qui présente un sens peu conforme à la piété, l'auteur désavoue ce mauvais sens, et souscrit le premier à la critique qu'on en pourra faire. Il espère cependant que les personnes désintéressées n'auront aucune peine à bien interpréter ses sentiments. Ainsi, lorsqu'il dit : *La pensée de la mort nous trompe, parce qu'elle nous fait oublier de vivre*, il se flatte qu'on verra bien que c'est la pensée de la mort, sans la vue de la Religion, qu'il veut parler. Et encore ailleurs lorsqu'il dit : *La conscience des mourants calomnie leur vie*, il est fort éloigné de pré-

tendre qu'elle ne les accuse pas souvent avec justice; mais il n'y a personne qui ne sache que toutes les propositions générales ont leurs exceptions. Si on n'a pas pris soin de les marquer, c'est parce que le genre d'écrire que l'on a choisi ne le permet pas. Il suffira de confronter l'auteur avec lui-même, pour connaître la pureté de ses principes.

J'avertis encore les lecteurs qu'on n'a jamais eu pour objet, dans cet ouvrage, de dire des choses nouvelles, quoiqu'il puisse s'y en rencontrer un assez grand nombre. *Tout est dit*, assure l'auteur des CARACTÈRES, *et l'on vient trop tard depuis sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur nous est enlevé*[1].... *Les personnes d'esprit*, ajoute-t-il, *ont en eux les semences de toutes les vérités et de tous les sentiments; rien ne leur est nouveau*, etc. Que cette réflexion de La Bruyère soit fausse ou so-

[1] LA BRUYÈRE, chap. Ier, *Des ouvrages de l'esprit*. — B.

lide, je ne doute pas que les meilleurs esprits ne soient bien aises qu'on leur remette quelquefois devant les yeux leurs propres sentiments et leurs idées. Puisque nous nous lassons si peu de voir représenter, sur nos théâtres, les mêmes passions, revêtues de quelques couleurs et de quelques circonstances différentes, pourquoi les amateurs de la vérité seraient-ils fâchés qu'on les entretienne des objets de leurs connaissances et de leurs études? Si on s'est servi des pensées ou des expressions de quelqu'un, il est facile de les rapporter à leur auteur. Celui qui a écrit ces *Réflexions* aime assez la gloire pour ne pas chercher à s'approprier celle d'un autre. Il ne ne s'est jamais proposé, dans cet ouvrage, que de développer selon ses forces les réflexions dont il est le plus touché.

RÉFLEXIONS

ET

MAXIMES.

NOTA. La lettre P. mise à la suite du chiffre placé au-devant de quelques maximes, indique le numéro d'une maxime posthume recueillie comme variante dans une série spéciale.

1.

76. P. — Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

2.

L'esprit de l'homme est plus pénétrant que conséquent, et embrasse plus qu'il ne peut lier.

3.

Lorsqu'une pensée est trop faible pour porter une expression simple, c'est la marque pour la rejeter.

4.

La clarté orne les pensées profondes.

5.

L'obscurité est le royaume de l'erreur.

6.

Il n'y aurait point d'erreurs qui ne périssent d'elles-mêmes, rendues clairement.

7.

Ce qui fait souvent le mécompte d'un écrivain, c'est qu'il croit rendre les choses telles qu'il les aperçoit ou qu'il les sent.

8.

On proscrirait moins de pensées d'un ouvrage, si on les concevait comme l'auteur.

9.

Lorsqu'une pensée s'offre à nous comme une profonde découverte, et que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons souvent que c'est une vérité qui court les rues.

10.

86. P. — Il est rare qu'on approfondisse la pensée d'un autre; de sorte que s'il arrive dans la suite

qu'on fasse la même réflexion, on se persuade aisément qu'elle est nouvelle, tant elle offre de circonstances et de dépendances qu'on avait laissées échapper.

11.

87. P. — Si une pensée ou un ouvrage n'intéressent que peu de personnes, peu en parleront.

12.

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

13.

Les fortunes promptes en tout genre sont les moins solides, parce qu'il est rare qu'elles soient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs, mais laborieux de la prudence, sont toujours tardifs.

14.

88. P. — L'espérance anime le sage, et leurre le présomptueux et l'indolent, qui se reposent inconsidérément sur ses promesses.

15.

Beaucoup de défiances et d'espérances raisonnables sont trompées.

16.

L'ambition ardente exile les plaisirs dès la jeunesse pour gouverner seule.

17.

La prospérité fait peu d'amis.

18.

Les longues prospérités s'écoulent quelquefois en un moment : comme les chaleurs de l'été sont emportées par un jour d'orage.

19.

Le courage a plus de ressources contre les disgrâces que la raison.

20.

91. P. — La raison et la liberté sont incompatibles avec la faiblesse.

21.

La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude.

22.

La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.

23.

102. P. — Les prospérités des mauvais rois sont fatales aux peuples.

24.

Il n'est pas donné à la raison de réparer tous les vices de la nature.

25.

Avant d'attaquer un abus, il faut voir si on peut ruiner ses fondements.

26.

Les abus inévitables sont des lois de la nature.

27.

Nous n'avons pas droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons rendre bons.

28.

On ne peut être juste si on n'est humain.

29.

Quelques auteurs traitent la morale comme on traite la nouvelle architecture, où l'on cherche avant toutes choses la commodité.

30.

Il est fort différent de rendre la vertu facile pour l'établir, ou de lui égaler le vice pour la détruire.

31.

Nos erreurs et nos divisions, dans la morale, viennent quelquefois de ce que nous considérons les hommes comme s'ils pouvaient être tout à fait vicieux ou tout à fait bons.

32.

Il n'y a peut-être point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux matière d'erreur.

33.

Les générations des opinions sont conformes à celles des hommes, bonnes et vicieuses tour à tour.

34.

Nous ne connaissons pas l'attrait des violentes agitations. Ceux que nous plaignons de leurs embarras, méprisent notre repos.

35.

Personne ne veut être plaint de ses erreurs.

36.

Les orages de la jeunesse sont environnés de jours brillants.

37.

103. P. — Les jeunes gens connaissent plutôt l'amour que la beauté.

38.

Les femmes et les jeunes gens ne séparent point leur estime de leurs goûts.

39.

La coutume fait tout jusqu'en amour.

40.

356. — Il y a peu de passions constantes; il y en a beaucoup de sincères : cela a toujours été ainsi. Mais les hommes se piquent d'être constants ou indifférents, selon la mode, qui excède toujours la nature.

41.

La raison rougit des penchants dont elle ne peut rendre compte [1].

[1] VARIANTE : « La raison rougit des inclinations de la « nature, parce qu'elle n'a pas de quoi connaître la perfec- « tion de ses plaisirs. »

42.

Le secret des moindres plaisirs de la nature passe la raison.

43.

C'est une preuve de petitesse d'esprit, lorsqu'on distingue toujours ce qui est estimable de ce qui est aimable. Les grandes ames aiment naturellement ce qui est digne de leur estime[1].

44.

L'estime s'use comme l'amour.

45.

Quand on sent qu'on n'a pas de quoi se faire estimer de quelqu'un, on est bien près de le haïr.

46.

Ceux qui manquent de probité dans les plaisirs, n'en ont qu'une feinte dans les affaires. C'est la marque d'un naturel féroce, lorsque le plaisir ne rend point humain.

[1] Variante : « C'est une preuve de peu d'esprit et de « mauvais goût, lorsqu'on distingue toujours ce qui est « estimable de ce qui est aimable ; rien n'est si aimable « que la vertu pour les cœurs bien faits. »

47.

Les plaisirs enseignent aux princes à se familiariser avec les hommes.

48.

110. P. — Le trafic de l'honneur n'enrichit pas.

49.

Ceux qui nous font acheter leur probité, ne nous vendent ordinairement que leur honneur.

50.

107. — P. La conscience, l'honneur, la chasteté, l'amour et l'estime des hommes sont à prix d'argent. La libéralité multiplie les avantages des richesses.

51.

109. P. — Celui qui sait rendre ses profusions utiles a une grande et noble économie.

52.

Les sots ne comprennent pas les gens d'esprit.

53.

Personne ne se croit propre, comme un sot, à duper les gens d'esprit.

54.

Nous négligeons souvent les hommes sur qui la nature nous donne quelque ascendant, qui sont ceux qu'il faut attacher et comme incorporer à nous, les autres ne tenant à nos amorces que par l'intérêt, l'objet du monde le plus changeant.

55.

Il n'y a guère de gens plus aigres que ceux qui sont doux par intérêt.

56.

L'intérêt fait peu de fortunes.

57.

Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.

58.

L'amour de la gloire fait les grandes fortunes entre les peuples.

59.

Nous avons si peu de vertu que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire.

60.

112. P. — La fortune exige des soins. Il faut être

souple, amusant, cabaler, n'offenser personne, plaire aux femmes et aux hommes en place, se mêler des plaisirs et des affaires, cacher son secret, savoir s'ennuyer la nuit à table, et jouer trois quadrilles sans quitter sa chaise : même après tout cela, on n'est sûr de rien. Combien de dégoûts et d'ennuis ne pourrait-on pas s'épargner, si on osait aller à la gloire par le seul mérite!

61.

Quelques fous se sont dit à table : Il n'y a que nous qui soyons de bonne compagnie, et on les croit.

62.

Les joueurs ont le pas sur les gens d'esprit, comme ayant l'honneur de représenter les gens riches.

63.

Les gens d'esprit seraient presque seuls, sans les sots qui s'en piquent.

64.

118. P. — Celui qui s'habille le matin avant huit heures pour entendre plaider à l'audience, ou pour voir des tableaux étalés au Louvre, ou pour se trouver aux répétitions d'une pièce prête à paraître, et qui se pique de juger en tout genre du travail

d'autrui, est un homme auquel il ne manque souvent que de l'esprit et du goût.

65.

Nous sommes moins offensés du mépris des sots, que d'être médiocrement estimés des gens d'esprit.

66.

C'est offenser les hommes que de leur donner des louanges qui marquent les bornes de leur mérite; peu de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie.

67.

Il est difficile d'estimer quelqu'un comme il veut l'être.

68.

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

69.

La raison et l'extravagance, la vertu et le vice ont leurs heureux. Le contentement n'est pas la marque du mérite.

70.

La tranquillité d'esprit passerait-elle pour une meilleure preuve de la vertu? La santé la donne.

71.

121. P. — Si la gloire et le mérite ne rendent pas les hommes heureux, ce que l'on appelle bonheur mérite-t-il leurs regrets? Une ame un peu courageuse daignerait-elle accepter ou la fortune, ou le repos d'esprit, ou la modération, s'il fallait leur sacrifier la vigueur de ses sentiments, et abaisser l'essor de son génie?

72.

La modération des grands hommes ne borne que leurs vices.

73.

289. P. — La modération des faibles est médiocrité.

74.

Ce qui est arrogance dans les faibles, est élévation dans les forts; comme la force des malades est frénésie, et celle des sains est vigueur.

75.

Le sentiment de nos forces les augmente.

76.

On ne juge pas si diversement des autres que de soi-même.

77.

Il n'est pas vrai que les hommes soient meilleurs dans la pauvreté que dans les richesses.

78.

Pauvres et riches, nul n'est vertueux ni heureux si la fortune ne l'a mis à sa place.

79.

Il faut entretenir la vigueur du corps pour conserver celle de l'esprit.

80.

132. P. — On tire peu de service des vieillards.

81.

Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu à ce qu'ils en aient le pouvoir.

82.

L'avare prononce en secret : Suis-je chargé de la fortune des misérables? et il repousse la pitié qui l'importune.

83.

Ceux qui croient n'avoir plus besoin d'autrui deviennent intraitables.

84.

Il est rare d'obtenir beaucoup des hommes dont on a besoin.

85.

On gagne peu de choses par habileté.

86.

432. P. — Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.

87.

Tous les hommes se jugent dignes des plus grandes places : mais la nature, qui ne les en a pas rendus capables, fait aussi qu'ils se tiennent très-contents dans les dernières.

88.

On méprise les grands desseins lorsqu'on ne se sent pas capable des grands succès.

89.

Les hommes ont de grandes prétentions et de petits projets.

90.

Les grands hommes entreprennent les grandes choses parce qu'elles sont grandes; et les fous, parce qu'ils les croient faciles.

91.

136. P. — Il est quelquefois plus facile de former un parti, que de venir par degrés à la tête d'un parti déjà formé.

92.

137. P. — Il n'y a point de parti si aisé à détruire que celui que la prudence seule a formé. Les caprices de la nature ne sont pas si frêles que les chefs-d'œuvre de l'art.

93.

On peut dominer par la force, mais jamais par la seule adresse.

94.

Ceux qui n'ont que de l'habileté, ne tiennent en aucun lieu le premier rang.

95.

La force peut tout entreprendre contre les habiles.

96.

Le terme de l'habileté est de gouverner sans la force.

97.

C'est être médiocrement habile, que de faire des dupes.

98.

La probité, qui empêche les esprits médiocres de parvenir à leurs fins, est un moyen de plus de réussir pour les habiles.

99.

Ceux qui ne savent pas tirer parti des autres hommes sont ordinairement peu accessibles.

100.

Les habiles ne rebutent personne.

101.

L'extrême défiance n'est pas moins nuisible que son contraire. La plupart des hommes deviennent inutiles à celui qui ne veut pas risquer d'être trompé.

102.

Il faut tout attendre et tout craindre du temps et des hommes.

103.

Les méchants sont toujours surpris de trouver de l'habileté dans les bons.

104.

Trop et trop peu de secret sur nos affaires témoignent également une ame faible.

105.

La familiarité est l'apprentissage des esprits.

106.

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, et nous reconnaissons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes [1].

107.

Les maximes des hommes décèlent leur cœur.

108.

Les esprits faux changent souvent de maximes.

109.

Les esprits légers sont disposés à la complaisance.

[1] Variante : « L'auteur ajoute : Il faut donc allier ces « deux études. »

110.

Les menteurs sont bas et glorieux.

111.

Peu de maximes sont vraies à tous égards.

112.

147. P. — On dit peu de choses solides, lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

113.

148. P. — Nous nous flattons sottement de persuader aux autres ce que nous ne pensons pas nous-mêmes.

114.

On ne s'amuse pas longtemps de l'esprit d'autrui.

115.

Les meilleurs auteurs parlent trop.

116.

250. P. — La ressource de ceux qui n'imaginent pas est de conter.

117.

La stérilité de sentiment nourrit la paresse.

118.

Un homme qui ne soupe ni ne dîne chez lui, se

croit occupé. Et celui qui passe la matinée à se laver la bouche et à donner audience à son brodeur, se moque de l'oisiveté d'un nouvelliste qui se promène tous les jours avant dîner.

119.

Il n'y aurait pas beaucoup d'heureux, s'il appartenait à autrui de décider de nos occupations et de nos plaisirs.

120.

Lorsqu'une chose ne peut pas nous nuire, il faut nous moquer de ceux qui nous en détournent.

121.

Il y a plus de mauvais conseils que de caprices.

122.

Il ne faut pas croire aisément que ce que la nature a fait aimable soit vicieux. Il n'y a point de siècle et de peuple qui n'aient établi des vertus et des vices imaginaires.

123.

251. P. — La raison nous trompe plus souvent que la nature [1].

[1] Rapprochez cette *Maxime* du VIIe *Dialogue* entre un Américain et un Portugais, qui se trouve au tome II, p. 323.

124.

La raison ne connaît pas les intérêts du cœur.

125.

Si la passion conseille quelquefois plus hardiment que la réflexion, c'est qu'elle donne plus de force pour exécuter.

126.

Si les passions font plus de fautes que le jugement, c'est par la même raison que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

127.

Les grandes pensées viennent du cœur.

128.

Le bon instinct n'a pas besoin de la raison, mais il la donne.

129.

On paye chèrement les moindres biens, lorsqu'on ne les tient que de la raison.

130.

La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ses motifs.

131.

Personne n'est sujet à plus de fautes que ceux qui n'agissent que par réflexion.

132.

On ne fait pas beaucoup de grandes choses par conseil.

133.

La conscience est la plus changeante des règles.

134.

La fausse conscience ne se connaît pas.

135.

253. P. — La conscience est présomptueuse dans les forts, timide dans les faibles et les malheureux, inquiète dans les indécis, etc.; organe du sentiment qui nous domine, et des opinions qui nous gouvernent[1].

136.

La conscience des mourants calomnie leur vie.

[1] « La conscience nous faict trahir, accuser et combattre « nous-mêmes, et faulte de tesmoing estrangier, elle nous « produict contre nous. » (MONTAIGNE, liv. II, chap. v, tome II, p. 140.)

137.

La fermeté ou la faiblesse de la mort dépend de la dernière maladie.

138.

La nature, épuisée par la douleur, assoupit quelquefois le sentiment dans les malades, et arrête la volubilité de leur esprit : et ceux qui redoutaient la mort sans péril, la souffrent sans crainte.

139.

La maladie éteint dans quelques hommes le courage, dans quelques autres la peur, et jusqu'à l'amour de la vie.

140.

On ne peut juger de la vie par une plus fausse règle que la mort[1].

141.

Il est injuste d'exiger d'une ame atterrée et vaincue par les secousses d'un mal redoutable, qu'elle conserve la même vigueur qu'elle a fait paraître en d'autres temps. Est-on surpris qu'un malade ne puisse plus ni marcher, ni veiller, ni se soutenir? Ne serait-il pas plus étrange, s'il était

[1] Voyez ci-après le nº 461.

encore le même homme qu'en pleine santé? Si nous avons eu la migraine et que nous ayons mal dormi, on nous excuse d'être incapables ce jour-là d'application, et personne ne nous soupçonne d'avoir toujours été inappliqués. Refuserons-nous à un homme qui se meurt le privilége que nous accordons à celui qui a mal à la tête; et oserons-nous assurer qu'il n'a jamais eu de courage pendant sa santé, parce qu'il en aura manqué à l'agonie?

142.

Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir.

143.

La pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.

144.

Je dis quelquefois en moi-même : La vie est trop courte pour mériter que je m'en inquiète. Mais si quelque importun me rend visite et qu'il m'empêche de sortir et de m'habiller, je perds patience, et je ne puis supporter de m'ennuyer une demi-heure.

145.

La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes

des embarras des passions, leur conseille l'oisiveté, l'abandon et l'oubli d'eux-mêmes.

146.

Si toute notre prévoyance ne peut rendre notre vie heureuse, combien moins notre nonchalance !

147.

Personne ne dit le matin : Un jour est bientôt passé, attendons la nuit. Au contraire, on rêve la veille à ce que l'on fera le lendemain. On serait bien marri de passer un seul jour à la merci du temps et des fâcheux. On n'oserait laisser au hasard la disposition de quelques heures, et on a raison. Car qui peut se promettre de passer une heure sans ennui, s'il ne prend soin de remplir à son gré ce court espace? Mais ce qu'on n'oserait se promettre pour une heure, on se le promet quelquefois pour toute la vie, et l'on dit : Nous sommes bien fous de nous tant inquiéter de l'avenir; c'est-à-dire, nous sommes bien fous de ne pas commettre au hasard nos destinées, et de pourvoir à l'intervalle qui est entre nous et la mort.

148.

Ni le dégoût est une marque de santé, ni l'appétit est une maladie ; mais tout au contraire. Ainsi pense-t-on sur le corps. Mais on juge de l'ame sur

d'autres principes. On suppose qu'une ame forte est celle qui est exempte de passions; et comme la jeunesse est ardente et plus active que le dernier âge, on la regarde comme un temps de fièvre; et on place la force de l'homme dans sa décadence.

149.

L'esprit est l'œil de l'ame, non sa force. Sa force est dans le cœur, c'est-à-dire, dans les passions. La raison la plus éclairée ne donne pas d'agir et de vouloir. Suffit-il d'avoir la vue bonne pour marcher? Ne faut-il pas encore avoir des pieds, et la volonté avec la puissance de les remuer?

150.

269. P. — La raison et le sentiment se conseillent et se suppléent tour à tour. Quiconque ne consulte qu'un des deux et renonce à l'autre, se prive inconsidérément d'une partie des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire.

151.

Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.

152.

Si les hommes n'avaient pas aimé la gloire, ils n'avaient ni assez d'esprit ni assez de vertu pour la mériter.

153.

Aurions-nous cultivé les arts sans les passions? et la réflexion toute seule nous aurait-elle fait connaître nos ressources, nos besoins et notre industrie?

154.

Les passions ont appris aux hommes la raison.

155.

Dans l'enfance de tous les peuples, comme dans celle des particuliers, le sentiment a toujours précédé la réflexion, et en a été le premier maître.

156.

Qui considérera la vie d'un seul homme y trouvera toute l'histoire du genre humain, que la science et l'expérience n'ont pu rendre bon.

157.

256. P. — S'il est vrai qu'on ne peut anéantir le vice, la science de ceux qui gouvernent est de le faire concourir au bien public.

158.

Les jeunes gens souffrent moins de leurs fautes que de la prudence des vieillards.

159.

Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil de l'hiver.

160.

Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres, est qu'ils veulent leur bien.

161.

Il est injuste d'exiger des hommes qu'ils fassent, par déférence pour nos conseils, ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes.

162.

Il faut permettre aux hommes de faire de grandes fautes contre eux-mêmes, pour éviter un plus grand mal, la servitude.

163.

Quiconque est plus sévère que les lois, est un tyran.

164.

Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de la justice.

165.

C'est entreprendre sur la clémence de Dieu, de punir sans nécessité.

166.

257. P. — La morale austère anéantit la vigueur de l'esprit, comme les enfants d'Esculape détruisent le corps, pour détruire un vice du sang souvent imaginaire.

167.

La clémence vaut mieux que la justice.

168.

Nous blâmons beaucoup les malheureux des moindres fautes, et les plaignons peu des plus grands malheurs.

169.

Nous réservons notre indulgence pour les parfaits.

170.

On ne plaint pas un homme d'être un sot, et peut-être qu'on a raison; mais il est fort plaisant d'imaginer que c'est sa faute.

171.

Nul homme n'est faible par choix.

172.

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

173.

La générosité souffre des maux d'autrui, comme si elle en était responsable.

174.

L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune et la plus ancienne, est celle des enfants envers leurs pères.

175.

Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'apercevoir de nos défauts [1].

176.

On peut aimer de tout son cœur ceux en qui on reconnaît de grands défauts. Il y aurait de l'impertinence à croire que la perfection a seule le droit de nous plaire. Nos faiblesses nous attachent quelquefois les uns aux autres autant que le pourrait faire la vertu.

177.

Les princes font beaucoup d'ingrats, parce qu'ils ne donnent pas tout ce qu'ils peuvent.

[1] *Addition.* « Nous voudrions sottement des hommes « qui fussent clairvoyants sur nos vertus, et aveugles sur « nos faiblesses. »

178.

50. P. — La haine est plus vive que l'amitié, moins que la gloire.

179.

243. P. — Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis ils nous les doivent, et nous ne pensons pas du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

180.

On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps.

181.

L'activité fait plus de fortunes que la prudence.

182.

Celui qui serait né pour obéir, obéirait jusque sur le trône.

183.

Il ne paraît pas que la nature ait fait les hommes pour l'indépendance.

184.

Pour se soustraire à la force, on a été obligé de se soumettre à la justice. La justice ou la force, il

a fallu opter entre ces deux maîtres, tant nous étions peu faits pour être libres.

185.

La dépendance est née de la société.

186.

Faut-il s'étonner que les hommes aient cru que les animaux étaient faits pour eux, s'ils pensent même ainsi de leurs semblables, et si la fortune accoutume les puissants à ne compter qu'eux sur la terre[1]?

187.

165. P. — Entre rois, entre peuples, entre particuliers, le plus fort se donne des droits sur le plus faible, et la même règle est suivie par les animaux et les êtres inanimés; de sorte que tout s'exécute dans l'univers par la violence : et cet ordre que nous blâmons avec quelque apparence de justice, est la loi la plus générale, la plus immuable, et la plus importante de la nature.

[1] « Est-il possible de rien imaginer de si ridicule, que « cette miserable et chestive creature, qui n'est pas seule- « ment maistresse de soy, exposee aux offenses de toutes « choses, se die maistresse et emperiere de l'univers? » (Montaigne, liv. II, chap. xii, tome II, p. 275.)

188.

221. P. — Les faibles veulent dépendre, afin d'être protégés. Ceux qui craignent les hommes aiment les lois.

189.

Qui sait tout souffrir peut tout oser.

190.

Il est des injures qu'il faut dissimuler, pour ne pas compromettre son honneur.

191.

Il est bon d'être ferme par tempérament, et flexible par réflexion.

192.

Les faibles veulent quelquefois qu'on les croie méchants; mais les méchants veulent passer pour bons.

193.

Si l'ordre domine dans le genre humain, c'est une preuve que la raison et la vertu y sont les plus fortes.

194.

La loi des esprits n'est pas différente de celle

des corps, qui ne peuvent se maintenir que par une continuelle nourriture.

195.

Lorsque les plaisirs nous ont épuisés, nous croyons avoir épuisé les plaisirs; et nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme.

196.

Nous méprisons beaucoup de choses pour ne pas nous mépriser nous-mêmes.

197.

262. P. — Notre dégoût n'est point un défaut et une insuffisance des objets extérieurs, comme nous aimons à le croire; mais un épuisement de nos propres organes, et un témoignage de notre faiblesse.

198.

Le feu, l'air, l'esprit, la lumière, tout vit par l'action; de là la communication et l'alliance de tous les êtres; de là l'unité et l'harmonie dans l'univers. Cependant cette loi de la nature, si féconde, nous trouvons que c'est un vice dans l'homme : et, parce qu'il est obligé d'y obéir, ne pouvant subsister dans le repos, nous concluons qu'il est hors de sa place.

199.

L'homme ne se propose le repos que pour s'affranchir de la sujétion et du travail; mais il ne peut jouir que par l'action, et n'aime qu'elle.

200.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

201.

Où tout est dépendant, il y a un maître : l'air appartient à l'homme, et l'homme à l'air; et rien n'est à soi, ni à part.

202.

263. P. — O soleil! ô cieux! qu'êtes-vous? Nous avons surpris le secret et l'ordre de vos mouvements. Dans la main de l'Être des êtres, instruments aveugles et ressorts peut-être insensibles, le monde, sur qui vous régnez, mériterait-il nos hommages? Les révolutions des empires, la diverse face des temps, les nations qui ont dominé, et les hommes qui ont fait la destinée de ces nations mêmes, les principales opinions et les coutumes qui ont partagé la créance des peuples dans la religion, les arts, la morale et les sciences, tout cela, que peut-il paraître? Un atôme presque invisible, qu'on appelle l'homme, qui rampe sur la face de la terre,

et qui ne dure qu'un jour, embrasse en quelque sorte d'un coup d'œil le spectacle de l'univers dans tous les âges.

203.

Quand on a beaucoup de lumières, on admire peu; lorsque l'on en manque, de même. L'admiration marque le terme de nos connaissances, et prouve moins souvent la perfection des choses que l'imperfection de notre esprit.

204.

Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

205.

Parler imprudemment et parler hardiment, est presque toujours la même chose; mais on peut parler sans prudence, et parler juste; et il ne faut pas croire qu'un homme a l'esprit faux, parce que la hardiesse de son caractère ou la vivacité de ses passions lui auront arraché, malgré lui-même, quelque vérité périlleuse.

206.

63. P. — Il y a plus de sérieux que de folie dans l'esprit des hommes. Peu sont nés plaisants. La

plupart le deviennent par imitation, froids copistes de la vivacité et de la gaieté.

207.

Ceux qui se moquent des penchants sérieux, aiment sérieusement les bagatelles.

208.

Différent génie, différent goût. Ce n'est pas toujours par jalousie que réciproquement on se rabaisse.

209.

On juge des productions de l'esprit comme des ouvrages mécaniques. Lorsque l'on achète une bague, on dit : Celle-là est trop grande, l'autre est trop petite; jusqu'à ce qu'on en rencontre une pour son doigt. Mais il n'en reste pas chez le joaillier, car celle qui m'est trop petite va bien à un autre.

210.

Lorsque deux auteurs ont également excellé en divers genres, on n'a pas ordinairement assez d'égard à la subordination de leurs talents; et Despréaux va de pair avec Racine : cela est injuste.

211.

264. P. — J'aime un écrivain qui embrasse tous

les temps et tous les pays, et rapporte beaucoup d'effets à peu de causes; qui compare les préjugés et les mœurs des différents siècles; qui, par des exemples tirés de la peinture ou de la musique, me fait connaître les beautés de l'éloquence et l'étroite liaison des arts. Je dis d'un homme qui rapproche ainsi les choses humaines, qu'il a un grand génie, si ses conséquences sont justes; mais s'il conclut mal, je présume qu'il distingue mal les objets, ou qu'il n'aperçoit pas d'un seul coup d'œil tout leur ensemble, et qu'enfin quelque chose manque à l'étendue ou à la profondeur de son esprit.

212.

On discerne aisément la vraie de la fausse étendue d'esprit; car l'une agrandit ses sujets, et l'autre, par l'abus des épisodes et par le faste de l'érudition, les anéantit.

213.

S. P. — Quelques exemples rapportés en peu de mots et à leur place, donnent plus d'éclat, plus de poids, et plus d'autorité aux réflexions; mais trop d'exemples et trop de détails énervent toujours un discours. Les digressions trop longues ou trop fréquentes rompent l'unité du sujet, et lassent les lecteurs sensés, qui ne veulent pas qu'on les détourne de l'objet principal, et qui, d'ailleurs, ne

peuvent suivre, sans beaucoup de peine, une trop longue chaîne de faits et de preuves. On ne saurait trop rapprocher les choses, ni trop tôt conclure. Il faut saisir d'un coup d'œil la véritable preuve de son discours, et courir à la conclusion. Un esprit perçant fuit les épisodes, et laisse aux écrivains médiocres le soin de s'arrêter à cueillir toutes les fleurs qui se trouvent sur leur chemin. C'est à eux d'amuser le peuple, qui lit sans objet, sans pénétration et sans goût.

214.

Le sot qui a beaucoup de mémoire, est plein de pensées et de faits; mais il ne sait pas en conclure : tout tient à cela.

215.

265. P. — Savoir bien rapprocher les choses, voilà l'esprit juste. Le don de rapprocher beaucoup de choses et de grandes choses, fait les esprits vastes. Ainsi la justesse paraît être le premier degré, et une condition très-nécessaire de la véritable étendue d'esprit.

216.

266. P. — Un homme qui digère mal, et qui est vorace, est peut-être une image assez fidèle du caractère d'esprit de la plupart des savants.

217.

28. P. — Je n'approuve point la maxime qui veut *qu'un honnête homme sache un peu de tout.* C'est savoir presque toujours inutilement, et, quelquefois, pernicieusement, que de savoir superficiellement et sans principes. Il est vrai que la plupart des hommes ne sont guère capables de connaître profondément; mais il est vrai aussi que cette science superficielle qu'ils recherchent, ne sert qu'à contenter leur vanité. Elle nuit à ceux qui possèdent un vrai génie; car elle les détourne nécessairement de leur objet principal, consume leur application dans les détails, et sur des objets étrangers à leurs besoins et à leurs talents naturels; et, enfin, elle ne sert point, comme ils s'en flattent, à prouver l'étendue de leur esprit. De tout temps on a vu des hommes qui savaient beaucoup avec un esprit très-médiocre; et au contraire, des esprits très-vastes qui savaient fort peu. Ni l'ignorance n'est défaut d'esprit, ni le savoir n'est preuve de génie.

218.

La vérité échappe au jugement, comme les faits échappent à la mémoire : les diverses faces des choses s'emparent tour à tour d'un esprit vif, et lui font quitter et reprendre successivement les mêmes opinions. Le goût n'est pas moins inconstant : il

s'use sur les choses les plus agréables, et varie comme notre humeur.

219.

190. P. — Il y a peut-être autant de vérités parmi les hommes que d'erreurs; autant de bonnes qualités que de mauvaises; autant de plaisirs que de peines : mais nous aimons à contrôler la nature humaine, pour essayer de nous élever au-dessus de notre espèce, et pour nous enrichir de la considération dont nous tâchons de la dépouiller. Nous sommes si présomptueux que nous croyons pouvoir séparer notre intérêt personnel de celui de l'humanité, et médire du genre humain sans nous compromettre. Cette vanité ridicule a rempli les livres des philosophes d'invectives contre la nature. L'homme est maintenant en disgrâce chez tous ceux qui pensent, et c'est à qui le chargera de plus de vices. Mais peut-être est-il sur le point de se relever et de se faire restituer toutes ses vertus; car la philosophie a ses modes comme les habits, la musique et l'architecture, etc.

[1] Variante : « La philosophie a ses modes comme l'ar-« chitecture, les habits, la danse, etc. L'homme est main-« tenant en disgrâce chez les philosophes, et c'est à qui le « chargera de plus de vices; mais peut-être est-il sur le « point de se relever et de se faire restituer toutes ses « vertus. »

220.

Sitôt qu'une opinion devient commune, il ne faut point d'autre raison pour obliger les hommes à l'abandonner et à embrasser l'opinion contraire, jusqu'à ce que celle-ci vieillisse à son tour, et qu'ils aient besoin de se distinguer par d'autres choses. Ainsi, s'ils atteignent le but dans quelque art ou dans quelque science, on doit s'attendre qu'ils le passeront bientôt pour acquérir une nouvelle gloire : et c'est ce qui fait, en partie, que les plus beaux siècles dégénèrent si promptement, et qu'à peine sortis de la barbarie ils s'y replongent.

221.

Les grands hommes, en apprenant aux faibles à réfléchir, les ont mis sur la route de l'erreur.

222.

Où il y a de la grandeur, nous la sentons malgré nous. La gloire des conquérants a toujours été combattue ; les peuples en ont toujours souffert, et ils l'ont toujours respectée.

223.

Le contemplateur, mollement couché dans une chambre tapissée, invective contre le soldat qui passe les nuits de l'hiver au bord d'un fleuve, et

veille en silence sous les armes pour la sûreté de la patrie.

224.

Ce n'est pas à porter la faim et la misère chez les étrangers qu'un héros attache la gloire, mais à les souffrir pour l'État : ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.

225.

Le vice fomente la guerre : la vertu combat. S'il n'y avait aucune vertu, nous aurions pour toujours la paix.

226.

La vigueur d'esprit ou l'adresse ont fait les premières fortunes. L'inégalité des conditions est née de celle des génies et des courages.

227.

343. P. — Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.

228.

Qu'on tempère comme on voudra la souveraineté dans un État, nulle loi n'est capable d'empêcher un tyran d'abuser de l'autorité de son emploi.

229.

On est forcé de respecter les dons de la nature, que l'étude ni la fortune ne peuvent donner.

230.

La plupart des hommes sont si resserrés dans la sphère de leur condition, qu'ils n'ont pas même le courage d'en sortir par leurs idées : et si on en voit quelques-uns que la spéculation des grandes choses rend en quelque sorte incapables des petites, on en trouve encore davantage à qui la pratique des petites a ôté jusqu'au sentiment des grandes.

231.

Les espérances les plus ridicules et les plus hardies ont été quelquefois la cause des succès extraordinaires [1].

232.

Les sujets font leur cour avec bien plus de goût que les princes ne la reçoivent. Il est toujours plus sensible d'acquérir que de jouir.

[1] Dans une lettre au Roi, datée de Nancy, le 8 avril 1743, Vauvenargues a exprimé la même pensée d'une manière plus affirmative ; car il ne dit pas *quelquefois,* il dit presque toujours. — Voir cette lettre, ci-après, à sa date. — B.

233.

Nous croyons négliger la gloire par pure paresse, tandis que nous prenons des peines infinies pour les plus petits intérêts.

234.

Nous aimons quelquefois jusqu'aux louanges que nous ne croyons pas sincères[1].

235.

Il faut de grandes ressources dans l'esprit et dans le cœur pour goûter la sincérité lorsqu'elle blesse, ou pour la pratiquer sans qu'elle offense. Peu de gens ont assez de fonds pour souffrir la vérité, et pour la dire.

236.

Il y a des hommes qui, sans y penser, se forment une idée de leur figure, qu'ils empruntent du sentiment qui les domine; et c'est peut-être par cette raison qu'un fat se croit toujours beau[2].

[1] VARIANTE : « Les hommes sont si sensibles à la flatterie, « que, lors même qu'ils pensent que c'est flatterie, ils ne « laissent pas d'en être les dupes.

[2] VARIANTE : « Nous nous formons, sans y penser, une « idée de notre figure sur l'idée que nous avons de notre « esprit, ou sur le sentiment qui nous domine, et c'est pour « cela qu'un fat se croit toujours si bien fait.

237.

Ceux qui n'ont que de l'esprit ont du goût pour les grandes choses, et de la passion pour les petites.

238.

La plupart des hommes vieillissent dans un petit cercle d'idées qu'ils n'ont pas tirées de leur fonds; il y a peut-être moins d'esprits faux que de stériles.

239.

Tout ce qui distingue les hommes paraît peu de chose. Qu'est-ce qui fait la beauté ou la laideur, la santé ou l'infirmité, l'esprit ou la stupidité? une légère différence des organes, un peu plus, ou un peu moins de bile, etc. Cependant, ce plus ou ce moins est d'une importance infinie pour les hommes; et lorsqu'ils en jugent autrement, ils sont dans l'erreur [1].

240.

Deux choses peuvent à peine remplacer, dans la

[1] Variante : « Le plus ou le moins d'esprit est peu de « chose; mais ce peu, quelle différence ne met-il pas entre « les hommes! Qu'est-ce qui fait la beauté ou la laideur, « la santé ou l'infirmité? N'est-ce pas ou un peu plus ou « un peu moins de bile, et quelque différence imperceptible des organes? »

vieillesse, les talents et les agréments : la réputation ou les richesses.

241.

Nous n'aimons pas les zélés qui font profession de mépriser tout ce dont nous nous piquons, pendant qu'ils se piquent eux-mêmes de choses encore plus méprisables [1].

242.

293. P. — Quelque vanité qu'on nous reproche, nous avons besoin quelquefois qu'on nous assure de notre mérite.

243.

Nous nous consolons rarement des grandes humiliations; nous les oublions.

244.

Moins on est puissant dans le monde, plus on peut commettre de fautes impunément, ou avoir inutilement un vrai mérite.

245.

Lorsque la fortune veut humilier les sages, elle les surprend dans ces petites occasions où l'on est

[1] Ce que Vauvenargues dit ici des *zélés*, au nº 346, il le dit des *dévots*. — B.

ordinairement sans précaution et sans défense. Le plus habile homme du monde ne peut empêcher que de légères fautes n'entraînent quelquefois d'horribles malheurs; et il perd sa réputation ou sa fortune par une petite imprudence, comme un autre se casse la jambe en se promenant dans sa chambre.

246.

Soit vivacité, soit hauteur, soit avarice, il n'y a point d'homme qui ne porte dans son caractère une occasion continuelle de faire des fautes; et si elles sont sans conséquence, c'est à la fortune qu'il le doit.

247.

Nous sommes consternés de nos rechutes, et de voir que nos malheurs mêmes n'ont pu nous corriger de nos défauts.

248.

La nécessité modère plus de peines que la raison.

249.

597. — La nécessité empoisonne les maux qu'elle ne peut guérir.

250.

Les favoris de la fortune ou de la gloire, mal-

heureux à nos yeux, ne nous détournent point de l'ambition.

251.

La patience est l'art d'espérer.

252.

Le désespoir comble non-seulement notre misère, mais notre faiblesse.

253.

284. P. — Ni les dons ni les coups de la fortune n'égalent ceux de la nature, qui la passe en rigueur comme en bonté.

254.

Les biens et les maux extrêmes ne se font pas sentir aux ames médiocres.

255.

Il y a peut-être plus d'esprits légers dans ce qu'on appelle le monde, que dans les conditions moins fortunées.

256.

Les gens du monde ne s'entretiennent pas de si petites choses que le peuple; mais le peuple ne s'occupe pas de choses si frivoles que les gens du monde.

257.

L'histoire fait mention de très-grands personnages que la volupté ou l'amour ont gouvernés; elle n'en rappelle pas à ma mémoire qui aient été galants. Ce qui fait le mérite essentiel de quelques hommes ne peut même subsister dans quelques autres comme un faible.

258.

Nous courons quelquefois des hommes qui nous ont imposé par leurs dehors, comme ces jeunes gens qui suivent amoureusement un masque, le prenant pour la plus belle femme du monde, et qui le harcèlent jusqu'à ce qu'ils l'obligent de se découvrir, et de leur faire voir qu'il est un petit homme avec de la barbe et un visage noir.

259.

Le sot s'assoupit et fait diète[1] en bonne compagnie, comme un homme que la curiosité a tiré de son élément, et qui ne peut ni respirer ni vivre dans un air subtil.

260.

Le sot est comme le peuple, qui se croit riche de peu.

[1] C'est-à-dire que *la nourriture de l'esprit et du génie n'est point à son usage.*

261.

Lorsqu'on ne veut rien perdre ni cacher de son esprit, on en diminue d'ordinaire la réputation.

262.

280. P. — Des auteurs sublimes n'ont pas négligé de primer encore par les agréments, flattés de remplir l'intervalle de ces deux extrêmes, et d'embrasser toute la sphère de l'esprit humain. Le public, au lieu d'applaudir à l'universalité de leurs talents, a cru qu'ils étaient incapables de se soutenir dans l'héroïque; et on n'ose les égaler à ces grands hommes qui, s'étant renfermés dans un seul et beau caractère, paraissent avoir dédaigné de dire tout ce qu'ils ont tu, et abandonné aux génies subalternes les talents médiocres.

263.

Ce qui paraît aux uns étendue d'esprit, n'est, aux yeux des autres, que mémoire et légèreté.

264.

Il est aisé de critiquer un auteur; mais il est difficile de l'apprécier.

265.

281. P. — Je n'ôte rien à l'illustre Racine, le plus sage et le plus élégant des poëtes, pour n'avoir

pas traité beaucoup de choses qu'il eût embellies, content d'avoir montré dans un seul genre la richesse et la sublimité de son esprit; mais je me sens obligé de respecter un génie hardi et fécond, élevé, pénétrant, facile, infatigable; aussi ingénieux et aussi aimable dans les ouvrages de pur agrément, que vrai et pathétique dans les autres : d'une vaste imagination, qui a embrassé et pénétré rapidement toute l'économie des choses humaines; à qui ni les sciences abstraites, ni les arts, ni la politique, ni les mœurs des peuples, ni leurs opinions, ni leurs histoires, ni leurs langues même, n'ont pu échapper; illustre, en sortant de l'enfance, par la grandeur et par la force de sa poésie féconde en pensées, et bientôt après par les charmes et par le caractère original, plein de raison et toujours concis de sa prose; philosophe et peintre sublime, qui a semé avec éclat, dans ses écrits, tout ce qu'il y a de grand dans l'esprit des hommes; qui a représenté les passions avec des traits de feu et de lumière, et les ait fait parler sur nos théâtres avec autant de tendresse que de véhémence; savant à imiter le caractère et à saisir l'esprit des bons ouvrages de chaque nation par l'extrême étendue de son génie, mais n'imitant rien d'ordinaire qu'il ne l'embellisse; éclatant jusque dans les fautes qu'on a cru remarquer dans ses écrits, et tel que, malgré des défauts inévitables avec des qualités si rares, et

malgré les efforts de la critique, il a occupé sans relâche de ses veilles ses amis et ses ennemis, et porté chez les étrangers, dès sa jeunesse, la réputation de nos lettres, dont il a reculé toutes les bornes[1].

266.

Si on ne regarde que certains ouvrages des meilleurs auteurs, on sera tenté de les mépriser. Pour les apprécier avec justice, il faut tout lire.

267.

Il ne faut point juger des hommes par ce qu'ils ignorent, mais par ce qu'ils savent, et par la manière dont ils le savent[2].

268.

522. — On ne doit pas non plus demander aux auteurs une perfection qu'ils ne puissent atteindre. C'est faire trop d'honneur à l'esprit humain de

[1] Comme complément de ce brillant portrait de Voltaire, voir au tome II, p. 88 et suivantes, le morceau qui le concerne. — B.

[2] VARIANTE : « Il ne faut pas juger d'un homme par ce « qu'il ignore, mais par ce qu'il sait. Ce n'est rien d'ignorer « beaucoup de choses lorsqu'on est capable de les conce- « voir, et qu'il ne manque que de les avoir apprises. »

croire que des ouvrages irréguliers n'aient pas droit de lui plaire, surtout si ces ouvrages peignent les passions. Il n'est pas besoin d'un grand art pour faire sortir les meilleurs esprits de leur assiette, et pour leur cacher les défauts d'un tableau hardi et touchant. Cette parfaite régularité qui manque aux auteurs, ne se trouve point dans nos propres conceptions. Le caractère naturel de l'homme ne comporte pas tant de règle. Nous ne devons pas supposer dans le sentiment une délicatesse que nous n'avons que par réflexion. Il s'en faut de beaucoup que notre goût soit toujours aussi difficile à contenter que notre esprit [1].

269.

Il nous est plus facile de nous teindre d'une infinité de connaissances, que d'en bien posséder un petit nombre.

270.

Jusqu'à ce qu'on rencontre le secret de rendre les esprits plus justes, tous les pas que l'on pourra faire dans la vérité n'empêcheront pas les hommes de raisonner faux; et plus on voudra les pousser au delà des notions communes, plus on les mettra en péril de se tromper.

[1] L'auteur développe ailleurs cette pensée. Voy. n° 522.

271.

46. P. — Il n'arrive jamais que la littérature et l'esprit de raisonnement deviennent le partage de toute une nation, qu'on ne voie aussitôt, dans la philosophie et dans les beaux-arts, ce qu'on remarque dans les gouvernements populaires, où il n'y a point de puérilités et de fantaisies qui ne se produisent et ne trouvent des partisans.

272.

L'erreur, ajoutée à la vérité, ne l'augmente point : ce n'est pas étendre la carrière des arts que d'admettre de mauvais genres; c'est gâter le goût; c'est corrompre le jugement des hommes, qui se laisse aisément séduire par les nouveautés, et qui, mêlant ensuite le vrai et le faux, se détourne bientôt, dans ses productions, de l'imitation de la nature, et s'appauvrit ainsi en peu de temps par la vaine ambition d'imaginer, et de s'écarter des anciens modèles[1].

[1] VARIANTE : « L'erreur, ajoutée à la vérité, ne l'aug-« mente point; au contraire. Ce n'est pas non plus étendre « les limites des arts que d'admettre les mauvais genres, « c'est gâter le goût. Il faut détromper les hommes des faux « plaisirs pour les faire jouir des véritables; et, quand « même on supposerait qu'il n'y a point de faux plaisirs, « toujours serait-il raisonnable de combattre ceux qui sont « dépravés et méprisables; car on ne peut nier qu'il y en « ait de tels. »

273.

Ce que nous appelons une pensée brillante, n'est ordinairement qu'une expression captieuse, qui, à l'aide d'un peu de vérité, nous impose une erreur qui nous étonne.

274.

Qui a le plus a, dit-on, le moins : cela est faux. Le roi d'Espagne, tout puissant qu'il est, ne peut rien à Lucques. *Les bornes de nos talents sont encore plus inébranlables que celles des empires ;* et on usurperait plutôt toute la terre que la moindre vertu.

275.

La plupart des grands personnages ont été les hommes de leur siècle les plus éloquents. Les auteurs des plus beaux systèmes, les chefs de partis et de sectes, ceux qui ont eu dans tous les temps le plus d'empire sur l'esprit des peuples, n'ont dû la meilleure partie de leurs succès qu'à l'éloquence vive et naturelle de leur ame. Il ne paraît pas qu'ils aient cultivé la poésie avec le même bonheur. C'est que la poésie ne permet guère que l'on se partage, et qu'un art si sublime et si pénible se peut rarement allier avec l'embarras des affaires, et les occupations tumultuaires de la vie : au lieu que l'éloquence se mêle partout, et qu'elle doit la

plus grande partie de ses séductions à l'esprit de médiation et de manége, qui forme les hommes d'État et les politiques, etc.

276.

C'est une erreur dans les grands de croire qu'ils peuvent prodiguer sans conséquence leurs paroles et leurs promesses. Les hommes souffrent avec peine qu'on leur ôte ce qu'ils se sont en quelque sorte approprié par l'espérance. On ne les trompe pas longtemps sur leurs intérêts, et ils ne haïssent rien tant que d'être dupes. C'est par cette raison qu'il est si rare que la fourberie réussisse; il faut de la sincérité et de la droiture, même pour séduire. Ceux qui ont abusé les peuples sur quelque intérêt général, étaient fidèles aux particuliers; leur habileté consistait à captiver les esprits par des avantages réels. Quand on connaît bien les hommes, et qu'on veut les faire servir à ses desseins, on ne compte point sur un appât aussi frivole que celui des discours et des promesses. Ainsi les grands orateurs, s'il m'est permis de joindre ces deux choses, ne s'efforcent pas d'imposer par un tissu de flatteries et d'impostures, par une dissimulation continuelle, et par un langage purement ingénieux. S'ils cherchent à faire illusion sur quelque point principal, ce n'est qu'à force de sincérité et de vérités de détail; car le mensonge est faible

par lui-même; il faut qu'il se cache avec soin; et s'il arrive qu'on persuade quelque chose par des discours captieux, ce n'est pas sans beaucoup de peine. On aurait grand tort d'en conclure que ce soit en cela que consiste l'éloquence. Jugeons, au contraire, par ce pouvoir des simples apparences de la vérité, combien la vérité elle-même est éloquente et supérieure à notre art.

277.

Un menteur est un homme qui ne sait pas tromper, un flatteur, celui qui ne trompe ordinairement que les sots. Celui qui sait se servir avec adresse de la vérité, et qui en connaît l'éloquence, peut seul se piquer d'être habile.

278.

Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres? Qui a plus d'imagination que Bossuet, Montaigne, Descartes, Pascal, tous grands philosophes? Qui a plus de jugement et de sagesse que Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, tous poëtes pleins de génie?

279.

14. P. — Descartes a pu se tromper dans quelques-uns de ses principes, et ne se point tromper dans ses conséquences, sinon rarement. On aurait donc tort, ce me semble, de conclure de ses erreurs,

que l'imagination et l'invention ne s'accordent point avec la justesse. La grande vanité de ceux qui n'imaginent pas, est de se croire seuls judicieux. Ils ne font pas attention que les erreurs de Descartes, génie créateur, ont été celles de trois ou quatre mille philosophes, tous gens sans imagination. Les esprits subalternes n'ont point d'erreur en leur privé nom, parce qu'ils sont incapables d'inventer, même en se trompant; mais ils sont toujours entraînés sans le savoir par l'erreur d'autrui; et lorsqu'ils se trompent d'eux-mêmes, ce qui peut arriver souvent, c'est dans les détails et les conséquences. Mais leurs erreurs ne sont ni assez vraisemblables pour être contagieuses, ni assez importantes pour faire du bruit.

280.

7. P. — Ceux qui sont nés éloquents parlent quelquefois avec tant de clarté et de brièveté des grandes choses, que la plupart des hommes n'imaginent pas qu'ils en parlent avec profondeur. Les esprits pesants, les sophistes, ne reconnaissent pas la philosophie, lorsque l'éloquence la rend populaire, et qu'elle ose peindre le vrai avec des traits fiers et hardis. Ils traitent de superficielle et de frivole cette splendeur d'expression qui emporte avec elle la preuve des grandes pensées. Ils veulent des définitions, des discussions, des détails et des argu-

ments. Si Locke eût rendu vivement, en peu de pages, les sages vérités de ses écrits, ils n'auraient osé le compter parmi les philosophes de son siècle.

281.

21. P. — C'est un malheur que les hommes ne puissent d'ordinaire posséder aucun talent sans avoir quelque envie d'abaisser les autres. S'ils ont la finesse, ils décrient la force; s'ils sont géomètres ou physiciens, ils écrivent contre la poésie et l'éloquence; et les gens du monde, qui ne pensent pas que ceux qui ont excellé dans quelque genre jugent mal d'un autre talent, se laissent prévenir par leurs décisions. Ainsi, quand la métaphysique ou l'algèbre sont à la mode, ce sont des métaphysiciens ou des algébristes qui font la réputation des poëtes et des musiciens; ou tout au contraire : l'esprit dominant assujettit les autres à son tribunal, et la plupart du temps à ses erreurs.

282.

Qui peut se vanter de juger, ou d'inventer, ou d'entendre à toutes les heures du jour? Les hommes n'ont qu'une petite portion d'esprit, de goût, de talent, de vertu, de gaieté, de santé, de force, etc.; et ce peu qu'ils ont en partage, ils ne le possèdent point à leur volonté, ni dans le besoin, ni dans tous les âges.

283.

C'est une maxime inventée par l'envie, et trop légèrement adoptée par les philosophes, *qu'il ne faut point louer les hommes avant leur mort.* Je dis au contraire que c'est pendant leur vie qu'il faut les louer, lorsqu'ils ont mérité de l'être. C'est pendant que la jalousie et la calomnie, animées contre leur vertu ou leurs talents, s'efforcent de les dégrader, qu'il faut oser leur rendre témoignage. Ce sont les critiques injustes qu'il faut craindre de hasarder, et non les louanges sincères.

284.

49. P. — L'envie ne saurait se cacher : elle accuse et juge sans preuves ; elle grossit les défauts ; elle a des qualifications énormes pour les moindres fautes ; son langage est rempli de fiel, d'exagération et d'injure. Elle s'acharne avec opiniâtreté et avec fureur contre le mérite éclatant. Elle est aveugle, emportée, insensée, brutale.

285.

Il faut exciter dans les hommes le sentiment de leur prudence et de leur force, si on veut élever leur génie. Ceux qui, par leurs discours ou leurs écrits, ne s'attachent qu'à relever les ridicules et les faiblesses de l'humanité, sans distinction ni

égards, éclairent bien moins la raison et les jugements du public, qu'ils ne dépravent ses inclinations.

286.

48 et 70. P. — Je n'admire point un sophiste qui réclame contre la gloire et contre l'esprit des grands hommes. En ouvrant mes yeux sur le faible des plus beaux génies, il m'apprend à l'apprécier lui-même ce qu'il peut valoir. Il est le premier que je raye du tableau des hommes illustres.

287.

524. P. — Nous avons grand tort de penser que quelque défaut que ce soit puisse exclure toute vertu, ou de regarder l'alliance du bien et du mal comme un monstre et comme une énigme. C'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses.

288.

282. P. — Les faux philosophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes, en faisant remarquer dans notre esprit des contrariétés et des difficultés qu'ils forment eux-mêmes ; comme d'autres amusent les enfants par des tours de cartes qui confondent leur jugement, quoique naturels et sans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses pour avoir le mérite de les dénouer, sont des charlatans de morale.

289.

Il n'y a point de contradictions dans la nature.

290.

Est-il contre la raison ou la justice de s'aimer soi-même? Et pourquoi voulons-nous que l'amour-propre soit toujours un vice?

291.

S'il y a un amour de nous-même naturellement officieux et compatissant, et un autre amour-propre sans humanité, sans équité, sans bornes, sans raison, faut-il les confondre?

292.

Quand il serait vrai que les hommes ne seraient vertueux que par raison, que s'ensuivrait-il? Pourquoi, si on nous loue avec justice de nos sentiments, ne nous louerait-on pas encore de notre raison? Est-elle moins nôtre que la volonté?

293.

278. P. — On suppose que ceux qui servent la vertu par réflexion, la trahiraient pour le vice utile : oui, si le vice pouvait être tel aux yeux d'un esprit raisonnable.

294.

Il y a des semences de bonté et de justice dans le cœur des hommes. Si l'intérêt propre y domine, j'ose dire que cela est non-seulement selon la nature, mais aussi selon la justice, pourvu que personne ne souffre de cet amour-propre, ou que la société y perde moins qu'elle n'y gagne.

295.

Celui qui recherche la gloire par la vertu ne demande que ce qu'il mérite.

296.

J'ai toujours trouvé ridicule que les philosophes aient fait une vertu incompatible avec la nature de l'homme; et que, après l'avoir ainsi feinte, ils aient prononcé froidement qu'il n'y avait aucune vertu. Qu'ils parlent du fantôme de leur imagination, ils peuvent à leur gré l'abandonner ou le détruire, puisqu'ils l'ont créé; mais la véritable vertu, celle qu'ils ne veulent pas nommer de ce nom, parce qu'elle n'est pas conforme à leurs définitions, celle qui est l'ouvrage de la nature, non le leur, et qui consiste principalement dans la bonté et la vigueur de l'ame, celle-ci n'est point dépendante de leur fantaisie, et subsistera à jamais, avec des caractères ineffaçables.

297.

Le corps a ses grâces, l'esprit ses talents; le cœur n'aurait-il que des vices? et l'homme, capable de raison, serait-il incapable de vertu?

298.

Nous sommes susceptibles d'amitié, de justice, d'humanité, de compassion et de raison. O mes amis! qu'est-ce donc que la vertu?

299.

Si l'illustre auteur des *Maximes* eût été tel qu'il a tâché de peindre tous les hommes, mériterait-il nos hommages et le culte idolâtre de ses prosélytes?

300.

44. P. — Ce qui fait que la plupart des livres de morale sont si insipides, et que leurs auteurs ne sont pas sincères, c'est que, faibles échos les uns des autres, ils n'oseraient produire leurs propres maximes et leurs secrets sentiments. Ainsi, non-seulement dans la morale, mais en quelque sujet que ce puisse être, presque tous les hommes passent leur vie à dire et à écrire ce qu'ils ne pensent point; et ceux qui conservent encore quelque amour de la vérité, excitent contre eux la colère et les préventions du public.

301.

159. P. — Il n'y a guère d'esprits qui soient capables d'embrasser à la fois toutes les faces de chaque sujet : et c'est là, à ce qu'il me semble, la source la plus ordinaire des erreurs des hommes. Pendant que la plus grande partie d'une nation languit dans la pauvreté, l'opprobre et le travail, l'autre, qui abonde en honneurs, en commodités, en plaisirs, ne se lasse pas d'admirer le pouvoir de la politique, qui fait fleurir les arts et le commerce, et rend les États redoutables.

302.

161. P. — Les plus grands ouvrages de l'esprit humain sont très-assurément les moins parfaits. Les lois, qui sont la plus belle invention de la raison, n'ont pu assurer le repos des peuples sans diminuer leur liberté.

303.

Quelle est quelquefois la faiblesse et l'inconséquence des hommes! Nous nous étonnons de la grossièreté de nos pères, qui règne cependant encore dans le peuple, la plus nombreuse partie de la nation; et nous méprisons en même temps les belles-lettres et la culture de l'esprit, le seul avantage qui nous distingue du peuple et de nos ancêtres.

304.

Le plaisir et l'ostentation l'emportent dans le cœur des grands sur l'intérêt. Nos passions se règlent ordinairement sur nos besoins.

305.

Le peuple et les grands n'ont ni les mêmes vertus, ni les mêmes vices.

306.

C'est à notre cœur à régler le rang de nos intérêts, et à notre raison de les conduire.

307.

La médiocrité d'esprit et la paresse font plus de philosophes que la réflexion.

308.

Nul n'est ambitieux par raison, ni vicieux par défaut d'esprit.

309.

Tous les hommes sont clairvoyants sur leurs intérêts; et il n'arrive guère qu'on les en détache par la ruse. On a admiré dans les négociations la supériorité de la maison d'Autriche, mais pendant l'énorme puissance de cette famille, non après.

Les traités les mieux ménagés ne sont que la loi du plus fort.

310.

Le commerce est l'école de la tromperie.

311.

172. P. — A voir comment en usent les hommes, on serait porté quelquefois à penser que la vie humaine et les affaires du monde sont un jeu sérieux, où toutes les finesses sont permises pour usurper le bien d'autrui à nos périls et fortune, et où l'heureux dépouille, en tout honneur, le plus malheureux ou le moins habile.

312.

C'est un grand spectacle de considérer les hommes méditant en secret de s'entre-nuire, et forcés, néanmoins, de s'entr'aider, contre leur inclination et leur dessein.

313.

Nous n'avons ni la force ni les occasions d'exécuter tout le bien et tout le mal que nous projetons.

314.

Nos actions ne sont ni si bonnes ni si vicieuses que nos volontés.

315.

Dès que l'on peut faire du bien, on est à même de faire des dupes. Un seul homme en amuse alors une infinité d'autres, tous uniquement occupés de le tromper. Ainsi, il en coûte peu aux gens en place pour surprendre leurs inférieurs ; mais il est malaisé à des misérables d'imposer à qui que ce soit. Celui qui a besoin des autres les avertit de se défier de lui ; un homme inutile a bien de la peine à leurrer personne.

316.

L'indifférence où nous sommes pour la vérité dans la morale vient de ce que nous sommes décidés à suivre nos passions, quoi qu'il en puisse être : c'est ce qui fait que nous n'hésitons pas lorsqu'il faut agir, malgré l'incertitude de nos opinions[1]. Peu importe, disent les hommes, de savoir où est la vérité, sachant où est le plaisir.

317.

Les hommes se défient moins de la coutume et de la tradition de leurs ancêtres, que de leur raison[2].

[1] Variante : « Et c'est là ce qui fait que nous n'hésitons « pas dans la pratique, malgré l'incertitude de notre « créance. »

[2] Variante : « Nous avons plus de foi à la coutume et « à la tradition de nos pères qu'à notre raison. »

318.

La force ou la faiblesse de notre créance dépend plus de notre courage que de nos lumières [1]. Tous ceux qui se moquent des augures n'ont pas toujours plus d'esprit que ceux qui y croient.

319.

Il est aisé de tromper les plus habiles, en leur proposant des choses qui passent leur esprit, et qui intéressent leur cœur.

320.

Il n'y a rien que la crainte et l'espérance ne persuadent aux hommes [2].

321.

Qui s'étonnera des erreurs de l'antiquité, s'il considère qu'encore aujourd'hui, dans le plus philosophe de tous les siècles, bien des gens de beaucoup d'esprit n'oseraient se trouver à une table de treize couverts [3] !

[1] VARIANTE : « Dépend plus de notre ame que de notre « esprit. »

[2] Cette pensée se trouve déjà textuellement exprimée dans le *Discours sur le Caractère des différents siècles.* Voyez, t. Ier, p. 230. — B.

[3] VARIANTE : « Quand je vois qu'un homme d'esprit, « dans le plus éclairé de tous les siècles, n'ose se mettre à

322.

L'intrépidité d'un homme incrédule, mais mourant, ne peut le garantir de quelque trouble, s'il raisonne ainsi : Je me suis trompé mille fois sur mes plus palpables intérêts, et j'ai pu me tromper encore sur la religion. Or, je n'ai plus le temps ni la force de l'approfondir, et je meurs [1].....

323.

La Foi est la consolation des misérables, et la terreur des heureux.

324.

La courte durée de la vie ne peut nous dissuader de ses plaisirs, ni nous consoler de ses peines.

325.

Ceux qui combattent les préjugés du peuple,

« table si on est treize, il n'y a plus d'erreur, ni ancienne « ni moderne, qui m'étonne. »

[1] « Il est peu d'hommes si fermes en l'athéisme, qu'un « dangier pressant ne ramène à la recognoissance de la « divine Providence. ..... Ils ont establi, par la raison de « leur jugement, que ce qui se recite des enfers et des « peines futures, est feinct ; mais l'occasion de l'experi- « menter s'offrant lorsque la vieillesse ou les maladies les « approchent de leur mort, sa terreur les remplit de sa « nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. (MONTAIGNE, liv. II, chap. XII, tome II, p. 267, 268.)

croient n'être pas peuple. Un homme qui avait fait à Rome un argument contre les poulets sacrés, se regardait peut-être comme un grand philosophe; [mais les vrais philosophes se moquaient d'un fou qui attaquait inutilement les opinions du peuple, et César, qui probablement ne croyait pas aux aruspices, ne laissa pas d'en faire un traité[1].]

326.

Lorsqu'on rapporte sans partialité les raisons des sectes opposées, et qu'on ne s'attache à aucune, il semble qu'on s'élève en quelque sorte au-dessus de tous les partis. Demandez cependant à ces philosophes neutres, qu'ils choisissent une opinion, ou qu'ils établissent d'eux-mêmes quelque chose; vous verrez qu'ils n'y sont pas moins embarrassés que tous les autres. Le monde est peuplé d'esprits froids, qui, n'étant pas capables par eux-mêmes d'inventer, s'en consolent en rejetant toutes les inventions d'autrui, et qui, méprisant au dehors beaucoup de choses, croient se faire plus estimer.

327.

Qui sont ceux qui prétendent que le monde est

[1] Dans l'édition de 1747, les éditeurs ont omis la portion de phrase que nous mettons entre crochets, et qui se lit dans le manuscrit autographe. — B.

devenu vieux? je les crois sans peine. L'ambition, la gloire, l'amour, en un mot, toutes les passions des premiers âges ne font plus les mêmes désordres et le même bruit. Ce n'est pas peut-être que ces passions soient aujourd'hui moins vives qu'autrefois; mais c'est qu'on les désavoue et qu'on les combat. Je dis donc que le monde est comme un vieillard, qui conserve tous les désirs de la jeunesse, mais qui en est honteux, et s'en cache, soit parce qu'il est détrompé du mérite de beaucoup de choses, soit parce qu'il veut le paraître.

328.

Les hommes dissimulent par faiblesse, et par la crainte d'être méprisés, leurs plus chères, leurs plus constantes, et quelquefois leurs plus vertueuses inclinations.

329.

L'art de plaire est l'art de tromper.

330.

210. P. — Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vu des masques, dans un bal, danser amicalement ensemble et se tenir par la main sans se connaître, pour se quitter le

moment d'après, et ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde[1].

331.

Les premiers écrivains travaillaient sans modèle, et n'empruntaient rien que d'eux-mêmes; ce qui fait qu'ils sont inégaux, et mêlés de mille endroits faibles, avec un génie tout divin. Ceux qui ont réussi après eux ont puisé dans leurs inventions, et par là sont plus soutenus; nul ne trouve tout dans son propre fonds. — Nous qui ne savons pas les langues mortes, nous puisons parmi ces derniers; on dit là-dessus que rien n'est plus facile, mais c'est une erreur très-injuste.

332.

Qui saura penser de lui-même et former de nobles idées, qu'il prenne, s'il peut, la manière et le tour élevé des maîtres. Toutes les richesses de

[1] Ici s'arrêtent les *Maximes* que Vauvenargues avait réunies pour l'édition de 1747 qu'il avait préparée, mais que la mort l'empêcha de publier. — Parmi les suivantes (nos 331 à 608), on retrouve toutes celles que l'auteur avait cru devoir sacrifier à la critique de Voltaire, mais que M. de Fortia d'Urban eut la bonne pensée de rétablir dans l'édition de 1797, qu'il enrichit en outre d'un grand nombre de réflexions restées inédites. — B.

l'expression appartiennent de droit à ceux qui savent les mettre à leur place.

333.

Il ne faut pas craindre non plus de redire une vérité ancienne, lorsqu'on peut la rendre plus sensible par un meilleur tour, ou la joindre à une autre vérité qui l'éclaircisse, et former un corps de raisons. C'est le propre des inventeurs de saisir le rapport des choses, et de savoir les rassembler; et les découvertes anciennes sont moins à leurs premiers auteurs qu'à ceux qui les rendent utiles.

334.

On fait un ridicule à un homme du monde du talent et du goût d'écrire. Je demande aux gens raisonnables : que font ceux qui n'écrivent pas?

335.

On ne peut avoir l'ame grande ou l'esprit un peu pénétrant, sans quelque passion pour les lettres. Les arts sont consacrés à peindre les traits de la belle nature; les sciences à la vérité. Les arts ou les sciences embrassent tout ce qu'il y a, dans les objets de la pensée, de noble ou d'utile; de sorte qu'il ne reste à ceux qui les rejettent, que ce qui est indigne d'être peint ou enseigné[1].

[1] Vauvenargues a fait entrer cette pensée dans le cha-

336.

Voulez-vous démêler, rassembler vos idées, les mettre sous un même point de vue, et les réduire en principes, jetez-les d'abord sur le papier. Quand vous n'auriez rien à gagner par cet usage du côté de la réflexion, ce qui est faux manifestement, que n'acquerriez-vous pas du côté de l'expression? Laissez dire à ceux qui regardent cette étude comme au-dessous d'eux. Qui peut croire avoir plus d'esprit, un génie plus grand et plus noble que le cardinal de Richelieu? Qui a été chargé de plus d'affaires et de plus importantes? Cependant nous avons des *Controverses* de ce grand ministre, et un *Testament politique* : on sait même qu'il n'a pas dédaigné la poésie. Un esprit si ambitieux ne pouvait mépriser la gloire la moins empruntée et la plus à nous, qu'on connaisse. Il n'est pas besoin de citer, après un si grand nom, d'autres exemples: le duc de La Rochefoucauld, l'homme de son siècle le plus poli et le plus capable d'intrigues, auteur du livre des *Maximes;* le fameux cardinal de Retz, le cardinal d'Ossat[1], le chevalier Guil-

pitre XXVIII de son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain.* Voyez tome Ier, p. 53. — B.

[1] Arnaud, cardinal d'Ossat, auteur de lettres regardées comme des chefs-d'œuvre de politique, mourut à Rome le 13 mars 1604. — B.

laume Temple[1], et une infinité d'autres qui sont aussi connus par leurs écrits que par leurs actions immortelles. Si nous ne sommes pas à même d'exécuter de si grandes choses que ces hommes illustres, qu'il paraisse du moins par l'expression de nos pensées, et par ce qui dépend de nous, que nous n'étions pas incapables de les concevoir[2].

337.

Deux études sont importantes : l'éloquence et la vérité; la vérité, pour donner un fondement solide à l'éloquence, et bien disposer notre vie; l'éloquence, pour diriger la conduite des autres hommes, et défendre la vérité.

338.

La plupart des grandes affaires se traitent par écrit; il ne suffit donc pas de savoir parler : tous les intérêts subalternes, les engagements, les plai-

[1] Temple (*Guillaume*), célèbre négociateur anglais, auteur d'un grand nombre d'ouvrages historiques, mourut dans le comté de Sussex, en février 1698.

[2] Nous conservons parmi les *Maximes* cette *Réflexion*, qu'on trouve déjà, sous le n° LII, au tome Ier, p. 164. — Dans le manuscrit autographe, elle fait, comme ici, double emploi. — La même remarque s'applique aux *Maximes* 337 et 338, qui, au tome II, p. 128, constituent le *Fragment* XIVe. — B.

sirs, les devoirs de la vie civile, demandent qu'on sache parler; c'est donc peu de savoir écrire. Nous aurions besoin tous les jours d'unir l'une et l'autre éloquence; mais nulle ne peut s'acquérir, si d'abord on ne sait penser, et on ne sait guère penser si l'on n'a des principes fixes et puisés dans la vérité. Tout confirme notre maxime : l'étude du vrai la première, l'éloquence après.

PENSÉES DIVERSES.

339.

C'est un mauvais parti pour une femme d'être coquette. Il est rare que celles de ce caractère allument de grandes passions; et ce n'est pas à cause qu'elles sont légères, comme on croit communément, mais parce que personne ne veut être dupe. La vertu nous fait mépriser la fausseté, et l'amour-propre nous la fait haïr.

340.

Est-ce force dans les hommes d'avoir des passions, ou insuffisance et faiblesse? Est-ce grandeur d'être exempt de passions, ou médiocrité de génie? Ou tout est-il mêlé de faiblesse et de force, de grandeur et de petitesse?

341.

Qui est le plus nécessaire au maintien d'une société d'hommes faibles, et que leur faiblesse a unis, la douceur ou l'austérité? Il faut employer l'une et l'autre : que la loi soit sévère, et les hommes indulgents.

342.

La sévérité dans les lois est humanité pour les peuples. Dans les hommes elle est la marque d'un génie étroit et cruel. Il n'y a que la nécessité qui puisse la rendre innocente.

343.

227. — Le projet de rapprocher les conditions a toujours été un beau songe : la loi ne saurait égaler les hommes malgré la nature [1].

[1] Suivant l'article III des droits de l'homme dans la Constitution française de 1795, *l'égalité consiste en ce que la loi est la même pour tous; soit qu'elle protége, soit qu'elle punisse, elle n'admet aucune distinction de naissance, aucune hérédité de pouvoirs;* mais l'article V dit que *la propriété est le droit de jouir et de disposer de ses biens, de ses revenus, du fruit de son travail et de son industrie.* Ces deux droits ne sont pas toujours faciles à concilier, et l'homme né sans propriété et sans industrie se croira difficilement l'égal du riche héritier et de l'homme industrieux, même aux yeux de la loi, puisqu'elle est chargée de protéger la propriété et l'industrie. (*Note de M. de Fortia.*)

344.

S'il n'y avait de domination légitime que celle qui s'exerce avec justice, nous ne devrions rien aux mauvais rois.

345.

Comptez rarement sur l'estime et sur la confiance d'un homme qui entre dans tous vos intérêts, s'il ne vous parle aussi des siens.

346.

Nous haïssons les dévots qui font profession de mépriser tout ce dont nous nous piquons, et se piquent souvent eux-mêmes de choses encore plus méprisables [1].

347.

C'est par la conviction manifeste de notre incapacité que le hasard dispose si universellement et si absolument de tout. Il n'y a rien de plus rare dans le monde que les grands talents et que le mérite des emplois : la fortune est plus partiale qu'elle n'est injuste.

348.

Le mystère dont on enveloppe ses desseins

[1] Ce que Vauvenargues dit ici des *dévots*, il le dit d'une manière plus générale au n° 241. — B.

marque quelquefois plus de faiblesse que l'indiscrétion, et souvent nous fait plus de tort.

349.

Ceux qui font des métiers infâmes, comme les voleurs, les femmes perdues, se font gloire de leurs crimes, et regardent les honnêtes gens comme des dupes. La plupart des hommes, dans le fond du cœur, méprisent la vertu, peu la gloire.

350.

La Fontaine était persuadé, comme il le dit, que l'apologue était un art divin. Jamais peut-être de véritablement grands hommes ne se sont amusés à tourner des fables.

351.

Une mauvaise préface allonge considérablement un mauvais livre; mais ce qui est bien pensé est bien pensé, et ce qui est bien écrit est bien écrit.

352.

Ce sont les ouvrages médiocres qu'il faut abréger. Je n'ai jamais vu de préface ennuyeuse à la tête d'un bon livre.

353.

Toute hauteur affectée est puérile; si elle se fonde sur des titres supposés, elle est ridicule; et

si ces titres sont frivoles, elle est basse : le caractère de la vraie hauteur est d'être toujours à sa place.

354.

Nous n'attendons pas d'un malade qu'il ait l'enjouement de la santé et la force du corps; s'il conserve même sa raison jusqu'à la fin, nous nous en étonnons; et s'il fait paraître quelque fermeté, nous disons qu'il y a de l'affectation dans cette mort; tant cela est rare et difficile. Cependant, s'il arrive qu'un autre homme démente, en mourant, ou la fermeté, ou les principes qu'il a professés pendant sa vie; si dans l'état du monde le plus faible, il donne quelque marque de faiblesse..... ô aveugle malice de l'esprit humain! il n'y a pas de contradictions si manifestes que l'envie n'assemble pour nuire.

355.

On n'est pas appelé à la conduite des grandes affaires, ni aux sciences, ni aux beaux-arts, ni à la vertu, quand on n'aime pas ces choses pour elles-mêmes, indépendamment de la considération qu'elles attirent; on les cultiverait donc inutilement dans ces dispositions : ni l'esprit, ni la vanité, ne peuvent donner le génie.

356.

40. — Il y a peu de passions constantes; il y en

a beaucoup de sincères; voilà la nature. Mais on se piquait autrefois d'une fausse constance : on se pique aujourd'hui d'une fausse indifférence : voilà la mode.

357.

Les femmes ne peuvent comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard.

358.

Il n'est pas libre à un homme qui vit dans le monde de n'être pas galant.

359.

Quels que soient ordinairement les avantages de la jeunesse, un jeune homme n'est pas bien venu auprès des femmes jusqu'à ce qu'elles en aient fait un fat.

360.

Il est plaisant qu'on ait fait une loi de la pudeur aux femmes, qui n'estiment dans les hommes que l'effronterie.

361.

On ne loue point une femme ni un auteur médiocre, comme eux-mêmes se louent.

362.

Une femme qui croit se bien mettre ne soup-

çonne pas, dit un auteur, que son ajustement deviendra un jour aussi ridicule que la coiffure de Catherine de Médicis. Toutes les modes dont nous sommes prévenus vieilliront peut-être avant nous, et même le *bon ton*.

363.

Il y a peu de choses que nous sachions bien.

364.

Si on n'écrit point parce qu'on pense, il est inutile de penser pour écrire.

365.

88. P. — Tout ce qu'on n'a pensé que pour les autres est ordinairement peu naturel.

366.

La clarté est la bonne foi des philosophes.

367.

La netteté est le vernis des maîtres.

368.

78. P. — La netteté épargne les longueurs et tient lieu de preuves aux idées.

369.

79. P. — La marque d'une expression propre, est

que, même dans les équivoques, on ne puisse lui donner qu'un sens.

370.

83. P. — Il semble que la raison, qui se communique aisément et se perfectionne quelquefois, devrait perdre d'autant plus vite tout son lustre et le mérite de la nouveauté : cependant les ouvrages des grands hommes, copiés avec tant de soin par d'autres mains, conservent, malgré le temps, un caractère toujours original ; car il n'appartient pas aux autres hommes de concevoir et d'exprimer aussi parfaitement les choses qu'ils savent le mieux. C'est cette manière de concevoir, si vive et si parfaite, qui distingue dans tous les genres le génie, et qui fait que les idées les plus simples et les plus connues ne peuvent vieillir.

371.

Les grands philosophes sont les génies de la raison.

372.

Pour savoir si une pensée est nouvelle, il n'y a qu'à l'exprimer bien simplement.

373.

Il y a peu de pensées synonymes, mais beaucoup d'approchantes.

374.

Lorsqu'un bon esprit ne voit pas qu'une pensée puisse être utile, il y a grande apparence qu'elle est fausse.

375.

Nous recevons de grandes louanges avant d'en mériter de raisonnables.

376.

Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.

377.

Les réputations mal acquises se changent en mépris.

378.

L'espérance est le plus utile ou le plus pernicieux des biens.

379.

L'adversité fait beaucoup de coupables et d'imprudents.

380.

La raison est presque impuissante pour les faibles.

381.

Le courage est la lumière de l'adversité.

382.

L'erreur est la nuit des esprits, et le piége de l'innocence.

383.

Les demi-philosophes ne louent l'erreur que pour faire les honneurs de la vérité.

384.

C'est être bien impertinent de vouloir faire croire qu'on n'a pas assez d'illusions pour être heureux.

385.

Celui qui souhaiterait sérieusement des illusions aurait au delà de ses vœux.

386.

Les corps politiques ont leurs défauts inévitables, comme les divers âges de la vie humaine. Qui peut garantir la vieillesse des infirmités, hors la mort?

387.

La sagesse est le tyran des faibles.

388.

Les regards affables ornent le visage des rois.

389.

La licence étend toutes les vertus et tous les vices.

390.

La paix rend les peuples plus heureux et les hommes plus faibles.

391.

Le premier soupir de l'enfance est pour la liberté.

392.

La liberté est incompatible avec la faiblesse.

393.

L'indolence est le sommeil des esprits.

394.

Les passions les plus vives sont celles dont l'objet est le plus prochain, comme le jeu, l'amour, etc.

395.

Lorsque la beauté règne sur les yeux, il est probable qu'elle règne encore ailleurs.

396.

Tous les sujets de la beauté ne connaissent pas leur souveraine.

397.

Si les faiblesses de l'amour sont pardonnables, c'est principalement aux femmes qui règnent par lui.

398.

Notre intempérance loue les plaisirs.

399.

La constance est la chimère de l'amour.

400.

Les hommes simples et vertueux mêlent de la délicatesse et de la probité jusque dans leurs plaisirs.

401.

Ceux qui ne sont plus en état de plaire aux femmes, et qui le savent, s'en corrigent.

402.

Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme.

403.

L'utilité de la vertu est si manifeste, que les méchants la pratiquent par intérêt.

404.

106. P. — Rien n'est si utile que la réputation, et rien ne donne la réputation si sûrement que le mérite.

405.

La gloire est la preuve de la vertu.

406.

La trop grande économie fait plus de dupes que la profusion.

407.

La profusion avilit ceux qu'elle n'illustre pas.

408.

Si un homme, obéré et sans enfants, se fait quelques rentes viagères, et jouit par cette conduite des commodités de la vie, nous disons que c'est un fou qui a mangé son bien.

409.

Les sots admirent qu'un homme à talents ne soit pas une bête sur ses intérêts.

410.

La libéralité et l'amour des lettres ne ruinent personne ; mais les esclaves de la fortune trouvent toujours la vertu trop achetée.

411.

On fait bon marché d'une médaille, lorsqu'on n'est pas curieux d'antiquités : ainsi, ceux qui n'ont pas de sentiment pour le mérite, ne tiennent presque pas de compte des plus grands talents.

412.

Le grand avantage des talents paraît en ce que la fortune, sans mérite, est presque inutile.

413.

On tente d'ordinaire sa fortune par des talents qu'on n'a pas.

414.

Il vaut mieux déroger à sa qualité qu'à son génie. Ce serait être fou de conserver un état médiocre au prix d'une grande fortune ou de la gloire.

415.

Il n'y a pas de vice qui ne soit nuisible, dénué d'esprit.

416.

111. P. — J'ai cherché s'il n'y avait point de moyen de faire sa fortune sans mérite, et je n'en ai trouvé aucun.

417.

Moins on veut mériter sa fortune, plus il faut se donner de peine pour la faire.

418.

Les beaux esprits ont une place dans la bonne compagnie, mais la dernière.

419.

Les sots usent des gens d'esprit, comme les petits hommes portent de grands talons.

420.

Il y a des hommes dont il vaut mieux se taire, que de les louer selon leur mérite.

421.

Il ne faut pas tenter de contenter les envieux.

422.

L'avarice ne s'assouvit pas par les richesses, ni l'intempérance par la volupté, ni la paresse par

l'oisiveté, ni l'ambition par la fortune : mais si la vertu même et si la gloire ne nous rendent heureux, ce que l'on appelle bonheur vaut-il nos regrets [1]?

423.

Il y a plus de faiblesse que de raison à être humilié de ce qui nous manque, et c'est la source de toute faiblesse.

424.

Le mépris de notre nature est une erreur de notre raison.

425.

Un peu de café après le repas fait qu'on s'estime.

[1] Gibbon (*Histoire de la décadence de l'Empire romain*, chap. LII) raconte qu'à la mort d'Abdérame III, calife de Cordoue, arrivée le 17 octobre 961 de l'ère chrétienne, on trouva dans son cabinet un écrit de sa main ainsi conçu :

« J'ai régné plus de cinquante ans, et mon règne a été « paisible ou victorieux; j'étais chéri de mes sujets, re- « douté de mes ennemis, et respecté par mes alliés. La « richesse et les honneurs, la puissance et le plaisir accou- « raient à ma voix; et il semble que rien n'a dû manquer « à mon bonheur. Dans cette situation, heureuse en appa- « rence, j'ai compté avec soin les journées de véritable « bonheur qui ont été mon partage; elles se montent à « *quatorze*..... Mortel, qui que tu sois, ne compte pas sur « le bonheur de ce monde. »

Universitas BIBLIOTHECA Otta

Il ne faut aussi quelquefois qu'une petite plaisanterie pour abattre une grande présomption.

426.

130. P. — On oblige les jeunes gens à user de leurs biens comme s'il était sûr qu'ils dussent vieillir.

427.

A mesure que l'âge multiplie les besoins de la nature, il resserre ceux de l'imagination [1].

428.

Tout le monde empiète sur un malade, prêtres, médecins, domestiques, étrangers, amis; et il n'y a pas jusqu'à sa garde qui ne se croie en droit de le gouverner.

429.

Quand on devient vieux, il faut se parer.

[1] « Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la « vie, et nous y manquons souvent d'expérience, malgré « le nombre des années. » (La Rochefoucauld, *Max.* 405.)

« Il est possible qu'à ceulx qui employent bien le temps, « la science et l'experience croissent avec la vie, mais la « vivacite, la promptitude, la fermete, et aultres parties « bien plus nostres, plus importantes et essentielles, se « fanissent et s'allanguissent. » (Montaigne, liv. II, ch. LVII, tome II, p. 84.)

430.

L'avarice annonce le déclin de l'âge et la fuite précipitée des plaisirs.

431.

L'avarice est la dernière et la plus absolue de nos passions.

432.

86. — Personne ne peut mieux prétendre aux grandes places que ceux qui en ont les talents.

433.

Les plus grands ministres ont été ceux que la fortune avait placés le plus loin du ministère[1].

434.

La science des projets consiste à prévenir les difficultés de l'exécution.

435.

La timidité dans l'exécution fait échouer les entreprises téméraires.

[1] La même pensée se retrouve dans une lettre de Vauvenargues au Roi, datée d'Arras, le 12 décembre 1743. — Voir ci-après cette lettre, à la date indiquée. — B.

436.

Le plus grand de tous les projets est celui de prendre un parti.

437.

On promet beaucoup pour se dispenser de donner peu.

438.

L'intérêt et la paresse anéantissent les promesses quelquefois sincères de la vanité.

439.

Il ne faut pas trop craindre d'être dupe.

440.

La patience obtient quelquefois des hommes ce qu'ils n'ont jamais eu intention d'accorder. L'occasion peut même obliger les plus trompeurs à effectuer de fausses promesses.

441.

Les dons intéressés sont importuns.

442.

S'il était possible de donner sans perdre, il se trouverait encore des hommes inaccessibles.

443.

L'impie endurci dit à Dieu : Pourquoi as-tu fait des misérables?

444.

Les avares ne se piquent pas ordinairement de beaucoup de choses.

445.

La folie de ceux qui vont à leurs fins est de se croire habiles.

446.

La raillerie est l'épreuve de l'amour-propre.

447.

La gaieté est la mère des saillies.

448.

Les sentences sont les saillies des philosophes.

449.

Les hommes pesants sont opiniâtres.

450.

Nos idées sont plus imparfaites que la langue.

451.

La langue et l'esprit ont leurs bornes. La vérité est inépuisable.

452.

La nature a donné aux hommes des talents divers. Les uns naissent pour inventer, et les autres pour embellir; mais le doreur attire plus de regards que l'architecte.

453.

Un peu de bon sens ferait évanouir beaucoup d'esprit.

454.

Le caractère du faux esprit est de ne paraître qu'aux dépens de la raison.

455.

On est d'autant moins raisonnable sans justesse, qu'on a plus d'esprit[1].

456.

L'esprit a besoin d'être occupé : et c'est une raison de parler beaucoup, que de penser peu.

[1] C'est-à-dire que lorsqu'on n'a point de jugement, plus on a d'esprit et plus on déraisonne.

457.

Quand on ne sait pas s'entretenir et s'amuser soi-même, on veut entretenir et amuser les autres.

458.

Vous trouverez fort peu de paresseux que l'oisiveté n'incommode; et si vous entrez dans un café, vous verrez qu'on y joue aux dames.

459.

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

460.

La raison ne doit pas régler, mais suppléer la vertu.

461.

Nous jugeons de la vie d'une manière désintéressée, quand nous sommes forcés de la quitter; nous n'en penserions pas de même, si nous obtenions d'y rentrer.

462.

255. P. — Socrate savait beaucoup moins que Bayle : il y a peu de sciences utiles.

463.

Aidons-nous des mauvais motifs, pour nous fortifier dans les bons desseins.

464.

Les conseils faciles à pratiquer sont les plus utiles.

465.

Conseiller, c'est donner aux hommes des motifs d'agir qu'ils ignorent.

466.

C'est être injuste d'exiger des autres qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes.

467.

Nous nous défions de la conduite des meilleurs esprits, et nous ne nous défions pas de nos conseils [1].

468.

L'âge peut-il donner le droit de gouverner la raison?

[1] Sur cette *Maxime,* que Voltaire qualifie *obscure,* voyez ci-après la note de la 474e Maxime.

469.

Nous croyons avoir droit de rendre un homme heureux à ses dépens, et nous ne voulons pas qu'il l'ait lui-même.

470.

Si un homme est souvent malade, et qu'ayant mangé une cerise, il soit enrhumé le lendemain, on ne manque pas de lui dire, pour le consoler, que *c'est sa faute.*

471.

Il y a plus de sévérité que de justice.

472.

La libéralité de l'indigent est nommée prodigalité.

473.

Il faudrait qu'on nous pardonnât, au moins, les fautes qui n'en seraient pas, sans nos malheurs.

474.

On n'est pas toujours si injuste envers ses ennemis qu'envers ses proches[1].

[1] Mauvais. (*Note de Voltaire.*)
Cette Maxime n'est pas aussi *mauvaise* que le dit Vol-

475.

242. P. — On peut penser assez de mal d'un homme et être tout à fait de ses amis; car nous ne sommes pas si délicats que nous ne puissions aimer que la perfection, et il y a bien des vices qui nous plaisent, même dans autrui.

476.

La haine des faibles n'est pas si dangereuse que leur amitié.

477.

En amitié, en mariage, en amour, en tel autre commerce que ce soit, nous voulons gagner; et,

taire, pour ceux qui l'entendent à demi-mot. Vauvenargues avait à se plaindre de ses *proches*, qui *ne se défiaient pas de leurs conseils* (467e *Maxime*), qui, par leur *âge*, se croyaient *en droit de gouverner sa raison* (468e *Maxime*), qui voulaient le *rendre heureux à ses dépens* (469e *Maxime*), en cherchant à le retenir, malgré lui, en Provence; qui lui reprochaient la *cerise* imprudemment *mangée* (470e *Maxime*), qui se montraient, à son égard, *plus sévères* que *justes* (471e *Maxime*), qui lui reprochaient des *fautes qui n'en eussent pas été, sans ses malheurs* (473e *Maxime*), car c'est l'*adversité*, seule, qui l'a fait paraître *imprudent et coupable* (379e *Maxime*), tandis que le succès l'eût justifié. Rien n'est plus logique et plus intéressant que cette suite de pensées qui s'expliquent les unes par les autres. — G.

comme le commerce des parents, des frères, des amis, des amants, etc., est plus continu, plus étroit et plus vif que tout autre, il ne faut pas être surpris d'y trouver plus d'ingratitude et d'injustice.

478.

227. P. — La haine n'est pas moins volage que l'amitié.

479.

La pitié est moins tendre que l'amour.

480.

Les choses que l'on sait le mieux sont celles qu'on n'a pas apprises.

481.

Au défaut des choses extraordinaires, nous aimons qu'on nous propose à croire celles qui en ont l'air.

482.

L'esprit développe les simplicités du sentiment, pour s'en attribuer l'honneur.

483.

On tourne une pensée comme un habit, pour s'en servir plusieurs fois.

484.

Nous sommes flattés qu'on nous propose comme un mystère ce que nous avons pensé naturellement.

485.

Ce qui fait qu'on goûte médiocrement les philosophes, c'est qu'ils ne nous parlent pas assez des choses que nous savons.

486.

La paresse et la crainte de se compromettre ont introduit l'honnêteté dans la dispute.

487.

260. P. — Les grandes places dispensent quelquefois des moindres talents.

488.

261. P. — Quelque mérite qu'il puisse y avoir à négliger les grandes places, il y en a peut-être encore plus à les bien remplir.

489.

Si les grandes pensées nous trompent, elles nous amusent.

490.

Il n'y a point de faiseur de stances qui ne se

préfère à Bossuet, simple auteur de prose ; et, dans l'ordre de la nature, nul ne doit penser aussi peu juste qu'un génie manqué.

491.

Un versificateur ne connaît point de juge compétent de ses écrits : si on ne fait pas de vers, on ne s'y connaît pas; si on en fait, on est son rival.

492.

Le même croit parler la langue des dieux, lorsqu'il ne parle pas celle des hommes ; c'est comme un mauvais comédien qui ne peut déclamer comme l'on parle.

493.

Un autre défaut de la mauvaise poésie est d'allonger la prose, comme le caractère de la bonne est de l'abréger.

494.

Il n'y a personne qui ne pense d'un ouvrage en prose : Si je me donnais de la peine, je le ferais mieux. Je dirais à beaucoup de gens : Faites une seule réflexion digne d'être écrite.

495.

268. P. — Tout ce que nous prenons dans la morale pour défaut n'est pas tel.

496.

Nous remarquons beaucoup de vices pour admettre peu de vertus.

497.

L'esprit est borné jusque dans l'erreur qu'on dit son domaine.

498.

270. P. — L'intérêt d'une seule passion, souvent malheureuse, tient quelquefois toutes les autres en captivité; et la raison porte ses chaînes sans pouvoir les rompre.

499.

Il y a des faiblesses, si on l'ose dire, inséparables de notre nature.

500.

Si on aime la vie, on craint la mort.

501.

La gloire et la stupidité cachent la mort, sans triompher d'elle.

502.

Le terme du courage est l'intrépidité à la vue d'une mort sûre.

503.

La noblesse est un monument de la vertu, immortelle comme la gloire.

504.

Lorsque nous appelons les réflexions, elles nous fuient; et quand nous voulons les chasser, elles nous obsèdent, et tiennent malgré nous nos yeux ouverts pendant la nuit.

505.

Trop de dissipation et trop d'étude épuisent également l'esprit et le laissent à sec; les traits hardis en tout genre ne s'offrent pas à un esprit tendu et fatigué.

506.

Comme il y a des ames volages que toutes les passions dominent tour à tour, on voit des esprits vifs et sans assiette, que toutes les opinions entraînent successivement, ou qui se partagent entre les contraires, sans oser décider.

507.

Les héros de Corneille étalent des maximes fastueuses et parlent magnifiquement d'eux-mêmes, et cette enflure de leurs discours passe pour vertu

parmi ceux qui n'ont point de règle dans le cœur pour distinguer la grandeur d'ame de l'ostentation [1].

508.

L'esprit ne fait pas connaître la vertu.

509.

Il n'y a point d'homme qui ait assez d'esprit pour n'être jamais ennuyeux.

510.

La plus charmante conversation lasse l'oreille d'un homme occupé de quelque passion.

511.

Les passions nous séparent quelquefois de la société, et nous rendent tout l'esprit qui est au monde aussi inutile que nous le devenons nous-mêmes aux plaisirs d'autrui.

512.

Le monde est rempli de ces hommes qui imposent aux autres par leur réputation ou leur fortune ; s'ils se laissent trop approcher, on passe tout à coup à leur égard de la curiosité jusqu'au mépris,

[1] L'auteur a développé cette idée dans ses *Réflexions sur Corneille*, tome II, p. 54 et suivantes.

comme on guérit quelquefois, en un moment, d'une femme qu'on a recherchée avec ardeur.

513.

On est encore bien éloigné de plaire lorsqu'on n'a que de l'esprit.

514.

L'esprit ne nous garantit pas des sottises de notre humeur.

515.

Le désespoir est la plus grande de nos erreurs.

516.

La nécessité de mourir est la plus amère de nos afflictions.

517.

Si la vie n'avait point de fin, qui désespérerait de sa fortune? La mort comble l'adversité.

518.

Combien les meilleurs conseils sont-ils peu utiles, si nos propres expériences nous instruisent si rarement!

519.

Les conseils qu'on croit les plus sages sont les moins proportionnés à notre état.

520.

274. P. — Nous avons des règles pour le théâtre qui passent peut-être les forces de l'esprit humain.

521.

275. P. — Lorsqu'une pièce est faite pour être jouée, il est injuste de n'en juger que par la lecture.

522.

268. — Le but des poëtes tragiques est d'émouvoir. C'est faire trop d'honneur à l'esprit humain de croire que des ouvrages irréguliers ne peuvent produire cet effet. Il n'est pas besoin de tant d'art pour tirer les meilleurs esprits de leur assiette, et leur cacher de grands défauts dans un ouvrage qui peint les passions. Il ne faut pas supposer dans le sentiment une délicatesse que nous n'avons que par réflexion, ni imposer aux auteurs une perfection qu'ils ne puissent atteindre; notre goût se contente à moins. Pourvu qu'il n'y ait pas plus d'irrégularités dans un ouvrage que dans nos propres conceptions, rien n'empêche qu'il ne puisse plaire, s'il est bon d'ailleurs. N'avons-nous pas des tragédies monstrueuses [1] qui entraînent toujours les

[1] On peut citer, par exemple, le théâtre de Shakspeare et son prodigieux succès en Angleterre depuis plusieurs siècles, malgré les nombreuses irrégularités de ses pièces.

suffrages malgré les critiques, et qui sont les délices du peuple, je veux dire, de la plus grande partie des hommes? Je sais que le succès de ces ouvrages prouve moins le génie de leurs auteurs que la faiblesse de leurs partisans : c'est aux hommes à choisir de meilleurs modèles, et à s'efforcer, dans tous les genres, d'égaler la belle nature; mais comme elle n'est pas exempte de défauts, toute belle qu'elle paraît, nous avons tort d'exiger des auteurs plus qu'elle ne peut leur fournir. Il s'en faut de beaucoup que notre goût soit toujours aussi difficile à contenter que notre esprit.

523.

Il peut plaire à un traducteur[1] d'admirer jusqu'aux défauts de son original, et d'attribuer toutes ses sottises à la barbarie de son siècle. Lorsque je

[1] Il semble que dans cette remarque l'auteur a en vue M. et madame Dacier, traducteurs d'Homère et d'autres anciens écrivains grecs et latins. C'est principalement Homère dont il paraît qu'il est ici question. Si cela est, Vauvenargues a eu raison de supprimer dans sa seconde édition un jugement qui ne fait pas honneur à son goût. (*Note de M. Suard.*)

M. Gilbert pense que Vauvenargues a voulu parler de Shakspeare, et non pas d'Homère, que, dans le *Discours sur le Caractère des différents siècles*, il défend précisément contre les reproches qu'il lui ferait ici.

crois toujours apercevoir dans un auteur les mêmes beautés et les mêmes fautes, il me paraît plus raisonnable d'en conclure que c'est un écrivain qui joint de grands défauts à des qualités éminentes, une grande imagination et peu de jugement, ou beaucoup de force et peu d'art, etc.; et, quoique je n'admire pas beaucoup l'esprit humain, je ne puis cependant le dégrader jusqu'à mettre dans le premier rang un génie si défectueux, qui choque continuellement le sens commun.

524.

287. — C'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses.

525.

Nous voudrions dépouiller de ses vertus l'espèce humaine, pour nous justifier nous-mêmes de nos vices, et les mettre à la place des vertus détruites : semblables à ceux qui se révoltent contre les puissances légitimes, non pour égaler tous les hommes par la liberté, mais pour usurper la même autorité qu'ils calomnient.

526.

Un peu de culture et beaucoup de mémoire, avec quelque hardiesse dans les opinions et contre les préjugés, font paraître l'esprit étendu.

527.

Il ne faut pas jeter du ridicule sur les opinions respectées; car on blesse par là leurs partisans, sans les confondre.

528.

La plaisanterie la mieux fondée ne persuade point, tant on est accoutumé qu'elle s'appuie sur de faux principes.

529.

L'incrédulité a ses enthousiastes, ainsi que la superstition : et, comme l'on voit des dévots qui refusent à Cromwell jusqu'au bon sens, on trouve d'autres hommes qui traitent Pascal et Bossuet de petits esprits.

530.

Le plus sage et le plus courageux de tous les hommes, M. de Turenne [1], a respecté la religion, et une infinité d'hommes obscurs se placent au

[1] La Tour d'Auvergne (*Henri de*), vicomte de Turenne, tué d'un coup de canon le 27 juillet 1675, était né dans la religion protestante. Après avoir refusé de changer de religion lorsque son intérêt s'y trouvait, il embrassa, par l'effet de la simple persuasion, la religion catholique romaine, dans laquelle il mourut. — B.

rang des génies et des ames fortes, seulement à cause qu'ils la méprisent.

531.

298. P. — Ainsi, nous tirons vanité de nos faiblesses et de nos plus folles erreurs. La raison fait des philosophes, et la gloire fait des héros; la seule vertu fait des sages.

532.

Si nous avons écrit quelque chose pour notre instruction, ou pour le soulagement de notre cœur, il y a grande apparence que nos réflexions seront encore utiles à beaucoup d'autres; car personne n'est seul dans son espèce, et jamais nous ne sommes ni si vrais, ni si vifs, ni si pathétiques, que lorsque nous traitons les choses pour nous-mêmes.

533.

Lorsque notre ame est pleine de sentiments, nos discours sont pleins d'intérêt.

534.

Le faux présenté avec art nous surprend et nous éblouit; mais le vrai nous persuade et nous maîtrise.

535.

On ne peut contrefaire le génie.

536.

Il ne faut pas beaucoup de réflexions pour faire cuire un poulet, et cependant nous voyons des hommes qui sont toute leur vie mauvais rôtisseurs; tant il est nécessaire, dans tous les métiers, d'y être appelé par un instinct particulier et comme indépendant de la raison.

537.

Lorsque les réflexions se multiplient, les erreurs et les connaissances augmentent dans la même proportion.

538.

Ceux qui viendront après nous sauront peut-être plus que nous, et ils s'en croiront plus d'esprit; mais seront-ils plus heureux ou plus sages? Nous-mêmes qui savons beaucoup, sommes-nous meilleurs que nos pères qui savaient si peu?

539.

Nous sommes tellement occupés de nous et de nos semblables, que nous ne faisons pas la moindre attention à tout le reste, quoique sous nos yeux et autour de nous.

540.

Qu'il y a peu de choses dont nous jugions bien!

541.

Nous n'avons pas assez d'amour-propre pour dédaigner le mépris d'autrui.

542.

Personne ne nous blâme si sévèrement que nous nous condamnons souvent nous-mêmes.

543.

L'amour n'est pas si délicat que l'amour-propre.

544.

Nous prenons ordinairement sur nous nos bons et nos mauvais succès; et nous nous accusons ou nous nous louons des caprices de la fortune.

545.

Personne ne peut se vanter de n'avoir jamais été méprisé.

546.

Il s'en faut bien que toutes nos habiletés ou que toutes nos fautes portent coup : tant il y a peu de choses qui dépendent de notre conduite.

547.

Combien de vertus et de vices sont sans conséquence!

548.

Nous ne sommes pas contents d'être habiles, si on ne sait pas que nous le sommes : et, pour ne pas en perdre le mérite, nous en perdons quelquefois le fruit.

549.

Les gens vains ne peuvent être habiles; car ils n'ont pas la force de se taire.

550.

C'est souvent un grand avantage pour un négociateur, s'il peut faire croire qu'il n'entend pas les intérêts de son maître, et que la passion le conseille ; il évite par là qu'on le pénètre, et réduit ceux qui ont envie de finir à se relâcher de leurs prétentions, les plus habiles se croyant quelquefois obligés de céder à un homme qui résiste lui-même à la raison, et qui échappe à toutes leurs prises.

551.

Tout le fruit qu'on a pu tirer de mettre quelques hommes dans les grandes places, s'est réduit à savoir qu'ils étaient habiles.

552.

Il ne faut pas autant d'acquis pour être habile que pour le paraître.

553.

Rien n'est plus facile aux hommes en place que de s'approprier le savoir d'autrui.

554.

Il est peut-être plus utile, dans les grandes places, de savoir et de vouloir se servir de gens instruits, que de l'être soi-même.

555.

Celui qui a un grand sens sait beaucoup.

556.

Quelque amour qu'on ait pour les grandes affaires, il y a peu de lectures si ennuyeuses et si fatigantes que celles d'un traité entre les princes.

557.

L'essence de la paix est d'être éternelle, et cependant nous n'en voyons durer aucune l'âge d'un homme, et à peine y a-t-il quelque règne où elle n'ait été renouvelée plusieurs fois. Mais faut-il s'étonner que ceux qui ont eu besoin de lois pour être justes, soient capables de les violer?

558.

La politique fait entre les princes ce que les tribunaux de la justice font entre les particuliers :

plusieurs faibles, ligués contre un puissant, lui imposent la nécessité de modérer son ambition et ses violences.

559.

Il était plus facile aux Romains et aux Grecs[1] de subjuguer de grandes nations, qu'il ne l'est aujourd'hui de conserver une petite province justement conquise, au milieu de tant de voisins jaloux, et de peuples également instruits dans la politique et dans la guerre, et aussi liés par leurs intérêts, par les arts, ou par le commerce, qu'ils sont séparés par leurs limites.

560.

M. de Voltaire ne regarde l'Europe que comme une république formée de différentes souverainetés[2]. Ainsi, un esprit étendu diminue en apparence les objets, en les confondant dans un tout qui les réduit à leur juste étendue; mais il les agrandit

[1] On sait que les Grecs ont renversé et conquis le royaume de Perse, et que les Romains ont envahi presque toute la partie du monde connue de leur temps. Il est vraisemblable que l'auteur veut mettre ici en opposition, avec ces conquêtes, l'acquisition de la Lorraine faite par Louis XV, roi de France, en 1736. (*Note de M. de Fortia.*)

[2] Dans l'*Essai sur le Siècle de Louis XIV*, chapitre II, Voltaire développe effectivement cette idée.

réellement, en développant leurs rapports, et en ne formant de tant de parties irrégulières qu'un seul et magnifique tableau.

561.

C'est une politique utile, mais bornée, de se déterminer toujours par le présent, et de préférer le certain à l'incertain, quoique moins flatteur; et ce n'est pas ainsi que les États s'élèvent, ni même les particuliers.

562.

S'il est facile de flatter les hommes en place, il l'est encore plus de se flatter soi-même auprès d'eux.

563.

Les hommes sont ennemis-nés les uns des autres, non à cause qu'ils se haïssent, mais parce qu'ils ne peuvent s'agrandir sans se traverser; de sorte qu'en observant religieusement les bienséances, qui sont les lois de la guerre tacite qu'ils se font, j'ose dire que c'est presque toujours injustement qu'ils se taxent de part et d'autre d'injustice.

564.

Les particuliers négocient, font des alliances, des traités, des ligues, la paix et la guerre, en un

mot, tout ce que les rois et les plus puissants peuples peuvent faire.

565.

Dire également du bien de tout le monde est une petite et une mauvaise politique.

566.

La méchanceté tient lieu d'esprit.

567.

La fatuité dédommage du défaut de cœur.

568.

Celui qui s'impose à soi-même, impose à d'autres.

569.

Il y a des humiliations que le mérite soutient, mais la vanité les aggrave; elle les rend plus sensible.

570.

Une philosophie naturelle, qui ne doit rien à la raison, n'en saurait recevoir les lois.

571.

Le lâche a moins d'affronts à dévorer que l'ambitieux.

572.

On ne manque jamais de raisons, lorsqu'on a fait fortune, pour oublier un bienfaiteur ou un ancien ami; et on rappelle alors avec dépit tout ce que l'on a si longtemps dissimulé de leur humeur.

573.

Tel que soit un bienfait, et quoi qu'il en coûte, lorsqu'on l'a reçu à ce titre, on est obligé de s'en revancher, comme on tient un mauvais marché quand on a donné sa parole.

574.

Il n'y a point d'injure qu'on ne pardonne quand on s'est vengé.

575.

On oublie un affront qu'on a souffert, jusqu'à s'en attirer un autre par son insolence.

576.

S'il est vrai que nos joies soient courtes, la plupart de nos afflictions ne sont pas longues.

577.

La plus grande force d'esprit nous console moins promptement que sa faiblesse.

578.

Il n'y a point de perte que l'on sente si vivement, et si peu de temps, que celle d'une femme aimée.

579.

Peu d'affligés savent feindre tout le temps qu'il faut pour leur honneur.

580.

Nos consolations sont une flatterie envers les affligés.

581.

Si les hommes ne se flattaient pas les uns les autres, il n'y aurait guère de société[1].

582.

Il ne tient qu'à nous d'admirer la religieuse franchise de nos pères, qui nous ont appris à nous égorger pour un démenti; un tel respect de la vérité, parmi les barbares qui ne connaissaient que la loi de la nature, est glorieux pour l'humanité.

583.

Nous souffrons peu d'injures par bonté.

[1] La Rochefoucauld (*Max.* 87) a dit : *Les hommes ne vivraient pas longtemps en société, s'ils n'étaient les dupes les uns des autres.*

584.

Nous nous persuadons quelquefois nos propres mensonges pour n'en avoir pas le démenti, et nous nous trompons nous-mêmes pour tromper les autres.

585.

La vérité est le soleil des intelligences.

586.

Pendant qu'une partie de la nation atteint le terme de la politesse et du bon goût, l'autre moitié est barbare à nos yeux, sans qu'un spectacle si singulier puisse nous ôter le mépris de la culture.

587.

Tout ce qui flatte le plus notre vanité n'est fondé que sur la culture, que nous méprisons.

588.

188. P. — L'expérience que nous avons des bornes de notre raison nous rend dociles aux préjugés.

589.

Comme il est naturel de croire beaucoup de choses sans démonstration, il ne l'est pas moins de douter de quelques autres malgré leurs preuves.

590.

La conviction de l'esprit n'entraîne pas toujours celle du cœur.

591.

Les hommes ne se comprennent pas les uns les autres; il y a moins de fous qu'on ne croit.

592.

Pour peu qu'on se donne carrière sur la religion et sur les misères de l'homme, on ne fait pas difficulté de se placer parmi les esprits supérieurs.

593.

287. P. — Des hommes inquiets et tremblants pour leurs plus petits intérêts, affectent de braver la mort.

594.

Si les moindres périls dans les affaires nous donnent de vaines terreurs, dans quelles alarmes la mort ne doit-elle pas nous plonger, lorsqu'il est question pour toujours de tout notre être, et que l'unique intérêt qui nous reste, il n'est plus en notre puissance de le ménager, ni même quelquefois de le connaître [1] !

[1] Sur l'exemplaire de l'édition originale annoté par Voltaire, on lit ces mots : *Vieux sermons !* — Il n'en fallut

595.

Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à-dire les hommes de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophe de tous les siècles, et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru Jésus-Christ; et le grand Condé[1], en mourant, répétait ces nobles paroles : « Oui, nous verrons « Dieu comme il est : *sicuti est, facie ad faciem*[2]. »

596.

Les maladies suspendent nos vertus et nos vices.

597.

249. — La nécessité comble les maux qu'elle ne peut soulager.

pas davantage pour déterminer Vauvenargues à supprimer cette Maxime; mais il ne sacrifia pas l'idée; loin de là, il la reproduisit sous une forme plus vive encore, comme on peut le voir dans la 322e *Maxime*, ci-dessus. — B.

[1] Bourbon (*Louis de*), second du nom, prince de Condé, mourut le 11 décembre 1686. Il avait témoigné beaucoup d'indifférence pour la religion dans sa jeunesse; mais les derniers temps de sa vie furent presque entièrement consacrés à la piété, et sa mort fut très-chrétienne. — B.

[2] Ce fut cette Maxime qui valut à Vauvenargues la qualification de *capucin!* qui se lit à la marge de l'exemplaire conservé à Aix; qualification que Voltaire répétait dans sa lettre de mars 1746, qu'on peut lire à sa date, ci-après. — B.

598.

Le silence et la réflexion épuisent les passions, comme le travail et le jeûne consument les humeurs.

599.

285. P. — La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps.

600.

Les hommes actifs supportent plus impatiemment l'ennui que le travail.

601.

Toute peinture vraie nous charme, jusqu'aux louanges d'autrui.

602.

Les images embellissent la raison, et le sentiment la persuade.

603.

L'éloquence vaut mieux que le savoir.

604.

Ce qui fait que nous préférons très-justement l'esprit au savoir est que celui-ci est mal nommé, et qu'il n'est, ordinairement, ni si utile ni si étendu

que ce que nous connaissons par expérience, ou pouvons acquérir par réflexion. Nous regardons aussi l'esprit comme la cause du savoir, et nous estimons plus la cause que son effet : cela est raisonnable. Cependant, celui qui n'ignorerait rien aurait tout l'esprit qu'on peut avoir; le plus grand esprit du monde n'étant que science ou capacité d'en acquérir.

605.

Les hommes ne s'approuvent pas assez pour s'attribuer les uns aux autres la capacité des grands emplois. C'est tout ce qu'ils peuvent, pour ceux qui les occupent avec succès, de les en estimer après leur mort. Mais proposez l'homme du monde qui a le plus d'esprit : oui, dit-on, s'il avait plus d'expérience, ou s'il était moins paresseux, ou s'il n'avait pas de l'humeur, ou tout au contraire : car il n'y a point de prétexte qu'on ne prenne pour donner l'exclusion à l'aspirant, jusqu'à dire qu'il est trop honnête homme, supposé qu'on ne puisse rien lui reprocher de plus plausible : tant cette maxime est peu vraie : *qu'il est plus aisé de paraître digne des grandes places, que de les remplir* [1].

[1] La 164e *Maxime* de La Rochefoucauld est ainsi conçue : *Il est plus facile de paraître digne des emplois qu'on n'a pas, que de ceux que l'on exerce.* Vauvenargues avait-il en vue cette pensée? Dans ce cas il citait de mémoire.

606.

Ceux qui méprisent l'homme ne sont pas de grands hommes [1].

607.

Nous sommes bien plus appliqués à noter les contradictions, souvent imaginaires, et les autres fautes d'un auteur, qu'à profiter de ses vues, vraies ou fausses.

608.

Pour décider qu'un auteur se contredit, il faut qu'il soit impossible de le concilier.

[1] Variante : « Ceux qui méprisent l'homme se croient « de grands hommes. »

RÉFLEXIONS

ET

MAXIMES.

(SÉRIE POSTHUME.)

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le numéro placé au commencement de quelques maximes, fait renvoi au même numéro de la série précédente, dont cette *Maxime* offre une variante.

Nous devons faire connaître que les 471 Maximes dont se compose cette nouvelle série ont été recueillies dans les manuscrits autographes de Vauvenargues, propriété des éditeurs.

Dans les éditions de 1821 et 1823, publiées par M. Brière, les Maximes posthumes sont au nombre de 298 seulement : les 173 nouvelles, qui portent à 471 le nombre total de la série, sont dues aux recherches de M. Gilbert, qui les a publiées en 1857. — Elles sont ici précédées d'un astérisque *.

RÉFLEXIONS

ET

MAXIMES.

(SÉRIE POSTHUME.)

1.

* La naïveté est lumineuse, elle fait sentir les choses fines à ceux qui seraient incapables de les saisir d'eux-mêmes.

2.

La naïveté se fait mieux entendre que la précision ; c'est la langue du sentiment, préférable en quelque manière à celle de l'imagination et de la raison, parce qu'elle est belle et vulgaire. C'est la langue la plus aimable, et, toutefois, celle que les hommes aiment le moins à parler.

3.

Il y a peu d'esprits qui connaissent le prix de la naïveté, et qui ne fardent point la nature. Les enfants coiffent leurs chats, mettent des gants à un petit chien; et devenus hommes, ils composent leur maintien, leurs écrits, leurs discours : j'ai traversé autrefois un village, où l'on assemblait tous les mulets, le jour de la fête, pour les bénir, et j'ai vu qu'on ornait de rubans le dos de ces pauvres bêtes. Les hommes aiment tellement la draperie, qu'ils tapissent jusqu'aux chevaux.

4.

* Je connais des hommes que la naïveté rebute, comme quelques personnes délicates seraient blessées de voir une femme toute nue ; ils veulent que l'esprit soit couvert comme le corps.

5.

On ne s'élève point aux grandes vérités sans enthousiasme; le sang-froid discute et n'invente point. Il faut peut-être autant de feu que de justesse, pour faire un véritable philosophe.

6.

La Bruyère était un grand peintre, et n'était pas peut-être un grand philosophe. Le duc de

La Rochefoucauld était philosophe, et n'était pas peintre.

7.

280. — Les grands hommes parlent si clairement que les sophistes ne s'aperçoivent pas qu'ils pensent profondément; ils ne reconnaissent pas la philosophie quand l'éloquence la rend populaire, ou qu'elle ose peindre le vrai avec des traits fiers et hardis. Ils traitent de superficielle et de frivole cette splendeur d'expression qui emporte avec elle la preuve des grandes pensées. La vérité toute nue, quelque éclat qu'elle ait, ne les frappe pas. Ils veulent des définitions, des divisions, des détails et des arguments. Si Locke eût rendu vivement en peu de pages les sages vérités de ses écrits, ils n'auraient osé le compter parmi les philosophes de son siècle.

8.

213. — Rien n'affaiblit plus un discours que de proposer trop d'exemples et d'entrer dans trop de détails. Les digressions trop longues, ou trop fréquentes, rompent l'unité et fatiguent, parce que l'esprit ne peut suivre une trop longue chaîne de faits et de preuves. On ne saurait trop rapprocher les choses, ni trop tôt conclure. Il faut saisir tout d'un coup la véritable preuve de son discours, et

courir à la conclusion. Un esprit perçant fuit les épisodes, et laisse aux écrivains médiocres le soin de s'arrêter à cueillir toutes les fleurs qui se trouvent sur leur chemin. C'est à eux d'amuser le peuple qui lit sans objet, sans pénétration et sans goût.

9.

Si quelqu'un trouve un livre obscur, l'auteur ne doit pas se défendre. Osez prouver qu'on a eu tort de ne pas vous entendre, osez justifier vos expressions, on attaquera votre sens : Oui, dira-t-on, je vous entends bien ; mais je ne pouvais pas croire que ce fût là votre pensée.

10.

* Locke était un grand philosophe, mais abstrait ou diffus et quelquefois obscur. Son chapitre *de la Puissance* est plein de ténèbres, de contradictions, et moins propre à faire connaître la vérité qu'à confondre nos idées sur cette matière.

11.

Tous les ridicules des hommes ne caractérisent peut-être qu'un seul vice, qui est la vanité[1]. Et comme les passions des esprits frivoles sont subor-

[1] Montaigne a dit : « O cuider combien tu nous empesches ! » (*Essais*, liv. II, chap. XII, t. II, p. 362.)

données à cette faiblesse, c'est probablement la raison pourquoi il y a si peu de vérité dans leurs manières, dans leurs mœurs et dans leurs plaisirs. La vanité est ce qu'il y a de plus naturel dans les hommes, et ce qui les fait sortir le plus souvent de la nature.

12.

Pourquoi appelle-t-on *académique* un discours fleuri, élégant, ingénieux, harmonieux, et non pas un discours vrai et fort, lumineux et simple? Où cultivera-t-on la vraie éloquence, si on l'énerve dans l'Académie? Y a-t-il donc tant de choses qu'on ne puisse dire avec simplicité et avec force [1]?

13.

Les grands hommes dogmatisent. Le peuple

[1] En 1745, Vauvenargues, voulant concourir au prix d'éloquence fondé par Balzac, avait envoyé à l'Académie française son *Discours sur l'inégalité des richesses* (t. Ier, p. 279) : il n'obtint pas même une mention. Le prix fut décerné à un écrivain ignoré, du nom de Daillot, dont la grande orthodoxie prévalut contre *la vérité, la force* et *la simplicité* du Discours de Vauvenargues, qui, dans un mouvement d'humeur bien légitime, écrivit la réflexion qu'on vient de lire et à laquelle il ajoutait : *Ce qu'on appelle* un discours académique, *est donc un discours contre les règles de la vraie éloquence :* mots que l'auteur lui-même a barrés. — B.

croit[1]. Ceux qui ne sont ni assez faibles pour subir le joug, ni assez forts pour l'imposer, se rangent volontiers au pyrrhonisme. Quelques ignorants adoptent leurs doutes, parce qu'ils tournent la science en vanité; mais l'on voit peu d'esprits altiers et décisifs qui s'accommodent de l'incertitude, principalement s'ils sont capables d'imaginer; car ils se rendent amoureux de leurs systèmes, séduits les premiers par leurs propres inventions[2].

14.

279. — Descartes s'est trompé dans ses principes, et ne s'est pas trompé dans ses conséquences, sinon rarement. On aurait donc tort, ce me semble, de conclure de ses erreurs que l'imagination et l'invention ne s'accordent point avec la justesse. La grande faiblesse de ceux qui n'imaginent point, est de se croire seuls judicieux et raisonnables. Ils ne font point attention que les erreurs de Descartes ont été celles de trois ou quatre mille philosophes qui l'ont suivi, tous gens sans

[1] VARIANTE : « Les grands hommes parlent comme la « nature, simplement; ils imposent à la fois par leur « simplicité, et par leur assurance : ils dogmatisent, et le « peuple croit, etc. »

[2] *Addition.* « Tant il est difficile de conserver la liberté « de son propre esprit lorsqu'on a les passions et les talents qui subjugent l'esprit des autres. »

imagination. Les esprits subalternes n'ont point d'erreurs en leur privé nom, parce qu'ils sont incapables d'inventer, même en se trompant; mais ils sont toujours entraînés, sans le savoir, par l'erreur d'autrui; et lorsqu'ils se trompent d'eux-mêmes, ce qui peut arriver souvent, c'est dans les détails et les conséquences. Mais leurs erreurs ne sont ni assez vraisemblables pour être contagieuses, ni assez importantes pour faire du bruit.

15.

* Apprenez à un prince à être sobre, chaste, pieux, vous faites beaucoup pour lui, mais peu pour son État; vous ne lui apprenez pas à être roi; lui enseigner à aimer son peuple et sa gloire, c'est lui inspirer à la fois toutes les vertus.

16.

* Il faut mettre de petits hommes dans les petits emplois; ils y travaillent avec génie et avec amour-propre; loin de mépriser leurs fonctions subalternes, ils s'en honorent. Il y en a qui aiment à faire distribuer de la paille, à mettre en prison un soldat qui n'a pas bien mis sa cravate, ou à donner des coups de canne à l'exercice; ils sont rogues, suffisants, altiers, et tout contents de leur petit poste; un homme de plus de mérite se trouverait humilié de ce qui fait leur joie, et négligerait peut-être son devoir.

17.

* La meilleure manière d'élever les princes serait, je crois, de leur faire connaître familièrement un grand nombre d'hommes de tout caractère et de tout état; leur malheur ordinaire est de ne point connaître leur peuple. On est toujours masqué autour d'eux, quand ils sont les maîtres; ils voient beaucoup de sujets, mais ne voient point d'hommes. De là, le mauvais choix des favoris et des ministres, qui flétrit la gloire des princes, et ruine les peuples.

18.

C'est une chose remarquable que presque tous les poëtes se servent des expressions de Racine, et que Racine n'ait jamais répété ses propres expressions.

19.

* C'est quelquefois peine perdue, que de traiter les grands sujets et les vérités générales Que de volumes sur l'immortalité de l'ame, sur l'essence des corps et des esprits, sur le mouvement, sur l'espace, etc.! Les grands sujets imposent à l'imagination des hommes, et l'on s'attire le respect du monde, en l'entretenant de matières qui passent la portée de son esprit; mais il y a peu de ces discours qui soient vraiment utiles. Il vaut mieux

s'attacher à des choses vraies, instructives, et profitables, qu'à ces grandes spéculations, dont on ne peut rien conclure de raisonnable et de décisif. Les hommes ont besoin de savoir beaucoup de très-petites choses, et il faut les en instruire avant tous.

20.

Combien toutes les règles sont-elles inutiles, si on voit encore aujourd'hui des gens de lettres qui, sous prétexte d'aimer les choses, non les mots, ne témoignent aucune estime pour la véritable beauté de l'expression. Je n'admire pas l'élégance, lorsqu'elle ne présente que des pensées faibles, et qu'elle n'est pas animée par l'éloquence du cœur et des images : mais les plus mâles pensées ne peuvent être caractérisées que par des paroles; et nous n'avons encore aucun exemple d'un ouvrage qui ait passé à la postérité sans éloquence. Méprisera-t-on l'expression parce qu'on n'écrit pas comme Bossuet et comme Racine? Quand on n'a pas de talent, il faut au moins avoir du goût. (*Variante du Fragment XV,* tome II, p. 129.)

21.

281. — C'est un malheur que les hommes ne puissent posséder aucun talent sans donner l'exclusion à tous les autres. S'ils ont la finesse, ils décrient la force; s'ils sont géomètres ou physiciens, ils

écrivent contre la poésie et l'éloquence. Un autre inconvénient, non moins fâcheux, est que le peuple suit les décisions de ceux qui ont primé dans quelque genre. Quand l'esprit de finesse est à la mode, ce sont les esprits fins qui jugent les autres; quand les géomètres dominent, ce sont eux qui donnent *le ton*. Il est vrai qu'il y a un petit nombre de gens indociles, qui, pour affecter plus d'indépendance dans leurs sentiments, et de peur de juger d'après quelqu'un, contredisent les opinions et les autorités les plus reçues. Il suffit même qu'un homme ait joui d'une grande réputation pour qu'il la lui disputent avec mépris; il n'y a point de nom qu'ils respectent, et ce que l'envie la plus basse n'aurait osé dire, leur extravagante vanité le leur fait hasarder avec confiance. Il n'est pas besoin d'affirmer que cette espèce de gens juge encore plus mal que le peuple. Ils ressemblent à ceux qui, sentant leur faiblesse et craignant de paraître gouvernés, rejettent opiniâtrément les meilleurs conseils, et suivent follement des fantaisies pour faire un essai de leur liberté... Lorsqu'on voit le mauvais goût établi de tant de manières et à tant de titres dans l'esprit des hommes, on ne peut se promettre de le corriger, et on est réduit à se taire.

22.

Les critiques les plus spécieuses ne sont pas,

souvent, raisonnables. Montaigne a repris Cicéron de ce que, après avoir exécuté de grandes choses pour la République, il voulait encore tirer gloire de son éloquence; mais Montaigne ne pensait pas que ces grandes choses qu'il loue, Cicéron ne les avait faites que par la parole.

23.

Ceux qui rapportent sans partialité les raisons des sectes opposées paraissent supérieurs à tous les partis, tant qu'ils ne s'attachent à aucun. Mais demandez-leur qu'ils choisissent, ou qu'ils établissent d'eux-mêmes quelque chose, vous verrez qu'ils n'y sont pas moins embarrassés que tous les autres. Le monde fourmille de philosophes qui se disputent la vaine gloire de connaître la faiblesse de l'esprit humain. Mais il y en a peu qui distinguent les bornes précises de cette faiblesse, et qui sachent en tirer des conséquences. Ils fardent à l'envi la vérité qui n'est pas leur but, et nul ne donne des préceptes utiles.

24.

Est-il vrai que rien ne suffise à l'opinion, et que peu de chose suffise à la nature? Mais l'amour des plaisirs, mais la soif de la guerre, mais l'avidité des richesses, en un mot, toutes les passions ne sont-elles pas insatiables? Qui donne l'essor à nos

projets? Qui borne ou qui étend nos opinions, sinon la nature? N'est-ce pas encore la nature qui nous pousse même à sortir de la nature, comme le raisonnement nous écarte quelquefois de la raison, ou comme l'impétuosité d'une rivière rompt ses digues et la fait sortir de son lit?

25.

Il ne faut pas, dit-on, qu'une femme se pique d'esprit, ni un roi d'être éloquent ou de faire des vers, ni un soldat de délicatesse et de civilité, etc. Les vues courtes multiplient les maximes et les lois, parce qu'on est d'autant plus enclin à prescrire des bornes à toutes choses, qu'on a l'esprit moins étendu. Mais la nature se joue de nos petites règles; elle sort de l'enceinte trop étroite de nos opinions, et fait des femmes savantes ou des rois poëtes, en dépit de toutes nos entraves.

26.

On instruit les enfants à craindre et à obéir : l'avarice, l'orgueil, ou la timidité des pères, leur enseignent l'économie et la soumission. On les excite encore à être copistes, à quoi ils ne sont déjà que trop enclins : nul ne songe à les rendre originaux, entreprenants, hardis, indépendants[1].

[1] VARIANTE : « Les hommes sont trop intéressés et trop

27.

Si l'on pouvait donner aux enfants des maîtres de jugement et d'éloquence, comme on leur donne des maîtres de langues; si on exerçait moins leur mémoire que leur activité et leur génie; si, au lieu d'émousser, comme on fait, la vivacité de leur esprit, on tâchait d'élever l'essor et les mouvements de leur ame, que n'aurait-on pas lieu d'attendre d'un beau naturel? Mais on ne pense pas que la hardiesse, ou que l'amour de la vérité et de la gloire soient les vertus qui importent à leur jeunesse; on ne s'attache au contraire qu'à les subjuguer, afin de leur apprendre que la dépendance et la souplesse sont les premières lois de leur fortune.

28.

217. — C'est une maxime frivole que celle qu'on adopte depuis si longtemps : *qu'il faut qu'un honnête homme sache un peu de tout.* On peut savoir superficiellement beaucoup de choses, et avoir l'esprit fort petit; et on voit, au contraire, de très-grandes ames qui savent très-peu. Il faut

« impérieux pour apprendre à leurs enfants la générosité « et l'indépendance; ils ne leur apprennent qu'à être éco- « nomes et souples; ils les enivrent des petites choses dont « eux-mêmes sont possédés; il faudrait plutôt cultiver leur « caractère propre, et leur inspirer de n'en jamais sortir.

ignorer de bon cœur ce que la nature n'a pas mis dans l'étendue de notre génie. On ne sait utilement que ce qu'on possède parfaitement ; le reste ne nous sert qu'à satisfaire une vanité puérile. J'en rapporterais des exemples, si les exemples pouvaient nous instruire; mais je le ferais sans succès. L'ostentation est un écueil inévitable pour les ames faibles. On ne corrigera jamais les hommes d'apprendre des choses inutiles.

29.

Les enfants n'ont point d'autre droit à la succession de leur père que celui qu'ils tiennent des lois; c'est au même titre que la noblesse se perpétue dans les familles : la distinction des ordres du royaume est une des lois fondamentales de l'État[1].

30.

Les hommes médiocres empruntent au dehors le peu de connaissances et de lumières qu'ils paraissent tirer de leur propre fonds; mais les ames supérieures trouvent en elles-mêmes un grand nombre de choses extérieures.

[1] Vauvenargues a placé avec raison cette pensée au nombre des paradoxes; car il n'est rien de plus juste que les droits d'hérédité de parent à parent : mais pourrait-on en dire autant des titres de noblesse? — B.

31.

L'illustre auteur de Télémaque ne donne-t-il pas aux princes un conseil timide, lorsqu'il leur inspire d'éloigner des emplois les hommes ambitieux qui en sont capables? Un grand roi ne craint point ses sujets, et n'en doit rien craindre [1].

32.

Les vertus règnent plus glorieusement que la prudence; la magnanimité est l'esprit des rois.

33.

Catilina n'ignorait pas les périls d'une conjuration; son courage lui persuada qu'il les surmonterait. L'opinion ne gouverne que les faibles, mais l'espérance trompe les plus grandes ames.

34.

Un prince, qui n'est que bon, aime ses domestiques, ses ministres, sa famille et son favori, et n'est point attaché à son État; il faut être un grand roi pour aimer un peuple.

[1] Voir, au tome II, p. 293, le *Dialogue entre Fénelon et Bossuet*, où la même pensée est exprimée dans les mêmes termes. — B.

35.

Nos paysans aiment leurs hameaux. Les Romains étaient passionnés pour leur patrie, pendant que ce n'était qu'une bourgade; lorsqu'elle devint plus puissante, l'amour de la patrie ne fut plus si vif; une ville, maîtresse de l'univers, était trop vaste pour le cœur de ses habitants. Les hommes ne sont pas nés pour aimer les grandes choses.

36.

* C'est dans notre propre esprit, et non dans les objets extérieurs, que nous apercevons la plupart des choses; les sots ne connaissent presque rien, parce qu'ils sont vides et que leur cœur est étroit; mais les grandes ames trouvent en elles-mêmes un grand nombre de choses extérieures; elles n'ont besoin ni de lire, ni de voyager, ni d'écouter, ni de travailler, pour découvrir les plus hautes vérités; elles n'ont qu'à se replier sur elles-mêmes, et à feuilleter, si cela se peut dire, leurs propres pensées.

37.

Plaisante fortune pour Bossuet d'être chapelain de Versailles! Fénelon, du moins, était à sa place; il était né pour être le précepteur des rois; mais

Bossuet devait être un grand ministre, sous un roi ambitieux [1].

38.

Qui a fait les partages de la terre, si ce n'est la force? Toute l'occupation de la justice est à maintenir les lois de la violence.

39.

Les folies de Caligula ne m'étonnent point. J'ai connu, je crois, beaucoup d'hommes qui auraient fait leurs chevaux consuls, s'ils avaient été empereurs romains. Je pardonne, par d'autres motifs, à Alexandre de s'être fait rendre des honneurs divins, à l'exemple d'Hercule et de Bacchus, qui avaient été hommes comme lui, et moins grands hommes. Les Anciens n'attachaient pas la même idée que nous au nom de *dieu*, puisqu'ils en admettaient plusieurs, tous fort imparfaits; or il faut juger des actions des hommes selon les temps. Tant de temples élevés par les empereurs romains à la mémoire de leurs amis morts, n'étaient que les honneurs funéraires de leur siècle; et ces hardis monuments de la fierté des maîtres de la terre n'offensaient ni la religion, ni les mœurs d'un peuple idolâtre.

[1] Voyez, tome II, p. 294, le *Dialogue entre Bossuet et Fénelon*. — B.

40.

*Luynes obtint, à dix-huit ans, la dignité de connétable. La faveur des rois est le plus court chemin pour faire une grande fortune; c'est ce que savent à merveille tous les courtisans. Aussi, ceux qui ne peuvent arriver jusqu'à l'oreille du prince tâchent-ils, au moins, de gagner les bonnes grâces du ministre, de même que ceux qui n'arrivent pas jusqu'au ministre font la cour au valet de chambre. Tous sont dans l'erreur : il n'y a rien de si difficile que de se faire agréer de quelque grand; il faut avoir des mérites et des mérites particuliers. Manquait-on de jeunes gens de dix-huit ans à la cour de Louis XIII, pour faire un connétable?

41.

J'ai connu un vieillard, devenu sourd, qui n'estimait plus la musique, parce qu'il en jugeait alors, disait-il, sans passion. Voilà, en effet, ce que les hommes appellent juger de sang-froid[1].

[1] Variantes : « I. * Je me suis trouvé, à l'Opéra, à côté « d'un homme qui souriait toutes les fois que le parterre « battait des mains. Il me dit qu'il avait été fou de la mu- « sique dans sa jeunesse ; mais, qu'à un certain âge, on « revenait de beaucoup de choses, parce qu'on jugeait « alors de sang-froid. Un moment après, je m'aperçus » qu'il était sourd, et je me dis en moi-même : *Voilà donc*

42.

* Un homme de sang-froid ressemble à un homme qui a trop dîné, et qui, alors, regarde avec dégoût le repas le plus délicieux; est-ce la faute des mets, ou celle de son estomac?

43.

Mes passions et mes pensées meurent, mais pour renaître. Je meurs moi-même sur un lit toutes les nuits, mais pour reprendre de nouvelles forces et une nouvelle fraîcheur. Cette expérience que j'ai de la mort, me rassure contre la décadence et la dissolution du corps. Quand je vois que la force active de mon ame rappelle à la vie ses pensées éteintes, je comprends que celui qui a fait mon corps peut, à plus forte raison, lui rendre l'être. Je dis, dans mon cœur étonné : Qu'as-tu fait des objets volages

« *ce que les hommes appellent juger de sang-froid!* Les « vieillards et les sages ont tort ; il faut être jeune et arden « pour juger, surtout des plaisirs. — II. Un vieillard, qui » est devenu sourd, et qui n'aime plus la musique, croit » s'être guéri d'une erreur, et n'estime plus l'harmonie ; « voilà ce que les hommes appellent juger de sang-froid. « — III. Mépriser la musique, par défaut d'oreille, dédai- « gner ce qu'on ne voit point, nier ce qui échappe à nos « sens, me paraît une image assez vive de ce qu'on appelle « avoir du sang-froid.

qui occupaient tantôt ta pensée? Retournez sur vos propres traces, objets fugitifs. Je parle, et mon ame s'éveille : ces images mortelles m'entendent, et les figures des choses passées m'obéissent et m'apparaissent. O ame éternelle du monde! ainsi votre voix secourable revendiquera ses ouvrages; et la terre, saisie de crainte, restituera ses larcins!

44.

300. -- Ce qui fait que la plupart des livres de morale sont si insipides, c'est que leurs auteurs ne sont pas sincères, c'est qu'ils supposent toujours les hommes autres qu'ils ne sont, qu'ils les accablent de préceptes sévères et impraticables; c'est qu'ils ne proposent point à la vertu de vrais et d'aimables motifs. La morale serait peut-être la plus agréable et la plus utile des sciences, si elle n'était pas la plus fardée, et ne rebutait pas ainsi les cœurs les mieux faits.

45.

La morale purement humaine a été traitée plus utilement et plus habilement par les Anciens, qu'elle ne l'est maintenant par nos philosophes.

46.

271. — Toutes les fois que la littérature et l'esprit de raisonnement deviendront le partage de

toute une nation, il arrivera, comme dans les États populaires, qu'il n'y aura point de puérilités et de sottises qui ne se produisent, et ne trouvent des partisans [1].

47.

Il faut exciter dans les hommes le sentiment de leur prudence et de leur force, si on veut élever leur génie. Il est peu de leçons utiles dans les meilleurs livres, depuis que la faiblesse de l'esprit humain est devenue le champ de tous les lieux communs des philosophes.

48.

286. — Le plaisir le plus délicat des ames vaines est de découvrir le défaut des ames fortes. On ne devrait pas imposer par ce petit genre d'esprit. Je n'admire point un auteur qui réclame en vers insultants contre les vertus d'Alexandre, ou contre la gloire d'Homère. En ouvrant mes yeux sur le faible des plus grands génies, il m'apprend à l'appré-

[1] VARIANTES : — « I. Lorsque les réflexions se multiplient, « les erreurs et les connaissances augmentent dans la même « proportion. — II. Ceux qui viendront après nous sauront « peut-être plus que nous, et ils s'en croiront plus d'esprit ; « mais seront-ils plus heureux ou plus sages ? Nous-mêmes, « qui savons beaucoup, sommes-nous meilleurs que nos « pères qui savaient si peu ? »

cier lui-même ce qu'il peut valoir. Il est le premier que je raye du tableau des hommes illustres[1].

49.

284. — S'il sied bien à une ame juste d'avoir de l'indulgence pour les hommes qui honorent l'humanité, c'est surtout pour ceux dont la gloire a souffert de légères taches. S'il faut excuser leurs erreurs, c'est principalement pendant qu'ils vivent. Mais l'envie ne peut se contraindre, elle accuse et juge sans preuves; elle grossit les défauts; elle a des qualifications énormes pour les moindres fautes; son langage est rempli de fiel, d'exagération et d'injures. Elle s'acharne avec opiniâtreté et avec fureur contre le mérite éclatant; elle est aveugle, emportée, insensible, brutale.

50.

178. — La haine est plus vive que l'amitié, moins que l'amour.

51.

C'est une marque de férocité et de bassesse d'in-

[1] VARIANTE : « Je trouve plaisant que quelqu'un * aspire « à se faire admirer en insinuant que nous sommes des « dupes d'estimer Alexandre ou Marc-Aurèle. »

* Il est hors de doute que par ce mot *quelqu'un*, Vauvenargues désigne J. B. Rousseau.

sulter à un homme dans l'ignominie, principalement s'il est misérable ; il n'y a point d'infamie dont la misère ne fasse un objet de pitié. L'opprobre est une loi de la pauvreté.

52.

J'ai la sévérité en horreur, et ne la crois pas trop utile. Les Romains étaient-ils sévères? N'exila-t-on pas Cicéron pour avoir fait mourir Lentulus, manifestement convaincu de trahison? Le sénat ne fit-il pas grâce à tous les autres complices de Catilina? Ainsi se gouvernait le plus puissant et le plus redoutable peuple de la terre. Et nous, petit peuple barbare, nous croyons qu'il n'y a pas assez de gibets et de supplices.

53.

Quelle affreuse vertu que celle qui veut haïr et être haïe, qui rend la sagesse non pas secourable aux infirmes, mais redoutable aux faibles et aux malheureux; une vertu qui, présumant follement de soi-même, ignore que tous les devoirs des hommes sont fondés sur leur faiblesse réciproque!

54.

Les enfants cassent des vitres, et brisent des chaises, lorsqu'ils sont hors de la présence de leurs maîtres. Les soldats mettent le feu à un camp qu'ils

quittent, malgré les défenses du général; ils aiment à fouler aux pieds l'espérance de la moisson et à démolir de superbes édifices. Qui les pousse à laisser partout ces longues traces de leur barbarie? N'est-ce pas que les ames faibles attachent à la destruction une idée d'audace et de puissance?

55.

Les soldats s'irritent encore contre le peuple chez qui ils font la guerre, parce qu'ils ne peuvent le voler assez librement, et que la maraude est punie. Tous ceux qui font du mal aux autres hommes les haïssent.

56.

Quelqu'un a-t-il dit que pour peindre avec hardiesse, il fallait surtout être vrai dans un sujet noble, et ne point charger la nature, mais la montrer nue? Si on l'a dit, on peut le redire; car il ne paraît pas que les hommes s'en souviennent, et ils ont le goût si gâté, qu'ils nomment hardi, je ne dis pas ce qui est vraisemblable et qui approche le plus de la vérité, mais ce qui s'en écarte davantage.

57.

La nature a ébauché beaucoup de talents qu'elle n'a pas daigné finir. Ces faibles semences de génie amusent une jeunesse ardente, qui leur sacrifie les

plaisirs et les plus beaux jours de la vie. Je regarde ces jeunes gens comme les femmes qui attendent leur fortune de leur beauté : le mépris et la pauvreté sont la peine sévère de ces espérances. Les hommes ne pardonnent point aux misérables l'erreur de la gloire.

58.

Un écrivain qui n'a pas le talent de peindre doit éviter sur toutes choses les détails.

59.

Quelle est la manie de quelques hommes qui, sans aucune animosité ni raison particulière, se font un devoir d'attaquer les grandes réputations et de mépriser l'autorité des jugements du public, seulement pour affecter plus d'indépendance dans leurs sentiments, et de peur de juger d'après les autres. Je les compare à ces personnes faibles qui, dans la crainte de paraître gouvernées, rejettent opiniâtrément les meilleurs conseils, et suivent follement leurs fantaisies pour faire un essai de leur liberté.

60.

Il faut souffrir les critiques éclairées et impartiales qu'on fait des hommes ou des ouvrages les plus estimables. Je hais cette chaleur de quelques

hommes qui ne peuvent souffrir que l'on sépare les défauts de ceux qu'ils admirent de leurs perfections, et qui veulent tout consacrer ; mais combien plus insupportable est la manie de ceux qui se font un devoir d'attaquer les grandes réputations et de mépriser les jugements du public, dans la seule pensée peut-être d'affecter plus d'indépendance !

61.

Oserait-on penser de quelques hommes, dont il faut respecter les noms, qu'ils nous ont charmés par des grâces qui seront un jour négligées, ou par un mérite de mode qu'on n'a pas toujours estimé? Se parer de beaucoup de connaissances inutiles ou superficielles; affecter une extrême singularité, mettre de l'esprit partout et hors de sa place; penser peu naturellement et s'exprimer de-même, s'appelait autrefois être un pédant.

62.

Les vrais politiques connaissent mieux les hommes que ceux qui font métier de la philosophie ; je veux dire qu'ils sont plus vrais philosophes.

63.

206. — La plupart des hommes naissent sérieux. Il y a des plaisants de génie, mais en petit nombre.

Les autres le deviennent par imitation, et forcent la nature pour suivre la mode [1].

64.

Qu'on examine tous les ridicules, on n'en trouvera presque point qui ne viennent d'une sotte vanité, ou de quelque passion qui nous aveugle et qui nous fait sortir de notre place. Un homme ridicule ne me paraît être qu'un homme hors de son véritable caractère et de sa force.

65.

Il n'y a point de si petits caractères qu'on ne puisse rendre agréables par le coloris. Le *Fleuriste* de La Bruyère en est la preuve.

66.

Les hommes aiment les petites peintures, parce qu'elles les vengent des petits défauts dont la société est infectée; ils aiment encore plus le ridicule qu'on jette avec art sur les qualités éminentes qui les blessent. Mais les honnêtes gens méprisent le peintre qui flatte si bassement la jalousie du peuple, ou la sienne propre, et qui fait métier d'avilir tout ce qu'il faudrait respecter.

[1] VARIANTE de la dernière phrase :
« Les autres le deviennent par imitation, froids copistes « de la vivacité et de la gaieté. »

67.

La plupart des gens de lettres estiment beaucoup les arts, et nullement la vertu : ils aiment mieux le portrait d'Alexandre que sa générosité. L'image des choses les touche; l'original, point du tout. Ils ne veulent pas qu'on les traite comme des ouvriers; et ils sont ouvriers jusqu'aux ongles, et jusqu'à la moelle des os.

68.

Les grandes et les premières règles sont trop fortes pour les écrivains médiocres, car elles les réduiraient à ne rien écrire [1].

69.

Peut-on estimer un auteur qui, affectant de mépriser les plus grandes choses, ne méprise pas de dire des pointes? qui, pour conserver un trait d'esprit, abandonne une vérité, et n'a aucune honte de se contredire; qui ne connaît que la faiblesse de l'esprit humain, et n'en peut comprendre la force; qui combat ridiculement l'éloquence par l'élégance, le génie par l'art, et la sagesse par la raillerie? Parce qu'il nous dit qu'il n'estime aucune des choses du monde, lui devons-nous plus de respect?

[1] Voir ci-après, n° 334, la même Réflexion plus développée.

70.

L'intérêt, non l'esprit, est le sel de la conversation; l'esprit n'y est, je crois, agréable, qu'autant qu'il met en jeu les passions, à moins que lui-même ne soit la passion de ceux qui parlent.

71.

Vous croyez que tout est problématique; vous ne voyez rien de certain, et vous n'estimez ni les arts, ni la probité, ni la gloire. Vous croyez cependant devoir écrire, vous pensez assez mal des hommes pour être persuadé qu'ils voudront lire des choses inutiles, et que vous-même n'estimez point vraies. Votre objet n'est-il pas aussi de les convaincre que vous avez de l'esprit? Il y a donc quelque vérité : vous avez choisi la plus grande et la plus importante pour les hommes; vous leur avez appris que vous aviez plus de délicatesse et plus de subtilité qu'eux. C'est la principale instruction qu'ils peuvent retirer de vos ouvrages. Se lasseront-ils de les lire?

72.

Ce que bien des gens aujourd'hui appellent *écrire pesamment*, c'est dire uniment la vérité, sans plaisanterie et sans fard.

73.

Un homme écrivait à quelqu'un sur un intérêt

capital. Il lui parlait avec un peu de chaleur, parce qu'il avait envie de le persuader. Il montra sa lettre à un homme de beaucoup d'esprit, mais très-prévenu de la mode. Et pourquoi, lui dit cet ami, n'avez-vous pas donné à vos raisons un tour plaisant? Je vous conseille de refaire votre lettre.

74.

On raconte de je ne sais quel peuple, qu'il alla consulter un oracle pour s'empêcher de rire dans ses délibérations et dans le conseil public. Nous ne sommes pas encore si fous que ce peuple.

75.

Il y a beaucoup de choses que nous savons mal et qu'il est très-bon qu'on redise.

76.

1. — Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier parfaitement et de réunir sous un seul point de vue toutes celles qui ont été dites.

77.

365. — Il n'y a rien de si froid au monde que ce qu'on a pensé pour les autres.

78.

368. — La netteté des pensées leur tient lieu de preuves.

79.

369. — La marque d'une expression parfaite est que, même dans les équivoques, on ne puisse lui donner qu'un sens.

80.

Le même mérite qui fait copier quelques ouvrages, les fait vieillir. Cependant les ouvrages des grands hommes, si étudiés et si copiés, conservent, malgré le temps, un cachet toujours original : c'est qu'il n'appartient pas aux autres hommes de concevoir et d'exprimer aussi parfaitement les choses même qu'ils savent le mieux. C'est cette manière si vive et si parfaite de concevoir et d'exprimer, qui distingue, dans tous les genres, les hommes de génie, et qui fait que les idées les plus simples et les plus communes, dès qu'ils y ont touché, ne peuvent plus vieillir.

81.

Les auteurs qui se distinguent principalement par le tour et la délicatesse, sont plus tôt usés que les autres.

82.

Les bonnes maximes sont sujettes à devenir triviales.

83.

370. — Il semble que la raison qui se communique aisément et se perfectionne quelquefois, perd d'autant plus vite son lustre et le mérite de la nouveauté. Cependant ceux qui conçoivent les choses dans toute leur force et qui poussent la sagacité jusqu'au terme de l'esprit humain, impriment leur haut caractère dans leurs expressions; et comme le reste des hommes ne peut atteindre la perfection de leurs idées et de leurs discours, leurs écrits paraissent toujours originaux, pareils à ces chefs-d'œuvre de sculpture qui sont depuis tant de siècles sous les yeux de tout le monde et que personne ne peut imiter.

84.

Le génie consiste, en tout genre, à concevoir plus vivement et plus parfaitement son objet, et de là vient qu'on trouve dans les bons auteurs quelque chose de si net et de si lumineux qu'on est d'abord saisi de leurs idées.

85.

* L'esprit n'atteint au grand que par saillies.

86.

10. — Il est rare qu'on approfondisse la pensée d'un autre : de sorte que si on la rencontre de soi-

même dans la suite, on la voit dans un jour si différent et avec tant de circonstances et de dépendances, qu'on se l'approprie.

87.

11. — Si une pensée n'est utile qu'à peu de personnes, peu l'applaudiront.

88.

14. — L'espérance anime le sage, et leurre le présomptueux et l'indolent qui se reposent témérairement sur ses promesses.

89.

La prospérité illumine la prudence.

90.

Le courage agrandit l'esprit.

91.

20. — La raison est presque impuissante pour les faibles.

92.

La raison est presque inutile à la faiblesse.

93.

Un sage gouvernement doit se régler par la disposition présente des esprits.

94.

Tous les temps ne permettent pas de suivre tous les bons exemples et toutes les bonnes maximes.

95.

La vertu ne s'inspire point par la violence.

96.

Les mœurs se gâtent plus facilement qu'elles ne se redressent.

97.

Les vrais maîtres dans la politique et la morale sont ceux qui tentent tout le bien qu'on peut exécuter et rien au delà.

98.

L'humanité est la première des vertus.

99.

L'espérance est le seul bien que le dégoût respecte.

100.

La vertu ne peut faire le bonheur des méchants.

101.

La paix qui borne les talents et amollit les peuples, n'est un bien ni dans la morale, ni en politique.

102.

23. — Les prospérités des mauvais rois ruinent la liberté des peuples.

103.

37. — Le cœur des jeunes gens connaît plutôt l'amour que la beauté.

104.

L'amour est le premier auteur du genre humain.

105.

La solitude tente puissamment la chasteté.

106.

404. — Qui fait plus de fortunes que la réputation, et qui donne si sûrement la réputation que le mérite?

107.

50. — La conscience, l'honneur, la chasteté, l'amour et l'estime des hommes, sont à prix d'argent. Celui qui est riche et libéral possède tout.

108.

La libéralité augmente le prix des richesses.

109.

51. — Celui qui sait rendre son dérangement utile est au-dessus de l'économie.

110.

48. — La vertu n'est pas un trafic, mais une richesse.

111.

416. — J'ai cherché s'il n'y avait aucun moyen de faire sa fortune sans mérite : et me proposant tour à tour le service des grands, celui des femmes, la souplesse et l'adulation, etc., j'ai conclu, de tous ces chemins, ce qu'on dit ordinairement des jeux de hasard, qu'ils ne conviennent proprement qu'à ceux qui n'ont rien à perdre.

112.

60. — La fortune exige de grands soins. Il faut être souple, amusant, cabaler, n'offenser personne, plaire aux femmes et aux hommes en place, se mêler des plaisirs et des affaires, cacher son secret, savoir s'ennuyer la nuit à table, et jouer trois quadrilles sans quitter sa chaise : même après tout cela, on n'est sûr de rien. Sans aucun de ces artifices, un ouvrage fait de génie remporte de lui-même les suffrages et fait embrasser un métier où l'on peut aller à la gloire par le seul mérite.

113.

L'écueil ordinaire des talents médiocres est l'imitation des gens riches. Personne n'est si fat qu'un bel esprit qui veut être un homme du monde.

114.

Une jeune femme a moins de complaisants qu'un homme riche qui fait bonne chère.

115.

La bonne chère est le premier lien de la *bonne compagnie*.

116.

La bonne chère apaise les ressentiments du jeu et de l'amour; elle réconcilie tous les hommes avant qu'ils se couchent.

117.

Le jeu, la dévotion, le bel esprit, sont trois grands partis pour les femmes qui ne sont plus jeunes.

118.

64. — Celui qui s'habille le matin avant huit heures pour entendre plaider à l'audience, ou pour voir des tableaux exposés au Louvre, ne se connaît ordinairement ni en peinture ni en éloquence.

119.

Les sots s'arrêtent devant un homme d'esprit comme devant une statue de Bernini, et lui donnent en passant quelque louange ridicule.

120.

Tous les avantages de l'esprit et même du cœur sont presque aussi fragiles que ceux de la fortune.

121.

71. — Pensée consolante! L'avarice ne s'assouvit pas par les richesses, ni l'intempérance par la volupté, ni la paresse par l'oisiveté, ni l'ambition par la fortune. Mais si les talents, si la gloire, si la vertu même ne nous rendent heureux, ce que l'on appelle bonheur vaut-il nos regrets?

122.

On va dans la fortune et dans la vertu le plus loin qu'on peut. La raison et la vertu même consolent du reste.

123.

Ce ne peut être un vice dans les hommes de sentir leur force.

124.

Il y a plus de faiblesse que de raison à être hu-

milié de ce qui nous manque, et c'est la source de toute bassesse.

125.

Ce qui me paraît de plus noble dans notre nature, est que nous nous passions si aisément d'une plus grande perfection.

126.

Nous pouvons parfaitement connaître notre imperfection sans être humiliés par cette vue.

127.

La lumière est le premier fruit de la naissance, pour nous enseigner que la vérité est le plus grand bien de la vie.

128.

L'indigence contrarie nos désirs, mais elle les borne; l'opulence multiplie nos besoins, mais elle aide à les satisfaire. Si on est à sa place, on est heureux.

129.

Il y a des hommes qui vivent heureux sans le savoir.

130.

426. — On oblige les jeunes gens à user de

leurs biens comme s'il était sûr qu'ils dussent vieillir, quoique le contraire soit plus apparent.

131.

* Je plains un vieillard amoureux; les passions de la jeunesse font un affreux ravage dans un corps usé et flétri.

132.

80. — On tire peu de service des vieillards, parce que la plupart, occupés de vivre et d'amasser, sont désintéressés sur tout le reste.

133.

Qu'importe à un homme ambitieux qui a manqué sa fortune sans retour, de mourir plus pauvre?

134.

Les passions des hommes sont autant de chemins ouverts pour aller à eux.

135.

Le plus vaste de tous les projets est celui de former un parti.

136.

91. — Il est quelquefois plus facile à un grand homme de former un parti que de venir par degrés à la tête d'un parti formé.

137.

92. — Il n'y a point de parti si aisé à détruire que celui que la prudence seule a formé. Les caprices les moins réguliers de la nature ne sont pas aussi fragiles que les chefs-d'œuvre de l'art.

138.

Si nous voulons tromper les hommes sur nos intérêts, ne les trompons pas sur les leurs.

139.

Il y a des hommes dont il faut s'emparer tout d'abord sans les laisser refroidir.

140.

Les auteurs médiocres ont plus d'admirateurs que d'envieux.

141.

Il n'y a point d'écrivain si ridicule que quelqu'un n'ait traité d'homme excellent.

142.

On fait mal sa cour aux économes par des présents.

143.

Nous voulons faiblement le bien de ceux que nous n'assistons que de nos conseils.

144.

La générosité donne moins de conseils que de secours.

145.

La philosophie est une vieille mode que certaines gens affectent encore, comme d'autres portent des bas rouges pour morguer le public.

146.

La vérité n'est pas si usée que le langage; car il appartient à moins de gens de la manier.

147.

112. — On dit peu de choses solides lorsqu'on veut toujours en dire d'extraordinaires.

148.

113. — Nous nous flattons sottement de persuader aux autres ce que nous ne croyons pas nous-mêmes.

149.

452. — Les uns naissent pour inventer, et les autres pour embellir; mais le doreur attire plus les regards que l'architecte.

150.

Les traits hardis en tout genre ne s'offrent pas à un esprit tendu et fatigué.

151.

Rien ne dure que la vérité.

152.

Nous n'avons pas assez de temps pour réfléchir toutes nos actions.

153.

La gloire serait la plus vive de nos passions sans son incertitude.

154.

La gloire remplit le monde de vertus, et, comme un soleil bienfaisant, elle couvre toute la terre de fleurs et de fruits.

155.

Il arrive souvent qu'on nous estime à proportion que nous nous estimons nous-mêmes.

156.

La fatuité égale la roture aux meilleurs noms.

157.

Nous ne passons les peuples, qu'on nomme

barbares, ni en courage, ni en humanité, ni en santé, ni en plaisirs; et, n'étant ainsi ni plus vertueux, ni plus heureux, nous ne laissons pas de nous croire bien plus sages.

158.

302. — Les lois, qui sont la plus belle invention de la raison, n'ont pu rendre les peuples plus tranquilles et plus polis sans diminuer leur liberté.

159.

301. — Tandis qu'une grande partie de la nation languit dans la pauvreté, l'opprobre et le travail, l'autre, qui abonde en honneurs, en commodités, en plaisirs, ne se lasse pas d'admirer le pouvoir de la politique qui fait fleurir les arts et le commerce, et rend les États redoutables.

160.

Faut-il s'applaudir de la politique, si son plus grand effort est de faire quelques heureux au prix du repos de tant d'hommes? Et quelle est la sagesse si vantée de ces lois, qui laissent tant de maux inévitables et procurent si peu de bien?

161.

302. — Les plus grands ouvrages de l'esprit humain sont très-assurément les moins parfaits.

162.

Si l'on découvrait le secret de proscrire à jamais la guerre, de multiplier le genre humain, et d'assurer à tous les hommes de quoi subsister, combien nos meilleures lois paraîtraient-elles ignorantes et barbares!

163.

Nous sommes tellement occupés de nous et de nos semblables, que nous ne faisons pas la moindre attention à tout le reste, quoique sous nos yeux et autour de nous.

164.

Les grands ne connaissent pas le peuple, et n'ont aucune envie de le connaître.

165.

187. — Entre rois, entre peuples, entre particuliers, le plus fort se donne des droits sur le plus faible; et la même règle est suivie par les animaux, par la matière, par les éléments, etc., de sorte que tout s'exécute dans l'univers par violence; et cet ordre que nous blâmons avec quelque apparence de justice, est la loi la plus générale, la plus absolue, la plus ancienne, et la plus immuable de la nature.

166.

Il n'y a point de violence ni d'usurpation qui ne s'autorise de quelque loi [1].

167.

Quand il ne se ferait aucun traité entre les princes, je doute qu'il se fît plus d'injustices.

168.

Ce que nous honorons du nom de paix n'est proprement qu'une courte trêve, par laquelle le plus faible renonce à ses prétentions, justes ou injustes, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de les faire valoir à main armée.

169.

560. — L'équilibre que les souverains tâchent de maintenir dans l'Europe, les oblige à n'être pas plus injustes que leurs sujets, et ne fait, en quelque manière, qu'une république de tant de royaumes [2].

170.

Quand on ne regarderait l'histoire ancienne que

[1] Voyez ci-dessus, p. 157, la 38e *Maxime*.

[2] On trouvera cette pensée mieux développée dans un ouvrage de M. de Voltaire, où je l'ai prise. (*Note de l'auteur.*)

comme un roman, elle mériterait encore d'être respectée comme une peinture charmante des plus belles mœurs dont les hommes puissent jamais être capables.

171.

N'est-il pas impertinent que nous regardions comme une vanité ridicule ce même amour de la vertu et de la gloire que nous admirons dans les Grecs et les Romains, hommes comme nous, et moins éclairés?

172.

311.— Notre vie ressemble à un jeu où toutes les finesses sont permises pour usurper le bien d'autrui à nos périls et fortune, et où l'heureux dépouille, en tout honneur, le plus malheureux ou le moins habile.

173.

Il est quelquefois plus difficile de gouverner un seul homme qu'un grand peuple.

174.

La nature n'ayant pas égalé les hommes par le mérite, il semble qu'elle n'a ni pu ni dû les égaler par la fortune.

175.

L'énorme différence que nous remarquons entre les sauvages et nous, ne consiste qu'en ce que nous sommes un peu moins ignorants.

176.

Qu'il y a peu de pensées exactes! et combien il en reste encore aux esprits justes à développer!

177.

Nous sommes bien plus appliqués à noter les contradictions souvent imaginaires et les autres fautes d'un auteur, qu'à profiter de ses vues, vraies ou fausses.

178.

Ceux qui gouvernent les hommes ont un grand avantage sur ceux qui les instruisent; car ils ne sont obligés de rendre compte ni de tout ni à tous; et si on les blâme au hasard de beaucoup de conduites qu'on ignore, on les loue peut-être de bien des sottises.

179.

Plusieurs architectes fameux ayant été employés successivement à élever un temple magnifique, et chacun d'eux ayant travaillé selon son goût et son génie, sans avoir concerté ensemble leur dessein,

un jeune homme a jeté les yeux sur ce somptueux édifice, et moins touché de ses beautés irrégulières que de ses défauts, il s'est cru longtemps plus habile que tous ces grands maîtres, jusqu'à ce qu'ayant enfin été chargé lui-même de faire une chapelle dans le temple, il est tombé dans de plus grands défauts que ceux qu'il avait si bien saisis, et n'a pu atteindre au mérite des moindres beautés.

180.

* Une femme laide qui a quelque esprit, est souvent méchante par le chagrin qu'elle a de n'être pas belle, quand elle voit que la beauté tient lieu de tout.

181.

Un auteur n'est jamais si faible que lorsqu'il traite faiblement les grands sujets.

182.

Rien de grand ne comporte la médiocrité.

183.

Les empires élevés ou renversés, l'énorme puissance de quelques peuples et la chute de quelques autres, ne sont que les caprices et les jeux de la nature. Ses efforts et, si on l'ose dire, ses chefs-d'œuvre sont ce petit nombre de génies qui, de loin en loin, montrés à la terre pour l'éclairer, et

souvent négligés pendant leur vie, augmentent d'âge en âge de réputation après leur mort, et tiennent plus de place dans le souvenir des hommes que les royaumes qui les ont vus naître, et qui leur disputaient un peu d'estime.

184.

Il y a des hommes qui veulent qu'un auteur fixe leurs opinions et leurs sentiments, et d'autres qui n'admirent un ouvrage qu'autant qu'il renverse toutes leurs idées, et ne leur laisse aucun principe d'assuré.

185.

Il n'appartient qu'aux ames fortes et pénétrantes de faire de la vérité le principal objet de leurs passions.

186.

Nous ne renonçons pas aux biens que nous nous sentons capables d'acquérir.

187.

* Un bon esprit ne s'arrête pas au sens des paroles, lorsqu'il voit celui de l'auteur.

188.

588. — L'expérience que nous avons des bornes

de notre raison, ouvre notre esprit aux soupçons et aux fantômes de la peur.

189.

606. — Ceux qui méprisent l'homme se croient de grands hommes.

190.

219. — Ce qu'on voit tous les jours dans le monde est arrivé dans la morale. L'homme étant tombé dans la disgrâce des philosophes, ç'a été à qui le chargerait de plus de vices. S'il arrive jamais qu'il se relève de cette dégradation, et qu'on le remette à la mode, nous lui rendrons à l'envi toutes ses vertus et bien au delà.

191.

Il n'y a point de noms si révérés et défendus avec tant de chaleur, que ceux qui honorent un parti.

192.

Les grands rois, les grands capitaines, les grands politiques, les écrivains sublimes sont des hommes. Toutes les épithètes fastueuses dont nous nous étourdissons, ne veulent rien dire de plus.

193.

Tout ce qui est injuste nous blesse, lorsqu'il ne nous profite pas directement.

194.

Nul homme n'est assez timide, ou glorieux ou intéressé, pour cacher toutes les vérités qui pourraient lui nuire.

195.

La dissimulation est un effort de la raison, bien loin d'être un vice de la nature.

196.

Celui qui a besoin d'un motif pour être engagé à mentir, n'est pas né menteur.

197.

Tous les hommes naissent sincères et meurent trompeurs.

198.

Qu'il est difficile de faire un métier d'intérêt sans intérêt!

199.

Les prétendus honnêtes gens, dans tous les métiers, ne sont pas ceux qui gagnent le moins.

200.

Il est plaisant que de deux hommes qui veulent également s'enrichir, l'un l'entreprenne par la

fraude ouverte, et l'autre par la bonne foi, et que tous les deux réussissent.

201.

Les hommes semblent être nés pour faire des dupes et l'être eux-mêmes.

202.

S'il est facile de flatter les hommes en place, il l'est encore plus de se flatter soi-même auprès d'eux. Un seul homme en amuse une infinité d'autres, tous également occupés de le tromper.

203.

L'espérance fait plus de dupes que l'habileté.

204.

Celui qui a besoin des autres les avertit de se défier de lui. Un homme inutile a bien de la peine à tromper personne.

205.

Les grands vendent trop cher leur protection, pour que l'on se croie obligé à aucune reconnaissance.

206.

Les grands n'estiment pas assez les autres hommes pour vouloir se les attacher par des bienfaits.

207.

On ne regrette pas la perte de tous ceux qu'on aime.

208.

L'intérêt nous console de la mort de nos proches, comme l'amitié nous consolait de leur vie.

209.

Nous blâmons quelques hommes de trop s'affliger, comme nous reprochons à d'autres d'être trop modestes, quoique nous sachions bien ce qui en est.

210.

330. — Quiconque a vu des masques, dans un bal, danser amicalement ensemble et se tenir par la main sans se connaître, pour se quitter le moment d'après et ne plus se voir, peut se faire une idée du monde.

211.

On fait plutôt fortune près des grands en leur facilitant les moyens de se ruiner, qu'en leur apprenant à s'enrichir.

212.

Un nouveau principe est une source inépuisable de nouvelles vues.

213.

Lorsqu'un édifice a été porté jusqu'à sa plus grande hauteur, tout ce qu'on peut faire est de l'embellir ou d'y changer des bagatelles sans toucher au fond. De même on ne peut que ramper sur les vieux principes de la morale, si l'on n'est soi-même capable de poser d'autres fondements, qui, plus vastes et plus solides, puissent porter plus de conséquences, et ouvrir à la réflexion un nouveau champ.

214.

L'invention est l'unique preuve du génie.

215.

Le sentiment ne nous est pas suspect de fausseté.

216.

On n'apprend aux hommes les vrais plaisirs qu'en les dépouillant des faux biens, comme on ne fait germer le bon grain qu'en arrachant l'ivraie qui l'environne.

217.

Il n'y a point, nous dit-on, de faux plaisirs : à la bonne heure; mais il y en a de bas et de méprisables. Les choisirez-vous?

218.

La vanité est le premier intérêt des riches.

219.

C'est la faute des panégyristes ou de leurs héros, lorsqu'ils ennuient.

220.

L'esprit ne tient pas lieu du savoir.

221.

188. — L'intérêt du faible est de dépendre pour être protégé : cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable d'avoir besoin de protection, et c'est au contraire la preuve de sa faiblesse et de son malheur.

222.

Il faut savoir mettre à profit l'indulgence de nos amis et la sévérité de nos ennemis.

223.

Pauvre, on est occupé de ses besoins; riche, on est occupé par les plaisirs; et chaque condition a ses devoirs, ses écueils et ses distractions, que le génie seul peut franchir.

224.

Les grands hommes le sont quelquefois dans les petites choses.

225.

Nous n'osons pas toujours entretenir les autres de nos opinions ; mais nous saisissons ordinairement si mal leurs idées, que nous perdrions peut-être moins dans leur esprit à parler comme nous pensons, et nous serions moins ennuyeux.

226.

Quelle diversité, quel intérêt et quel changement dans les livres, si on n'écrivait plus que ce qu'on pense !

227.

478. — L'amitié n'est pas plus volage que la haine.

228.

On pardonne aisément les maux passés et les aversions impuissantes.

229.

* Voulez-vous dire de grandes choses, accoutumez-vous d'abord à n'en jamais dire de fausses.

230.

Il n'est pas besoin d'un long apprentissage pour se rendre capable de négocier, toute notre vie n'étant qu'une pratique non interrompue d'artifices et d'intérêts.

231.

Si les armes prospèrent et que l'État souffre, on peut en blâmer le ministre, non autrement; à moins qu'il ne choisisse de mauvais généraux ou qu'il ne traverse les bons.

232.

Quiconque ose de grandes choses, risque inévitablement sa réputation.

233.

Il faudrait qu'on pût limiter les pouvoirs d'un négociateur sans trop resserrer ses talents, et du moins ne le pas gêner dans l'exécution de ses ordres. On le réduit à traiter, non selon son propre génie, mais selon l'esprit du ministre dont il ne fait que porter les paroles, souvent opposées à ses lumières. Est-il si difficile de trouver des hommes assez fidèles et assez habiles pour leur confier le secret et la conduite d'une négociation? ou serait-ce que les ministres veulent être l'ame de tout, et ne partager leur ministère avec personne? Cette jalousie de l'autorité a été portée si loin par quelques-uns, qu'ils ont prétendu conduire de leur cabinet jusqu'aux guerres les plus éloignées, les généraux étant tellement asservis aux ordres de la cour, qu'il leur était presque impossible de profiter de la

faveur des occasions, quoiqu'on les rendît responsables des mauvais succès.

234.

Nul traité qui ne soit comme un monument de la mauvaise foi des souverains.

235.

On dissimule quelquefois dans un traité, de part et d'autre, beaucoup d'équivoques qui prouvent que chacun des contractants s'est proposé formellement de le violer dès qu'il en aurait le pouvoir.

236.

La guerre se fait aujourd'hui entre les peuples de l'Europe, si humainement, si habilement, et avec si peu de profit, qu'on peut la comparer, sans paradoxe, aux procès des particuliers, où les frais emportent le fonds, et où l'on agit moins par force que par ruse.

237.

Les grandes places instruisent promptement les grands esprits.

238.

Despréaux n'a jugé de Quinault que par ses défauts, et les amateurs du poëte lyrique n'en jugent que par ses beautés.

239.

La musique de Montéclair [1] est très-sublime dans le fameux chœur de *Jephté;* mais les paroles de l'abbé Pellegrin [2] ne sont que belles. Ce n'est pas de ce que l'on danse autour d'un tombeau à l'Opéra, ou de ce qu'on y meurt en chantant, que je me plains; il n'y a point de gens raisonnables qui trouvent cela ridicule. Mais je suis fâché que les vers soient toujours au-dessous de la musique, et que ce soit du musicien qu'ils empruntent leur principale expression. Voilà le défaut. Et lorsque j'entends dire, après cela, que Quinault a porté son genre à sa perfection, je m'en étonne, et quoique

[1] Montéclair (*Michel*), célèbre compositeur, né près de Chaumont en Bassigny en 1666, montra dès sa plus tendre enfance de la disposition pour la musique; il reçut les premières leçons de Moreau, maître de chapelle de la cathédrale de Langres. En 1700 il vint à Paris, entra à l'orchestre de l'Opéra; il fut le premier qui joua de la contrebasse. Il mourut en septembre 1737, suivant Du Tillet, et le 24 mars de la même année, selon l'auteur du *Mercure* (mars 1738, p. 566).

On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Il a mis en musique trois poëmes de l'abbé Pellegrin, et entre autres la tragédie de *Jephté*, représentée en 1731.

[2] Pellegrin (*Simon-Joseph*), né à Marseille en 1663, d'abord religieux de l'ordre des Servites, et depuis abbé de Cluny, mourut le 5 septembre 1745.

je n'aie pas grande connaissance là-dessus, je ne puis du tout y souscrire.

240.

Tous ceux qui ont l'esprit conséquent ne l'ont pas juste. Ils savent bien tirer des conclusions d'un seul principe, mais ils n'aperçoivent pas toujours tous les principes et toutes les faces des choses. Ainsi ils ne raisonnent que sur un côté, et ils se trompent. Pour avoir l'esprit toujours juste, il ne suffit pas de l'avoir droit, il faut encore l'avoir étendu. Mais il y a peu d'esprits qui voient en grand, et qui en même temps sachent conclure. Aussi n'y a-t-il rien de plus rare que la véritable justesse. Les uns ont l'esprit conséquent, mais étroit. Ceux-là se trompent sur toutes les choses qui demandent de grandes vues. Les autres embrassent beaucoup, mais ils ne tirent pas si bien des conséquences; et tout ce qui demande un esprit droit, les met en danger de se perdre.

241.

Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'apercevoir de nos défauts. Nous voudrions sottement des hommes qui fussent clairvoyants sur nos vertus et aveugles sur nos faiblesses.

242.

475. — On peut penser beaucoup de mal d'un homme, et être tout à fait de ses amis, car on sait que les plus honnêtes gens ont leurs défauts, quoiqu'on suppose tout haut le contraire; et nous ne sommes pas si délicats que nous ne puissions aimer que la perfection. On peut aussi beaucoup médire de l'espèce humaine, sans être en aucune manière misanthrope, parce qu'il y a des vices que l'on aime, même dans autrui.

243.

179. — Si nos amis nous rendent de bons offices, nous pensons qu'à titre d'amis ils nous les doivent, et nous ne pensons point du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

244.

Quelque service que l'on rende aux hommes, on ne leur fait jamais autant de bien qu'ils croient en mériter.

245.

La familiarité et l'amitié font beaucoup d'ingrats.

246.

Les grandes vertus excitent les grandes jalousies. Les grandes générosités produisent les grandes in-

gratitudes. Il en coûte trop d'être juste envers le mérite éminent.

247.

Ni la pauvreté ne peut avilir les ames fortes, ni la richesse ne peut élever les ames basses. On cultive la gloire dans l'obscurité; on souffre l'opprobre dans la grandeur. La fortune, qu'on croit si souveraine, ne peut presque rien sans la nature.

248.

Il y a de fort bonnes gens qui ne peuvent se désennuyer qu'aux dépens de la société.

249.

Quelques-uns entretiennent familièrement et sans façon le premier homme qu'ils rencontrent, comme on s'appuierait sur son voisin si on se trouvait mal dans une église.

250.

116. — La ressource de ceux qui n'imaginent pas beaucoup de choses est de les conter à beaucoup de gens.

251.

123. — La raison qui n'est pas fondée sur la nature est illusion.

252.

L'intérêt est la règle de la prudence.

253.

135. — La conscience est présomptueuse dans les sains, timide dans les faibles et les malheureux, inquiète dans les indécis, etc. Organe obéissant du sentiment qui nous domine, plus trompeuse que la raison et la nature.

254.

* Faites remarquer une pensée dans un ouvrage, on vous répondra qu'elle n'est pas neuve; demandez alors si elle est vraie, vous verrez qu'on ne saura rien.

255.

462. — Socrate savait beaucoup moins que F...[1]. Il y a peu de sciences utiles.

256.

157. — S'il est vrai qu'on ne peut anéantir le vice, la science de l'homme est de le faire servir à la vertu. Aidons-nous des mauvais motifs pour nous fortifier dans les bons.

[1] Fontenelle. — Vauvenargues a dit la même chose de Bayle. Voyez ci-dessus, p. 105, 462e *Maxime*.

257.

166. — La morale austère ressemble à la science de ces hommes graves [1] qui détruisent le genre humain pour détruire un vice du sang souvent imaginaire.

258.

La science des mœurs ne donne pas celle des hommes.

259.

L'esprit enveloppe les simplicités de la nature pour s'en attribuer l'honneur.

260.

487. — La présence d'esprit est plus nécessaire à un négociateur qu'à un ministre. Les grandes places dispensent quelquefois des moindres talents.

261.

488. — Quelque mérite qu'il puisse y avoir à négliger les grandes places, il est pourtant vrai qu'elles passent notre esprit.

262.

197. — Le dégoût est un témoignage d'indigestion et de faiblesse.

[1] Les médecins.

263.

202. — O pompe des cieux ! qu'êtes-vous? Nous avons surpris le secret et l'ordre de vos mouvements. Dans la main d'un roi invisible, esclaves soumis et ressorts peut-être insensibles, le monde sur qui vous régnez mériterait-il nos hommages? Les révolutions des empires, la diverse face des temps, les nations qui ont dominé et les hommes qui ont fait la destinée de ces nations mêmes, les principales opinions et les coutumes qui ont partagé la créance des peuples dans la religion, les arts, la morale et les sciences, tout cela que peut-il paraître? Un homme, du creux d'un rocher, et comme un atome invisible sur la terre, embrasse en quelque sorte d'un coup d'œil le spectacle de l'univers dans tous les âges.

264.

211. — J'aime un écrivain qui embrasse tous les temps et tous les pays, et rapporte beaucoup d'effets à peu de causes; qui compare les préjugés et les mœurs de différents siècles, qui, par des exemples tirés de la musique et de la peinture, me fait connaître les beautés de l'éloquence et l'étroite liaison des arts. Je dis d'un homme qui rapproche ainsi les choses humaines, qu'il les voit en grand, si ses

conséquences sont justes; car s'il conclut mal, il voit mal et n'a pas l'esprit étendu.

265.

215. — Savoir bien rapprocher les choses, voilà l'esprit juste. Le don de rapprocher beaucoup de choses et de grandes choses, c'est l'esprit étendu : de là l'exclusion naturelle de tout esprit faux.

266.

216. – Un homme qui digère mal et qui est vorace, c'est l'image de beaucoup d'esprits.

267.

Chaque condition a ses erreurs et ses lumières; chaque peuple a ses mœurs et son génie selon sa fortune. Les Grecs, que nous avons passés en délicatesse, nous passaient en simplicité.

268.

495. — Tout ce que nous prenons pour des défauts n'est pas tel.

269.

150. — La raison et le sentiment se conseillent et se suppléent tour à tour. Quiconque ne consulte qu'un des deux et renonce à l'autre, s'affaiblit lui-même, et trompe, par son imprudence, les sages précautions de la nature.

270.

498. — L'intérêt d'une seule passion, souvent malheureuse, tient quelquefois toutes les autres en captivité; et notre raison enchaînée porte ses fers sans pouvoir les rompre.

271.

Il n'y a point de gloire achevée sans celle des armes.

272.

Le gloire embellit les héros.

273.

* L'esprit ne fait presque jamais le sel de la conversation.

274.

520. — Nous avons des règles pour les théâtres qui passent peut-être nos forces, et que les plus heureux génies n'exécutent que faiblement.

275.

521. — Si une pièce est faite pour être jouée, il n'en faut pas juger par la lecture, mais par l'effet des représentations.

276.

Il arrivera peut-être que la raison humaine se

perfectionnera encore beaucoup, et que ce que nous savons ne sera plus rien. Mais ceux qui pouront nous passer dans les routes que nous leur ouvrons, et qui s'en croiront plus d'esprit, n'en vaudront pas mieux par le cœur.

277.

N'avoir nulle vertu ou nul défaut est également sans exemple.

278.

293. — On suppose que ceux qui servent la vertu par intérêt la trahiraient pour le vice utile. Point du tout : l'intérêt d'un esprit bien fait ne se trouve guère dans le vice, et son inclination ou sa raison y répugnent trop fortement.

279.

Si la vertu se suffisait à elle-même, elle ne serait plus une qualité humaine, mais surnaturelle.

280.

262. — Des auteurs sublimes n'ont pas négligé de primer encore par les agréments, flattés de remplir l'intervalle qui sépare les extrémités, et de contenter tous les goûts. Le public, au lieu d'applaudir à l'universalité de leurs talents, a cru qu'ils étaient incapables de se soutenir dans l'héroïque, et

on n'ose les égaler à ces grands hommes qui, soigneux de conserver dans tous leurs écrits un caractère plein de dignité et de noblesse, paraissent avoir dédaigné de dire tout ce qu'ils ont tu, et abandonné aux génies subalternes les talents médiocres.

281.

265. — Je n'ôte rien à l'illustre Racine, le plus sage et le plus éloquent des poëtes, pour n'avoir pas traité beaucoup de choses qu'il eût embellies; content d'avoir montré, dans un seul genre, la richesse et la sublimité de son esprit. Mais je me sens forcé de respecter un génie hardi et fécond, élevé, pénétrant, facile, plein de force; aussi vif et ingénieux dans les petites choses que vrai et pathétique dans les grandes; toujours clair, concis et brillant; philosophe et poëte illustre au sortir de l'enfance; répandant sur tous ses écrits l'éclatante et forte lumière de son jugement; instruit, dans la fleur de son âge, de toutes les connaissances utiles au genre humain; amateur et juge éclairé de tous les arts; savant à imiter toutes sortes de beautés par la grande étendue de son génie, et maître dans les genres les plus opposés. J'admire la vivacité de son esprit, sa délicatesse, son érudition, et cette vaste intelligence qui comprend si distinctement tant de faits et d'objets divers. Bien loin de

critiquer ses endroits faibles ou ses fautes, je m'étonne qu'ayant osé se montrer sous tant de faces, on ait si peu de chose à lui reprocher.

282.

288. — Ceux qui ne nous proposent que des paradoxes et des contradictions imaginaires, sont les charlatans de la morale.

283.

* Lorsqu'on est pénétré de quelque grande vérité et qu'on la sent vivement, il ne faut pas craindre de la dire, quoique d'autres l'aient déjà dite. Toute pensée est neuve, quand l'auteur l'exprime d'une manière qui est à lui.

284.

253. — Les chagrins et les joies de la fortune se taisent à la voix de la nature, qui la passe en rigueur comme en bonté.

285.

599. — La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps, mortelle lorsqu'elle est trop longue, quoique nécessaire.

286.

Il y a peu de situations désespérées pour un

esprit ferme qui combat à force inégale, mais avec courage, la nécessité.

287.

593. — Nous sied-il de braver la mort, nous qu'on voit inquiets et tremblants pour les plus petits intérêts?

288.

Nous louons souvent les hommes de leur faiblesse, et nous les blâmons de leur force.

289.

73. — Le faible s'applaudit lui-même de sa modération, qui n'est que paresse et vanité.

290.

Les siècles savants ne l'emportent guère sur les autres, qu'en ce que leurs erreurs sont plus subtiles.

291.

Les simplicités nous délassent des grandes spéculations.

292.

Le plus ou le moins d'esprit est peu de chose, et ce peu fait pourtant la force, la grâce et la perfection des intelligences, ou tout au contraire,

comme la disposition de quelques-uns de nos organes fait la santé ou la maladie, la difformité ou la beauté du corps, objets impotrants pour les hommes, quoique petits à leurs propres yeux.

293.

242. — Quelque vanité qu'on nous reproche, nous avons besoin quelquefois qu'on nous assure de notre mérite, et qu'on nous prouve nos avantages les plus manifestes.

294.

Le désir de la gloire prouve également et la présomption et l'incertitude où nous sommes de notre mérite.

295.

Nous ambitionnerions moins l'estime des hommes, si nous étions plus sûrs d'en être dignes.

296.

* Ce qu'il y a de plus embarrassant, quand on n'est pas né riche, c'est d'être né fier.

297.

* Oh! qu'il est difficile de se résoudre à mourir!

298.

531. Osons l'avouer, la raison fait des philo-

sophes, la gloire fait des héros; la seule vertu fait des sages.

299.

Je mets une fort grande différence entre faire des sottises et faire des folies; un homme médiocre peut ne pas faire de folies, mais il ne saurait éviter de faire beaucoup de sottises.

300.

* Le plus sot de tous les hommes est celui qui fait des folies par air.

301.

*Nous admirons Corneille, dont les plus grandes beautés sont empruntées de Sénèque et de Lucain que nous n'admirons pas.

302.

* Je voudrais qu'on me dît si ceux qui savent le latin n'estiment pas Lucain plus grand poëte que Corneille.

303.

* Il n'y a point de poëte en prose; mais il y a plus de poésie dans Bossuet que dans tous les poëmes de La Motte.

304.

* Comme il y a beaucoup de soldats et peu de braves, on voit aussi beaucoup de versificateurs et presque point de poëtes. Les hommes se jettent en foule dans les métiers honorables, sans autre vocation que leur vanité, ou, tout au plus, l'amour de la gloire.

305.

* Tout a sa raison; tout arrive comme il doit être; il n'y a donc rien contre le sentiment ou la nature. Je m'entends; mais je ne me soucie guère qu'on m'entende.

306.

* Celui qui respecte les lois honore le bonheur de la naissance; la considération qu'il a pour la noblesse est encore appuyée sur la longue possession où elle est des premiers honneurs. La possession est le seul titre des choses humaines; les traités et les bornes des États, la fortune des particuliers, et la dignité royale elle-même, tout est fondé là-dessus. Qui voudrait remonter aux commencements, ne trouverait presque rien qui ne fût matière à contestation : la possession est donc le plus respectable de tous les titres, puisqu'elle nous donne la paix.

307.

* Il faut qu'un roi ait bien peu d'esprit ou l'ame bien peu forte, pour ne pas dominer ceux dont il se sert.

308.

* Le défaut d'ambition, dans les grands, est quelquefois la source de beaucoup de vices; de là, le mépris des devoirs, l'arrogance, la lâcheté, et la mollesse. L'ambition, au contraire, les rend accessibles, laborieux, honnêtes, serviables, etc., et leur fait pratiquer les vertus qui leur manquent par nature, mérite souvent supérieur à ces vertus mêmes, parce qu'il témoigne ordinairement une ame forte.

309.

* On ne saurait trop répéter que tous les avantages humains se perdent par le manque des qualités qui les procurent : les richesses s'épuisent sans l'économie; la gloire se ternit sans l'action; la grandeur n'est qu'un titre de noblesse sans l'ambition qui l'a établie, et qui, seule, peut lui conserver sa considération et son crédit.

310.

* Je suis toujours surpris que les rois n'essayent point si ceux qui écrivent de grandes choses ne

seraient pas capables de les faire : cela vient, vraisemblablement, de ce qu'ils n'ont pas le temps de lire.

311.

* Le prince qui n'aime point son peuple peut être un grand homme, mais il ne peut être un grand roi.

312.

* Un prince est grand et aimable quand il a les vertus d'un roi, et les faiblesses d'un particulier.

313.

* Louis XIV avait trop de dignité; je l'aurais aimé plus populaire. Il écrivait à M. de... : « Je me réjouis, comme votre ami, du présent que je vous fais, comme votre maître. » Il ne savait jamais oublier qu'il était le maître. C'était un grand roi; je l'admire; mais je n'ai jamais regretté de n'être pas né sous son règne.

314.

* Un talent médiocre n'empêche pas une grande fortune, mais il ne la procure ni ne la mérite.

315.

* Un honnête homme peut être indigné contre

ceux qu'il ne croit pas mériter leur fortune; mais il n'est pas capable de la leur envier.

316.

* 282. — Ce qu'on trouve obscur dans certains moments, on l'entend aisément un autre jour, ou à une autre heure; et ce qu'on a le mieux compris, quelquefois, on cesse tout à coup de le comprendre. La pénétration, l'invention, la vivacité, la prudence, ne sont pas de toutes les heures; la mémoire même se fait quelquefois beaucoup attendre; elle a ses inégalités, ses caprices, et elle agit trop tôt ou trop tard.

317.

* Il y a des hommes en qui l'infamie est plutôt un malheur qu'un vice; l'opprobre est une loi de la pauvreté.

318.

* La honte et l'adversité sont, en quelque sorte, enchaînées l'une à l'autre; la pauvreté fait plus d'opprobres que le vice.

319.

* La pauvreté humilie les hommes, jusqu'à les faire rougir de leurs vertus.

320.

* Le vice n'exclut pas toujours la vertu dans un même sujet; il ne faut pas surtout croire aisément que ce qui est aimable encore, soit vicieux; il faut, dans ce cas, s'en fier plus au mouvement du cœur qui nous attire, qu'à la raison qui nous détourne.

321.

* Vantez la clémence à un homme sévère : Vous serez égorgé dans votre lit, répondra-t-il, si la justice n'est pas inexorable. O timidité sanguinaire!

322.

*En considérant l'extrême faiblesse des hommes, les incompatibilités de leur fortune avec leur humeur, leurs malheurs toujours plus grands que leurs vices, et leurs vertus toujours moindres que leurs devoirs, je conclus qu'il n'y a de juste que la loi de l'humanité, et que le tempérament de l'indulgence.

323.

* Un livre bien neuf et bien original serait celui qui ferait aimer les vieilles vérités.

324.

* La politique est la plus grande de toutes les sciences.

325.

* La plupart des grands politiques ont un système, comme tous les grands philosophes ; cela fait qu'ils sont soutenus dans leur conduite, et qu'ils vont constamment à un même but. Les gens légers méprisent cet esprit de suite, et prétendent qu'il faut se gouverner selon les occurrences ; mais l'homme le plus capable de prendre toujours le meilleur parti dans l'occasion, ne manquera pas pour cela de se faire un système, sauf à s'en écarter dans les cas particuliers.

326.

* Les grandes et les premières règles sont trop hautes pour les hommes, non-seulement dans les beaux-arts et dans les lettres, mais même dans la religion, dans la morale, dans la politique, et dans la pratique de presque tous nos devoirs ; elles sont surtout trop fortes pour les écrivains médiocres, car elles les réduiraient à ne point écrire.

327.

* Qui est-ce qui dit qu'il y a eu autrefois un Horace? Qui est-ce qui croit qu'il y a présentement une reine de Hongrie? Je lui ferai voir que des philosophes ont nié des choses plus claires. Ce n'est donc pas la preuve qu'un fait est obscur,

ou qu'un principe est douteux, lorsqu'ils ont été contredits; on en doit conclure, au contraire, qu'ils sont apparents; car les gens d'esprit ne s'avisent guère de contester que ce que le reste des hommes croit incontestable.

328.

* Ceux qui doutent de la certitude des principes devraient estimer davantage l'éloquence : s'il n'y a point de réalités, les apparences augmentent de prix.

329.

* Il n'appartient qu'au courage de régler la vie.

330.

* C'est la preuve qu'une innovation n'est pas nécessaire, lorsqu'elle est trop difficile à établir.

331.

* Les changements nécessaires aux États se font presque toujours d'eux-mêmes.

332.

* C'est, en quelque sorte, entreprendre sur les droits de Dieu, que de tenter la réformation des mœurs et des coutumes dans un grand empire, et, cependant, il se trouve des hommes qui en viennent à bout.

333.

* Peu de malheurs sont sans ressource; le désespoir est plus trompeur que l'espérance.

334.

* Ce n'est pas tout à fait la vérité qui manque le plus souvent aux idées des hommes, mais la précision et l'exactitude. Le faux absolu se rencontre rarement dans leurs pensées, et le vrai, pur et entier, se trouve encore plus rarement dans leurs expressions.

335.

* Il n'y a aucune vérité qui ne nous arrache notre consentement, lorsqu'on la présente tout entière et distincte à notre esprit.

336.

* Il n'y a aucune idée *innée*, dans le sens des cartésiens; mais toutes les vérités existent indépendamment de notre consentement, et sont éternelles.

337.

* La vérité n'a point d'autre preuve de son existence que l'évidence, et la démonstration n'est autre chose que l'évidence obtenue par le raisonnement.

338.

* La vérité a son accent, qu'elle peut prêter même au mensonge, et qui est, selon moi, le vrai *bon ton;* rien n'est si loin de l'éloquence que le jargon de l'esprit.

339.

* Il n'y a qu'une seule passion qui parle ridiculement et sans éloquence, et c'est la passion de l'esprit.

340.

* Il n'y a de vrai et de solide esprit que celui qui prend sa source dans le cœur.

341.

* On ne s'ennuie avec beaucoup de gens, et on ne s'amuse avec quelques autres, que par vanité.

342.

* L'aversion contre les trompeurs ne vient ordinairement que de la crainte d'être dupe; c'est par cette raison que ceux qui manquent de sagacité s'irritent non-seulement contre les artifices de la séduction, mais encore contre la discrétion et la prudence des habiles.

343.

* Qui donne sa parole légèrement, y manque de même.

344.

* Sur quelque sujet qu'on écrive, on ne parle pas assez pour le grand nombre, et l'on dit toujours trop pour les habiles.

345.

* Je crois qu'il n'y a guère eu d'auteurs qui aient été contents de leur siècle.

346.

* L'intérêt est l'ame des gens du monde.

347.

* On trouve des hommes durs, que l'intérêt achève de rendre intraitables.

348.

* C'est jouer une impertinente comédie que d'user son éloquence à consoler de feintes douleurs, que que l'on connaît pour telles.

349.

* Quelque tendresse que nous ayons pour nos

amis ou pour nos proches, il n'arrive jamais que le bonheur d'autrui suffise pour faire le nôtre.

350.

* On ne fait plus d'amis dans la vieillesse; alors toutes les pertes sont irréparables.

351.

* Les plus vifs plaisirs de l'ame sont ceux qu'on attribue au corps; car le corps ne doit point sentir, ou il est ame.

352.

* La plus grande perfection de l'ame est d'être capable de plaisir.

353.

* Je désirerais de tout mon cœur que toutes les conditions fussent égales, j'aimerais beaucoup mieux n'avoir point d'inférieurs, que de reconnaître un seul homme au-dessus de moi. Rien n'est si spécieux, dans la spéculation, que l'égalité; mais rien n'est plus impraticable et plus chimérique.

354.

* Il est juste que ce qu'on imagine n'ait pas l'air si original que ce qu'on pense.

355.

* On parle et l'on écrit rarement comme l'on pense.

356.

* Que la fortune donne prise sur quelqu'un, la malignité et la faiblesse s'enhardissent, et c'est comme un signal pour l'accabler.

357.

* Les qualités dominantes des hommes ne sont pas celles qu'ils laissent paraître, mais, au contraire, celles qu'ils cachent le plus volontiers; car ce sont leurs passions qui forment véritablement leur caractère, et on n'avoue point les passions, à moins qu'elles ne soient si frivoles, que la mode les justifie, ou si modérées, que la raison n'en rougisse point[1]. On cache surtout l'ambition, parce qu'elle est une espèce de reconnaissance humiliante de la supériorité des grands, et un aveu de la petitesse de notre fortune, ou de la présomption de notre esprit. Il n'y a que ceux qui désirent peu, ou ceux qui sont à portée de faire réussir leurs prétentions, qui puissent les laisser paraître avec bienséance. Ce qui fait tous les ridicules dans le

[1] Voir ci-dessus, p. 79, la 328e *Maxime*.

monde, ce sont les prétentions en apparence mal fondées, ou démesurées, et, parce que la gloire et la fortune sont les avantages les plus difficiles à acquérir, ils sont aussi la source des plus grands ridicules pour ceux qui les manquent.

358.

* Si un homme est né avec l'ame haute et courageuse, s'il est laborieux, altier, ambitieux, sans bassesse, d'un esprit profond et caché, j'ose dire qu'il ne lui manque rien pour être négligé des grands et des gens en place, qui craignent, encore plus que les autres hommes, ceux qu'ils ne pourraient dominer[1].

359.

* Le plus grand mal que la fortune puisse faire aux hommes, est de les faire naître faibles de ressources, et ambitieux.

360.

* Nul n'est content de son état seulement par modestie; il n'y a que la religion ou que la force des choses qui puisse borner l'ambition.

[1] Il n'est pas possible de s'y méprendre : dans cette *Maxime*, dans la précédente, et dans les trois qui suivent, il y a des retours de Vauvenargues sur lui-même.

361.

* Les hommes médiocres craignent quelquefois les grandes places, et, quand ils n'y visent point ou les refusent, tout ce qu'on en peut conclure, c'est qu'ils savent qu'ils sont médiocres.

362.

* Ceux qui ont le plus de vertu ne peuvent quelquefois se défendre de respecter, comme le peuple, les dons de la fortune, tant ils sentent quelle est la force et l'utilité du pouvoir; mais ils se cachent de ce sentiment comme d'un vice, et comme d'un aveu de leur faiblesse.

363.

* Si le mérite donnait une partie de l'autorité qui est attachée à la fortune, il n'y a personne qui ne lui accordât la préférence.

364.

* Il y a plus de grandes fortunes que de grands talents.

365.

* L'ascendant sur les hommes vaut mieux que la richesse.

366.

* On en voit que les plus grands intérêts ne peuvent engager à se dessaisir des moindres biens.

367.

* Le plus grand effort de l'esprit est de se tenir à la hauteur de la fortune, ou au niveau des richesses.

368.

* Ce qui constitue ordinairement une ame forte, c'est qu'elle soit dominée par quelque passion altière et courageuse, à laquelle toutes les autres, quoique vives, soient subordonnées; mais je ne veux pas en conclure que les ames partagées soient toujours faibles; on peut seulement présumer qu'elles sont moins constantes que les autres.

369.

* Ce n'est pas toujours par faiblesse que les hommes ne sont ni tout à fait bons ni tout à fait méchants; c'est parce qu'ils ont des vertus mêlées de vices. Leurs passions contraires se croisent, et ils sont entraînés tour à tour par leurs bonnes et par leurs mauvaises qualités. Ceux qui vont le plus loin dans le bien ou dans le mal ne sont ni les plus sages ni les plus fous, mais ceux qui sont

poussés par quelque passion dominante qui les empêche de se partager. Plus on a de passions prépondérantes, quoique différentes, moins on est propre à primer, en quelque genre que ce soit.

370.

*Les hommes sont tellement nés pour dépendre, que les lois mêmes, qui gouvernent leur faiblesse, ne leur suffisent pas; la fortune ne leur a pas donné assez de maîtres; il faut que la mode y supplée, et qu'elle règle jusqu'à leur chaussure [1].

371.

*Je consentirais à vivre sous un tyran, à condition de ne dépendre que de ses caprices, et d'être affranchi de la tyrannie de nos modes, des coutumes et des préjugés; la moindre de nos servitudes est celle des lois.

372.

* La nécessité nous délivre de l'embarras du choix.

[1] VARIANTE : « Un homme qui n'oserait porter des bas « gris, si la mode est d'en porter de blancs, se plaint que le « gouvernement ne laisse pas assez de liberté aux hommes. « Eh! les hommes en sont-ils capables, eux qui se font, « sur leur chaussure, des lois auxquelles ils n'auraient « garde de désobéir? »

373.

* Le dernier triomphe de la nécessité est de faire fléchir l'orgueil; la vertu est plus aisée à abattre que la vanité. Peut-être aussi que cette vanité, qui résiste au pouvoir de la fortune, est elle-même une vertu [1].

374.

* Qui condamne l'activité, condamne la fécondité. Agir n'est autre chose que produire; chaque action est un nouvel être qui commence, et qui n'était pas. Plus nous agissons, plus nous produisons, plus nous vivons, car le sort des choses humaines est de ne pouvoir se maintenir que par une génération continuelle [2].

375.

* Les êtres physiques ne dépendent pas d'un premier principe et d'une cause universelle, comme on le suppose; car moi, qui suis un être libre, je n'ai qu'à souffler sur de la neige, et voilà que je dérange tout le système de l'univers. Plaisante chimère, de croire que toute la nature se gouverne

[1] Rapprochez cette *Maxime* et la précédente des 248e et 249e, p. 54.

[2] Voir la 35e *Réflexion*, tome Ier, p. 143.

par la même loi, pendant que la terre est couverte de cent mille millions de petits agents, qui traversent, selon leur caprice, cette autorité!

376.

* Qui travaillera pour le théâtre? Qui fera des portraits ou des satires? Qui osera prétendre à instruire ou à divertir les hommes? Mille gens se tourmentent dans ce but, et l'on n'a jamais vu autant d'artistes : mais les hommes n'estiment que ce qui est nouveau ou ce qui est rare. Nous avons, d'ailleurs, des chefs-d'œuvre en tout genre; tous les grands sujets sont traités; eût-on même assez de génie pour se soutenir à côté des modèles, je doute qu'on obtînt dans le monde le même succès, et que les plus habiles fissent un grand chemin de ce côté-là [1].

377.

* Les meilleures choses devenues communes, on s'en dégoûte.

378.

* Les meilleures choses sont les plus communes; on achète l'esprit de Pascal pour un écu; on vend,

[1] Rapprochez cette pensée et les quatre qui suivent du 60e *Caractère* (*Sénèque*), tome II, p. 276.

à meilleur marché, des plaisirs à ceux qui peuvent s'y livrer; il n'y a que les superfluités et les objets de caprice qui soient rares et difficiles; mais, malheureusement, ce sont les seules choses qui touchent la curiosité et le goût du commun des hommes.

379.

* Se flattera-t-on de briller par la philosophie, ou par les lettres, dont si peu de gens sont capables de juger, pendant que la gloire des politiques, si palpable, et si utile à tout le monde, trouve des contempteurs et des aveugles, qui protestent publiquement contre ses titres?

380.

* Les hommes méprisent les lettres parce qu'ils en jugent comme des métiers, par leur utilité pour la fortune.

381.

* Il faut être né raisonnable; car on tire peu de fruit des lumières et de l'expérience d'autrui.

382.

* On ne peut avoir beaucoup de raison et peu d'esprit.

383.

* Une maxime qui a besoin de preuves, n'est pas bien rendue.

384.

* Nous avons d'assez bons préceptes, mais peu de bons maîtres.

385.

* Un petit vase est bientôt plein; il y a peu de bons estomacs, mais beaucoup de bons aliments.

386.

* Le métier des armes fait moins de fortunes qu'il n'en détruit[1].

387.

* On ne peut avancer les gens de guerre que selon leur grade ou leurs talents : deux prétextes ouverts à la faveur, pour colorer l'injustice.

388.

* Il y a des gens qui n'auraient jamais fait connaître leurs talents, sans leurs défauts.

[1] Vauvenargues avait grandement endommagé sa modeste fortune au service, qui était alors fort onéreux pour les officiers. (Voir la 48e *Réflexion*, tome Ier, p. 158, 159.)

389.

* Les écrivains nous prennent notre bien, et le déguisent, pour nous donner le plaisir de le retrouver.

390.

* Il ne faut pas laisser prévoir à un lecteur ce qu'on veut lui dire, mais le lui faire penser, afin qu'il puisse nous estimer d'avoir pensé comme lui, mais après lui.

391.

* L'art de plaire, l'art de penser, l'art d'aimer, l'art de parler, beaux préceptes, mais peu utiles, quand ils ne sont pas enseignés par la nature.

392.

* Nous ne pensons pas si bien que nous agissons.

393.

* Ceux qui échappent aux misères de la pauvreté n'échappent pas à celles de l'orgueil.

394.

* L'orgueil est le consolateur des faibles.

395.

* Nous délibérons quelquefois lorsque nous vou-

lons faire une sottise, et nous assemblons nos amis, pour les consulter, comme les princes affectent toutes les formalités de la justice, lorsqu'ils sont le plus déterminés à la violer.

396.

* Les beaux esprits se vengent du dédain des riches sur ceux qui n'ont encore que du mérite.

397.

* L'esprit n'est aujourd'hui à si bas prix, que parce qu'il y en a beaucoup.

398.

* La plaisanterie des philosophes est si mesurée, qu'on ne la distingue pas de la raison.

399.

* Il échappe quelquefois à un homme ivre des saillies plus agréables que celles des meilleurs plaisants.

400.

* Quelques hommes seraient bien étonnés d'apprendre ce qui leur fait estimer d'autres hommes.

401.

* Le corps ne souffre jamais seul des austérités de l'esprit; l'ame s'endurcit avec le corps.

402.

* On voit de misérables corps victimes languissantes d'un esprit infatigable, qui les tourmente inexorablement jusqu'à la mort. Je me représente alors un grand empire, que l'ambition inquiète d'un seul homme agite et ravage, jusqu'à ce que tout soit détruit, et que l'État périsse.

403.

* Le soleil est moins éclatant, lorsqu'il reparaît après des jours d'orage, que la vertu qui triomphe d'une longue et envieuse persécution.

404.

* Les jours sombres et froids de l'automne représentent les approches de la vieillesse; il n'est rien dans la nature qui ne soit une image de la vie humaine, parce que la vie humaine est elle-même une image de toutes choses, et que tout l'univers est gouverné par les mêmes lois.

405.

* L'amour se fait sentir aux enfants, comme l'ambition, avant qu'ils aient fait aucun choix; les hommes mêmes s'attendrissent par avance, sans objet réel, et *cherchent souvent leur défaite sans la rencontrer.*

406.

* Ceux qui médisent toujours, nuisent rarement; ils méditent plus de mal qu'ils n'en peuvent faire.

407.

* Une préface est ordinairement un plaidoyer, où toute l'éloquence de l'auteur ne peut rendre sa cause meilleure, aussi inutile pour faire valoir un bon ouvrage que pour en justifier un mauvais.

408.

* Le défaut unique, en un sens, de tous les ouvrages, c'est d'être trop longs.

409.

* Ce qui fait que beaucoup de gens de lettres dissimulent le bien qu'ils pensent les uns des autres, c'est qu'ils peuvent craindre que celui qu'ils loueraient ne les loue pas de même par la suite, et qu'il ne soit cru, sur cette même autorité qu'ils auraient contribué à lui assurer.

410.

* Boileau était plein de génie, et n'avait pas, je crois, un grand génie; tel homme, au contraire, a écrit, dont on ne saurait dire qu'il eut du génie, et qui, cependant, était un grand génie : le cardinal de Richelieu, par exemple.

411.

* Rousseau a manqué d'invention et d'expression, et de grandeur dans la pensée. Ses poëmes manquent par le fond; ils sont travaillés avec art, mais froids.

412.

* Qui a plus écrit que César, et qui a exécuté de plus grandes choses?

413.

* On peut rendre l'esprit plus vif et plus souple, de même que le corps; il n'y pour cela qu'à exercer l'un, comme on exerce l'autre.

414.

* Un homme éloquent est celui qui, même sans le vouloir, fait passer sa créance ou ses passions dans l'esprit ou dans le cœur d'autrui.

415.

* Si un homme parle faiblement, quand il est animé et à son aise, il est impossible qu'il écrive bien.

416.

* Qu'un homme parle longuement d'un grand procès, qu'il cite les lois, qu'il en fasse l'applica-

tion au cas qui l'intéresse, ceux qui l'écoutent croiront qu'il est bon juge; qu'un autre parle de tranchées, de glacis et de chemins couverts, qu'il crayonne devant des femmes la disposition d'une bataille où il n'était point, on dira qu'il sait son métier, et qu'il y a plaisir à l'entendre. Les hommes se piquent de mépriser la science, et se laissent toujours imposer par ses apparences.

417.

* Que sert, à un homme de robe, de savoir comme on prend une place? Pourquoi un financier veut-il apprendre la mécanique des vers? Si les hommes se contentaient des connaissances dont ils ont besoin, et qui entrent dans leur génie, ils auraient assez de temps pour les approfondir; mais la mode est, aujourd'hui, d'avoir une teinture de toutes les sciences. Un homme qui n'a rien à dire sur un autre métier que le sien, n'oserait penser qu'il peut avoir de l'esprit.

418.

* J'approuverais fort la science universelle, si les hommes en étaient capables; mais j'estime plus un menuisier qui sait son métier, qu'un bavard qui pense tout savoir, et qui ne possède rien.

419.

* On n'a jamais chargé l'esprit des hommes

d'autant de connaissances inutiles et superficielles qu'on le fait aujourd'hui; on a mis à la place de l'ancienne érudition une science d'ostentation et de paroles. Qu'avons-nous gagné à cela? Ne vaudrait-il pas mieux être encore pédant comme Huet, et comme Ménage?

420.

* Les gens du monde ont une espèce d'érudition; c'est-à-dire qu'ils savent assez de toutes choses pour en parler de travers. Quelle manie de sortir des bornes de notre esprit et de nos besoins, pour charger notre mémoire de tant de choses inutiles! Et par quelle fatalité faut-il qu'après avoir guéri d'un respect exagéré pour la vraie érudition, nous soyons épris de la fausse?

421.

* Le duel avait un bon côté, qui était de mettre un frein à l'insolence des grands; aussi je m'étonne qu'ils n'aient pas encore trouvé le moyen de l'abolir entièrement.

422.

* Le peuple en vient aux mains pour peu de chose; mais les magistrats et les prêtres ne poussent jamais leurs querelles jusqu'à cette indécence. La noblesse ne pourrait-elle en venir à ce point

de politesse? Pourquoi non, puisque déjà deux corps aussi considérables y sont parvenus?

423.

* Si quelqu'un trouve que je me contredis, je réponds : Parce que je me suis trompé une fois, ou plusieurs fois, je ne prétends pas me tromper toujours.

424.

* Quand je vois un homme engoué de la raison, je parie aussitôt qu'il n'est pas raisonnable.

425.

* J'ai bonne opinion d'un jeune homme, quand je vois qu'il a l'esprit juste, et que, néanmoins, la raison ne le maîtrise point; je me dis: Voici une ame forte et audacieuse; ses passions la tromperont souvent, mais, du moins, elle ne sera trompée que par ses passions, et non par celles d'autrui.

426.

* On s'étonne toujours qu'un homme supérieur ait des ridicules, ou qu'il soit sujet à de grandes erreurs; et moi je serais très-surpris qu'une imagination forte et hardie ne fît pas commettre de très-grandes fautes.

427.

La pompe et les prospérités d'une fortune éclatante n'ont jamais élevé personne, aux yeux de la vertu et de la vérité; l'ame est grande par ses pensées et par ses propres sentiments, le reste lui est étranger; cela seul est en son pouvoir[1].

428.

* Nous méprisons les fables de notre pays, et nous apprenons aux enfants les fables de l'antiquité.

429.

* Nous dédaignons les fables de notre pays, et beaucoup de gens les ignorent; mais j'espère qu'elles feront un jour partie de l'éducation des enfants. Il est juste qu'elles aillent à nos neveux, et il faut bien que cela arrive, puisque nous apprenons aujourd'hui, avec tant de soin, les fables de l'antiquité.

430.

* L'objet de la prose est de dire des choses; mais les sots s'imaginent que la rime est l'unique objet de la poésie, et, dès que leurs vers ont le nombre

[1] Cette pensée se retrouve dans une lettre de Vauvenargues à Mirabeau. — Voir les *OEuvres posthumes de Vauvenargues*, édition Gilbert, p. 178.

ordinaire de syllabes, ils pensent que ce qu'ils ont fait avec tant de peine mérite qu'on se donne celle de le lire.

431.

* Pourquoi un jeune homme nous plaît-il plus qu'un vieillard? Il n'y a presque point d'homme qui puisse se dire pourquoi il aime ou il estime un autre homme, et pourquoi lui-même s'adore.

432.

* Un philosophe est un personnage froid ou un personnage menteur; il ne doit donc figurer qu'un moment dans un poëme, qui doit être un tableau vrai et passionné de la nature.

433.

* La plupart des grands hommes ont passé la meilleure partie de leur vie avec d'autres hommes qui ne les comprenaient point, ne les aimaient point, et ne les estimaient que médiocrement.

434.

* N'est-ce pas une chose singulière qu'on ne puisse pas même primer dans l'art du chant avec impunité et sans contestation?

435.

* Il y a des gens qui, se croyant au plus haut

degré de l'esprit, assurent qu'ils aiment les bagatelles et les riens, que les folies d'Arlequin les réjouissent, qu'ils aiment les farces, l'opéra-comique et les pantomimes; pour moi, cela ne m'étonne en aucune manière, et je crois ces gens-là sur leur parole.

436.

* Quand je suis entré dans le monde, j'étais étonné de la rapidité avec laquelle on glissait sur une infinité de choses assez importantes, et je disais en moi-même : Ces gens-ci, qui ont beaucoup d'esprit, jugent qu'il y a beaucoup de réflexions qu'il n'est pas besoin d'exprimer, parce qu'ils voient tout d'abord le bout des choses, et ils ont raison. Je me suis détrompé depuis, et j'ai vu qu'en bonne compagnie on pouvait s'étendre et s'appesantir, autant qu'ailleurs, sur tous les sujets, pourvu qu'on sût les choisir.

437.

* J'avais un laquais, qui était fort jeune; j'étais en voyage; il me dit que je venais de souper avec un homme de beaucoup d'esprit. Je lui demandai à quoi il connaissait qu'un homme avait de l'esprit : — « C'est quand il dit toujours la vérité. — Voulez-vous dire que c'est quand il ne trompe personne? — Non, Monsieur, mais quand il ne

se trompe pas lui-même. » Je pensai aussitôt que ce jeune homme pouvait bien avoir lui-même plus d'esprit que Voiture et que Benserade : il est bien sûr, au moins, qu'un *bel-esprit* n'aurait pas rencontré aussi juste.

438.

* Presque toutes les choses où les hommes ont attaché de la honte, sont très-innocentes : on rougit de n'être pas riche, de n'être pas noble, d'être bossu ou boiteux, et d'une infinité d'autres choses dont je ne veux pas parler. Ce mépris, par lequel on comble les disgrâces des malheureux, est la plus forte preuve de l'extravagance et de la barbarie de nos opinions.

439.

* Je ne puis mépriser un homme, à moins que je n'aie le malheur de le haïr pour quelque mal qu'il m'a fait : je ne comprends pas le dédain paisible que l'on nourrit de sang-froid pour d'autres hommes.

440.

* Lorsque j'ai été à Plombières, et que j'ai vu des personnes de tout sexe, de tout âge et de toute condition, se baigner humblement dans la même eau, j'ai compris tout d'un coup ce qu'on

m'avait dit souvent, et ce que je ne voulais pas croire, que les faiblesses ou les malheurs des hommes les rapprochent, et les rendent souvent plus sociables. Des malades sont plus humains et moins dédaigneux que d'autres hommes.

441.

*Je remarquai encore dans ces bains que les nudités ne me touchaient point; c'est parce que j'étais malade. Depuis lors, quand je vois un homme qui n'est point frappé de la pure nature, en quelque sujet que ce soit, je dis que son goût est malade.

442.

*Il ne faut point que ce soit la finesse qui domine dans un ouvrage. Un livre est un monument public; or tout monument doit être grand et solide. La finesse doit se produire avec tant de simplicité, qu'on la sente, en quelque manière, sans la remarquer. Il n'y a, selon moi, que les choses qu'on ne peut dire uniment, qu'il est permis de dire avec finesse.

443.

*Il y a des gens d'un esprit naturel, facile, abondant, impétueux, qui rejettent absolument le style court, serré, et qui oblige à réfléchir; ils voudraient toujours courir dans leurs lectures, et n'être jamais arrêtés; ils ressemblent à ceux qui se fatiguent en se promenant trop lentement.

444.

282. — Lorsqu'on n'entend pas ce qu'on lit, il ne faut pas s'obstiner à le comprendre; il faut, au contraire, quitter son livre; on n'aura qu'à le reprendre un autre jour ou à une autre heure, et on l'entendra sans effort. La pénétration, ainsi que l'invention, ou tout autre talent humain, n'est pas une vertu de tous les moments; on n'est pas toujours disposé à entrer dans l'esprit d'autrui.

445.

* Il suffit qu'un auteur soit toujours sérieux, et humblement soumis à tous les préjugés, pour qu'on lui croie l'esprit beaucoup plus juste qu'à tous les poëtes : je suis persuadé que beaucoup de gens croient Rollin plus grand philosophe que Voltaire.

446.

* Les sophistes n'estiment pas Fénelon, parce qu'ils ne le trouvent pas assez philosophe; et moi j'aime mieux un auteur qui me donne un beau sentiment, qu'un recueil de pensées subtiles.

447.

* On voit des auteurs qui ont dit de grandes choses, mais on voit aussi qu'ils les ont cherchées; elles n'étaient pas dans leur esprit; ils les y ont

appelées et incrustées; aussi, malgré les grandes choses qu'ils ont dites, on ne peut se défendre de les trouver encore petits.

448.

* On appelait Bayard le *Chevalier sans peur*; c'est sur ce modèle que sont faits la plupart des héros de notre théâtre. Autres sont les héros d'Homère : Hector a, d'ordinaire, du courage, mais il a peur quelquefois.

449.

* La fierté est sans doute une passion fort théâtrale, mais il faut qu'elle soit provoquée : un fat est insolent, sans qu'on l'y pousse; mais une ame forte ne manifeste point sa hauteur, qu'elle n'y soit contrainte.

450.

* Les fautes de détail sont fautes de jugement : par exemple, lorsque dans un poëme dramatique les personnages disent ce qu'ils devraient taire, lorsqu'ils ne soutiennent point leur caractère, ou l'avilissent par des discours bas, ou longs, ou inutiles, toutes ces fautes sont contre le jugement. Qu'un auteur fasse un plan judicieux, mais qu'il pèche dans un détail, il ne va pas moins contre la justesse que celui qui réussit dans le détail, mais qui s'est trompé dans le plan.

451.

* Quand les détails sont faibles dans une tragédie, l'attention des spectateurs se relâche nécessairement, et leur esprit se refroidit si fort, que, s'il vient ensuite une grande beauté, elle ne les trouve plus préparés, et manque son impression. Si l'on arrivait au théâtre pour le cinquième acte d'une tragédie, serait-on aussi touché de la catastrophe que si l'on eût écouté attentivement toute la pièce, et que si l'on fût entré dans les intérêts des personnages?

452.

* S'il pouvait y avoir une république sage, ce devrait être, ce semble, la république des lettres, puisqu'elle n'est composée que de gens d'esprit; mais qui dit une république, dit peut-être un État mal gouverné: ce qui fait aussi, je crois, qu'on y rencontre des vertus d'un caractère plus haut; car les hommes ne font jamais de si grandes choses, que lorsqu'ils peuvent faire impunément bien des sottises.

453.

* L'ambition est habileté, le courage est sagesse, les passions sont esprit, l'esprit est science, ou c'est tout le contraire; car il n'y a rien qui ne puisse être bon ou mauvais, utile ou nuisible, selon l'occasion et les circonstances.

454.

* L'amour est plus violent que l'amour-propre, puisqu'on peut aimer une femme malgré ses mépris.

455.

* Il ne faut point apprendre à danser en cheveux gris, ni entrer trop tard dans le monde.

456.

* Les femmes ont, pour l'ordinaire, plus de vanité que de tempérament, et plus de tempérament que de vertu.

457.

* C'est être bien dupe d'aimer le monde, quand on n'aime ni les femmes ni le jeu.

458.

* Qui est aussi léger qu'un Français? Qui va, comme lui, à Venise, pour voir des gondoles?

459.

* Il est si naturel aux hommes de tirer à soi et de s'approprier tout, qu'ils s'approprient jusqu'à la volonté de leurs amis, et se font de leurs complaisances mêmes un titre pour les dominer avec tyrannie.

460.

* Qui fait tant de mauvais, de ridicules et d'insipides plaisants? Est-ce sottise, ou malice? ou l'un et l'autre à la fois?

461.

* La même différence qui est entre la franchise et la grossièreté, se trouve entre l'adresse et le mensonge : l'on n'est grossier, ou menteur, que par quelque défaut d'esprit; le mensonge n'est que la grossièreté des hommes faux; c'est la lie de la fausseté.

462.

* L'imperfection est le principe nécessaire de tout vice; mais la perfection est une, et incommunicable.

463.

* Que ceux qui ne peuvent atteindre à la véritable gloire, s'en fassent une fausse, rien ne me semble plus pardonnable; mais un homme qui a des lumières, et qui se dissipe et s'éteint dans des occupations frivoles, me paraît ressembler à ces gens opulents qui se ruinent en colifichets. Il est le plus insensé de tous les hommes, s'il espère de réussir encore, dans son déclin, par les qualités qui lui

ont réussi dans ses beaux jours : les qualités les plus aimables dans les jeunes gens deviennent un opprobre dans la vieillesse.

464.

* La vieillesse ne peut couvrir sa nudité que par la véritable gloire; la gloire, seule, tient lieu des talents qu'une longue vie a usés.

465.

* Une mode en exclut une autre; les hommes ont l'esprit trop étroit pour estimer à la fois plusieurs choses.

466.

* Ceux qui sauraient tirer avantage de l'art de plaire, n'en ont pas le don, et ceux qui ont le don de plaire n'ont pas le talent d'en profiter. Il en est de même de l'esprit, des richesses, de la santé, etc.; les dons de la nature et de la fortune ne sont pas si rares que l'art d'en jouir.

467.

* Les soldats marchent à l'ennemi comme les capucins vont à matines. Ce n'est ni l'intérêt de la guerre, ni l'amour de la gloire ou de la patrie, qui animent aujourd'hui nos armées; c'est le tambour qui les mène et les ramène, comme la

cloche fait lever et coucher les moines. On se fait encore religieux par dévotion, et soldat par libertinage; mais, dans la suite, on ne pratique guère ses devoirs que par nécessité ou par habitude.

468.

* Il faut convenir qu'il y a des maux inévitables : ainsi, on tue un homme, au bruit des tambours et des trompettes, pour empêcher la désertion dans les armées, et cette barbarie est nécessaire.

469.

* Rien de long n'est fort agréable, pas même la vie; cependant on l'aime.

470.

* Il est permis de regretter la vie, quand on la regrette pour elle-même, et non par timidité devant la mort.

471.

Nous savons plus de choses inutiles, que nous n'en ignorons de nécessaires.

LETTRES.

LETTRES.

LETTRE PREMIÈRE.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS [1].

A Paris, le 19 mars 1739.

Je suis arrivé ici, mon cher Saint-Vincens, depuis trois jours; je suis accablé de petits soins, je pars demain, je ne puis t'écrire que deux mots; mais dès que je serai à Arras, je te donnerai de mes nouvelles aussi prolixement que je voudrai; je me reposerai en t'écrivant, je me délasserai, je me satisferai. Présentement, je ne suis pas en état, ni en puissance de t'écrire; je suis chez un homme

[1] FAURIS (*Jules-François-Paul*), seigneur de Saint-Vincens, de Noyers et de Saint-Clément, était fils d'un conseiller à la cour des comptes de Provence. Né à Aix, le 21 juillet 1718, il y devint conseiller, puis président à mortier au parlement de la même province, où il mourut le 23 octobre 1798. — A la date de cette première lettre, Vauvenargues allait atteindre sa vingt-quatrième année; son ami n'avait pas encore accompli sa vingt-troisième. — B.

malade, qui meurt d'envie de se coucher, et qui me presse extrêmement. Je te prie, mon cher Saint-Vincens, de t'adresser à M. Boze, trésorier des troupes, pour m'envoyer l'argent que tu me destines; il te refusera peut-être, mais fais-lui quelques instances, dis-lui qu'il t'obligera et moi aussi, et engage-le au secret, sans lui dire ce que c'est que cet argent[1]. S'il ne veut pas me faire toucher toute la somme, propose-lui mille francs, cinq cents francs, ce qu'il voudra; puis nous trouverons des expédients pour faire venir le reste. Adieu, mon cher Saint-Vincens; je ne te dirai rien ici des sentiments que j'ai pour toi; dans le temps que tu me combles d'amitié, que j'en ai les plus fortes assurances; dans le temps que tu me rends un grand service, et que je suis dans l'impuissance de m'acquitter jamais avec toi, il serait ridicule, mon cher Saint-Vincens, que j'employasse des paroles pour te convaincre de ma sensibilité; je me ferais trop de tort.

Mande-moi si tu as vu mon chevalier, s'il est parti depuis longtemps, et si tu en es satisfait.

[1] Dès cette première lettre à un ami dont il a fait le confident de ses sentiments les plus secrets, Vauvenargues nous met au fait du principal embarras de sa vie. Libéral par principes, généreux par goût, il avait embrassé une carrière dont les charges n'étaient point en rapport avec sa modeste fortune. — B.

LETTRE II.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Arras, le 25 mars 1739.

Mon cher Saint-Vincens, je suis arrivé ici depuis deux jours, je commence à me reposer et je vous tiens parole. J'ai fait une longue route, fatigante et ennuyeuse. Vous connaissez Meyronnet [1] : c'est un homme d'un grand sens; mais dès que je demeure un moment sans parler, il me demande si je suis malade; je veux dire dans la route, car depuis notre arrivée nous n'avons pas eu le temps de nous voir. Nous avons été seuls jusqu'à Lyon, et, à Lyon, nous avons pris la diligence. J'y trouvai un frère du chevalier de Quinsonas [2], qui est abbé; il m'a paru raisonnable. Nous étions huit dans ce carrosse, tous honnêtes gens, mais qui ne se convenaient guère, et je disais, tout au rebours des

[1] Meyronnet, officier du régiment du Roi dans lequel servait Vauvenargues, appartenait à la branche cadette des barons de *Saint-Marc*, qui subsiste encore. — B.

[2] Voir, sur ce personnage, la lettre de Voltaire à Vauvenargues, datée du 9 mai 1746. — B.

autres, *plus on est de fous, et moins on rit.* L'abbé disait son bréviaire, un officier de Lyonnais comptait les arbres du chemin, depuis Fontainebleau jusqu'à Paris; un autre officier se jetait hors de la portière, pour crier après les lièvres qui passaient; trois valets dormaient profondément; Meyronnet chantait quelquefois, et je jurais entre mes dents, quand nous étions fort cahotés. Je n'ai été que trois jours à Paris; je t'écrivis la veille de mon départ, et si mon calcul est juste, tu recevras demain ma lettre.

La voiture que j'ai prise, de Paris ici, n'était pas plus douce que la diligence; c'était encore un grand carrosse, où nous étions huit personnes qui ne s'étaient jamais vues. Il y avait un major de place, qui décidait des ouvrages d'esprit, et qui cachait sa croix de Saint-Louis, par modestie, comme on cache le Cordon bleu; il l'a depuis trente-cinq ans, il a perdu un bras à la guerre : c'est, en vérité, fort bonne compagnie; les autres assortissaient. Ce major nous contait qu'à Paris, il avait une dispute sur une pièce de théâtre; son adversaire était fort opiniâtre : « Monsieur », lui dit le major, « il n'y a pourtant qu'un bon et un mauvais « goût! — Monsieur », lui répondit son adversaire, « peut-on vous demander quel est le vôtre? » J'ai trouvé ce dialogue assez bon; mais je ne sais si la réponse est neuve.

Il faut avoir l'esprit bien libre, mon cher Saint-Vincens, ou bien vide, pour te faire des contes de cette espèce; mais te parlerais-je de mes sentiments? Je les dégraderais par mes paroles. Je songe à chaque instant à ce que je te dois, et cette pensée me donne une joie vive. Mon cher Saint-Vincens, jamais personne dans le monde n'a su obliger comme toi, et personne n'a fait naître dans mon cœur de si vive reconnaissance; il est bien flatteur pour moi de te devoir tant.

Disons un mot de nos affaires. Si M. Boze se refuse, adresse-toi à M. Carnaud; mais ne lui propose pas toute la somme, parce qu'il en serait surpris; propose-lui six cents livres; s'il n'a point de correspondant à Arras, il faut qu'il te donne une lettre de change sur Paris : on l'acquittera peut-être ici. Ne lui dis point notre secret, et exige aussi de lui qu'il ne parle, à qui que ce soit, de l'argent que tu m'envoies, parce qu'on nous devinerait. Tu pourras, si tu veux, faire quelque histoire, et lui dire, par exemple, que c'est un argent prêté à un officier de galères, la veille de mon départ; ajouter qu'il aurait perdu sur sa parole; qu'il est fort de mes amis, et que je n'avais pu le refuser malgré mon départ, d'autant mieux que c'est un homme exact, avec lequel je ne pouvais risquer; car il faut mettre de la vraisemblance dans tout ce que tu lui diras, autant qu'il sera possible.

Quand nous aurons ces six cents livres, nous trouverons des expédients pour faire venir le reste[1]. Adieu, mon cher Saint-Vincens, je t'embrasse et te supplie de m'aimer. J'ai bien abusé de tes yeux.

Mande-moi si je mets bien ton adresse.

LETTRE III.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Arras, avril 1739.

Je ne puis pas vous dire, mon cher Saint-Vincens, combien je suis sensible à votre exactitude; votre lettre est remplie d'amitié, elle m'a touché. Je vous assure, mon cher Saint-Vincens, que si j'avais, à Aix, deux amis comme vous, je ne voudrais pas en sortir; mais n'y ayant point de distraction, mon goût et mon attachement pour vous vous auraient été à charge, et il aurait fallu que vous renonçassiez à tout autre commerce, et que vous ne fussiez qu'à moi, si vous aviez voulu remplir tout le vide de mon loisir, et satisfaire à toute la tendresse de

[1] La somme prêtée par Saint-Vincens était de deux mille francs. — B.

mon cœur. Il est vrai que les commencements sont assez pénibles ici; j'ai été surchargé de petits soins depuis mon arrivée, et je ne respire pas encore, mais je suis assez content parmi tous ces embarras, et il ne me manque qu'une seule chose pour être tranquille; je crois que vous la devinez[1]. Je n'ai pas vu encore de médecin[2]; je n'en ai pas eu loisir. D'abord que je serai arrangé, je vous rendrai compte de tout; il faut que vous vous contentiez, pour le présent, de voir mon écriture. Viendrez-vous à bout de la lire? Je n'ai plume, encre, ni écritoire[3]; tout cela viendra peu à peu. Adieu, mon cher Saint-Vincens, je vous embrasse de tout mon cœur.

J'ai trouvé Gautier[4] à Lyon, qui m'a fait mille amitiés; je vous prie, mon cher Saint-Vincens, de me remettre dans son souvenir, lorsqu'il sera à Aix. Il m'a promis de me donner des commissions, je serai charmé qu'il m'emploie. Je ne comprends point La Boulie de se plaindre comme il a fait, après m'avoir dit plusieurs fois de faire ce que je

[1] L'argent promis n'était point encore arrivé. — B.

[2] Quand Vauvevargues quitta Aix, le 14 mars 1739, il était affecté d'une grave maladie des yeux. — B.

[3] Cette lettre est écrite au crayon. — B.

[4] Ce Gauthier appartenait à un famille parlementaire d'Aix, aujourd'hui éteinte. — B.

voudrais, sachant ma situation, et combien j'étais éloigné de prévoir tout ce qu'il me dit, lorsque j'arrêtai son laquais. Je vous prie de lui dire que je suis fâché qu'il ait oublié nos anciennes liaisons, et que c'est à moi à me plaindre de lui. Vous me ferez plaisir, mon cher Saint-Vincens, de le remettre là-dessus, et d'ôter de son esprit tout ce qui a pu l'éloigner; vous n'aurez pas de peine à me défendre, puisque vous savez ma conduite, et que je vous ai tout conté. Mille compliments à Montclar [1].

LETTRE IV.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Arras, le 27 avril 1739.

Ta lettre, mon cher Saint-Vincens, m'en faisait attendre une autre, et tu me dois d'ailleurs une

[1] MONCLAR (*Jean-Pierre-François* DE RIPERT, marquis de), né à Apt le 1er octobre 1711, mort à Saint-Saturnin-lez-Apt le 12 février 1773. — Le 19 décembre 1732, il avait succédé à son père dans les fonctions de procureur général près le parlement de Provence. Il avait alors vingt et un ans. Orateur fécond, jurisconsulte éclairé, profondément versé dans le droit public, il partagea avec La Chalotais et Castillon les honneurs de la lutte contre les Jésuites. — B.

réponse que je serais bien fâché de n'avoir point. J'attendais donc pour t'écrire; je différais de jour en jour; mais je souffre trop de ce retardement, et je ne saurais m'empêcher de t'en faire des reproches; je vois bien ce qui en est la cause, c'est sans doute cet argent; mais tu devais avoir compris que je saurais m'en passer, et que tes lettres me sont nécessaires. Je suis charmé que tu aies mis L'Enfant dans notre secret : tu me flattes bien en me disant qu'il est de mes amis : si je t'ai cette obligation, elle met le comble aux autres. Je te prie de lui dire, de ma part, que je serais trop heureux si je pouvais, par ma confiance, l'intéresser un peu à moi; tu ne lui mentiras pas.

Je te suis bien obligé d'avoir compris qu'en demandant des nouvelles de mon chevalier, je ne voulais pas te parler du chevalier de Gaillard ou du chevalier de Piolenc, et de tels autres chevaliers; mais si tu crois que je désire d'avoir de tes lettres par d'autres que toi, ou qu'elles puissent recevoir plus d'agrément par la part qu'y auraient les étrangers, tu nous fais tort à tous deux, et tu n'aurais pas de semblables pensées, si tu connaissais l'amitié comme je la connais. Je pourrais me plaindre aussi des louanges que tu me prodigues, elles me font mourir de honte; je me vois cent piques au-dessous; cependant je les crois sincères, et ton estime me touche bien vivement, et j'aime mieux la devoir à

ton amitié que de la mériter. Mais quelle folie de me dire du mal de toi, à moi qui te connais mieux que personne, et qui suis si intéressé à n'en pas convenir! Ah! que je serais charmé de trouver cette occasion de dire tout ce que je pense, si je n'étais obligé à ménager ta modestie, malgré l'austère contrainte qu'elle met dans notre commerce!

Je suis de l'avis de *** sur les vers qu'on a faits à sa femme : je trouve aussi qu'il a bien fait de n'en pas prendre le parti; il y a des gens que cette méchanceté intéresse plus que lui, et qui sont plus capables d'y répondre. Adieu, mon cher Saint-Vincens, tu me feras grand plaisir de me dire toujours un mot de ce qui se passe à Aix : j'y prends plus de part que tu ne crois. J'approuve fort tous les arrangements que tu as pris pour nos affaires; je ne me plains que du silence dont ces arrangements sont cause.

LETTRE V.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Compiègne, le 11 juillet 1739.

Le hasard, mon cher Saint-Vincens, m'a fait rencontrer ici le chevalier de Castellane, qui vient

de m'apprendre le sujet de votre long silence et l'extrémité où vous avez été. Je croyais avoir à me plaindre de vous, j'attendais impatiemment que vous vous justifiassiez, et je n'osais plus l'espérer, ni vous écrire, de peur qu'il ne fût arrivé quelque méprise et que mes lettres ne fussent découvertes avec les secrets de notre amitié[1]. Quelle surprise, mon cher Saint-Vincens, quand j'ai su que je vous faisais une injustice! quelle joie et quelle douleur! Tout ce que l'amitié la plus sincère et la plus naturelle peut faire sentir, je l'ai éprouvé vivement; je vous assure, mon cher Saint-Vincens, que j'ai été pénétré. Je ne songe point sans frémir aux dangers que vous avez courus, et, quoique le chevalier de Castellane m'ait fort assuré que vous êtes bien rétabli, il me reste une inquiétude que je ne puis dissiper, et toutes mes réflexions m'attendrissent jusqu'aux larmes. Je vous supplie, mon cher Saint-Vincens, de m'écrire dès que vous le pourrez; vous ne sauriez me parler trop de votre maladie, et entrer dans trop de détails; ne m'épargnez aucune circonstance, quelque triste qu'elle soit; il faut que je repasse nécessairement sur ces idées affligeantes, il me serait impossible de les ignorer.

[1] Ce secret, on le devine aisément, c'est le prêt d'argent fait par Saint-Vincens à Vauvenargues, au moment de son départ pour le régiment.

Hélas! mon cher Saint-Vincens, je vous accusais dans mon cœur; je demandais à Meyronnet de vos nouvelles; il me disait que vous étiez à Aix, et que vous vous portiez bien, et que Monsieur votre père avait acheté une maison. Quelle tristesse tout d'un coup, d'apprendre l'état où vous avez été; quel attendrissement, quelle révolution! Ah! que cette vie est malheureuse et agitée! Plus les liens qui nous y attachent nous sont agréables, et plus nous sommes exposés aux amertumes, aux dégoûts, aux plus grandes inquiétudes, et ce qui devrait en être le charme et l'agrément, en devient la désolation. Je ne finirais point, mon cher Saint-Vincens, si je voulais appuyer sur ces pensées; mais il ne faut point noircir la joie de votre convalescence, il faut la goûter, au contraire, la savourer, en jouir, et éloigner les réflexions.

Nous sommes ici, depuis cinq ou six jours, pour passer en revue devant le Roi; le régiment est campé, nous avons beaucoup de service et beaucoup de dissipation. Je vous écrirai de Châlons en Champagne, où nous irons, au sortir d'ici; nous y arriverons vers le premier d'août; adressez-y vos lettres. Je ne puis rendre celle-ci plus longue, parce que je suis de garde, et que je suis en compagnie; qu'elle ne vous serve point de règle, je vous prie; vous en avez eu de moi qui sont im-

menses [1]; marquez-moi si vous les avez reçues, nommément la dernière, et si vous étiez déjà malade lorsqu'elle vous a été rendue. Je vous embrasse, mon cher Saint-Vincens, avec une extrême tendresse, et vous prie d'être persuadé qu'il n'y en a pas de plus vive que celle que j'ai pour vous.

LETTRE VI.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Reims, le 8 août 1739.

Mon cher Saint-Vincens, tu comprends donc l'amitié que j'ai pour toi, et tu la trouves naturelle! Voilà tout ce que tu pouvais me dire de plus agréable; si tu n'y étais pas sensible, tu ne la comprendrais pas; mais tu m'aimes, et tu me comprends; il n'y a rien de si simple que cela.

Je connaissais tes sentiments, je n'en pouvais pas douter; et, malgré cette persuasion, je t'avouerai bonnement que cette manière de les exprimer m'a fait un plaisir sensible. Mais je ne suis pas tranquille sur l'état de ta santé : cette saignée et

[1] De cette phrase il faut conclure que nous ne possédons pas toutes les lettres de Vauvenargues à Saint-Vincens.

ce retour de fièvre me donnent de l'inquiétude, et corrompent ainsi toute ma joie; je voudrais pouvoir passer sur les deux cents lieues qui nous séparent, et m'assurer de ta convalescence par mes propres yeux. Je te vois d'ici, bien maigre, pâle, défait, les yeux battus, avec un habit fort large, les jambes minces et tremblantes; et ce fantôme, que je me fais, me blesse et me serre le cœur. Ménage-toi, je t'en conjure, pour reprendre bientôt tes forces; renonce, pour quelque temps, à toute sorte de lecture et de travail; rien n'épuise comme l'étude. J'aurais bien voulu savoir la cause de ta maladie, tu ne m'en parles presque pas; à quoi l'a-t-on attribuée? tous les maux ont une excuse : que t'ont dit les médecins?

Je ne suis point surpris de la sécurité avec laquelle tu as vu les approches de la mort; il est pourtant bien triste de mourir dans la fleur de la jeunesse! Mais la Religion, comme tu dis, fournit de grandes ressources; il est heureux, dans ces moments, d'en être bien convaincu. La vie ne paraît qu'un instant auprès de l'éternité, et la félicité humaine un songe; et, s'il faut parler franchement, ce n'est pas seulement contre la mort qu'on peut tirer des forces de la Foi; elle nous est d'un grand secours dans toutes les misères humaines : il n'y a point de disgrâces qu'elle n'adoucisse, point de larmes qu'elle n'essuie, point de perte qu'elle ne répare;

elle console du mépris, de la pauvreté, de l'infortune, du défaut de santé, qui est la plus rude affliction que puissent éprouver les hommes, et il n'en est aucun de si humilié, de si abandonné, qui, dans son désespoir et son abattement, ne trouve en elle de l'appui, des espérances, du courage. Mais cette même Foi, qui est la consolation des misérables, est le supplice des heureux [1]; c'est elle qui empoisonne leurs plaisirs, qui trouble leur félicité présente, qui leur donne des regrets sur le passé, et des craintes de l'avenir; c'est elle, enfin, qui tyrannise leurs passions, et qui veut leur interdire les deux sources d'où la nature fait couler nos biens et nos maux, l'amour-propre [2] et la volupté, c'est-à-dire tous les plaisirs des sens, et toutes les joies du cœur; car la seule chose qu'elle nous permette c'est de satisfaire à nos besoins; encore en éprouvons-nous qu'elle ne veut contenter qu'à des conditions si onéreuses, et à l'usage de si peu de gens, et qui sont pourtant si naturels et si pressants, que le crime de l'enfance le plus ordinaire, et peut-être le premier, est la trangression de la loi [3].

[1] Voir, ci-dessus, p. 77, la 323e *Maxime*.

[2] Nous avons déjà fait remarquer que presque toujours Vauvenargues entend par *amour-propre* l'*amour de soi*. — B.

[3] Il est facile de comprendre que Vauvenargues veut

J'avouerai ingénument que cette sorte de besoins m'est moins connue qu'à personne; mais quand ma complexion serait plus forte que celle des patriarches, il me serait impossible de me soumettre à leur joug; et, s'il est permis de dire ce qu'on pense, il semble qu'il y ait bien de la malignité à faire un devoir d'un plaisir. On ne peut pas nier que toute sujétion n'ait quelque chose de fâcheux; celle d'un tempérament robuste a bien des inconvénients, quoique douce en elle-même; mais elle est momentanée, elle n'est que pour la jeunesse : n'y a-t-il pas quelque injustice à la rendre indispensable dans tout le cours de la vie, et à l'étendre ainsi au delà de ses bornes naturelles? N'est-ce pas là proprement faire une obligation jusqu'à la mort, d'une nécessité qu'on dit qui nous abaisse? Ces réflexions font une étrange bigarrure, après le sermon qui les amène; c'est un écart ridicule, je t'en demande pardon; je me suis jeté si loin de ma première thèse, qu'il m'est impossible de m'y ramener. Tu n'en es pas plus à plaindre, mon cher Saint-Vincens; je vais finir ici ma lettre.

— Je n'ai reçu ta lettre que depuis trois jours; elle était allée à Châlons, où je t'avais prié de

ici parler du *mariage*, que quelques lignes après il qualifie *un joug;* et de la *continence* enfermée dans de certaines limites. — B.

l'adresser; c'est de là qu'on me l'a renvoyée à Reims, où la cour a mis trois bataillons du régiment, contre ce que j'avais prévu. Nous y demeurerons jusqu'à la fin d'août, et nous serons dans Verdun aux premiers jours de septembre; mais, comme ce que je te dis n'est pas absolument certain, ne manque pas, lorsque tu m'écriras, de mettre *en garnison à Reims ou à Verdun* sur le dessus de la lettre.

LETTRE VII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Verdun, le 10 octobre 1739.

Est-il vrai, mon cher Saint-Vincens, qu'il y ait du sentiment dans mes paroles, et qu'elles te convainquent de mon amitié? Tu sais que je n'ai rien qui me soit plus à cœur; je voudrais qu'elle pût passer tout entière dans mes lettres, et je n'ai jamais cru que cela fût possible; mais tu veux bien en paraître content, pour m'ôter cette inquiétude, et je dois à ton amitié ce témoignage délicat.

On ne saurait tracer d'image plus sensible que celle que tu fais d'un homme agonisant, qui a vécu dans les plaisirs, persuadé de leur innocence, par

la liberté, la durée, ou la douceur de leur usage, et qui est rappelé, tout d'un coup, aux préjugés de son éducation, et ramené à la Foi par le sentiment de sa fin, par la terreur de l'avenir, par le danger de ne pas croire, par les pleurs qui coulent sur lui, et enfin, par les impressions de tous ceux qui l'environnent. Comme c'est le cœur qui doute dans la plupart des gens du monde, quand le cœur est converti, tout est fait, il les entraîne : l'esprit en suit les mouvements par coutume et par raison. Je n'ai jamais été contre; mais il y a des incrédules dont l'erreur est plus profonde : c'est leur esprit trop curieux qui a gâté leurs sentiments, leur raison s'est égarée, et formée sur le mensonge; ils ont consumé leur vie à noircir la vérité; ils la repoussent encore, entre les bras de la mort, et presque éclipsés dans son ombre; les ressources ordinaires que tire la Religion des faiblesses d'un mourant, sont anéanties pour eux : leurs réflexions, à l'avance, en ont éteint le principe. Cette même Religion a des preuves irréfutables, qu'ils n'ont jamais ignorées, mais comparées, dans leur cœur, à leurs trompeuses idées, et la prévention et l'orgueil penchent toujours la balance du côté de celles-ci. Cependant, la vérité, qui éclaire communément le trépas des autres hommes, peut aussi luire sur eux; elle perce quelquefois le nuage de l'erreur, et s'offre à leurs derniers regards; son

flambeau, longtemps caché, sort, comme un feu dévorant, des cendres de leurs passions, bien différent à leurs yeux de cette lumière douce que la Foi, l'humble innocence, portent sur les pas du juste, mais comme un rayon ardent de la vengeance divine, qui jette un jour odieux dans les ombres de la mort. Les plaisirs, la fausse gloire s'effacent à sa lueur, et fondent dans le néant; l'erreur se tait et se trouble, et, dans ce silence affreux, le remords, au fond du cœur, fait seul entendre sa voix comme un hurlement sinistre. Alors, le plus intrépide sue de crainte et d'horreur, la raison est confondue, et la Foi victorieuse; mais le philosophe nu ne peut soutenir la vue de ces terribles objets; ses yeux affaiblis s'éteignent à la lumière brûlante qui a passé jusqu'à son cœur, et les restes de sa vie sont consumés peu à peu dans un cruel désespoir.

J'aurais pu dire tout cela dans quatre lignes, et peut-être plus clairement; mais j'aime quelquefois à joindre de grands mots, et à me perdre dans une période: cela me paraît plaisant. Je ne lis jamais de poëte, ni d'ouvrage d'éloquence, qui ne laisse quelques traces dans mon cerveau : elles se rouvrent dans les occasions, et je les couds à ma pensée, sans le savoir, ni le soupçonner; mais lorsqu'elles ont passé sur le papier, que ma tête est dégagée, et que tout est sous mes yeux, je ris de l'effet singu-

lier que fait cette bigarrure, et malheur à qui ça tombe! Adieu, mon cher Saint-Vincens.

Peu de jours avant que je partisse de Provence, il vint un ordre à M. d'Argens [1] d'informer sur un *crime énorme;* c'étaient là les termes de M. le Chancelier. Tu me feras plaisir de me mander les suites et le détail de cette affaire [2], si elle est venue à ta connaissance. J'ai eu cent fois la pensée de te le demander; mais elle ne s'offre jamais que quand ma lettre est cachetée, et j'allais encore l'oublier.

LETTRE VIII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Verdun, le jour des Rois (6 janvier 1740).

Qu'ai-je fait, mon cher Saint-Vincens, ou dit, qui vous ait déplu? Qu'est-ce que c'est que cette idée de me peindre un homme austère, chagrin, inquiet et farouche, qui s'ennuie toujours, et de

[1] Argens (*Alexandre-Jean-Baptiste* de Boyer d'Aguilles d'), président au parlement de Provence.

[2] Les recherches faites aux archives du parlement n'ont pu nous faire découvrir quelle était cette *affaire*, ce *crime énorme*.

mettre mon nom sous ce sombre tableau, en me parlant à moi, qui n'ai rien si à cœur que de vous paraître aimable, qui me pique de sentir l'agrément de votre commerce, et de n'avoir jamais mêlé à ce plaisir la langueur et l'ennui qui suivent l'habitude? Et qui vous a dit, s'il vous plaît, que je m'ennuierais de ce qui vous amuse? Sur quoi me condamnez-vous, et comment avez-vous pu croire de me flatter par cet endroit, sans me faire l'honneur de soupçonner, un moment, que je puisse souhaiter d'avoir des goûts conformes aux vôtres, et que je serais offensé de toutes vos distinctions?

Mais quittons ce ton de reproche : je ne veux pas même t'en faire sur la longueur de ton silence. J'aurais pourtant beaucoup à dire sur l'excuse de la campagne; mais je n'aime pas à me plaindre; cela blesse ma vanité, qui ne veut s'arrêter que sur ce qui la flatte, et qui ne veut pas voir le reste. Passons donc aux amitiés que tu me fais dans ta lettre : j'aime bien à remercier, et qu'on m'en donne l'occasion; je te remercie donc de tous les bons souhaits que tu me fais dans la nouvelle année; je voudrais bien la passer avec toi, et te voir, et te parler, pour te dire de quel cœur je m'intéresse à l'agrément et à la douceur de ta vie, combien elle influe sur la mienne, et combien je serai sensible à tout ce qui vient de toi, tant que je respirerai. Mais je ne voudrais pas te dire tout

cela en Provence; je voudrais que la scène fût ailleurs, car il y a dans mes sentiments une secrète injustice pour notre bonne patrie [1], et je sais quelqu'un dans le monde qui la pousse plus loin que moi, quoiqu'il en ait moins de raisons. Nous nous fortifions l'un l'autre dans ces sentiments, qui ne sont nullement romains; nous n'aurions jamais eu de place dans les tragédies de Corneille; mais le temps nous ramènera; il a fait bien d'autres miracles.

J'ai reçu une lettre de mon frère [2], avec la tienne : il était de retour de la campagne; il m'écrit d'Aix. Mande-moi si tu le vois, et les allures qu'il a dans le monde, et s'il mérite que tu l'aimes. Je ne

[1] Dans une lettre du 23 janvier 1739, Vauvenargues avait déjà dit à Mirabeau : « Je n'aime pas la Provence; « j'y sens trop l'opposition qui est entre mon caractère et « les mœurs de ce pays. » — B.

[2] Clapiers (*Nicolas-François-Xavier de*), dernier marquis de Vauvenargues, né à Aix, en 1719; comme son père, il fut premier consul d'Aix, et procureur de Provence (1775-1776). Par sa mort, arrivée le 16 janvier 1801 (il était alors âgé de quatre-vingt-cinq ans), la famille des Vauvenargues s'est éteinte. — Le moraliste avait encore un autre frère au moment où il écrivait cette lettre, Antoine de Clapiers, officier distingué, qui fut tué en Corse, pendant la guerre de 1741. — Enfin sa famille comptait aussi une fille, morte carmélite à Marseille. — B.

voudrais pas, cependant, qu'il le méritât trop et pour cause. Dis-moi aussi, je te prie, un mot de Ballon[1], de Saint-Marc[2], de nos anciens camarades. Mille compliments à L'Enfant[3]. Je reçus cet été une lettre de son frère, qui me prenait pour juge d'un pari, sur notre camp de Compiègne ; il avait perdu le pari, je ne fis pas de réponse : je trouvai ce moyen-là d'éluder une décision qui lui devait être contraire : conte cela au commissaire; mais qu'il nous garde le secret, parce qu'il n'y aurait qu'à payer, s'il ne nous le gardait pas.

Adieu, mon cher Saint-Vincens ; je t'aime de tout mon cœur, et t'embrasse mille fois. Je ne sais si tu pourras lire mon écriture; mande-moi ce qui en est; j'y prendrais plus de peine à l'avenir, si tu ne pouvais pas la lire.

[1] Ballon, d'une famille parlementaire de Provence, était seigneur de Saint-Julien. — B.

[2] Frère cadet de Meyronnet de Saint-Marc. Ce jeune officier appartenait à une famille qui a fourni des magistrats estimés au parlement et à la cour des comptes de Provence. — Cette famille subsiste encore. — B.

[3] Ce jeune ami de Vauvenargues était *commissaire des guerres*.

LETTRE IX.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Verdun, le 27 mars 1740.

Je me suis flatté longtemps, mon cher ami, que vous me feriez réponse, mais je vois bien que c'est à tort, et qu'il faut prendre son parti. Je vous avouerai cependant que j'ai peine à concevoir, et à porter sans murmure, la longueur de votre silence. Vous n'êtes pas, ce me semble, dans une dissipation qui puisse le justifier; vous n'êtes pas non plus accablé d'écritures, et vous seriez trop paresseux, si c'était là votre prétexte. Si ce l'était néanmoins, je ne vous le passerais pas, et je vous inquiéterais, pour vous corriger d'un défaut qui nuit beaucoup à l'amitié, et à la plupart des affaires; car la moitié des affaires ne se traitent que par lettres, et toutes les amitiés ont besoin de ce secours, lorsque l'on est séparé. Mais je ne pourrai jamais croire que ce soit votre paresse qui me fasse tout ce mal; moins encore vous soupçonner de vouloir ménager la mienne; ce soin-là serait offensant. Il

ne se passe point de mois que je n'écrive quinze lettres; c'est trop peu pour me fatiguer, et trop, mon cher Saint-Vincens, pour qu'une lettre de moins me soit un soulagement; je passe sur les liaisons d'intérêt et d'amitié qui nous engagent l'un à l'autre. Quand tout cela ne serait point, vous ne pourriez pas penser que ce me fût une fatigue de vous écrire tous les mois; voilà donc encore un prétexte qui serait bien misérable, et qui montrerait la corde. Mais je me suis aperçu, dès les commencements mêmes de notre commerce, que vous retardiez vos réponses, autant que vous le pouviez; et, dans le dernier hiver que j'ai passé avec vous, il m'avait paru aussi que vous vous éloigniez de moi; mais, comme mon empressement pouvait me tromper là-dessus, et me rendre trop difficile, je m'en défiai toujours. Depuis, ayant reçu des marques de votre amitié; je n'ai pas pu lui faire un crime de mes fausses délicatesses, et, quand vous avez éludé de faire réponse à mes lettres, je me suis toujours rassuré sur ses anciens témoignages; d'autant mieux qu'il me semblait que vous n'aviez à Aix que moi, et le commissaire L'Enfant, avec qui vous eussiez des liaisons plus intimes que ne sont celles du plaisir. Je ne pouvais donc pas comprendre que, n'ayant que deux vrais amis, vous en trouvassiez un de trop, parce que je ne conçois point qu'il y ait de douceur plus sensible

que celle de l'amitié. Je n'imagine pas non plus que vous veuillez me changer pour un autre; vous n'y gagneriez rien, ou je suis fort trompé; car si j'ai quelque mérite, il est de ce côté-là, et c'est m'humilier d'une étrange manière, que de me le contester.

Je ne sais pas cependant si j'aurais eu le courage de me plaindre : peut-être j'aurais pris sur moi de me taire encore longtemps; mais il m'est venu dans l'esprit qu'il n'était pas impossible que l'argent qu'on nous a prêté, dont vous répondez tout seul, vous fût devenu nécessaire : rien ne serait si naturel. Il y a bien de l'apparence que madame votre mère tira de votre conscience, pendant votre maladie, le secret de cette dette; elle peut souhaiter aussi que je rembourse la somme dont vous répondez pour moi; il n'y aurait rien à cela dont je fusse en droit de me plaindre; mais on ne peut pas deviner; si vous ne m'écrivez point, je ne saurai jamais rien, et je n'aurai que l'inquiétude d'un doute désagréable.

Ce n'était pas mon intention d'aller, cet été, en Provence; je comptais même, en quelque sorte, d'être encore quinze mois absent; il a passé dans ma tête d'aller, dans cet intervalle, faire une course en Angleterre, pour voir cet État florissant, pour consulter aussi les plus grands médecins du monde sur mes yeux, qui sont fort mauvais, et

sur des incommodités qui influent beaucoup sur mon humeur, laquelle est pire que mes yeux. Mais, comme les voyages coûtent, et que je suis mal à mon aise, je ne songeais point si tôt à m'acquitter avec vous; je creusais même mon esprit, pour trouver encore deux mille francs, comme vous vous souvenez bien que je faisais l'année passée. Mais mon premier soin, mon plaisir, mon unique inquiétude, c'est de satisfaire d'abord à l'amitié, à la reconnaissance; ainsi, vous n'avez qu'à parler, et à dire franchement si votre situation et vos dispositions présentes peuvent s'accorder aux miennes; car cela va devant tout, et je n'ai rien de si cher que de reconnaître, de vaincre, et d'effacer votre amitié par des témoignages sûrs de ma sensibilité. Le voyage d'Angleterre n'est qu'un projet fait en l'air, qui ne tient encore à rien, car je n'espère presque pas de pouvoir trouver de l'argent. Parlez donc, mon cher Saint-Vincens, et que rien ne vous retienne : si vous me souhaitez à Aix, je m'y rendrai vers la du fin mois d'août; là, je prendrai des mesures pour m'acquitter avec vous; j'espère que je le pourrai à votre retour de la campagne. Répondez-moi là-dessus avec toute la confiance et toute la vérité qu'exigent mes sentiments; et, quand vous m'aurez satisfait sur cet article, ne me cachez point, je vous prie, les raisons de votre silence : est-ce paresse, est-ce oubli, ou bien quelque autre

raison? Je ne comprends pas la paresse, car, quand on ne se pique pas d'écrire mieux que Voiture, ou que tant de gens d'esprit qui n'ont pas ce talent-là; quand on ne veut pas autre chose que causer, se faire entendre, puisque le reste est inutile avec les gens qui nous connaissent, et qu'il n'y a que les écoliers qui fassent de belles lettres; quand on sait, dis-je, tout cela, il me semble qu'une lettre ne peut pas coûter beaucoup. Répondez-moi donc, je vous prie, sans aucun déguisement; la vérité la plus dure vaut toujours mieux que l'artifice; l'on ne réussit que par elle, l'on ne persuade que par elle, et je vous aime trop d'ailleurs, pour que vous puissiez me tromper. Vous l'essayeriez sans fruit, n'en doutez pas, mon cher ami; mais persuadez-vous bien encore, quels que soient vos sentiments, que je n'oublierai jamais, ni tout ce que je vous dois, ni le prix de votre amitié, ni le désir continuel de vous convaincre de la mienne.

Si vous me faites réponse, adressez-la-moi à Metz, où le régiment sera dans une quinzaine de jours. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE X.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Metz, le 23 avril 1740.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher Saint-Vincens, par le même ordinaire, et si tu voulais dire la vérité, tu conviendrais qu'elles ont été écrites le même jour. Ce soin de t'excuser légèrement sur ton silence, de me dire des nouvelles, de me parler du grand froid, de dire un mot de L'Enfant, et des soirées que mes yeux t'auraient données dans ma chambre, tous ces traits-là, et beaucoup d'autres, qui sont dans ta première lettre, paraissent faits pour prévenir la mienne. Je vois que tu es grand orateur; mais je te sais très-bon gré de t'être donné cette peine, pour rassurer mon esprit; et, comme je suis défiant quelquefois jusqu'à l'excès, je soupçonne fort souvent jusqu'à mes défiances; et enfin, après bien des subtilités, je ne sais plus du tout que croire; en sorte que je doute encore si je ne me trompe point au sujet de cette lettre. Du moins ne douté-je pas des offres que tu

me fais au sujet de mon voyage [1] : je suis persuadé qu'elles sont sincères, que je pourrais, sans bassesse, les accepter, et que tu m'aimes assez pour qu'il me soit difficile d'abuser de ton amitié; mais j'ai fait espérer dans ma famille mon retour pour le mois d'août, et j'aurais bien de la peine à leur faire approuver le reste. Mais je ne saurais trop te répéter combien je suis reconnaissant et touché de ton amitié, et de la manière dont elle s'exprime : je n'ai jamais vu, ce me semble, de lettres si naturelles, si précises, si claires, si faciles que les tiennes, et si pleines de sentiment. Je pourrais te dire cela d'une manière plus polie ; mais tu croirais que c'est un compliment, et ce n'en est point un.

D'où vient que tu ne me dis pas quelle sorte de travail t'occupe pendant quatre heures, sans aucune interruption? J'ai peur que ce ne soit le droit, et que cette étude aride ne te fasse négliger celle des belles-lettres; tu ne sais pas jusqu'à quel point tu aurais pu y réussir ; nous en parlerons l'hiver prochain. Tu croiras que je te dis cela pour te regagner; ce n'est pas mon intention ; mais si tu sais quelque moyen de t'adoucir à mon égard, tu me feras grand plaisir de me l'indiquer; car il n'y a rien que je ne fasse, pour effacer l'aigreur que tu crois avoir vue dans la chaleur de mes reproches. Je te supplie, du

[1] Voir la lettre précédente.

moins, de croire qu'en t'offrant, comme j'ai fait, de m'acquitter avec toi, je n'ai jamais été fâché un seul moment de te devoir : Dieu m'a donné, pour mon supplice, une vanité sans bornes, et une hauteur ridicule par rapport à ma fortune; mais je ne suis pas assez sot pour la placer aussi mal. J'ai toujours regardé comme un bien d'avoir des marques indubitables de ton amitié; bien loin qu'elles m'aient été à charge pendant ces froideurs apparentes, elles m'en ont consolé; et je m'estimais [1] heureux de trouver cette ressource contre mes tristes soupçons. Je te jure, mon cher Saint-Vincens, que je dis vrai; ne me fais point l'injustice de douter de ce sentiment; ce serait trop me punir, et tu dois tout oublier; je te le demande à genoux, et t'embrasse de tout mon cœur.

Mande-moi s'il est nécessaire de mettre au-dessus de tes lettres *M. de Saint-Vincens fils;* j'ai tant de peur qu'elles ne tombent dans les mains de Monsieur votre père, que je ne crois pas qu'on puisse prendre trop de précautions.

[1] Je *m'estimais*, telle était la leçon du manuscrit du Louvre; l'édition de 1857 dit à tort *m'estimerais.* — B.

LETTRE XI.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Metz, le 4 juin 1740.

Je suis persuadé, mon cher Saint-Vincens, de la sincérité de tes offres; elles me touchent aussi très-véritablement. Comme je ne suis point aimable, j'ai peine à me croire aimé; cela jette quelquefois des ombres dans mon esprit; mais la franchise [1] et la naïveté de tes paroles les écarte et les dissipe. Je suis charmé que tu sentes aussi la vérité de mon amitié; tu ne pourrais pas, du moins, si tu ne la sentais pas, me dire rien de plus agréable; mais pourquoi en douterais-tu? tout sert à t'en assurer.

Je songe, avec bien du plaisir, à celui que j'aurai de te voir cet hiver; j'espère, mon cher Saint-Vincens, que rien ne m'en distraira : je profiterai des moments que je pourrai passer avec toi; il me semble que nous ne nous serons jamais assez vus, ni bien connus. Il est vrai que je ne renonce

[1] *La franchise.* L'édition de 1857 omet ces deux mots.

point à l'Angleterre; je n'achèverai pas ma vie, si je puis, sans l'avoir vue; cependant le goût des voyages ne me possède plus tant, la fatigue, la dépense, l'ignorance des langues, et bien d'autres pensées me refroidissent tous les jours. Ce que tu me mandes de M. Bristol[1] lui fait beaucoup d'honneur, mais tes réflexions sont fort bonnes : cela en fait aussi à sa patrie, et l'on n'en use point ainsi en France. Il y a ici beaucoup de Provençaux; l'on écrit à M. de Bras[2] que l'église des Grands Carmes[3] s'est écroulée soudainement. Ce temple avait été bien profané; si ses ruines eussent englouti les gens de *la belle messe*, cela viendrait bien à propos; car il y a bien du temps qu'on n'a vu de

[1] Gentilhomme anglais.

[2] Bras (*le chevalier de*), de la famille des Villeneufve, barons d'*Ansouis* et de *Bras;* famille éteinte aujourd'hui, s'est rendu célèbre par ses bons mots. — Un jour, d'Anthoine-Venel, fils d'un conseiller à la cour des comptes de Provence, ayant osé dire en présence de M. de Richelieu que la mère de Bras était morte d'amour, celui-ci lui répondit : « Monsieur, ma mère a été bien malheureuse; « chacun sait que la vôtre en vit. » — B.

[3] L'église des Grands Carmes, à Aix, avait été bâtie en 1359. — La *belle messe* s'y disait à l'heure de midi; elle était un lieu de rendez-vous pour les *aimables* d'alors. — Ce que Vauvenargues entend en disant qu'*elle avait été bien profanée*, se peut répéter de nos jours touchant les *belles messes* des grandes villes. — B.

miracle, et celui-ci serait fort bon; mais les choses n'arrivent pas toujours comme elles devraient arriver. Cela ne te choque-t-il pas?

Adieu, mon cher Saint-Vincens, je t'embrasse de tout mon cœur; les sentiments que j'ai pour toi ne finiront qu'avec ma vie.

LETTRE XII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Vauvenargues, le 17 octobre 1740.

J'ai été au désespoir, mon cher Saint-Vincens, que nous n'ayons pas pu nous voir à Aix, et que vous ne soyez point venu à Vauvenargues, comme vous me l'aviez promis. Il y a bien loin d'ici à la fin de novembre; je ne serai peut-être plus ici; mais, enfin, si je n'y suis plus, nous nous retrouverons à Aix; j'en meurs d'envie, je vous jure; je ne songe qu'à cela, et je ne fais de fonds, pour cet hiver, que sur notre commerce et sur le charme de votre amitié.

Il est vrai que j'ai trouvé très-bonne compagnie à Mirabeau; je ne m'y suis point ennuyé; j'aurais eu grand tort autrement. Monclar est venu passer

cinq ou six jours avec nous ; il est fort aimable, vous le connaissez; j'ai été charmé de le connaître : il faudra que vous m'aidiez à me lier avec lui, c'est une obligation que je veux vous avoir. Demandez-lui ce qu'il pense de son ancien camarade; je parle de M. Le Franc [1]; il le connaît mieux que moi, ils ont fait leurs classes ensemble; ils ont été fort amis; je crois penser sur Le Franc à peu près comme Monclar; je fais cet honneur à mon jugement. Mais parlons de vous, mon cher ami; qu'est-ce que c'est que cet ennui dont vous êtes dévoré, cette *langueur, ces images mêlées de charme et de peine, ces insomnies accablantes, ce sommeil interrompu, et ces réveils pleins d'horreur?* Mon cher Saint-Vincens, il faut vous expliquer; j'ai peu de pénétration, il faut m'ouvrir votre cœur; je souffre de vous savoir si triste et si agité. Vous vous louez quelquefois de votre tempérament; vous ne me l'aviez jamais montré d'un côté si difficile; je veux savoir la cause de ces nouveautés, et vous n'aurez point de repos, que vous ne m'en ayez instruit; vous connaissez la noirceur de l'esprit qui me domine; cela doit vous encourager.

[1] Le Franc de Pompignan, né le 10 août 1709; le jeune poëte était connu par sa tragédie de *Didon* (1734); et par la petite comédie satirique des *Adieux de Mars* (1735). — B.

Ma santé se fortifie depuis que je suis ici; les eaux de Vals [1] m'ont fait du bien, et je m'arrache à moi-même autant qu'il dépend de moi, pour tromper les inquiétudes qui suivent la réflexion; mais votre confiance, mon cher Saint-Vincens, vos lettres, votre amitié, les charmeront sans effort. Ne me négligez donc pas, je vous supplie; ne vous cachez pas de moi; laissez-moi voir votre cœur; point de tours, point de mesure, point d'ouverture à demi; je n'en aurai jamais pour vous, vous lirez toujours jusqu'au fond, lorsque vous voudrez y lire, et cette communication de sentiments fera le bonheur de ma vie.

Adieu, mon cher Saint-Vincens.

LETTRE XIII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Vauvenargues, le 3 novembre 1740.

Je suis touché et persuadé, mon cher Saint-Vincens, de l'intérêt que vous prenez à ma santé;

[1] Bourg du Vivarais (Ardèche); la contrée abonde en sources minérales. — B.

il est vrai qu'il manquait quelque chose au plaisir que j'ai de la voir rétablir, je l'ai senti en lisant votre lettre, et j'ai fait l'expérience de tout ce que l'amitié peut ajouter de douceur et de sensibilité aux joies les plus naturelles.

En vérité, mon cher Saint-Vincens, rien n'est parfait sans l'amitié, rien n'est entier, rien n'est sensible; je plains ceux qui la négligent, et qui ne veulent chercher leur bonheur que dans eux-mêmes. Il y a des moments de force, des moments d'élévation, de passion et d'enthousiasme, où l'ame peut se suffire, et dédaigner tout secours, ivre de sa propre grandeur : le philosophe dont vous me parlez[1] ne voulait tromper personne, en bravant des douleurs aiguës; son esprit, possédé du charme et du goût de la vertu, ne les sentait presque pas; il était dans une espèce de délire, qui affaiblissait le sentiment de tous ses maux, et il ne croyait pas même que c'en fussent de réels, dans le temps qu'il les surmontait, qu'il conservait son courage, et qu'il était embrasé d'un sentiment bien plus vif, bien plus pur, bien plus ardent; mais si on l'eût interrogé une heure après, il n'aurait peut-être pas répondu de même. Le feu de l'orgueil, de la gloire, se consume bientôt lui-même, lorsqu'il ne

[1] Origène, célèbre docteur de l'Église, né à Alexandrie en 185.

tire point de nourriture du dehors : il tombe, il périt, il s'éteint; et alors, mon cher Saint-Vincens, l'homme éprouve de la douleur; il en reconnaît le pouvoir, et ne trouve au dedans de lui que ce vide épouvantable que vous avez éprouvé. Les hommes, mon cher Saint-Vincens, ne font qu'une société, l'univers entier n'est qu'un tout, il n'y a dans toute la nature qu'une seule ame, un seul corps; celui qui se retranche de ce corps fait périr la vie en lui, il se sèche, il se consume dans une affreuse langueur; il est digne de compassion. Mais quelle bouffée de philosophie, quelle ridicule abondance!

Mon cher Saint-Vincens, je suis charmé que vous soyez revenu de vos anciennes erreurs; vous m'avez fait grand plaisir de dissiper les fantômes que vous m'aviez présentés; votre dernière lettre me tenait en peine; je me réjouis, de tout mon cœur, de vous voir rendu à vous-même et à votre état naturel. Mais j'ai autre chose à vous dire, et c'est pour cela même que je vous réponds avec tant d'exactitude et de précipitation : vous savez que mon père est ici, depuis trois mois; il y avait six ans qu'il n'y avait couché; aujourd'hui il s'y trouve bien, il se propose d'y passer l'hiver, il l'a dit depuis quelques jours. Cette résolution m'effraye, mon cher Saint-Vincens, et m'en a fait prendre une autre; j'ai envie de m'en aller à Paris, et de me dérober incessamment à ce séjour solitaire. Je

n'aurai pas grand plaisir à Paris; c'est un pays que je ne connais point, et d'une grande dépense; mais j'y ferai, si je puis, des remèdes pour mes yeux; il y a longtemps que j'en ai envie, ils sont fort affaiblis, et ma vue m'est fort précieuse. Je ne saurais supporter, d'ailleurs, la solitude et l'ennui d'un hiver à la campagne.

Mais, comme je ne saurais faire agréer ce sentiment dans ma famille, si je demande pour Paris tout l'argent qui m'est nécessaire, je voudrais bien, mon cher Saint-Vincens, pouvoir trouver deux mille francs à emprunter, à constitution de rente, ou de quelque autre façon. Vous connaissez mieux les routes et les souterrains que moi; vous me feriez grand plaisir de me prêter vos lumières. A qui puis-je m'adresser? quel notaire, quel marchand, quelle espèce d'homme, enfin, peut me rendre ce service? Croyez-vous que M. de La Garde [1] en soit capable? Qui pourrais-je employer auprès de lui? Par qui faire rendre une lettre? Mon cher Saint-Vincens, c'est peut-être vous demander trop, et votre amitié sera blessée que je lui demande des moyens de m'éloigner de son commerce, et de

[1] Thomas (*Henri de*), marquis de la Garde, baron de Cipières, seigneur de Villeneuve-Loubet, conseiller au parlement de Provence, jouissait d'une grande fortune et n'avait pas d'enfants. — B.

mettre entre nous cette longue distance : mais vous pourriez, mon cher Saint-Vincens, lever ce fâcheux obstacle.

Vous n'avez jamais été à Paris; vous devez en avoir envie; vous n'y avez pas de connaissances, et je n'en ai pas non plus; ne pourrions-nous pas à merveille faire le voyage ensemble? Nous nous tiendrions compagnie, nous ne nous quitterions pas; nous irions beaucoup au spectacle, que vous aimez comme moi, et, enfin, nous vivrions l'un l'autre en paix et en liberté. Je ne sais si mon amitié me flatte trop là-dessus, mais j'ose espérer de la vôtre que le projet dont je parle n'aura rien qui lui déplaise, et je serai au désespoir, s'il manque par des raisons étrangères à nos désirs. Répondez-moi, je vous prie, mon cher Saint-Vincens, le plus tôt que vous pourrez; je voudrais pouvoir partir au commencement de décembre; nous n'avons pas de temps à perdre, il faut un peu se presser. Mais du secret, je vous supplie; j'ai déjà parlé à ma mère[1] de ma résolution, mais je ne veux pas que mon père en soit instruit, si elle ne réussit pas. Ne signez pas votre lettre, et ne datez que du jour. Je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] Bermond (*Marguerite de*), fille de François de Bermond, seigneur de la Galinière et de Pennafort, conseiller au parlement de Provence. — B.

LETTRE XIV.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Vauvenargues, le 8 novembre 1740.

Je n'ignore pas, mon cher Saint-Vincens, la difficulté qu'il y a de trouver de l'argent dans ma situation; je l'ai prévue : mais je suis si ardent et si opiniâtre à suivre mes caprices, et mon voyage est si bien décidé, que le défaut de finances n'en pourra peut-être pas arrêter l'exécution; enfin, je ferai tout ce que je pourrai, je me servirai de vos conseils, et je ne négligerai rien pour surmonter les obstacles. Vous, de votre côté, mon cher Saint-Vincens, vous me ferez grand plaisir d'écrire à votre notaire[1] et de me donner toutes les ouvertures qui s'offriront à votre esprit. Je ne connais pas une ame à Marseille, il n'y a rien à espérer par là. Peut-être que M. Carnaud[2] ne me refuserait pas, si je m'adressais à lui; vous pensez fort bien là-dessus; mais cette démarche me coûterait trop,

[1] Maître Jean.

[2] Riche commerçant d'Aix.

et j'y ai une répugnance que je ne pourrais pas vaincre. Voilà donc deux voies bien fermées : nous en chercherons quelque autre, le besoin m'inspirera ; mais vous vous moquez de moi, quand vous parlez des ressources que j'ai pour la persuasion. Mon cher Saint-Vincens, je ne sais si j'ai donné lieu à cette plaisanterie ; il échappe quelquefois à l'amour-propre, dans la liberté de l'amitié, des vanités bien grossières : si cela m'est arrivé, oubliez-le, je vous prie, ne me le reprochez plus, je vous en fais des excuses, je me mets entre vos mains ; vous auriez mauvaise grâce, après ce retour sincère, de ne pas me pardonner.

Mais vous-même, mon cher Saint-Vincens, n'avez-vous pas besoin de ma propre indulgence? Je vous fais part d'un projet, je vous propose d'y entrer, je vous découvre mon cœur, je me livre, je me flatte ; et vous, au lieu de répondre à toutes mes espérances, vous me parlez du projet, sans dire un seul mot de vous. Dois-je prendre ce silence, mon cher Saint-Vincens, pour un refus, pour une indétermination, ou pour un consentement, au cas que j'aie le bonheur de trouver ce que je cherche? Éclaircissez-moi là-dessus, je ne doute point de votre cœur, de votre sincère amitié ; eh! le moyen d'en douter! mais il importe à ma joie et à ma tranquillité de savoir si nous pourrons passer notre hiver ensemble, ou si cela ne se

peut; vous ne me soupçonnez pas de la moindre inquiétude sur un intérêt si sensible; vous ne répondez pas un mot; en vérité, j'en suis blessé. Justifiez-moi tout cela; je meurs d'impatience, mon cher Saint-Vincens, d'être instruit de vos raisons, et vous embrasse, en attendant, de tout mon cœur.

LETTRE XV.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Vauvenargues, 20 novembre 1740.

Je suis persuadé, mon cher Saint-Vincens, que vous me rendez justice, et je reprends mes reproches; ils n'étaient pas bien fondés; mais je sens avec déplaisir les obstacles qui nous traversent, et qui renversent mon plan. Il m'est agréable qu'ils ne viennent pas de vous; cela flatte mon chagrin, et soutient mes espérances; le succès n'en est pas si loin, puisque vous vous y intéressez. Et quoi! serait-il impossible d'obtenir l'agrément de M. votre père? Ne pourrait-on pas aisément lui faire entrevoir un mariage? Il entrerait dans cette idée; elle doit toucher sa vieillesse, et sa tendresse pour

vous. Enfin, mon cher Saint-Vincens, il faut insister, tâter, se retourner en tout sens. Ne répandez pas, je vous prie, ce que je vous ai proposé; je serais fort fâché d'annoncer mon voyage, s'il était sans exécution.

Vous trouverez, sous ce pli, une lettre pour M. Jean[1], il vous rendra compte de celle que j'ai écrite au marquis de la Garde[2], et de son inutilité. Il faut qu'il vous communique tout ce qu'il fera, et que tout passe par vous, parce que notre commerce ne doit pas être suspect, et que le sien le serait.

Je ferai tout mon possible pour aller à Aix, à la fin de la semaine; mais j'espère que vous m'écrirez encore, et je vous écrirai aussi; il faudra que vous envoyiez vos lettres le matin, sur les onze heures, à la maison[3]; il y a une servante, qui les

[1] Le notaire déjà nommé ci-dessus, p. 297. — B.

[2] L'objet de cette lettre est clairement indiqué ci-dessus, p. 295. — B.

[3] Cette maison, située près de la place du marché, subsiste encore en partie : on s'étonne que la ville qui a élevé des statues à *Siméon* et à *Portalis*, n'ait pas eu la pensée de désigner, au moins par une inscription, la maison où sont nés deux de ses enfants qui ont le mieux mérité d'elle : Vauvenargues le père, par sa conduite héroïque durant la peste qui, en 1720, désola Aix; et Vauvenargues le fils, par son génie. — B.

recevra, et qui me les fera tenir le soir, par les gens de Vauvenargues.

Il n'y a que deux lieues d'ici à Aix, mais je n'ose vous proposer de venir : la maison est pleine de monde ; toute la famille s'y trouve, père, mère, frère, sœur, grand'mère ; cela vous ennuierait trop. D'ailleurs point de chambre meublée ; il faudrait que vous couchassiez entre les quatre murailles, comme dans la canicule. Cependant, si vous étiez homme à ne pas craindre une mauvaise nuit et un méchant souper, cela avancerait notre entrevue de quelques jours. Vous ferez tout pour le mieux.

Ce qu'il y a de plus avisé pour l'emprunt qui me regarde, c'est de battre à plusieurs portes, de savoir qui a de l'argent, et de sonder tout le monde ; pauvres, riches, domestiques, vieux prêtres, gens de métier, tout est bon, tout peut produire ; et, si l'on ne trouvait pas dans une seule bourse tout l'argent dont j'ai besoin, on pourrait le prendre en plusieurs, et cela reviendrait au même. J'ai eu quelque pensée sur M. d'Oraison[1] : il a un fils, qu'il voulait mettre au régiment du Roi ; je le défie de l'y faire entrer, à qui que ce soit qu'il s'adresse ; mais il est riche, il a des amis ; cela ne le touchera guère ; il trouvera bien à le placer. Cependant s'il

[1] Famille éteinte dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

persistait à le vouloir avec nous, je le prendrais bien sur moi, et je lui tiendrais parole; mais comment lui dire cela, comment même l'en persuader? Il est encore venu dans mon esprit qu'il a des filles, et que je pourrais m'engager à en épouser une, dans deux ans, avec une dot raisonnable, s'il voulait me prêter l'argent dont j'ai besoin, et que je ne le rendisse point, au bout du terme que je prends. Mais comme il est impossible à un fils de famille de prendre des engagements de cette force, c'est une proposition à se faire berner, et très-digne de risée[1]. Il faudra voir cependant s'il n'y a point de milieu : et, si l'on ne peut rien tirer de tout cela, nous nous tournerons ailleurs.

Adieu, mon cher Saint-Vincens.

Je change d'avis, mon cher Saint-Vincens, et ne mets pas sous ce pli la lettre de Jean.

[1] Vauvenargues a eu le bon esprit de ne pas donner à cette lettre plus de valeur qu'elle n'en mérite, en s'abstenant de la signer.

LETTRE XVI.

VAUVENARGUES AU MARQUIS DE VILLEVIEILLE[1].

A Aix, le 5 décembre 1740.

Je savais bien, mon cher Villevieille, lorsque vous me promîtes de m'écrire, que ce n'était là qu'un discours, et que vous n'en feriez rien ; mais vous ne saviez pas, je crois, que je vous écrirais,

[1] Le *marquis* de Villevieille, que ses camarades au régiment du Roi avaient surnommé le *baron*, a entretenu une correspondance suivie avec Vauvenargues, dont les lettres paraissent avoir été détruites pour la plupart. — Le marquis de Villevieille fils, que nous avons connu bibliothécaire à Sainte-Geneviève, et qui est mort à Paris, le 11 mai 1825, avait sauvé de la destruction les quatre autographes devenus aujourd'hui la propriété de M. Dentu. Nous lui avons entendu dire : « Que Vauvenargues avait « adressé à son père beaucoup de lettres fort intéressantes ; « mais qu'elles avaient disparu, et qu'il était de tradition, « dans sa famille, qu'elles avaient été volées par une espèce « de bel-esprit, qui se faisait, dans l'occasion, honneur de « celui de Vauvenargues, et qui, après l'avoir pillé au « profit de sa correspondance particulière, anéantissait les « autographes. » — B.

et que je dérangerais vos volontés paresseuses par cette importunité. Vous devinez encore moins le sujet de cette lettre : vous croyez que c'est pour écrire et pour vous dire des riens ; vous vous trompez en tout cela.

Je pars demain pour Paris ; je pars quasi sans un sol ; je me suis laissé amuser par deux notaires, à qui j'avais écrit de la campagne, et qui n'ont rien fait pour moi, et il m'est venu en pensée que vous, qui avez le malheur d'être rongé de procès, et de nager dans le dérangement par les arrangements de Monsieur votre père, vous pourriez peut-être cependant, par quelque hasard, vous trouver en meilleur état que je ne vous ai quitté, et à même de me prêter cent pistoles, jusqu'au 1er juin. Voilà une proposition où vous ne vous attendiez pas, et qui est faite pour un banquier, ou telle autre espèce de gens; mais je vous la fais avec confiance, mon cher Villevieille, et voici mon raisonnement : « S'il est en état de me prêter, ai-je dit, il le fera « avec plaisir ; il ne faut rien perdre par sa faute, « il n'en coûte rien de s'éclaircir ; et s'il n'est pas « en état, il ne se fera pas une peine de me refuser, « persuadé que je n'ai pas le cœur si bas, que je « voulusse qu'il s'incommodât pour cela. » Mon raisonnement est fort juste ; je serais au désespoir que vous me soupçonnassiez d'avoir d'autres sentiments, et que mon amitié, dont vous ne faites pas

déjà grand compte, vous devînt encore à charge[1], et s'éblouît là-dessus. Ainsi, voilà qui est tout dit.

Vous serez peut-être curieux de savoir ce que je vais faire à Paris : mon cher Villevieille, je vais m'y ennuyer, comme je fais souvent ailleurs, car je n'y ai pas de connaissances, et j'y aurai fort peu d'argent : mais comme je m'ennuierais beaucoup ici, je n'ai rien à perdre de ce côté-là, et j'y gagnerai peut-être, de celui de ma santé. Ce n'est pourtant pas là l'avis de mes parents; ils disent que j'ai engraissé en Provence, que je vais perdre tout cela à Paris, et que ma santé n'est qu'un prétexte pour m'éloigner d'eux. Quoi qu'il en puisse être, mon cher Villevieille, je vis dans une inquiétude qui ne me permet pas de rester en place, et il faut absolument que je me tire d'ici. J'ai passé presque tout mon temps à la campagne, depuis que je vous ai quitté, au milieu d'une famille qui n'est pas riante, et où tout est peint en noir. Mandez-moi si vous êtes à Montpellier : je vous enverrais un état de mes infirmités, pour montrer à vos médecins[2].

[1] On ne rapprochera pas sans intérêt cette phrase de celle qui termine le XIVe *Caractère* (THYESTE, ou *la Simplicité*), tome II, p. 173, où, sous un nom d'emprunt, Vauvenargues se peint lui-même. — B.

[2] La faculté de médecine de Montpellier avait alors la plus grande réputation.

Voici mon adresse à Paris, en attendant que j'y sois logé : *Chez M. Étienne Boyer, cul-de-sac rue Quincampoix.* J'y arriverai du 15 au 20.

Adieu, mon cher Villevieille ; vous devinez bien mon nom [1], et mes sentiments pour vous.

LETTRE XVII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 18 janvier 1741.

L'archidiacre de l'église cathédrale de Sisteron, mon cher Saint-Vincens, à qui j'avais demandé cent pistoles, m'a mandé qu'il ne pouvait m'offrir que cent écus, et qu'il était bien fâché que... etc. Je lui réponds qu'il me fera plaisir de me prêter cette petite somme, et que je le prie de te l'envoyer. Tu retiendras là-dessus, mon cher Saint-Vincens, les cent livres que je devais t'envoyer de Paris, selon nos conventions, et tu m'enverras le reste par la première occasion, il ne faut pas que cet argent passe par les mains de Carnaud ;

[1] La lettre n'est pas signée.

tu sais là-dessus mes raisons, je ne les répéterai pas.

J'ai écrit à Gautier[1], il y a cinq ou six jours, et je lui mandais que je t'écrirais par le premier courrier; mais ma paresse, et ton exemple, m'ont mené jusqu'à ce moment; c'est un reproche qui nous touche tous les deux. Il ne m'arrivera pas, dorénavant, d'avoir des excuses à te faire sur pareille chose; mais je ne veux pas non plus avoir à me plaindre de toi. Écris-moi donc plus souvent, donne-moi de tes nouvelles, quand ce ne serait qu'un mot, et sois fortement persuadé que rien ne m'est plus sensible que ton amitié. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Il n'est pas nécessaire que tu te presses beaucoup pour m'envoyer les deux cents livres de M. Thoinon, qui est l'archidiacre en question; et s'il y avait espérance de trouver ailleurs une somme plus considérable, tu ferais bien de garder celle-ci, pour envoyer le tout ensemble. Cela n'aurait pas l'air si misérable.

[1] Déjà nommé. Voyez ci-dessus, p. 263.

LETTRE XVIII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 16 février 1741.

Vous n'avez pas bonne grâce, mon cher Saint-Vincens, de vous plaindre de ma paresse, étant en arrière avec moi, et vous êtes encore moins fondé à prendre mon silence pour un refroidissement: je ne puis pas croire, mon cher Saint-Vincens, que vous m'ayez fait ce tort-là; vous ne le croyez pas vous-même; consultez-vous, je suis sûr que vous n'y avez pas pensé; il n'est pas possible même qu'il soit né dans votre esprit le plus léger soupçon, et il n'y a rien de sérieux dans votre lettre. J'avouerai bien que j'ai tort de ne vous avoir point écrit; j'ai prévenu vos reproches, et je m'en suis fait moi-même; mais ces retours regardaient ma paresse; je n'en ai jamais eu à faire sur mon amitié : enfin, oublions tout cela, et soyons, à l'avenir, plus sincères et plus exacts.

Je suis prêt à quitter Paris. Ma santé s'y trouvait bien, du moins à plusieurs égards; j'y menais une vie douce, je m'y serais amusé, si j'y avais eu

plus d'argent; mais la misère commençait à m'inquiéter et à troubler mon repos, et, enfin elle me chasse, et je tâche de la fuir. Je m'en retourne donc à Metz; j'y serai dans quatre jours, et j'y attendrai impatiemment vos lettres et vos excuses, car vous m'en devez aussi, cela n'est pas douteux.

Vous m'avez fait grand plaisir de me mander tout le bien que l'on vous a dit de moi : c'est une marque qu'au moins l'on connaît notre amitié; et que puis-je désirer après cela? Ne suis-je pas trop heureux? Cependant, je vous assure que c'est là le moindre fruit que je puisse retirer d'une si chère amitié; elle fait tout le charme de ma vie, et rien ne pourra jamais la rendre plus considérable, ou plus précieuse à mes yeux. Cela part du fond du cœur.

Vous avez fort bien fait de ne pas montrer ma lettre à La Boulie[1]; j'y aurais aussi du regret; vous auriez mieux fait encore de m'empêcher de prendre son laquais, car c'est le plus sot[2] de tous

[1] Déjà nommé dans la lettre III, ci-dessus, p. 263. Ce jeune ami de Vauvenargues et de Saint-Vincens appartenait à une famille parlementaire d'Aix, qui a fourni des hommes distingués au barreau, et dans les assemblées législatives de nos jours. — B.

[2] Ce laquais n'est assurément pas celui auquel Vauvenargues a consacré sa 437e *Maxime posthume;* voyez ci-dessus, p. 245.

les hommes, et j'en suis rassasié. Continuez, je vous prie, à me mander les nouvelles de notre bonne patrie : j'étais instruit du détail des morts dont vous me parlez, mais ces choses-là prennent encore un intérêt entre vos mains, et elles m'ont fait plaisir. Adieu, mon cher Saint-Vincens.

— Si l'on t'a remis l'argent dont je te parlai dans ma dernière lettre, et que tu manques d'occasion pour me le faire tenir, tu n'as, mon cher Saint-Vincens, qu'à le remettre à Carnaud, lui dire que ce sont des commissions que tu m'a données ici, et lui demander une lettre de change sur Paris, de deux cents livres, que tu m'enverras à Metz, où je trouverai des gens qui voudront bien l'acquitter.

LETTRE XIX.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Metz, le 27 mars 1741.

Je suis persuadé, mon cher Saint-Vincens, de l'intérêt que vous prenez à la perte que j'ai faite, et je n'en puis pas douter. Si vous aviez connu

mon frère [1], vous l'auriez regretté aussi, et vous comprendriez encore mieux l'excès de notre affliction; car il avait des qualités qui pouvaient le faire aimer : un sens droit, un très-bon cœur, un naturel très-sensible pour tous ceux de sa famille, et capable d'amitié et de beaucoup de vertus. Tout cela ne paraissait point : il ne savait rien affecter, il n'avait aucun des dehors qui préviennent d'abord le monde; il ne s'en souciait point. On l'aurait trouvé trop simple, trop nu, trop froid, trop modeste parmi de certaines gens; mais cela venait en lui d'un fonds de modération, de bonté, de vérité, qui devait lui attacher les gens qui le connaissaient, et qui l'aurait fait estimer de tous ceux qui ont assez d'esprit pour sentir le naturel, et en connaître le prix. Enfin, mon cher Saint-Vincens, je l'aimais sensiblement, et il m'aimait bien aussi. Il y avait entre nous une grande ressemblance de visage [2], et nos caractères se convenaient parfaite-

[1] Vauvenargues avait deux frères. Antoine de Clapiers, le puîné, dont il est ici question, capitaine au régiment de Flandre, venait d'être tué en Corse au moment où cette lettre a été écrite. — Le plus jeune, Nicolas-François-Xavier de Clapiers, dernier marquis de Vauvenargues, est mort en 1801, à l'âge de 85 ans : comme son frère puîné, il avait servi dans le régiment de Flandre, dont il était sorti avec le grade de capitaine. — B.

[2] C'est sans doute cette grande ressemblance qui a dé-

ment. J'ai été pénétré de sa mort, et comme si je ne devais point mourir moi-même, et comme si j'eusse dû jouir de sa vie, de son amitié, et de son bon caractère, pendant une éternité. Mais c'est bien abuser, mon ami, de la bonté de votre cœur, que de vous entretenir si tristement. Je vous suis très-obligé des nouvelles que vous me donnez de ma famille, et de l'inquiétude que vous me marquez pour ma santé; elle est bien, à plusieurs égards; je n'en suis pas mécontent, et j'espère que la belle saison la remettra tout à fait.

Adieu, mon cher Saint-Vincens.

LETTRE XX.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Metz, le 17 mai 1741.

Je ne suis point surpris, mon cher Saint-Vincens, que Saint-Marc[1] ait été plus heureux que moi; cela est très-naturel, et je ne comprends pas que

cidé le statuaire Ramus à doter la ville d'Aix d'un fort beau buste en marbre qui se voit à la bibliothèque Méjanes.

[1] Meyronnet de Saint-Marc. Voir ci-dessus, p. 259.

vous pensiez que je puisse m'en plaindre. Je n'ai pas besoin d'argent, pour le présent, je dis besoin; mais comme il ne m'arrive pas de me trouver sans quelque idée de dépense, quand il se présentera des occasions d'emprunter, je ne les refuserai point, bien loin de là. A l'égard du passé, je n'y songe pas du tout, et je vous suis trop obligé, mon cher Saint-Vincens, des retours que vous faites là-dessus, et sur nos mauvais succès.

Je ne suis pas moins sensible à l'inquiétude où vous êtes au sujet de ma santé : les douleurs que j'avais à Aix sont fort augmentées depuis lors; je me suis mis au lait pour toute nourriture, il y a trois semaines environ; mais cela n'opère point. On m'a ordonné les eaux de Plombières, je m'y en vais : ce voyage sera d'un mois, et puis, je reviendrai à Metz. Vous pouvez, mon cher Saint-Vincens, m'y adresser toujours vos lettres; on les retirera avec soin, si je ne suis pas de retour. Mandez-moi, je vous prie, ce que fait mon frère[1], et comment il se comporte, si vous en êtes content; je vous demande, mon cher Saint-Vincens, votre amitié pour lui, ou, tout au moins, vos conseils. Vous n'avez pas d'ami au monde qui vous soit plus tendrement attaché que je ne le suis.

[1] Nicolas-François-Xavier.

LETTRE XXI [1].

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Wietta [2], le 13 janvier 1742.

Il me semble, mon cher Saint-Vincens, que vous faites comme de certaines gens, qui, voyant qu'ils ont quelque tort, et n'en voulant pas convenir, commencent par se fâcher. Vous avez toujours été en arrière avec moi, et vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre, et vous vous plaignez cependant de mon silence, comme si vous m'aviez écrit. Si vous prenez ce tour pour me le faire croire, cela n'est pas bien : toutes les finesses sont mauvaises en amitié, et je croirais même qu'il n'y

[1] Nous ne connaissons aucune lettre de Vauvenargues écrite durant les six derniers mois de l'année 1741. En quittant Plombières, à la fin de juin, il partit pour la Bohême, devenue le théâtre de la guerre dite de la *Succession d'Autriche*. — B.

[2] A ce nom, que nous ne trouvons dans aucun dictionnaire de géographie, il faut sans doute substituer celui de *Vietach* sur le Regen, affluent du Danube, dans lequel il se jette près de Ratisbonne.

en peut entrer, si je ne voyais tous les jours des choses fort incompatibles, et qu'on ne saurait expliquer. Il faut glisser là-dessus, car, sur de certaines matières, on ne peut rien dire de bien; il vaut mieux les abandonner.

Je vous suis très-obligé de l'intérêt que vous prenez à ma santé : elle n'est pas bonne, depuis quelque temps, mais il n'en faut pas parler; cela donnerait de l'inquiétude à ma famille, et je serais fâché que l'on me sût malade, avant que je sois à portée de me rétablir; j'espère que cela ne tardera pas. On nous fait espérer notre retour à Prague, à la fin de ce mois, et je n'y vois plus d'obstacle; les choses tendent à leur fin. Vous savez comme elles ont été conduites jusqu'à présent; cela me dispense de vous rendre compte de notre campagne, qui n'est pas intéressante, et sur laquelle, d'ailleurs, je ne vous crois pas curieux.

On m'a écrit, dans son temps, que vous aviez mené mon frère à la campagne; j'en ai été fort aise, par plusieurs raisons, et vous en remercie; vous ne sauriez m'obliger davantage que d'avoir quelque bonté et quelque amitié pour lui.

Adieu, mon cher Saint-Vincens; dès que nous serons à Prague[1], je verrai de prendre quelque

[1] Vauvenargues y rentra le 2 mars; voir la lettre suivante.

arrangement pour le mois de mars[1]. Je n'ai pas été à portée de cela jusqu'à présent; j'espère que je le pourrai à Prague.

Adieu, encore une fois, je ne vous fais point de compliments sur la nouvelle année; je me flatte encore que je n'en ai pas besoin, et que cela est au-dessous de notre amitié.

LETTRE XXII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Prague, le 14 mars 1742.

Il m'en coûte trop, mon cher Saint-Vincens, quand j'accuse votre amitié de froideur ou de négligence, pour souhaiter de l'en convaincre : je serai toujours charmé d'avoir tort, en de semblables occasions, et vous me trouverez toujours très-disposé à vous croire. Je prends de la même manière tout ce que vous m'écrivez au sujet de ma santé; il ne m'est pas possible, mon cher Saint-Vincens, de douter de l'intérêt que votre cœur y

[1] Échéance des intérêts de la somme dont Saint-Vincens répondait pour Vauvenargues.

veut prendre, et le mien est ému de cette persuasion. N'ayez plus, mon cher ami, cette inquiétude pour moi; je suis bien remis, grâce à Dieu; de sorte qu'à mes jambes près, qui méritent peu d'attention, je me porte mieux que jamais. Je n'ai reçu votre lettre que le 2 mars, qui est le jour de notre arrivée à Prague; je ne vous dirai pas ce que nous avons fait jusqu'alors; vous l'avez su, si vous l'avez voulu. A parler naturellement, nous n'avons rien fait de bien; la campagne a été dure, à cause de l'hiver; mais il est heureux que cela nous attire quelque pitié. Adieu, mon cher Saint-Vincens, je ne réponds rien à ce que vous me dites sur les intérêts de mars; le moyen d'y répondre comme je voudrais? Je profite du délai que vous me donnez; mais je trouverai bientôt, j'espère, quelque arrangement, pour n'en pas abuser[1].

[1] Plus de dix mois vont s'écouler avant que Vauvenargues puisse donner des marques de sa bonne volonté, et entretenir l'échange de ses lettres avec son ami. Les événements de la guerre s'y opposent. Le général Lobkowitz, battu par les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle, dans le combat de Sahai, livré le 25 mai 1742, a opéré sa jonction avec le prince Charles de Lorraine, il prend sa revanche, et repousse les Français au delà de la Moldau. Rentrés dans Prague au nombre de vingt-cinq mille hommes, les Français s'y maintiennent, assiégés par

LETTRE XXIII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Naabburg [1], le 31 janvier 1743.

Vous n'avez pas à vous plaindre, mon cher Saint-Vincens, de l'aveu que j'ai fait à mon père, l'année dernière, des marques que j'avais de votre amitié; c'était une chose nécessaire [2], dans l'éloignement où nous étions, et qui d'ailleurs, ne souffrait aucun inconvénient. Mon père aurait plus de raison de me reprocher le mystère que je lui en ai fait,

soixante-six mille hommes, que commande le grand-duc de Toscane qui, malgré ces forces supérieures, est obligé de lever le siége, le 14 septembre 1742. Deux mois ensuite, le 16 décembre, le maréchal de Belle-Isle, sur un ordre de la cour de France, évacue Prague, et, par une habile retraite, se dirige sur Egra, où, après dix jours de marche, il arrive ayant perdu la moitié de ses soldats morts de fatigue ou de froid. — Ce fut dans cette retraite que Vauvenargues eut les pieds gelés. — B.

[1] Petite ville de Bavière, sur la Naab.

[2] On comprend aisément le motif qui obligea Vauvenargues à faire connaître à son père la dette qu'il avait contractée.

pendant deux ou trois ans, et c'était à lui à se plaindre; mais il n'est pas besoin d'insister là-dessus.

Je devrais aussi, à mon tour, vous faire une querelle sur le secret que vous me faites de votre santé, de vos occupations, et de vos sentiments; mais j'aime mieux attribuer à votre paresse ce silence. Pour moi, je me porte à merveille; je n'ai jamais été si bien. J'ai songé quelquefois, dans nos fatigues, à votre amitié pour moi, et je n'ai pas douté que vous ne prissiez part à notre situation : elle a été dure, embarrassante, elle est bien changée à présent. Nous avons nos ordres pour partir d'ici le 4 février; on espère que nous serons en France dans le mois de mars; c'est un point de vue agréable pour cette armée, qui a beaucoup souffert et qui a besoin de repos. Le Rhin ne la reverra pas aussi florissante qu'à son passage, nous laissons bien des camarades derrière nous[1]; je n'ose pas dire

[1] Dans une lettre à Seckendorff, général des Bavarois, nos alliés, le maréchal de Belle-Isle convenait que dans la retraite de vingt lieues, entre Prague et Egra, il avait perdu sept à huit mille hommes, morts de froid ou hors d'état de suivre. « En arrivant à Egra », dit Mauvillon dans son *Histoire de la guerre de Bohême*, « plusieurs mou-« rurent pour s'être trop approchés du feu; d'autres de-« vinrent prodigieusement enflés; il fallut couper des bras « et des jambes à quelques-uns..... Plusieurs de ceux qui

des amis [1]; il faut écarter des souvenirs si tristes, et se remplir autant qu'on peut de la pensée de ceux qui restent.

Adieu, mon cher Saint-Vincens; vos lettres sont si courtes, que je n'ose vous écrire plus au long, et comme je le voudrais. Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous prie d'être aussi persuadé de mon amitié, que vous voulez que je le sois de la vôtre.

LETTRE XXIV.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES [2].

Dimanche, 10 février 1743 [3].

Tout ce que vous aimerez, Monsieur, me sera

« étaient arrivés sains et saufs à Egra, moururent de la « fièvre chaude à Amberg, après un long et cruel délire « qui tenait de la rage. »

[1] En écrivant ces mots, la pensée de Vauvenargues se porte vers Hippolyte de Seytres.

[2] Les lettres que Voltaire lui écrivit, de 1743 à 1747, étaient adressées à l'hôtel de Tours, rue du Paon, faubourg Saint-Germain, à Paris, où il demeurait depuis qu'il avait été obligé de quitter le service à la suite des infirmités contractées pendant la guerre de 1741. (*Note de M. Roux-Alpheran.*)

[3] Contre l'avis de M. Gilbert, nous maintenons la date

cher, et j'aime déjà le sieur de Fléchelles. Vos recommandations sont pour moi les ordres les plus précis. Dès que serai un peu débarrassé de *Mérope*[1], des imprimeurs, des Goths et Vandales qui persécutent les lettres, je chercherai mes consolations dans votre charmante société, et votre prose éloquente ranimera ma poésie. J'ai eu le plaisir de dire à M. Amelot[2] tout ce que je pense de vous. Il sait son Démosthènes par cœur, il faudra qu'il sache son Vauvenargues. Comptez à jamais, Monsieur, sur la tendre estime et sur le dévouement de, etc.

LETTRE XXV.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Nancy, le 1er avril 1743.

Je viens d'écrire à mon père, mon cher Saint-Vincens, pour le prier de payer l'intérêt de notre

du *dimanche* 10 *février* 1743 que porte l'autographe en notre possession. — Nous ferons d'ailleurs remarquer que le 11 février 1744 était un mardi. — B.

[1] Représentée le 20 février 1743.

[2] Ministre des affaires étrangères.

dette; j'espère qu'il aura cette bonté, et que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Je devrais avoir songé plus tôt à vous en écrire; mais depuis que je suis ici, j'ai été accablé de pensées et de soins; je n'ai pas encore respiré. Pour réparer cette petite négligence, j'écris à mon père de vous faire voir un discours [1] que je lui envoie avec deux lettres, dont vous me direz votre avis : j'ai lieu de croire que cela est détestable par le succès qu'il a eu, mais j'ai encore plus droit d'attendre que vous me marquerez le plus crûment du monde ce qu'il vous en semble, et que vous voudrez bien justifier par une franchise ingénue, une confiance qui serait l'excès du ridicule si elle était trompée.

LETTRE XXVI.

VAUVENARGUES A M. DE VOLTAIRE.

Nancy, le 4 avril 1743.

Il y a longtemps, Monsieur, que j'ai eu une dispute ridicule, et que je ne veux finir que par

[1] L'*Éloge funèbre d'Hippolyte de Seytres*, qui se trouve au tome Ier, p. 213-226.

votre autorité : c'est sur une matière qui vous est connue. Je n'ai pas besoin de vous prévenir par beaucoup de paroles. Je veux vous parler de deux hommes que vous honorez, de deux hommes qui ont partagé leur siècle, deux hommes que tout le monde admire; en un mot, Corneille et Racine; il suffit de les nommer. Après cela oserai-je vous dire les idées que j'en ai formées? En voici du moins quelques-unes.

Les héros de Corneille disent de grandes choses sans les inspirer : ceux de Racine les inspirent sans les dire. Les uns parlent, et longuement, afin de se faire connaître; les autres se font connaître parce qu'ils parlent. Surtout, Corneille paraît ignorer que les hommes se caractérisent souvent davantage par les choses qu'ils ne disent pas, que par celles qu'ils disent.

Lorsque Racine veut peindre Acomat, il lui fait dire ces vers :

Quoi! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur et vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtroient la voix de leur vizir [1]?

L'on voit dans les deux premiers vers, un général disgracié, qui s'attendrit par le souvenir de sa gloire

[1] *Bajazet*, acte I, scène I. — B.

et sur l'attachement des troupes; dans les deux derniers, un rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échappe aux hommes de se caractériser sans aucune intention marquée. On en trouverait un million d'exemples dans Racine, plus sensibles que celui-ci : c'est là sa manière de peindre. Il est vrai qu'il la quitte un peu, lorsqu'il met dans la bouche du même Acomat :

> Et s'il faut que je meure,
> Mourons : moi, cher Osmin, comme un vizir; et toi,
> Comme le favori d'un homme tel que moi [1].

Ces paroles ne sont peut-être pas d'un grand homme; mais je les cite parce qu'elles semblent imitées du style de Corneille; et c'est là ce que j'appelle, en quelque sorte, parler pour se faire connaître, et dire de grandes choses sans les inspirer.

Je sais qu'on a dit de Corneille qu'il s'était attaché à peindre les hommes tels qu'ils devraient être. Il est donc sûr, au moins, qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étaient; je m'en tiens à cet aveu-là. Corneille a cru donner, sans doute, à ses héros un caractère supérieur à celui de la nature. Les peintres n'ont pas eu la même présomption. Quand ils ont voulu peindre les esprits célestes, ils ont pris les traits de

[1] *Bajazet*, acte IV, scène VII. — B.

l'enfance : c'était, néanmoins, un beau champ pour leur imagination ; mais c'est qu'ils étaient persuadés que l'imagination des hommes, d'ailleurs si féconde en chimères, ne pouvait donner de la vie à ses propres inventions. Si le grand Corneille, Monsieur, avait fait encore attention que tous les panégyriques étaient froids, il en aurait trouvé la cause en ce que les orateurs voulaient accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former leurs idées sur les hommes.

Corneille n'avait point de goût, parce que le bon goût n'étant qu'un sentiment vif et fidèle de la belle nature, ceux qui n'ont pas un esprit naturel ne peuvent l'avoir que mauvais. Aussi l'a-t-il fait paraître, non-seulement dans ses ouvrages, mais encore dans le choix de ses modèles, ayant préféré les Latins et l'enflure des Espagnols aux divins génies de la Grèce.

Racine n'est pas sans défauts : quel homme en fut jamais exempt? mais qui donna jamais au théâtre plus de pompe et de dignité? qui éleva plus haut la parole, et y versa plus de douceur? Quelle facilité, quelle abondance, quelle poésie, quelles images, quel sublime dans *Athalie!* quel art dans tout ce qu'il a fait! quels caractères! Et n'est-ce pas encore une chose admirable qu'il ait su mêler aux passions, et à toute la véhémence et à la naïveté du sentiment, tout l'or de l'imagination? En un mot,

il me semble aussi supérieur à Corneille par la poésie et le génie, que par l'esprit, le goût et la délicatesse. Mais l'esprit, principalement, a manqué à Corneille ; et, lorsque je compare ses préceptes et ses longs raisonnements aux froides et pesantes moralités de Rousseau dans ses *Épîtres,* je ne trouve ni plus de pénétration, ni plus d'étendue d'esprit à l'un qu'à l'autre.

Cependant, les ouvrages de Corneille sont en possession d'une admiration bien constante, et cela ne me surprend pas. Y a-t-il rien qui se soutienne davantage que la passion des romans? Il y en a qu'on ne relit guère, j'en conviens; mais on court tous les ouvrages qui paraissent dans le même genre, et l'on ne s'en rebute point. L'inconstance du public n'est qu'à l'égard des auteurs, mais son goût est constamment faux. Or, la cause de cette contrariété apparente, c'est que les habiles ramènent le jugement du public; mais ils ne peuvent pas de même corriger son goût, parce que l'ame a ses inclinations indépendantes de ses opinions. Ce qu'elle ne sent pas d'abord, elle ne le sent point par degrés, comme elle fait en jugeant; et voilà ce qui fait que l'on voit des ouvrages que le public critique après les maîtres, qui ne lui en plaisent pas moins, parce que le public ne les critique que par réflexion et les goûte par sentiment.

D'expliquer pourquoi les romans meurent dans

un si prompt oubli, et Corneille soutient sa gloire, c'est là l'avantage du théâtre. On y fait revivre les morts; et comme on se dégoûte bien plus vite de la lecture d'une action que de sa représentation, on voit jouer dix fois sans peine une tragédie très-médiocre, qu'on ne pourrait jamais relire. Enfin les gens du métier soutiennent les ouvrages de Corneille, et c'est la plus forte objection. Mais peut-être y en a-t-il plusieurs qui se laissent emporter aux mêmes choses que le peuple. Il n'est pas sans exemple qu'avec de l'esprit on aime les fictions sans vraisemblance et les choses hors de la nature. D'autres ont assez de modestie pour déférer, au moins dans le public, à l'autorité du grand nombre et d'un siècle très-respectable; mais il y en a aussi que leur génie dispense de ces égards. J'ose dire, Monsieur, que ces derniers ne se doivent qu'à la vérité : c'est à eux d'arrêter le progrès des erreurs. J'ai assez de connaissance, Monsieur, de vos ouvrages, pour connaître vos déférences, vos ménagements pour les noms consacrés par la voix publique; mais voulez-vous, Monsieur, faire comme Despréaux, qui a loué, toute sa vie, Voiture, et qui est mort sans avoir la force de se rétracter? J'ose croire que le public ne mérite pas ce respect. Je vois que l'on parle partout d'un poëte sans enthousiasme [1],

[1] J. B. Rousseau. — S.

sans élévation, sans sublime; d'un homme qui fait des odes par articles, comme il disait lui-même de M. de La Mothe, et qui n'ayant point de talent que celui de fondre avec quelque force dans ses poésies des images empruntées de divers auteurs, découvre partout, ce me semble, son peu d'invention. Si j'osais vous dire, Monsieur, à côté de qui le public place un écrivain si médiocre, à qui même il se fait honneur de le préférer quelquefois! mais il ne faut pas que cette injustice vous surprenne ni vous choque. De mille personnes qui lisent, il n'y en a peut-être pas une qui ne préfère, en secret, l'esprit de M. de Fontenelle au sublime de M. de Meaux, et l'imagination des *Lettres persanes* à la perfection des *Lettres provinciales*, où l'on est étonné de voir ce que l'art a de plus profond, avec toute la véhémence et toute la naïveté de la nature. C'est que les choses ne font impression sur les hommes que selon la proportion qu'elles ont avec leur génie. Ainsi le vrai, le faux, le sublime, le bas, etc., tout glisse sur bien des esprits et ne peut aller jusqu'à eux: c'est par [1] la même raison qui fait que les choses trop petites par rapport à notre vue

[1] *C'est par*, etc. Tel est le texte des différentes éditions, tel est celui du manuscrit. Il semble que, dans cette phrase, *par* est de trop; elle devient très-claire en supprimant *par*, ou *qui fait*, ou, enfin, *et*. — B.

lui échappent, et que les trop grandes l'offusquent. D'où vient que tant de gens encore préfèrent à la profondeur méthodique de M. Locke, la mémoire féconde et décousue de M. Bayle, qui, n'ayant pas peut-être l'esprit assez vaste pour former le plan d'un ouvrage régulier, entasse, dans ses réflexions sur la comète, tant d'idées philosophiques, qui n'ont pas un rapport plus nécessaire entre elles que les fades histoires de madame de Villedieu[1]. D'où vient cela? Toujours du même fonds : c'est que cette demi-profondeur de M. de Bayle est plus proportionnée aux hommes.

Que si l'on se trompe ainsi sur des choses de jugement, combien à plus forte raison sur des matières de goût, où il faut sentir, ce me semble, sans aucune gradation, le sentiment dépendant moins des choses, que de la vitesse avec laquelle l'esprit les pénètre!

[1] DESJARDINS (*Marie-Catherine*), marquise de Villedieu et de La Chasse, naquit à Alençon vers 1640 : ses œuvres ont été recueillies en 1702, 10 vol. in-12, et 1721, 12 vol. in-12. On y trouve un grand nombre de romans. Tout y est peint avec vivacité ; mais le pinceau n'est pas toujours assez correct ni assez discret. Elle emploie quelquefois des couleurs trop romanesques, et dans ses *Mémoires du sérail*, il y a trop d'événements tragiques et invraisemblables. On a d'elle deux tragédies, *Manlius Torquatus* et *Nitetis*, jouées en 1663. Elle mourut en 1683, à Clinchemare, petit village du Maine. — B.

Je parlerais encore là-dessus longtemps, si je pouvais oublier à qui je parle. Pardonnez, Monsieur, à mon âge et au métier que je fais, le ridicule de tant de décisions aussi mal exprimées que présomptueuses. J'ai souhaité toute ma vie, avec passion, d'avoir l'honneur de vous voir, et je suis charmé d'avoir dans cette lettre une occasion de vous assurer, du moins, de l'inclination naturelle et de l'admiration naïve avec laquelle, Monsieur, je suis, du fond de mon cœur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Mon adresse est à Nancy, capitaine au régiment d'infanterie du Roi.

LETTRE XXVII.

VAUVENARGUES A M. LE DUC DE BIRON.

A Nancy, le 8 avril 1743.

Monsieur, je crois que vous ne pensez pas que j'aie beaucoup d'ambition. Ennuyé, cependant, de servir sans espérance, avec une santé très-faible, et porté par une secrète inclination à une vie plus

occupée[1], je prends la liberté d'écrire au Roi la lettre que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je serais presque sûr qu'elle réussirait, si vous aviez la bonté de la mettre en des termes convenables et de l'appuyer; mais j'espère qu'au moins, Monsieur, vous voudrez bien en ôter le ridicule, en la présentant vous-même au Roi. Je vous en supplie très-humblement, Monsieur; vous me mortifieriez beaucoup de me refuser cette grâce. Vous en avez attiré sur le régiment de si peu ordinaires, que quand vous obtiendriez pour moi que je fusse envoyé auprès du roi de Prusse, où M. de Pezay avait placé autrefois M. de La Chétardie[2], personne n'en serait surpris; mais toutes les places auxquelles vous me croirez propre, me paraîtront bonnes, et si vous voulez bien, Monsieur, prendre quelque intérêt à moi, je vous assure que cela m'encouragera de telle sorte, que ni ma timidité naturelle, ni le peu d'usage que j'ai du monde, ne m'empêcheront de

[1] Vauvenargues, dans les Xe et XIIe §§ des *Conseils à un jeune homme*, tome Ier, p. 186 et 190, s'adressait à lui-même; cette lettre suffit à le prouver. — B.

[2] La Chétardie (*Joachim-Jacques-Trotti*, marquis de), après avoir débuté à l'âge de seize ans dans la carrière militaire, fut nommé à vingt-deux ans (1727) à l'ambassade d'Angleterre; de 1734 à 1739 il remplit les mêmes fonctions en Prusse; en 1740 il fut accrédité près de la cour de Russie.

me rendre digne de vos bontés. Enfin, je crois qu'il ne saurait y avoir d'inconvénient à présenter ma lettre au Roi, surtout si elle lui fait penser que, depuis qu'il est lui-même son premier ministre[1], cela inspire tant de confiance, qu'il n'y a plus personne aujourd'hui qui n'ose porter à ses pieds tout ce qu'il se sent de courage et de zèle pour son service.

Je suis avec un profond respect, etc.

— Permettez-moi, Monsieur, de joindre ici un petit mémoire, qui me fera connaître plus particulièrement à vous.

MÉMOIRE.

Mon père, mon grand-père, mon bisaïeul, ont eu l'honneur d'être syndics de la noblesse de Provence; mon père a eu celui de commander à Aix, pendant la peste, plus jeune que je ne suis[2];

[1] Le cardinal de Fleury étant mort le 29 janvier 1743, Louis XV, dit Voltaire, avait pris la résolution de gouverner par lui-même. — B.

[2] Vauvenargues se trompe : au moment où il écrit ce *Mémoire,* il n'a pas encore vingt-huit ans. En 1722, date de la peste qui désola la Provence, son père en avait trente; sa belle conduite dans cette cruelle circonstance attira l'attention du Roi, qui lui donna le titre de marquis et une pension de trois mille livres. — B.

mon frère a été tué depuis, en Corse[1], au service de Sa Majesté.

Le nom de ma famille est Clapiers. Le premier de mes pères, connu en Provence, était gouverneur de la ville d'Hyères, et premier écuyer de Robert, roi de Naples et comte de Provence, comme il conste par son testament fait en 1330[2], et vérifié à la chambre des comptes; je m'offre de faire paraître, par des titres incontestables, ma filiation jusqu'à lui. Les mêmes titres feront voir encore un évêque de Toulon[3] de ma famille, chancelier, et commissaire général des finances du roi René. Je n'ose insister davantage[4] sur des titres peu consi-

[1] Clapiers (*Antoine de*), était capitaine au régiment de Flandre. (Voir la note 2, p. 278, ci-dessus.)

[2] Clapiers (*Jean de*), dont il s'agit ici, avait épousé Marguerite de Castellane. Son testament fut reçu le 2 août 1330, par Dracon, notaire à Hyères. — B.

[3] Clapiers (*Pierre de*), institué évêque de Toulon en octobre 1440, par bulle du pape Eugène IV. — B.

[4] Vauvenargues aurait encore pu citer *François* de Clapiers, seigneur de Pierrefeu, qui fut lieutenant particulier au siége d'Aix, puis conseiller à la cour des comptes (1556), et enfin conseiller au Parlement (17 octobre 1571). On a de lui un traité de droit fort estimé dans son temps, et une chronologie des comtes de Provence. C'est par son mariage avec Marguerite de Séguiran, dame de *Vauvenargues*, que la terre de ce nom est échue à la famille. — B.

dérables pour Monsieur le duc de Biron; mais M. du Muy, qui est né en Provence [1], peut me faire connaître plus particulièrement, s'il veut se souvenir d'une famille qui est très-attachée à la sienne.

LETTRE XXVIII.

VAUVENARGUES AU ROI.

A Nancy, le 8 avril 1743.

SIRE,

Lorsque l'on n'a plus rien à espérer de la fortune, on se tourne d'abord, bien naturellement, vers

[1] A Marseille, en 1711. — MUY (*Louis-Nicolas-Victor* DE FÉLIX, comte DU), d'abord chevalier de Malte, était entré en 1726 dans la compagnie des gendarmes; en 1731, il était devenu mestre de camp de cavalerie : comme Vauvenargues, il avait fait la campagne de Bohême. Ce ne fut qu'après la mort de son compatriote qu'il arriva aux plus hautes dignités militaires. Le 24 mars 1775, Louis XVI le nomma maréchal de France, et il mourut à Paris le 10 octobre suivant. Son oraison funèbre fut prononcée, dans l'église des Invalides, par M. de Beauvais, évêque de Senez, prédicateur alors en grande réputation. — B.

ceux qui sont au-dessus d'elle. Je sers depuis huit ans, en France, dans les emplois subalternes de la guerre, sans promesse, et sans espérance. Cette situation, insupportable à l'âge de vingt-sept ans, m'a fait naître la pensée et la hardiesse d'offrir mes services à Votre Majesté. Vous savez, Sire, qu'il est difficile qu'on n'espère pas quelque chose des hommes que le monde admire : ils élèvent nos sentiments; nous croyons trouver dans notre ame de secrètes convenances qui la rendent digne d'eux, et notre vanité rappelle ainsi à elle tout ce qu'elle leur sacrifie.

J'ai honte, Sire, de vous laisser voir ce que je présume de moi; mais j'ai remarqué très-souvent que les espérances les plus ridicules, et les plus hardies, avaient été presque toujours la cause des succès extraordinaires [1]. Je ne demande à Votre Majesté que d'agréer que je me donne à elle, et que je serve auprès de sa personne, n'importe dans quel emploi, et j'ose croire qu'il n'y a rien dans ma naissance, ni dans ma conduite, qui puisse m'éloigner de cet honneur : je ferai connaître l'une et l'autre à Votre Majesté, lorsqu'elle l'ordonnera, et ma vie répondra de ma sincérité.

J'espère encore, Sire, que vous me pardonnerez

[1] Cette phrase se trouve reproduite d'une manière moins affirmative dans la 231e *Maxime*. Voir ci-dessus, p. 50.

de m'adresser directement à Votre Majesté. Je sais combien cette hardiesse est éloignée du culte que l'on rend aux Rois: il n'y a que Dieu et Votre Majesté qui puissent inspirer tant d'amour et tant de confiance, et dont l'esprit, supérieur aux usages et au gouvernement des peuples, soit toujours en état de se prêter aux pensées des particuliers malheureux [1].

Je suis, avec un très-profond respect,

Sire,

de Votre Majesté, etc.

LETTRE XXIX.

VAUVENARGUES A M. LE DUC DE BIRON.

A Nancy, le 12 avril 1743.

Monsieur, depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai pensé qu'il serait peut-être

[1] Cette lettre ne fut pas remise au Roi, et le duc de Biron laissa la précédente sans réponse. Vauvenargues ajourna ses projets. Ayant appris que son régiment allait entrer en campagne, il ne voulut pas quitter les drapeaux en un pareil moment. La campagne terminée, il donna sa

nécessaire que j'écrivisse aussi à M. Amelot[1] : voilà donc encore une autre lettre[2] que j'ose vous prier de présenter, supposé qu'il faille le faire. Si j'avais été à portée d'écrire l'une et l'autre sous vos yeux, je suis persuadé que vous auriez eu la bonté de m'inspirer; j'y aurais moins de regret, Monsieur, si vous vouliez les corriger et les transcrire; mais il ne me conviendrait pas de vous demander cette grâce.

J'ai eu envie d'écrire encore à M. Dallemans, pour le prier de vous dire quelque bien de moi, et de vous encourager à m'avouer; mais j'ai pensé depuis, Monsieur, que je ne devais mettre que vous dans la confidence de mes chimères, puisqu'il n'y avait que vous qui pussiez les justifier. Ceux qui loueraient ma confiance, si vous l'appuyiez, la regarderaient comme une folie, sans votre aveu. Je ne demande pas, cependant, que l'on m'emploie, sur ma parole, à des affaires essentielles; je m'offre de servir dans les pays

démission et adressa au Roi, au duc de Biron et à M. Amelot les lettres qu'on trouve ci-après sous les nos XXXVI, XXXVII, XXXVIII.— B.

[1] AMELOT DE CHAILLOU (*Jean-Joseph*), de l'Académie française, ministre des affaires étrangères.

[2] C'est sans doute celle que nous donnons plus loin sous le no XXXVI, et qui ne fut envoyée au ministère qu'à la date du 12 décembre 1743.

étrangers, sans appointement et sans caractère, jusqu'à ce que ce que l'on me connaisse; on peut bien me mettre à l'épreuve. Que ne suis-je aussi à portée de faire paraître le respect et l'attachement inviolable avec lequel je suis, etc.

LETTRE XXX.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES, A NANCY.

Paris, 15 avril 1743.

J'eus l'honneur de dire hier à M. le duc de Duras que je venais de recevoir une lettre d'un philosophe plein d'esprit, qui, d'ailleurs, était capitaine au régiment du Roi : il devina aussitôt M. de Vauvenargues. Il serait, en effet, fort difficile, Monsieur, qu'il y eût deux personnes capables d'écrire une telle lettre; et, depuis que j'entends raisonner sur le goût, je n'ai rien vu de si fin et de si approfondi que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Il n'y avait pas quatre hommes, dans le siècle passé, qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur; vous sentez, Monsieur, et vous exprimez cette vérité, en

homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut; mais, en même temps, je suis persuadé que ce même goût, qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer le génie de Corneille, qui a créé la tragédie dans un siècle barbare. Les inventeurs ont le premier rang, à juste titre, dans la mémoire des hommes. Newton en savait assurément plus qu'Archimède; cependant les *Équipondérants* d'Archimède seront, à jamais, un ouvrage admirable. La belle scène d'Horace et de Curiace, les deux charmantes scènes du *Cid*, une grande partie de *Cinna*, le rôle de Sévère, presque tout celui de Pauline, la moitié du dernier acte de *Rodogune* se soutiendraient à côté d'*Athalie*, quand même ces morceaux seraient faits aujourd'hui. De quel œil devons-nous donc les regarder, quand nous songeons au temps où Corneille a écrit? J'ai toujours dit : *Multæ sunt mansiones in domo patris mei*. Molière ne m'a point empêché d'estimer *le Glorieux* de M. Destouches; *Rhadamiste* m'a ému, même après *Phèdre*. Il appartient à un homme comme vous, Monsieur, de donner des préférences, et point d'exclusions.

Vous avez grande raison, je crois, de condamner le sage Despréaux d'avoir comparé Voiture à Horace [1]. La réputation de Voiture a dû tomber, parce qu'il n'est presque jamais naturel, et que le peu d'agréments qu'il a sont d'un genre bien petit et bien frivole; mais il y a des choses si sublimes dans Corneille, au milieu de ses froids raisonnements, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts. Ce sont des tableaux de Léonard de Vinci, qu'on aime encore à voir à côté des Paul Véronèse et des Titien. Je sais, Monsieur, que le public ne connait pas encore assez tous les défauts de Corneille; il y en a que l'illusion confond encore avec le petit nombre de ses rares beautés.

Il n'y a que le temps qui puisse fixer le prix de chaque chose; le public commence toujours par

[1] Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète
Sans l'aveu des neufs Sœurs vous a rendu poëte?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré,
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?

Boileau, satire IX. — B.

être ébloui : on a d'abord été ivre des *Lettres persanes*, dont vous me parlez; on a négligé le petit livre de la *Décadence des Romains* du même auteur; cependant, je vois que tous les bons esprits estiment le grand sens qui règne dans ce bon livre d'abord méprisé, et font assez peu de cas de la frivole imagination des *Lettres persanes*, dont la hardiesse, en certains endroits, fait le plus grand mérite. Le grand nombre des juges décide, à la longue, d'après les voix du petit nombre éclairé; vous me paraissez, Monsieur, fait pour être à la tête de ce petit nombre. Je suis fâché que le parti des armes, que vous avez pris, vous éloigne d'une ville où je serais à portée de m'éclairer de vos lumières [1]; mais ce même esprit de justesse qui vous fait préférer l'art de Racine à l'intempérance de Corneille, et la sagesse de Locke à la profusion de Bayle, vous servira dans votre métier; la justesse sert à tout. Je m'imagine que M. de Catinat aurait pensé comme vous.

J'ai pris la liberté de remettre au coche de Nancy un exemplaire que j'ai trouvé d'une des moins mauvaises éditions de mes faibles ouvrages; l'envie de vous offrir ce petit témoignage de mon

[1] On comprend qu'une telle phrase, écrite par Voltaire, a dû puissamment contribuer à confirmer Vauvenargues dans son projet d'abandonner *le parti des armes*. — B.

estime l'a emporté sur la crainte que votre goût me donne.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que vous méritez, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XXXI.

VAUVENARGUES A VOLTAIRE.

A Nancy, le 22 avril 1743.

Monsieur,

Je suis au désespoir que vous me forciez à respecter Corneille. Je relirai les morceaux que vous me citez; et, si je n'y trouve pas tout le sublime que vous y sentez, je ne parlerai de ma vie de ce grand homme, afin de lui rendre, au moins par mon silence, l'hommage que je lui dérobe par mon faible goût.

Permettez-moi cependant, Monsieur, de vous répondre, sur ce que vous le comparez à Archimède, qu'il y a bien de la différence entre un philosophe qui a posé les premiers fondements des vérités géométriques, sans avoir d'autre modèle que la nature et son profond génie, et un

homme qui, sachant les langues mortes, n'a pas même fait passer dans la sienne toute la perfection des maîtres qu'il a imités. Ce n'est pas créer, ce me semble, que de travailler avec des modèles, quoique dans une langue différente, quand on ne les égale pas. Newton, dont vous parlez, Monsieur, a été guidé, je l'avoue, par Archimède, et par ceux qui ont suivi Archimède; mais il a surpassé ses guides; partant, il est inventeur. Il faudrait donc que Corneille eût aussi surpassé ses maîtres pour être au niveau de Newton, bien loin d'être au-dessus de lui. Ce n'est pas que je lui refuse d'avoir des beautés originales, je le crois; mais Racine a le même avantage. Qui ressemble moins à Corneille que Racine? Qui a suivi une route, je ne dis pas plus différente, mais plus opposée? Qui est plus original que lui? En vérité, Monsieur, si l'on peut dire que Corneille a créé le théâtre, doit-on refuser à Racine la même louange? Ne vous semble-t-il pas même, Monsieur, que Racine, Pascal, Bossuet, et quelques autres, ont créé la langue française? Mais si Corneille et Racine ne peuvent prétendre à la gloire des premiers inventeurs, et qu'ils aient eu l'un et l'autre des maîtres, lequel les a mieux imités?

Que vous dirai-je, après cela, Monsieur, sur les louanges que vous me donnez? S'il était convenable d'y répondre par des admirations sincères, je le

ferais de tout mon cœur; mais la gloire d'un homme comme vous est à n'être plus loué, et à dispenser les éloges. J'attends, avec toute l'impatience imaginable, le présent dont vous m'honorez; vous croyez bien, Monsieur, que ce n'est pas pour connaître davantage vos ouvrages, je les porte toujours avec moi; mais de les avoir de votre main, et de les recevoir comme une marque de votre estime, c'est une joie, Monsieur, que je ne contiens point, et que je ne puis m'empêcher de répandre sur le papier. Il faut que vous voyiez, Monsieur, toute la vanité qu'elle m'inspire. Je joins ici un petit discours que j'ai fait depuis votre lettre, et je vous l'envoie avec la même confiance que j'enverrais à un autre la *Mort de César,* ou *Athalie.* Je souhaite beaucoup, Monsieur, que vous en soyez content : pour moi, je serai charmé si vous le trouvez digne de votre critique, ou que vous m'estimiez assez pour me dire qu'il ne la mérite pas, supposé qu'il en soit indigne. Ce sera alors, Monsieur, que je me permettrai d'espérer votre amitié. En attendant, je vous offre la mienne, de tout mon cœur, et je suis avec passion, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

P. S. Quoique ce paquet soit déjà assez considérable, et qu'il soit ridicule de vous envoyer un volume par la poste, j'espère cependant, Monsieur,

que vous ne trouverez pas mauvais que j'y joigne encore un petit fragment. Vous avez répondu à ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire de deux grands poëtes[1], d'une manière si obligeante et si instructive, qu'il m'est permis d'espérer que vous ne me refuserez pas les mêmes lumières sur trois orateurs[2] si célèbres.

LETTRE XXXII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Nancy, le 13 mai 1743.

Vous avez raison, mon cher Saint-Vincens, de ne pas chercher à donner une tournure à vos louanges; les louanges les plus simples sont les plus touchantes, lorsqu'elles sont les plus vraies; mais il faut qu'elles soient vraies, car les fausses ne soutiennent point cette simplicité, et l'art seul les rend supportables.

Je suis bien aise que vous ayez été content de

[1] Corneille et Racine. — B.

[2] Bossuet, Fénelon et Pascal. Voir le Ier *Fragment*, intitulé *les Orateurs*, tome II, p. 103 à 105.

mon discours[1]; mais j'aurais souhaité que vous me parlassiez de ses défauts avec plus d'étendue. Quand il se trouve quelque chose de moins faible que le reste dans un homme qui écrit comme je fais, personne ne manque de le relever; mais, pour les défauts, nul n'en parle, hors les véritables amis; car il y aurait trop à reprendre. J'ai été étonné, mon cher Saint-Vincens, que, bornant votre critique aux termes de *beaux yeux* et d'*innocente joie*[2], qui sont des épithètes, ce me semble, que l'amitié peut souffrir, vous ne parliez pas de quelques endroits beaucoup plus forts : *et je t'avais rendu mille fois, en secret, un hommage mystérieux*[3], et cette apostrophe même tout entière.

Une chose encore que j'ai remarquée, c'est que plusieurs personnes m'ayant parlé, comme vous, de mon discours avec éloge, aucune ne m'a dit qu'il fût touchant. Or, comme le sujet est pathétique de lui-même, il faut qu'il y ait quelque grand défaut,

[1] L'*Éloge d'Hippolyte de Seytres*. Ces pages, pour lesquelles l'auteur conserva toujours une prédilection marquée, ont été son début dans la carrière des lettres. — B.

[2] Ces expressions du manuscrit envoyé à Saint-Vincens ne se retrouvent pas dans le nôtre, que nous considérons comme la version définitive. — B.

[3] Ces mots que Vauvenargues a conservés dans notre manuscrit, se lisent p. 225 du tome Ier.

dans l'expression, qui refroidisse, soit accablement d'ornements, soit défaut de naïveté, soit exagération dans les pensées; car ce n'est pas, ce me semble, faute de passion qu'il n'émeut pas, mais plutôt parce que la passion y est fardée; néanmoins, mon cher Saint-Vincens, vous ne m'en dites pas un mot. Je veux bien que vous me louiez sans prendre le moindre détour, car la délicatesse même est méprisable devant l'ingénuité de l'amitié, et la finesse est hors de sa place, entre gens qui s'aiment un peu; mais il faut que vous me blâmiez avec la même franchise, quand je le mérite, au hasard même de me condamner mal à propos dans les choses un peu douteuses; sans cela, louanges, critiques, tout me deviendrait bien suspect.

Les changements dont je parle à M. de Caumont[1] sont dans la copie que vous avez vue de mon discours. Corrigez-y, je vous prie, le dernier alinéa commençant par ces mots : « Ouvrez-vous, *humides* « tombeaux », et mettez : « Ouvrez-vous, tombeaux « *redoutables* »; c'est une épithète que j'avais changée et qu'on m'a fait rétablir. Je tâcherai de polir ce discours, lorsque je serai plus tranquille[2];

[1] Père du jeune Hippolyte de Seytres.

[2] Notre texte, tome Ier, pages 213 à 226, est la fidèle reproduction de la retouche dont le manuscrit autographe communiqué en 1797 à M. de Fortia, est devenu notre

mais, aujourd'hui, j'ai toutes sortes d'inquiétudes et de distractions. Adieu, mon cher Saint-Vincens : comptez, pour la vie, sur mon amitié. Pourquoi voulez-vous que j'oublie les marques que j'ai de la vôtre? Je n'ai rien de plus cher au monde.

N'êtes-vous pas bien singulier de me demander de mes nouvelles, avec la crainte simulée d'être indiscret? Et lequel de nous, je vous prie, est resté toujours en arrière, depuis que nous nous écrivons?

LETTRE XXXIII.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES.

Paris, le 17 mai 1743.

J'ai tardé longtemps à vous remercier, Monsieur, du portrait que vous avez bien voulu m'envoyer de Bossuet, de Fénelon et de Pascal; vous êtes animé de leur esprit quand vous parlez d'eux. Je vous avoue que je suis encore plus étonné que je

propriété en 1819. — Le manuscrit du Louvre, provenant en entier de la succession Saint-Vincens, quoique autographe, ne se composait guère que des cahiers que Vauvenargues soumettait au jugement de son ami.

ne l'étais que vous fassiez un métier, très-noble à la vérité, mais un peu barbare, et aussi propre aux hommes communs et bornés qu'aux gens d'esprit. Je ne vous croyais que beaucoup de goût et de connaissances, mais je vois que vous avez encore plus de génie. Je ne sais si cette campagne vous permettra de le cultiver; je crains même que ma lettre n'arrive au milieu de quelque marche, ou dans quelque occasion où les belles-lettres sont très-peu de saison. Je réprime mon envie de vous dire tout ce que je pense, et je me borne au plaisir de vous assurer de la singulière estime que vous m'inspirez.

Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XXXIV.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

Au camp de Hanau, le 16 juillet 1743.

Je réponds bien tard à votre dernière lettre, mon cher Saint-Vincens; vous savez que ce n'est pas ma coutume. Je voulais vous envoyer quelque chose, non pas pour satisfaire votre curiosité, que je ne mérite point, mais pour consulter votre critique, qui, trop flatteuse jusqu'aujourd'hui, peut

être forcée, par la continuité de ma confiance, à se réduire aux termes de la vérité et de l'amitié. Mais, n'ayant pas de copiste à présent, et ne pouvant vaincre ma paresse, je renvoie cela à ma première lettre.

J'ai prié mon père, après l'action de Dettingen [1], de vous donner de mes nouvelles; je ne vous ferai pas aujourd'hui un détail de cette malheureuse affaire; il vaudrait autant vous parler de la bataille de Platée. Tout ce qu'on peut dire là-dessus, c'est qu'on n'a jamais rien vu de pareil. M. de Montijo, ambassadeur d'Espagne auprès de l'Empereur, disait à quelques officiers du régiment : « Messieurs, « voilà une grande action : on disait dans toute « l'Europe : *Les Français ne veulent pas se battre,* « *les Français ne veulent pas se battre.* Vraiment « vous leur avez fait voir le contraire. Il faudra « qu'on dise à présent : *Ils se battent comme des* « *fous, ils se battent comme des fous.* » M. de Montijo avait raison; ce qu'il dit est vrai à la lettre.

Adieu, mon cher Saint-Vincens; nous allons re-

[1] Cette bataille, livrée le 27 juin 1743, contre les Anglais et les Impériaux, fut perdue par une fausse manœuvre de Louis de Gramont, colonel des gardes françaises, que sa fougue imprudente avait entraîné à un acte de désobéissance. Deux ans après, le 11 mai 1745, Louis de Gramont fut tué d'un coup de canon sur le champ de bataille de Fontenoy.

passer le Rhin; je ne vous rends pas les discours que l'on tient là-dessus, ici; j'en viens de faire une grande lettre à ma mère; mais cela ne vaut pas la peine d'être répété.

Adieu, encore une fois. Envoyez-moi votre adresse, lorsque vous irez à la campagne, et ne me négligez pas.

LETTRE XXXV.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

Au cantonnement de Tetschen, le 7 novembre 1743.

Votre critique est trop douce, mon cher Saint-Vincens, et il faut être aussi sûr de vous que je le suis, pour la croire sincère. Le peu que vous dites sur la *Méditation* me paraît très-fondé : *Le cœur éteint de la terre* [1], que vous reprenez dans la *Prière* qui la termine, n'est pas une faute du copiste, mais de moi, supposé que cette image soit trop hardie;

[1] Dans notre manuscrit ces mots ont été effacés par l'auteur; mais, dans l'*Éloge d'Hippolyte de Seytres,* Vauvenargues a maintenu ceux-ci : *modéré jusque dans la guerre.* Voyez tome I, p. 222, ligne 4. — B.

la réflexion que vous faites sur ces mots : *modéré jusque dans la guerre,* est judicieuse, et peut-être encore ce que vous me dites sur les raisonnements qui suivent la peinture de la mort d'Hippolyte ; cependant, j'ai pris soin de m'interrompre à cet endroit, et de mettre une espèce de repos entre le pathétique et les raisonnements. Vous me direz : Pourquoi sortir du pathétique? — Pour y replonger, peu après, plus profondément. Voyez là-dessus ce que j'écris à Mirabeau [1], si vous êtes à portée; il m'a reproché de mettre trop de poétique dans ma prose, trop d'images, trop de passion, et des transitions trop soudaines. Je voudrais, mon cher Saint-Vincens, que vous me dissiez là-dessus votre pensée, sans fard; je mérite peut-être qu'on me parle avec sincérité.

Il faudrait que vous eussiez présentes à l'esprit les *Pensées* et les *Provinciales* de Pascal, les *Oraisons funèbres* de Bossuet, le *Télémaque* de Fénelon, et La Bruyère, pour juger du parallèle que j'en fais [2]. Lorsque vous m'aurez donné votre décision

[1] La dernière lettre connue de Vauvenargues à Mirabeau porte la date du 19 août 1740. — Ce qu'il dit ici prouve que Mirabeau n'ignorait pas quel était l'emploi de son temps dans ses loisirs de garnison.

[2] Voir, au tome II, p. 103, le Ier *Fragment,* intitulé : *Les Orateurs.*

sur ces orateurs, je vous enverrai ce que je pense de nos grands poëtes. Mais retranchez, je vous prie, de vos lettres tous ces discours de modestie, qui tiennent la place de quelque chose de meilleur. Personne n'est capable comme vous de bien juger; ce n'est pas parce que vous me louez que je le dis, car cela devrait, au contraire, m'empêcher de vous le dire; mais je l'ai pensé avant que vous me louassiez, et il ne m'est pas possible de changer d'idée.

Adieu, mon cher Saint-Vincens. Voilà notre campagne, bien heureusement, finie. Il y a quinze jours que cette lettre est écrite; mais j'attendais de savoir avec certitude notre destination, pour vous en faire part : adressez-moi votre première lettre à Arras, où je serai le 9 décembre, avec le régiment du Roi. J'ai fait de petits changements aux morceaux que je vous ai envoyés; je pourrai, dans la suite, vous les communiquer; je n'en ai pas aujourd'hui le loisir.

Si vous avez occasion de voir le marquis de Mirabeau, je vous prie de lui dire que le régiment du Roi va à Arras.

LETTRE XXXVI.

VAUVENARGUES AU DUC DE BIRON.

A Arras, le 12 décembre 1743.

MONSIEUR,

Je prends la liberté de vous envoyer copie de deux lettres que je viens d'écrire au Roi et à M. Amelot. Vous y verrez, Monsieur, que je n'ai pas perdu de vue ce que j'ai eu l'honneur de vous communiquer au commencement de cette année [1]. Quoique je mérite peut-être moins, depuis ce temps-là, que vous veuillez vous intéresser à moi, je crois cependant pouvoir encore me confier aux sentiments que vous avez eu la bonté de me témoigner en d'autres occasions. Je vous supplie, au moins, Monsieur, d'être persuadé que je ne m'engagerais pas à une démarche que vous avez désapprouvée, et qui blesse tous les usages, si j'avais quelque chose à ménager pour ma fortune; mais

[1] Voir ci-dessus les lettres nos XXVIII et XXIX, des 8 et 12 avril 1743, pages 334 et 336.

vous savez bien, Monsieur, que, dans l'état où je suis, je puis suivre toutes mes idées sans conséquence : c'est le malheureux avantage de ceux qui n'ont rien à perdre de pouvoir beaucoup hasarder.

Je ne puis fermer cette lettre sans vous parler encore d'une chose que j'ai fort à cœur; il y a, dans ma compagnie, un homme de cinq pieds deux pouces, qui est toujours malade, et qui demande un congé absolu, en mettant à sa place un très-bel homme. Je voudrais pouvoir contenter ce misérable, et je crois que le bien du service s'y rencontrerait; j'ai prié instamment M. de la Serre de s'employer pour lui auprès de vous, n'osant presque pas, Monsieur, vous demander moi-même cette grâce.

Je suis, avec un profond respect, etc.

LETTRE XXXVII.

VAUVENARGUES AU ROI.

A Arras, le 12 décembre 1743.

SIRE,

Pénétré de servir, depuis neuf ans, sans espérance, dans les emplois subalternes de la guerre,

avec une faible santé, je me mets aux pieds de Votre Majesté, et la supplie très-humblement de me faire passer du service des armées, où j'ai le malheur d'être inutile, à celui des affaires étrangères, où mon application peut me rendre plus propre. Je n'oserais dire à Votre Majesté ce qui m'inspire la hardiesse de lui demander cette grâce ; mais peut-être est-il difficile qu'une confiance si extraordinaire se trouve dans un homme tel que moi, sans quelque mérite qui la justifie.

Il n'est pas besoin de rappeler à Votre Majesté quels hommes ont été employés, dans tous les temps, et dans les affaires les plus difficiles, avec le plus de bonheur. Votre Majesté sait que ce sont ceux-là mêmes qu'il semblait que la fortune en eût le plus éloignés [1]. Et qui doit, en effet, servir Votre Majesté avec plus de zèle qu'un gentilhomme qui, n'étant pas né à la Cour, n'a rien à espérer que de son maître et de ses services? Je crois sentir, Sire, en moi-même, que je suis appelé à cet honneur, par quelque chose de plus invincible et de plus noble que l'ambition.

Monsieur le duc de Biron, sous qui j'ai l'honneur de servir, pourra faire connaître ma naissance et ma conduite à Votre Majesté, lorsqu'elle le lui

[1] La même pensée se trouve exprimée, presque dans les mêmes termes, dans la 433e *Maxime*, ci-dessus, p. 101.

ordonnera; et j'espère qu'Elle ne trouvera rien, dans l'une ni dans l'autre, qui puisse me fermer l'entrée de ses grâces.

Je suis, avec un très-profond respect, etc.

LETTRE XXXVIII.

VAUVENARGUES A M. AMELOT.

A Arras, le 12 décembre 1743.

MONSEIGNEUR,

J'ai pris la liberté d'écrire au Roi, et de lui représenter que l'état de ma santé et de ma fortune m'ôtant toute espérance de rendre à la guerre aucun service, je croyais que l'habitude que je me suis faite du travail, et le caractère de mon esprit, pouvaient me faire espérer de le servir avec plus de succès, sous l'autorité de votre emploi, dans les pays étrangers. J'ose encore, Monseigneur, vous adresser ma lettre, et vous supplie de la présenter. Je voudrais vous paraître digne de la grâce que j'y demande : mais vous n'avez pas le loisir, au milieu des affaires qui vous environnent, de lire les discours d'un homme oisif. Éprouvez, Monsei-

gneur, s'il est possible qu'il se trouve un homme assez hardi pour tenter d'imposer à son maître, et à un ministre tel que vous.

Je me ferai connaître plus particulièrement à vous, lorsque vous le souhaiterez. Il y a neuf ans que je sers dans le régiment du Roi, et M. le duc de Biron sait quelle y a été ma conduite.

LETTRE XXXIX.

VAUVENARGUES AU DUC DE BIRON.

A Arras, le 14 janvier 1744.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous écrire, de Nancy, deux lettres[1] auxquelles vous n'avez pas jugé à propos de faire réponse, et je n'ose plus en attendre à celle que j'ai hasardée encore il y a un mois : ce silence continué de votre part, Monsieur, m'est très-sensible, et me fait connaître de quel œil vous

[1] Voir ces lettres à leurs dates. N° XXVII, du 8 avril 1743. — N° XXIX, du 12 avril 1743 — N° XXXVI, du 12 décembre 1743.

regardez mes sentiments. Je ne saurais, après cela, aimer encore mon emploi, où j'ai fait des efforts si inutiles pour mériter vos bontés, ni même conserver ailleurs aucune idée qui me flatte. Si vous, Monsieur, de qui j'ai l'honneur d'être connu, vous me traitez ainsi, que dois-je attendre de ceux qui ne me connaissent pas?

Vous me faites sentir, Monsieur, la nécessité où je suis de quitter le service que je continue depuis neuf ans, sans espérance, contre le sentiment de ma famille, et avec des infirmités dont vous avez bien voulu vous apercevoir quelquefois. Je vous supplie, Monsieur, de nommer à mon emploi, et de recevoir cette lettre comme ma démission. Je prends la liberté d'y joindre copie d'une autre lettre que j'écris à M. Amelot[1]; je crois justifier en quelque sorte, ma conduite, lorsque j'ose vous la communiquer. J'espère, Monsieur, que je pourrai avoir l'honneur de vous voir à Paris à la fin de ce mois, et vous remercier, de vive voix, du congé absolu que vous avez eu la bonté d'accorder à M. de la Serre[2], pour un soldat de ma compagnie. Il a été remplacé sur-le-champ par un très-bel homme.

Je suis, avec un profond respect, etc.

[1] Voir la lettre n° XXXVIII, p. 357.

[2] Voir la lettre n° XXXVI, p. 354.

LETTRE XL.

LE DUC DE BIRON A VAUVENARGUES.

A Arras, le 14 janvier 1744.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite avec votre démission. J'envoie ordre de vous laisser partir d'Arras, quand vous le jugerez à propos.

Je suis très-parfaitement, Monsieur, etc.

Je serai fort aise, quand vous serez à Paris, de vous voir, et de raisonner avec vous sur les choses que vous m'avez paru désirer.

LETTRE XLI.

VAUVENARGUES A M. AMELOT.

A Arras, le 14 janvier 1744.

MONSEIGNEUR,

Je suis sensiblement touché que la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, et celle que j'ai pris

la liberté de vous adresser pour le Roi, n'aient pas pu attirer votre attention. Il n'est pas surprenant, peut-être, qu'un ministre si occupé ne trouve pas le temps d'examiner de telles lettres : mais, Monseigneur, me permettrez-vous de vous dire que c'est cette impossibilité morale où se trouve un gentilhomme qui n'a que du zèle, de parvenir jusqu'à son maître, qui fait le découragement que l'on remarque parmi la noblesse des provinces, et qui éteint toute émulation?

J'ai passé, Monseigneur, toute ma jeunesse loin des distractions du monde, pour tâcher de me rendre capable des emplois où j'ai cru que mon caractère m'appelait, et j'osais penser qu'une volonté si laborieuse me mettrait, du moins, au niveau de ceux qui attendent toute leur fortune de leurs intrigues et de leurs plaisirs. Je suis pénétré, Monseigneur, qu'une confiance que j'avais principalement fondée sur l'amour de mon devoir, se trouve entièrement déçue. Ma santé ne me permettant plus de continuer mes services à la guerre, je viens d'écrire à M. le duc de Biron, pour le prier de nommer à mon emploi. Je n'ai pu, dans une situation si malheureuse, me refuser de vous faire connaître mon désespoir : pardonnez-moi, Monseigneur, s'il me dicte quelque expression qui ne soit pas assez mesurée.

Je suis, avec le plus profond respect, etc.

LETTRE XLII.

AMELOT A VAUVENARGUES.

A Marly, le 26 janvier 1744.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, et à laquelle vous en aviez joint une autre pour le Roi, dont j'ai fait lecture à Sa Majesté. Je ne puis que louer le zèle qui vous porte à vouloir la servir dans les affaires étrangères, depuis que vous avez reconnu que la faiblesse de votre santé ne vous permettait plus de suivre le métier des armes. Je serais très-aise de trouver des occasions de proposer au Roi de faire usage de vos talents, et de vous donner des marques des sentiments avec lesquels je suis, Monsieur, plus parfaitement que personne, entièrement à vous.

LETTRE XLIII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Arras, le 26 janvier 1744.

J'ai quitté le régiment du Roi, mon cher Saint-Vincens, et il n'y a pas d'apparence que je trouve

un autre emploi dans le service. Je vous ferai le détail de mes raisons, dès que je serai un peu tranquille; mais j'ai été saigné aujourd'hui, étant de garde, et cela ne me permet pas de vous écrire aussi longuement que je voudrais.

Il doit y avoir à Aix, depuis six mois, un chirurgien nommé Fournier, qui a passé plusieurs années à Prague, et qui m'y avait prêté cent pistoles, que je lui ai rendues avec exactitude. Cet homme m'avait promis, en passant à Nancy, de me prêter encore deux mille francs à intérêt, et de me les envoyer à l'armée, dès qu'il aurait arrangé ses affaires. Tâchez, mon cher Saint-Vincens, de le déterrer, et, à quelque prix que ce soit, engagez-le à me tenir sa parole : je suis perdu sans ressource s'il me manque. Il y a longtemps que j'avais prévu que j'aurais besoin de cet argent, et, enfin, le moment est arrivé.

Je ne puis pas, aujourd'hui, vous en dire davantage; la tête me tourne, et je ne vois pas mon papier; je vous écrirai encore, mon cher ami, dans peu de jours, et je vous expliquerai tout. Mon dessein est d'aller à Paris, le plus tôt que je pourrai, mais je serai peut-être arrêté ici plus longtemps que je ne voudrais.

Adieu, je vous enverrai mon adresse à la fin de la semaine. Travaillez, je vous prie, en attendant, à persuader M. Fournier, et à quelque prix que

ce soit : il est homme que l'on peut gagner par de grosses offres ; ne négligez rien.

Adieu, encore une fois ; je ne réponds rien à votre dernière lettre : elle est pleine de choses obligeantes, et dont je connais bien le prix.

LETTRE XLIV.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Arras, le 29 janvier 1744.

Je vous ai écrit, ces jours passés, mon cher Saint-Vincens, étant malade et hors d'état d'entrer avec vous dans des détails. Je ne saurais trop vous recommander l'affaire pour laquelle je vous ai écrit ; il n'est pas nécessaire de vous dire les raisons, vous les pénétrerez assez.

Je vous envoie une copie des lettres que j'ai écrites au Roi, au duc de Biron et à M. Amelot, avant de quitter le service. Vous serez peut-être surpris, mon cher Saint-Vincens, de l'idée de ces lettres : je n'ai jamais compté qu'elles réussissent, mais j'espérais qu'elles attireraient quelque attention par leur singularité, et que cela me mettrait peut-être un jour à même de me faire connaître.

Les choses ont tourné au pis : M. le duc de Biron a accepté ma démission dans une lettre assez incivile et assez sèche, et M. Amelot m'a fait une réponse vague et qui ne décide rien. Je suis touché de tout cela, comme un homme qui a de l'ambition, et qui se voit borné de tous côtés par des obstacles presque insurmontables; mais je ne me reproche rien. J'ai toujours fait ce que j'ai pu pour mériter une fortune moins obscure; je sais de quel œil on regarde l'ambition d'un homme qui se fonde sur de tels titres; mais il n'a pas été en moi d'en produire de meilleurs.

S'il y a encore à Aix des gens qui se souviennent de moi, et que vous jugiez à propos de leur montrer mes lettres, je vous en laisse entièrement le maître, mon cher Saint-Vincens. Tout le monde vous dira que ce n'est pas comme cela que l'on parvient; je l'avoue; mais avais-je de meilleurs moyens? Il fallait, du moins, direz-vous, vous épargner un ridicule : mais il y a des ridicules qui ne nuisent point, et qui, même, réussissent quelquefois : *C'est mal connaître le public*, dit La Bruyère, *que de ne pas savoir hasarder quelquefois de grandes fadaises*[1].

[1] Vauvenargues cite de mémoire : La Bruyère a dit : *C'est ignorer le goût du peuple que de ne pas hasarder quelquefois de grandes fadaises.* — Voyez La Bruyère, édition du Prince Impérial, tome Ier, p. 222.

Adieu, mon cher Saint-Vincens; adressez-moi votre première lettre à Paris, à l'adresse que l'on vous donnera dans ma famille; je vous prie de la demander à mon frère. Je compte arriver à Paris vers le 10 février. Mais vous, mon cher Saint-Vincens, voulez-vous mourir sans avoir vu la capitale?

LETTRE XLV.

VAUVENARGUES A VILLEVIEILLE.

A Arras, le 5 février 1744.

Il est décidé, mon cher baron[1], que je ne deviendrai pas capitaine de grenadiers[2] au régiment du Roi; je l'ai quitté et je pars demain pour Paris, où je serai aussi longtemps qu'il plaira à Dieu, car je ne vois pas encore le tour que pourra prendre ma fortune.

[1] Villevieille était *marquis;* mais au régiment on l'avait qualifié *baron.*

[2] Vauvenargues était capitaine depuis cinq ans déjà; mais en entrant aux grenadiers, compagnie d'élite pour laquelle il était désigné, il eût obtenu une faveur considérée comme un avancement. — B.

Il y a longtemps, mon cher Villevieille, que je vous ai dit que vous étiez fou de continuer le service : je parlais alors contre mon intérêt; maintenant je serais inconsolable, si vous restiez après moi au régiment. Je ne puis le quitter, mon cher baron, sans m'attendrir sur le souvenir de ces années que j'ai passées avec vous dans de si utiles et si aimables entretiens; je n'oublierai jamais l'appui, la douceur, l'instruction que j'ai trouvés dans votre commerce, combien mon esprit s'est formé et fortifié avec vous, et tout ce que je vous dois. Souvenez-vous, de votre côté, mon cher baron, que la supériorité que l'âge vous donnait sur moi ne m'a jamais empêché de vous aimer comme un ami.

Je ne sais pas encore où je logerai à Paris; mais vous pouvez adresser vos lettres pour moi à Montiers [1], qui voudra bien me les faire tenir. Je vous envoie une copie des lettres que j'ai eu occasion d'écrire avant de quitter [2]; vous y verrez mes motifs, que vous connaissez déjà, et le peu de succès de mes idées. Donnez-moi promptement de

[1] Camarade de régiment retiré du service, à Paris, où il entretenait correspondance avec Villevieille.

[2] Ce sont les lettres au Roi, à Amelot, et au duc de Biron, dont une seconde copie trouvée parmi les papiers de Saint-Vincens a servi à notre publication.

vos nouvelles, mon cher Villevieille, et mandez-moi s'il m'est permis d'espérer de vous voir bientôt; vous me retrouverez toujours avec les sentiments que vous m'avez connus; la mort même ne les effacera pas, s'il y a quelque chose après elle.

LETTRE XLVI.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 26 février 1744.

Votre dernière lettre, mon cher Saint-Vincens, m'a fait une peine infinie : vous ne sauriez croire l'impatience que j'ai d'avoir de vos nouvelles; je ne puis souffrir de vous savoir malade, et d'ignorer la cause de votre maladie. Vous deviez me faire écrire par mon frère; quoiqu'il soit fort paresseux, je suis persuadé qu'il ne se serait pas refusé à cette occasion.

J'ai été présenté à M. Amelot, depuis que je suis dans ce pays-ci; il m'a reçu poliment; mais les dispositions de ma famille ne me permettent pas de suivre mes projets, je suis obligé de prendre de nouvelles vues[1]. Je vous rendrais compte de

[1] Voir à ce sujet la lettre suivante.

tous mes sentiments, si je vous savais en bonne santé; mais l'inquiétude que j'ai de votre état m'occupe uniquement, et je ne saurais, pour cette fois, vous parler d'autre chose.

Adieu, mon cher ami; écrivez-moi, dès que vous le pourrez, ou faites-moi, du moins, donner de vos nouvelles.

LETTRE XLVII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 1er mars 1744.

Votre dernière lettre, mon cher Saint-Vincens, m'avait mis dans une grande inquiétude sur votre santé; celle que vous avez eu la bonté de m'écrire, du 21, me rassure un peu, quoique vous ne m'en parliez pas, car je ne saurais croire que vous pussiez être malade, et ne m'en pas dire un seul mot.

Je suis très-sensible, mon cher Saint-Vincens, aux soins que vous vous êtes donnés pour moi; je ne doute pas de votre amitié : qui pourrait vous obliger à m'en témoigner, si vous ne m'aimiez pas sincèrement? Voilà l'avantage que je tire de ma

situation; comme elle ne peut pas me donner de faux amis, j'ai le plaisir de croire les miens véritables.

Je suis surpris que vous ne me répondiez pas un mot sur le projet et les lettres que je vous ai communiqués; je vous ai mandé, dans ma dernière, que j'abandonnais toutes ces vues pour en prendre de plus conformes à ma situation[1]. Mes parents, mon cher Saint-Vincens, m'éloigneront peut-être pour toute ma vie de la Provence, en me faisant une nécessité d'y retourner; ils ne veulent se prêter à rien, et croient les conjonctures favorables pour me forcer à me détacher de mes inclinations; je crois qu'ils se trompent, et peut-être qu'ils y auront du regret avant qu'il soit peu.

Je ne puis pas, mon ami, en confier davantage au papier; mais j'espère que je serai bientôt à même de vous écrire avec plus de liberté. Je suis au désespoir d'être réduit à un parti qui me répugne[2], dans le fond, autant qu'il déplaira à ma

1 Voir ci-après la lettre de Voltaire, nº LI, p. 376, à la note 2.

2 Celui de se fixer à Paris, pour y prendre le métier d'écrivain, non-seulement comme dernière chance de réputation, mais comme ressource; sa famille, pour le retenir en Provence, lui refusant toute espèce de secours. — B.

famille : si l'on avait voulu me mettre en état de demeurer, un an de suite, à Paris, pour suivre les choses que j'y avais commencées[1], ou j'aurais obtenu ce que je désirais, ou je me serais dégoûté, et j'aurais pris de moi-même le parti auquel on me sollicite ; mais la nécessité n'a point de loi.

LETTRE XLVIII.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES.

Jeudi, 4 avril 1744.

Aimable créature, beau génie, j'ai lu votre premier manuscrit, et j'y ai admiré cette hauteur d'une grande ame qui s'élève si fort au-dessus des petits brillants des Isocrates. Si vous étiez né

[1] Vauvenargues, faisant allusion à sa propre position, a dit ailleurs (Voyez tome II, p. 279) : *La fortune laisse rarement aux hommes le choix de leurs vertus et de leur travail.* Il est certain que la réputation littéraire n'est pas celle que Vauvenargues eût préférée ; et pour surcroît d'infortune, cette consolation, qu'il méritait, lui a manqué ; sa gloire a été posthume, et les dernières années de sa courte existence se sont écoulées dans un état de détresse dont ses amis de Paris, et Voltaire lui-même, n'eurent le secret qu'après sa mort. — B.

quelques années plus tôt, mes ouvrages en vaudraient mieux : mais, au moins, sur la fin de ma carrière, vous m'affermissez dans la route que vous suivez. Le grand, le pathétique, le sentiment, voilà mes premiers maîtres; vous êtes le dernier; je vais vous lire encore. Je vous remercie tendrement : vous êtes la plus douce de mes consolations dans les maux qui m'accablent.

LETTRE XLIX.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES.

Ce lundi, 8 mai 1744.

En vous remerciant. Mais vous êtes trop sensible; vous pardonnez trop aux faux raisonnements en faveur de quelque éloquence.

D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit, si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien?

Voilà un franc discours de Platon. Le rien n'est pas, parce qu'il est contradictoire que le rien soit; parce qu'on ne peut admettre la contradiction dans les termes; il s'agit bien là *du meilleur!* On est

toujours, dans ces hauteurs, à côté d'un abîme. Je vous embrasse, je vous aime, autant que je vous admire.

LETTRE L.

VAUVENARGUES A VILLEVIEILLE.

A Aix, le 18 juin 1744.

Il y a bientôt trois semaines, mon cher Villevieille, que je suis en Provence, et je ne compte pas y faire de vieux os. Si jamais je mets le pied en Languedoc, vous pouvez vous tenir assuré que j'irai vous rendre mes hommages, dans vos terres[1]. Ce sera une grande joie pour moi de vous renouveler mon amitié, et de vous voir tranquille. Je suis charmé que vous ayez résisté à tout ce qui voulait vous retenir au service : ce que vous me dites, à ce sujet, de M. de Biron, ne me surprend en aucune manière; j'espère que la Cour sera plus juste, et qu'on vous fera raison. Faites-moi part de

[1] Villevieille, qui, sur le conseil de Vauvenargues, avait aussi quitté le régiment du Roi, vivait retiré dans son domaine de Sommières, près de Nîmes.

vos amusements, mon cher baron, et donnez-moi souvent de vos nouvelles, comme vous me le promettez. J'imagine que vous n'êtes pas de ceux qui regrettent le service après l'avoir quitté : si cela vous arrivait un jour, avertissez-m'en aussitôt, et je tâcherai de vous remettre les mauvaises nuits que nous avons passées ensemble; vous m'avez rendu ce souvenir très-cher, par mille endroits, et je ne le perdrai jamais.

Adieu, jeune baron.

LETTRE LI.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES.

A Versailles, le 7 janvier 1745.

Le dernier ouvrage[1] que vous avez bien voulu m'envoyer, Monsieur, est une nouvelle preuve de votre grand goût dans un siècle où tout me semble un peu petit, et où le faux bel esprit s'est mis à la place du génie.

Je crois que si on s'est servi du terme d'*instinct*

[1] Les cinq premières *Réflexions critiques sur quelques poëtes.*

pour caractériser La Fontaine, ce mot *instinct* signifiait génie. Le caractère de ce bonhomme était si simple, que dans la conversation il n'était guère au-dessus des animaux qu'il faisait parler; mais, comme poëte, il avait un instinct divin, et d'autant plus *instinct* qu'il n'avait que ce talent. L'abeille est admirable, mais c'est dans sa ruche, hors de là l'abeille n'est qu'une mouche.

J'aurais bien des choses à vous dire sur Boileau et sur Molière. Je conviendrais sans doute que Molière est inégal dans ses vers, mais je ne conviendrais pas qu'il ait choisi des personnages et des sujets trop bas. Les ridicules fins et déliés dont vous parlez ne sont agréables que pour un petit nombre d'esprits déliés; il faut au public des traits plus marqués. De plus, ces ridicules si délicats ne peuvent guère fournir des personnages de théâtre : un défaut presque imperceptible n'est guère plaisant. Il faut des ridicules forts, des impertinences dans lesquelles il entre de la passion, qui soient propres à l'intrigue. Il faut un Joueur, un Avare, un Jaloux, etc. Je suis d'autant plus frappé de cette vérité que je suis actuellement occupé d'une fête pour le mariage de M. le Dauphin, dans laquelle il entre une comédie [1], et je m'aperçois plus que

[1] Voltaire fit pour cette fête la *Princesse de Navarre*, comédie-ballet en trois actes, qui fut représentée à Ver-

jamais que ce délié, ce fin, ce délicat, qui font le charme de la conversation, ne conviennent guère au théâtre. C'est cette fête qui m'empêche d'entrer avec vous, Monsieur, dans un plus long détail et de vous soumettre mes idées : mais rien ne m'empêche de sentir le plaisir que me donnent les vôtres.

Je ne prêterai à personne le dernier manuscrit que vous avez eu la bonté de me confier. Je ne pus refuser le premier à une personne digne d'en être touchée. La singularité frappante de cet ouvrage, *en faisant des admirateurs, a fait, nécessairement, des indiscrets;* l'ouvrage a couru; il est tombé entre les mains de M. de La Bruère[1], qui n'en connaissant pas l'auteur, a voulu, dit-on, en enrichir son *Mercure*. Ce Monsieur de La Bruère est un homme de mérite et de goût. Il faudra que vous lui pardonniez. Il n'aura pas toujours de pareils présents à faire au public. J'ai voulu en arrêter l'impression, mais on m'a dit qu'il n'en était plus temps. Avalez, je vous prie, ce petit dégoût, si vous haïssez la gloire.

Votre état[2] me touche à mesure que je vois

sailles le 23 février 1745, un mois après le mariage du Dauphin. — B.

[1] Voyez sur La Bruère la note dans la lettre suivante, p. 378.

[2] On a vu, dans la lettre XLVI, combien Vauvenargues

les productions de votre esprit, si vrai, si naturel, si facile, et quelquefois si sublime. Qu'il serve à vous consoler, comme il servira à me charmer. Conservez-moi une amitié que vous devez à celle que vous m'avez inspirée.

Adieu, Monsieur, je vous embrasse tendrement.

éprouvait de répugnance à retourner en Provence, alors que sa famille, *ne voulant se prêter à rien*, l'obligeait à renoncer à la diplomatie, *pour prendre des vues plus conformes à sa situation.* Cette phrase et celles qui la suivent montrent que dès ce moment-là il songeait à écrire pour le public, bien que, *dans le fond, ce parti lui répugnât.* C'est alors qu'il soumet au jugement de Voltaire différents morceaux qu'il se propose de publier. — Cependant, à la fin de mai 1744, il se rend à Aix (Voir la lettre précédente), où, selon toute apparence, il obtient de sa famille l'autorisation de donner suite à son projet d'entrer dans la diplomatie. Dans ce but il se livrait aux études les plus sérieuses, quand une petite vérole de l'espèce la plus maligne vint mettre le comble à ses infirmités.

Défiguré, dit Marmontel*, par les traces qu'elle « avoit « laissées, attaqué d'un mal de poitrine qui l'a conduit au « tombeau, et presque privé de la vue, il se vit obligé de « remercier le ministre des vues qu'il avoit sur lui. Mais « au milieu des douleurs il ne put renoncer au désir d'être « utile aux hommes », et il consacra ses derniers jours à la publication des ouvrages qui sont devenus ses titres à la gloire qu'il aimait.

* Voir l'*Épître à Voltaire* que nous avons donnée parmi les *Pièces diverses* en tête de notre tome Ier.

LETTRE LII.

VAUVENARGUES A M. DE VOLTAIRE.

A Aix, ce 21 janvier 1745.

J'ai reçu, Monsieur, avec la plus grande confiance et la reconnaissance la plus tendre, les louanges dont vous honorez mes faibles écrits. Je ne dois pas être fâché que le premier discours que j'ai pris la liberté de vous envoyer ait vu le jour, puisqu'il a votre approbation, malgré ses défauts. J'aurais souhaité seulement le donner à M. de La Bruère[1] dans une imperfection moins remarquable.

[1] La Bruère, et non La Bruyère, comme le disent toutes les éditions.

Vauvenargues ne parle évidemment pas ici de l'auteur des *Caractères*, mort en 1696, mais bien de La Bruère, poëte lyrique, son contemporain.

La Bruère (*Charles* Le Clerc de) eut le privilége du *Mercure* depuis 1744 jusqu'à sa mort, arrivée en 1754, à l'âge de trente-neuf ans. Le *Mercure*, sous lui et sous Fuzelier son associé, ne fut point le bureau de la satire, il sut le rendre intéressant par d'autres moyens. Voltaire a fait à l'occasion d'une pièce de cet auteur (les *Voyages*

J'ai lu avec une grande attention ce que vous me faites l'honneur de m'écrire sur La Fontaine. Je croyais que le mot *instinct* aurait pu convenir à un auteur qui n'aurait mis que du sentiment, de l'harmonie et de l'éloquence dans ses vers, et qui d'ailleurs n'aurait montré ni pénétration ni réflexion; mais qu'un homme qui pense partout, dans ses contes, dans ses préfaces, dans ses fables, dans les moindres choses, et dont le caractère même est de penser ingénieusement et avec finesse; qu'un esprit si solide soit mis dans le rang des hommes qui ne pensent point, parce qu'il n'aura pas eu dans la conversation le don de s'exprimer, défaut que les hommes, qui sont exagérateurs, ont probablement fort enflé, et qui méritait plus d'indulgence dans ce grand poëte, je vous avoue, Monsieur, que cela me surprend. Il n'appartient pas à un homme né en Provence de connaître la juste signification des mots, et vous aurez la bonté de me pardonner les préventions que je puis avoir là-dessus.

de l'Amour, opéra représenté en mai 1736) les vers suivants, que nous citons parce qu'ils sont peu connus :

L'Amour t'a prêté son flambeau;
Quinault, son ministre fidèle,
T'a laissé son plus doux pinceau :
Tu vas jouir d'un sort si beau
Sans jamais trouver de cruelle,
Et sans redouter un Boileau... — B.

J'ai corrigé mes pensées à l'égard de Molière, sur celles que vous avez eu la bonté de me communiquer; je les ajouterai à cette lettre. Je vous prie de les relire jusqu'à la fin. Si vous êtes encore assez bon pour me faire part de vos lumières sur Despréaux, je tâcherai aussi d'en profiter. J'ai le bonheur que mes sentiments sur la comédie se rapprochent beaucoup des vôtres. J'ai toujours compris que le ridicule y devait naître de quelque passion qui attachât l'esprit du spectateur, donnât de la vivacité à l'intrigue et de la véhémence aux personnages. Je ne pensais pas que les passions des gens du monde, pour être moins naïves que celles du peuple, fussent moins propres à produire ces effets, si un auteur naïf peignait avec force leurs mœurs dépravées, leur extravagante vanité, leur esprit, sans le savoir, toujours hors de la nature, source intarissable de ridicules. J'ai vu bien souvent avec surprise le succès de quelques pièces du haut comique, qui n'avaient pas même l'avantage d'être bien pensées. Je disais alors : Que serait-ce si les mêmes sujets étaient traités par un homme qui sût écrire, former une intrigue et donner de la vie à ses peintures? C'est avec la plus sincère soumission que je vous propose mes idées. Je sais, depuis longtemps, qu'il n'y a que la pratique même des arts qui puisse nous donner, sur la composition, des idées saines. Vous les avez tous cultivés, dès

votre enfance, avec une tendre attention ; et le peu de vues que j'ai sur le goût, je les dois principalement, Monsieur, à vos ouvrages.

Celui[1] qui vous occupe présentement, occupera bientôt la France. Je conçois qu'un travail si difficile et si pressé demande vos soins ; vous avez, néanmoins, trouvé le temps de me parler de mes frivoles productions, et de consoler par les assurances de votre amitié mon cœur affligé. Ces marques aimables d'humanité sont bien chères à un malheureux qui ne doit plus avoir de pensées que pour la vertu. J'espère pouvoir vous en remercier, de vive voix, à la fin de mai, si ma santé me permet de me mettre en voyage. Je serais inconsolable si je ne vous trouvais pas à Paris dans ce temps-là. Un gros rhume que j'ai sur la poitrine avec la fièvre depuis quinze jours, interrompt le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous. Continuez-moi, je vous prie, Monsieur, les témoignages de votre amitié ; je cesserai de vivre avant de cesser de les reconnaître.

[1] La *Princesse de Navarre.*

LETTRE LIII.

VAUVENARGUES A VOLTAIRE.

A Aix, ce 27 janvier 1745.

Je n'aurais pas été longtemps fâché, Monsieur, que mes papiers eussent vu le jour, s'ils ne l'avaient dû qu'à l'estime que vous en faisiez; mais, puisqu'ils paraissaient sans votre aveu, et avec les défauts que vous leur connaissez, il vaut beaucoup mieux, sans doute, qu'ils soient encore à notre disposition; je ne regrette que la peine qu'on vous a donnée pour une si grande bagatelle [1].

[1] C'est ainsi que Vauvenargues qualifie ses *Réflexions critiques sur quelques poètes.* — B.

La lettre de Voltaire à laquelle Vauvenargues répond ici, manque dans notre recueil; nous ignorons ce qu'elle a pu devenir, mais jusqu'à ce jour elle ne se trouve dans aucune édition des *OEuvres de Voltaire.* On comprend aisément qu'elle avait pour objet d'annoncer à Vauvenargues que, contrairement à ce que disait celle du 7 janvier, l'insertion des *Réflexions critiques* au *Mercure* n'avait pas eu lieu, et qu'on pouvait dès lors l'interdire. — B.

Mon rhume continue toujours, avec la fièvre, et d'autres incommodités qui m'affaiblissent et m'épuisent. Tous les maux m'assiégent. Je voudrais les souffrir avec patience, mais cela est bien difficile. Si je puis mériter, Monsieur, que vous m'accordiez une amitié bien sincère, j'espère qu'elle me sera grandement utile, et fera, tant que je vivrai, ma consolation et ma force.

LETTRE LIV.

VOLTAIRE A M. LE MARQUIS DE VAUVENARGUES.

Sur un Éloge funèbre d'un officier, composé à Prague.

1745 [1].

L'état où vous m'apprenez que sont vos yeux a tiré, Monsieur, des larmes des miens, et l'Éloge [2] funèbre que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en augmentant mon admiration

[1] Cette lettre, écrite de la main de Vanière, secrétaire de Voltaire, ne porte point de date. M. Gilbert pense qu'elle est du mois de mars 1745. — B.

[2] Voir cet *Éloge*, tome Ier, p. 213 et suiv.

pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai en général. Vous en exceptez sans doute l'amitié. C'est elle qui vous a inspiré et qui a rempli votre ame de ces sentiments qui condamnent le genre humain. Plus les hommes sont méchants, plus la vertu est précieuse; et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle est la première de nos consolations. Voilà la première oraison funèbre que le cœur ait dictée [1], toutes les autres sont l'ouvrage de la vanité. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation : il est bien difficile que ce genre d'écrire se garantisse de ce défaut; qui parle longtemps, parle trop sans doute. Je ne connais aucun discours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a son endroit faible; quelle tragédie est sans remplissage; quelle ode sans strophes inutiles? mais, quand le bon domine, il faut être satisfait. D'ailleurs, ce n'est pas pour le public que vous avez écrit; c'est pour vous, c'est pour le soulagement de votre cœur. Le mien est pénétré de l'état où vous êtes; puissent les belles-

[1] Celle que Vauvenargues, à son tour, devait inspirer à Voltaire, a le même caractère. Voir, au tome Ier, parmi les pièces préliminaires, l'*Éloge funèbre des officiers morts pendant la guerre de* 1741, composé, Voltaire le dit expressément, à l'intention de Vauvenargues. — B.

lettres vous consoler! Elles sont, en effet, le charme de la vie, quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent; mais, quand on s'en sert comme d'un organe de la renommée, elles se vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte assez pur; elles nous suscitent des ennemis qui nous persécutent jusqu'au tombeau. Zoïle eût été capable de faire du tort à Homère vivant. Je sais bien que les Zoïles sont détestés, qu'ils sont méprisés de toute la terre, et c'est là, précisément, ce qui les rend dangereux. On se trouve compromis, malgré qu'on en ait, avec un homme couvert d'opprobres.

Je voudrais, malgré ce que je vous dis là, que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel Zoïle pourrait médire de ce que l'amitié, la douleur et l'éloquence ont inspiré à un jeune officier, et qui ne serait étonné de voir le génie de M. Bossuet à Prague? Adieu, Monsieur; soyez heureux, si les hommes peuvent l'être; je compterai parmi mes beaux jours celui où je pourrai vous revoir.

Je suis, avec les sentiments les plus tendres, etc.

LETTRE LV.

VAUVENARGUES A M. DE VOLTAIRE.

(Cette lettre s'est trouvée sans date [1].)

Je vous accable, Monsieur, de mes lettres. Je sens l'indiscrétion qu'il y a à vous dérober à vous-même; mais, lorsqu'il me vient en pensée que je puis gagner quelque degré dans votre amitié ou votre estime, je ne résiste pas à cette idée. J'ai retrouvé, il y a peu de temps, quelques vers que j'ai faits dans ma jeunesse. Je ne suis pas assez impudent pour montrer moi-même de telles sottises; je n'aurais jamais osé vous les lire; mais, dans l'éloignement qui nous sépare, et dans une lettre, je suis plus hardi. Le sujet des premières pièces est peu honnête; je manquais beaucoup de principes, lorsque je les ai hasardées; j'étais dans un âge où ce qui est le plus licencieux paraît trop souvent le plus aimable. Vous pardonnerez ces erreurs d'un esprit follement amoureux de la liberté, et qui ne savait pas encore que le plaisir même a ses bornes.

[1] Comme elle répond à la précédente, elle a dû être écrite d'Aix, vers la fin du mois de mars 1745.

Je n'achevai pas le morceau commencé sur la mort d'Orphée; je crus m'apercevoir que les rimes redoublées, que j'avais choisies, n'étaient pas propres au genre terrible; je jugeai selon mes lumières; il peut arriver qu'un homme de génie fasse voir un jour le contraire.

Si mes vers n'étaient que très-faibles, je prendrais la liberté de vous demander à quel degré; mais je crois les voir tels qu'ils sont. Je n'ai pu, cependant, me refuser de vous donner ce témoignage de l'amour que j'ai eu de très-bonne heure pour la poésie; je l'aurais cultivée avec ardeur, si elle m'avait plus favorisé; mais la peine que me donna ce petit nombre de vers ridicules, me fit une loi d'y renoncer. Aimez, Monsieur, malgré cette faiblesse, un homme qui aime lui-même si passionnément tous les arts; qui vous regarde, dans leur décadence, comme leur unique soutien, et respecte votre génie autant qu'il chérit vos bontés.

P. S. Vous avez eu la bonté, Monsieur, de me faire apercevoir que le commencement de mon Éloge funèbre exagérait la méchanceté des hommes; je l'ai supprimé, et j'ai rétabli un ancien exorde, qui peut-être ne vaut pas mieux. J'ai fait encore quelques changements dans le reste du discours, mais je ne vous envoie que le premier.

J'espère toujours avoir le plaisir de vous voir à

la fin de mai. Comme ce sera probablement, ici, la dernière lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire, je la fais sans bornes.

LETTRE LVI.

VOLTAIRE A M. DE VAUVENARGUES[1].

A Versailles, ce 3 avril 1745.

Vous pourriez, Monsieur, me dire comme Horace,

Sic raro scribis, ut toto non quater anno[2].

Ce ne serait pas la seule ressemblance que vous auriez avec ce sage aimable : il a pensé quelquefois comme vous dans ses vers; mais il me semble que son cœur n'était pas si sensible que le vôtre.

[1] Cette lettre, imprimée pour la première fois dans la *Correspondance générale de Voltaire*, sous la date du 3 avril 1746, est du 3 avril 1745, on peut s'en assurer par la seule lecture des allusions aux divers événements de cette année; et la réponse de Vauvenargues que nous avons sous les yeux vient encore le confirmer. — B.

[2] HORACE, *Sat.*, lib. II, sat. III.

C'est cette extrême sensibilité que j'aime; sans elle vous n'auriez point fait cette belle oraison funèbre dictée par l'éloquence et la tendre amitié. La première façon dont vous l'aviez commencée me paraît sans comparaison plus touchante, plus pathétique que la seconde; il n'y aurait seulement qu'à en adoucir quelques traits, et à ne pas comprendre tous les hommes dans le portrait funeste que vous en faites : il y a, sans doute, de belles ames, et qui pleurent leurs amis avec des larmes véritables. N'en êtes-vous pas une preuve bien frappante, et croyez-vous être assez malheureux pour être le seul qui soyez sensible?

Ne parlons plus de La Fontaine. Qu'importe qu'en plaisantant on ait donné le nom d'*instinct* au talent singulier d'un homme qui avait toujours vécu à l'aventure, qui pensait et parlait en enfant sur toutes les choses de la vie, et qui était si loin d'être philosophe?

Ce qui me charme surtout de vos réflexions, Monsieur, et de tout ce que vous voulez bien me communiquer, c'est cet amour si vrai que vous témoignez pour les beaux-arts; c'est ce goût vif et délicat qui se manifeste dans toutes vos expressions. Venez donc à Paris, j'y profiterai avec assiduité de votre séjour. Vous serez peut-être étonné de recevoir une lettre de moi, datée de Versailles : la cour ne semblait guère faite pour

moi; mais les grâces que le Roi m'a faites[1] m'y arrêtent, et j'y suis à présent, plus par reconnaissance que par intérêt. Le Roi part, dit-on[2], les premiers jours du mois prochain, pour aller nous donner la paix à force de victoires. Vous avez renoncé à ce métier, qui demande un corps plus robuste que le vôtre, et un esprit peu philosophique : c'est bien assez d'y avoir consacré vos plus belles années. Employez, Monsieur, le reste de votre vie à vous rendre heureux; et songez que vous contribuerez à mon bonheur, quand vous m'honorerez de votre commerce, dont je sens tout le prix.

LETTRE LVII.

VAUVENARGUES A M. DE VOLTAIRE.

A Aix, le 30 avril 1745.

Je ne vous dirai pas, Monsieur, *Sic raro scribis*, etc.; mais j'irai vous demander réponse de

[1] Voltaire venait d'être nommé gentilhomme ordinaire, et historiographe de France. — B.

[2] Louis XV partit de Versailles accompagné du Dauphin, et arriva au camp de Tournay le 8 mai 1745; le 11, par l'habileté du maréchal de Saxe, il gagna, sur le duc de Cumberland, la bataille de Fontenoy. — B.

vive voix[1]; cela vaudra mieux. Recevez cependant, ici, mes compliments sincères sur les grâces que le Roi vous a faites; je désire, Monsieur, qu'il fasse encore beaucoup d'autres choses qui méritent d'être louées, afin que votre reconnaissance honore toujours la vérité. Vous me permettez bien de prendre cet intérêt à votre gloire.

Je suis bien aise d'avoir parlé comme Horace *pensait quelquefois;* je vous prie cependant de croire, quoique ce soit une chose honteuse à avouer, que je ne pense pas toujours comme je parle. Après cette petite précaution, je crois que je puis recevoir les louanges que vous me donnez sur l'amitié. Celle que je prends la liberté, Monsieur, d'avoir pour vous, me rendra digne un jour de votre estime.

[1] Au moment où Vauvenargues écrivait cette lettre, il se disposait à quitter Aix, qu'il ne devait plus revoir. Arrivé à Paris vers le milieu de mai, il y prit un modeste appartement *rue du Paon-Saint-André* (aujourd'hui *rue Larrey*), dans une maison qui existe encore sous le n° 8, mais qui doit disparaître pour faire place au boulevard Saint-Germain.

LETTRE LVIII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 22 juillet 1745.

C'est à moi, mon cher Saint-Vincens, d'être fâché que vous ne veniez pas à Paris; car, pour vous, les facilités et les occasions de faire ce voyage ne vous manqueront pas certainement; vous les retrouverez quand vous voudrez. Les raisons qui vous retiennent en Provence ne peuvent qu'être extrêmement louées; mais je suis en peine de votre santé, quoique vous me marquiez qu'elle est meilleure : la mienne est toujours si mauvaise, et m'oblige à tant d'attentions, que je mène une vie pénible, pleine de sujétions et de tristesse. Votre amitié, mon cher Saint-Vincens, adoucit ma situation; je vous prie de m'en continuer les témoignages; quoique je ne puisse pas douter du fond de votre cœur, je sens qu'ils me sont nécessaires. Ce serait une privation très-sensible pour moi de n'avoir pas, au moins de temps en temps, de vos nouvelles; j'espère que vous me tiendrez à cet égard votre parole.

On nous fait espérer ici Monclar[1], dans peu de temps : je vous prie de lui témoigner le plaisir que cela me fait. Si vous trouvez le moment de dire un mot de moi à M. de Vence[2], je vous prie aussi de le faire; je n'ai pas besoin de vous dire mes sentiments pour lui; vous les connaissez. Ne m'épargnez pas, s'il y a quelque chose dans ce pays-ci pour votre service; vous devez être persuadé depuis bien des années, mon cher Saint-Vincens, que vous n'avez point d'ami plus sincère et plus passionné.

LETTRE LIX.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 30 décembre 1745.

Je suis trop persuadé, mon cher Saint-Vincens, de la bonté de votre cœur, pour penser qu'une courte absence ait pu m'en ôter; votre paresse me

[1] Monclar. Voir ci-dessus, p. 264, la note 1.

[2] Vence (*Alexandre-Gaspard* de Villeneuve, marquis de), allait bientôt devenir le beau-père de Saint-Vincens.

fâche quelquefois; mais je n'ai jamais douté de votre amitié.

J'ai appris, en son temps, avec plaisir, que vous aviez fini avec M. de Jouques[1]; je désirais, beaucoup plus que vous-même, de vous voir revêtu de cette charge, que vous honorez : il ne convenait point qu'avec tant de vertus et de sagesse vous ne fussiez assis qu'au second banc de la justice; je me réjouis, mon cher ami, de vous voir au premier. Là, vous exercerez avec plus d'éclat tous vos talents, et vous serez à même de prêter à la vérité et à l'innocence un plus fort appui.

Je vous enverrai mon ouvrage dès que je trouverai une occasion[2]. Je ne doute pas que beaucoup de gens ne me condamnent de l'avoir donné au public; on ne pardonne guère, dans le monde, cette espèce de présomption, mais j'espère de supporter avec patience le tort qu'elle pourra me faire, si on me devine[3]. C'est à des hommes plus heu-

[1] Arbaud de Jouques (*André-Élzéar d'*), président à mortier au parlement d'Aix, venait de céder sa charge à Saint-Vincens, alors âgé de vingt-sept ans. — B.

[2] L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, etc.; volume in-12 de 384 pages, alors sous presse, le seul de ses ouvrages que Vauvenargues ait pu publier. — B.

[3] Le volume dont il vient d'être question parut sans nom d'auteur. — B.

reux que moi[1] qu'il appartient de craindre le ridicule; pour moi, je suis accoutumé, depuis longtemps, à des maux beaucoup plus sensibles.

Je vous prie de faire mes très-humbles compliments à M. le marquis de Vence. Je vous souhaite, mon très-cher ami, une bonne et heureuse année, et vous embrasse de tout mon cœur.

Comment se porte le fils de M. de Lordonet[2]? Je vous prie de l'assurer que personne au monde ne prend plus de part que moi à tout ce qui lui appartient.

LETTRE LX.

VOLTAIRE A M. DE VAUVENARGUES.

1746[3].

J'ai passé plusieurs fois chez vous, pour vous remercier d'avoir donné au public des pensées au-

[1] Tout entier à l'espoir d'arriver, comme écrivain, à la gloire, que sa mauvaise santé l'avait empêché d'acquérir par les armes, Vauvenargues luttait alors avec courage contre un état voisin de la misère. — B.

[2] Les Lordonet étaient seigneurs d'Esparron de Pallières, dans le Var.

[3] Cette lettre, qu'on trouve dans la Correspondance

dessus de lui. Le siècle qui a produit les *Étrennes de la Saint-Jean*[1], les *Écosseuses*[2], *Misapouf*[3], ne vous méritait pas; mais enfin, il vous possède, et je bénis la nature. Il y a un an que je dis que vous êtes un grand homme, et vous avez révélé mon secret. Je n'ai lu encore que les deux tiers de votre livre; je vais dévorer la troisième partie. Je l'ai porté aux antipodes, dont je reviendrai incessamment pour embrasser l'auteur, pour lui dire combien je l'aime, et avec quel transport je m'unis à la grandeur de son ame et à la sublimité de ses réflexions, comme à l'humanité de son caractère. Il y a des choses qui ont affligé ma philosophie; ne peut-on pas adorer l'Être suprême, sans se faire capucin[4]? N'importe, tout le reste m'enchante;

générale de Voltaire, a été publiée pour la première fois par M. Gilbert dans son édition de Vauvenargues. L'autographe est sans date; mais Vauvenargues ayant donné son livre en février 1746, sa lettre a dû être écrite en ce mois, ou, au plus tard, vers les premiers jours de mars.

[1] *Recueil de pièces de divers auteurs :* Montesquieu, le comte de Maurepas, le comte de Caylus, La Chaussée, etc.

[2] Autre recueil attribué à Vadé, au comte de Caylus, et à la comtesse de Verrue.

[3] Par l'abbé de Voisenon; 2 volumes in-12.

[4] Voltaire fait ici allusion, non pas à quelques *Maximes* qui ont également *affligé sa philosophie,* mais à la *Méditation sur la Foi.* Cette remarque résulte de ce qu'il vient

vous êtes l'homme que je n'osais espérer, et je vous conjure de m'aimer.

Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE LXI.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 7 mars 1746.

Je n'ai pas trouvé encore d'occasion, mon cher Saint-Vincens, pour vous envoyer mon livre, mais vous le recevrez aussitôt que mon frère, et je souhaite qu'il remplisse les idées que vous en avez. Je suis bien touché de la part que vous voulez prendre aux suffrages qu'il a obtenus; mais vous estimez trop ce petit succès. Il s'en faut de beaucoup, mon cher ami, que la gloire soit attachée à si peu de chose; vous vous moquez de moi, quand vous parlez là-dessus comme vous faites. Un homme qui a un peu d'ambition, serait bien vain, s'il

de dire, qu'il n'a lu encore que les deux tiers du livre; or, dans la première édition, la *Méditation* est à peu près à la moitié du volume (pages 256 à 266), et les *Maximes* sont à la fin.

croyait avoir mérité de telles louanges pour avoir fait un petit livre ; ce qui me touche, mon cher Saint-Vincens, c'est qu'elles viennent de votre amitié. C'est cette amitié qui m'honore, et qui me fait aimer moi-même la vertu, afin de vous plaire toujours, et de vous faire estimer, si je puis, les sentiments que je vous ai voués jusqu'au tombeau.

Je vous prie, mon cher Saint-Vincens, de dire à mon frère que j'ai reçu avant-hier l'huile qu'il m'a envoyée, parce que je ne pourrai peut-être pas lui écrire par ce courrier. Je vous prie de l'aimer et de vivre avec lui ; outre qu'il est mon frère, il est mon plus cher ami. Il appartient peut-être à d'autres de le louer de beaucoup de choses ; mais il m'est permis, je crois, de dire que rien n'égale la noblesse de ses sentiments et la beauté de son naturel : je vous ai dit souvent la même chose, mais vous pardonnez à l'amitié de trouver du plaisir à la redire.

Je suis fâché que vous ne me disiez jamais un mot de la Provence dans vos lettres, et que vous oubliiez même de me parler des personnes que vous savez que je considère le plus.

LETTRE LXII.

VAUVENARGUES A VILLEVIELLE.

A Paris, le 28 mars 1746,
à l'hôtel de Tours, rue du Paon,
faubourg Saint-Germain.

Quoique vous ne songiez plus à moi, mon cher baron[1], j'ai encore la folie de vous aimer et la simplicité de vous le dire. Je me suis flatté, tout l'hiver, que vous pourriez venir à Paris, et je vous attendais, pour vous gronder selon vos mérites; mais je commence à craindre que vous ne veuillez pas vous montrer sitôt ici, avec un fils déjà trop grand, et qui vous ferait plus vieux que vous n'êtes : lorsque vous vous croirez sans conséquence, mon aimable ami, j'espère que vous me donnerez la joie de vous voir. J'ai fait imprimer, cet hiver, un petit ouvrage que je vous envoie. Il a paru au mois de février; j'attendais le printemps pour vous en faire part, afin de vous trouver sans fièvre, et de bonne humeur. Recevez-le donc, mon cher

[1] Voir ci-dessus, p. 366, la note 1.

Villevieille, et tâchez de le lire doucement; car je vous avertis que ce n'est pas un de ces livres qu'on entend trop vite; il faut être un peu fait à la fatigue pour le lire, et, de temps en temps, prendre haleine.

Informez-moi, en attendant, mon cher Villevieille, de ce que vous faites, et songez un peu plus sérieusement à venir ici. Vous y viendrez trop tard pour moi, si vous différez davantage; car je suis toujours accablé de maladies, et j'ai perdu, en quelque sorte, l'espérance de rétablir ma santé. Je vous dis cela, mon ami, afin de vous toucher par la compassion, si je ne le puis plus par l'amitié. Adieu.

LETTRE LXIII.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES.

Ce samedi, 9 avril 1746.

Je ne sais où trouver M. de Marmontel et son Pylade [1]; mais je m'adresse au héros de l'amitié,

[1] BAUVIN (*Jean-Grégoire*), qui, en 1746, avait fondé avec Marmontel le recueil intitulé *l'Observateur littéraire*.

pour faire passer jusqu'à eux le chagrin que me cause la petite tribulation arrivée à leurs feuilles, et l'empressement que j'aurai à les servir. Les recherches qu'on a faites par ordre de la cour chez tous les libraires, au sujet du libelle de Roy[1], sont cause de ce malheur. On cherchait des poisons et on a saisi de bons remèdes; voilà le train de ce

[1] Le libelle que Voltaire attribue à Roy, et pour lequel on fit des recherches chez les libraires, est le *Discours prononcé à la porte de l'Académie française, par M. le Directeur, à M.* ***, in-4° de huit pages.

Ce poëte Roy (*Pierre-Charles*), né à Paris en 1683, mort le 23 octobre 1763, est auteur d'une tragédie de *Callirhoé,* d'un grand nombre d'opéras et de ballets, et d'une satire contre l'Académie française intitulée *le Coche.* Il n'est guère connu aujourd'hui que par une épigramme dans le second vers de laquelle on a laissé jusqu'à présent une faute qui sera corrigée ici; nous soulignerons le mot. Cette épigramme est la LXXXIXe dansle t. XII des OEuvres de Voltaire imprimées en 1819. Paris, A. A. Renouard. La voici :

Connaissez-vous certain rimeur obscur,
Sec et guindé, *souvent* froid, toujours dur,
Ayant la rage et non l'art de médire,
Qui ne peut plaire, et peut encor moins nuire;
Pour ses méfaits dans la geôle encagé,
A Saint-Lazare après ce fustigé;
Chassé, battu, détesté pour ses crimes,
Honni, berné, conspué pour ses rimes,
Cocu, content, parlant toujours de soi?
Chacun s'écrie : « Eh! c'est le poëte Roy! »

monde. Ce misérable Roy n'est né que pour faire du mal; mais je me flatte que cette aventure pourra servir à faire discerner ceux qui méritent la protection du gouvernement, de ceux qui méritent l'indignation du gouvernement et du public : c'est à quoi je vais travailler avec plus de chaleur qu'à mon *Discours* à l'Académie. J'embrasse tendrement celui dont je voudrais avoir les pensées et le style, et dont j'ai les sentiments, et je prie le plus aimable des hommes de m'aimer un peu.

LETTRE LXIV.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES.

Paris, lundi 9 mai 1746.

Nos amis, Monsieur, peuvent continuer leurs feuilles. M. de Boze[1] fermera les yeux, mais il

[1] De Boze (*Claude Le Gros*), inspecteur de la librairie en 1745, pendant la maladie de Maboul. Antiquaire, numismate distingué, il fut élu, en 1706, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; en 1715, il fut nommé membre de l'Académie française, à la place de Fénelon. Il remplit jusqu'à sa mort les fonctions de *garde du Cabinet des Médailles*. Né à Lyon le 28 janvier 1680, il mourut à Paris le 10 septembre 1753. — B.

faut les fermer aussi avec lui, et ignorer qu'il veut ignorer cette contrebande de journal. Le chevalier de Quinsonas[1] a abandonné son *Spectateur*. Il ne s'agit plus pour les Observateurs que de trouver un libraire accommodant et honnête homme, ce qui est plus difficile que de faire un bon journal. Qu'ils se conduisent avec prudence et tout ira bien. Je vous attends à deux heures et demie.

LETTRE LXV.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES.

Mai 1746.

Quoi! la maladie m'empêche d'aller voir le plus aimable de tous les hommes, et ne m'empêche pas d'aller à Versailles! Je rougis et je gémis de cette cruelle contradiction, et je ne peux me consoler qu'en me plaignant à vous de moi-même. Vous

[1] Quinsonas (*le chevalier de*). Dans cette lettre, imprimée à quelques exemplaires par M. Roux-Alpheran, le compositeur a mis *le cher de Quinsonas* : c'est une faute ; on a pris l'abréviation *chev.* pour le mot *cher*. Quinsonas, auteur du *Spectateur*, était chevalier de Malte. — B.

m'avez laissé des choses admirables, dans lesquelles je vois que vous m'aimez[1]; je vous jure que je vous le rends bien; je sens combien il est doux d'être aimé d'un génie tel que le vôtre. Je vous supplie, Monsieur, si vous voyez MM. les *Observateurs*[2], de leur dire que je viens de m'apercevoir d'une faute énorme du copiste dans la petite lettre au roi de Prusse.

Comme un carré long est une contradiction.

Il faut : *Comme un carré plus long que large est une contradiction.*

Adieu. Que j'ai de choses à vous dire et à entendre!

[1] Il s'agit ici, probablement, du morceau intitulé : *Sur quelques ouvrages de M. de Voltaire,* que Vauvenargues venait d'achever, et qui parut dans sa seconde édition. — Voir cet écrit dans notre tome II, p. 88 à 99. — B.

[2] Voltaire désigne ici *l'Observateur littéraire*, journal qui parut en 1746, et dont les auteurs étaient Marmontel et Bauvin. En y imprimant la lettre de Voltaire au roi de Prusse (du 25 ou 26 janvier 1738), on y avait fait la faute que Voltaire relève, et que jusqu'à ce jour aucun des éditeurs de Voltaire et de Marmontel n'a corrigée. (*Cette note est de M. Beuchot.*)

LETTRE LXVI.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES.

Versailles, vendredi au soir, 13 mai 1746.

J'ai usé, mon très-aimable philosophe, de la permission que vous m'avez donnée. J'ai crayonné un des meilleurs livres[1] que nous ayons en notre langue, après l'avoir relu avec un extrême recueillement. J'y ai admiré de nouveau cette belle ame si sublime, si éloquente et si vraie; cette foule d'idées neuves, ou rendues d'une manière si hardie, si précise; ces coups de pinceau si fiers et si tendres. Il ne tient qu'à vous de séparer cette profusion de diamants de quelques pierres fausses ou enchâssées d'une manière étrangère à notre langue; il faut que ce livre soit excellent d'un bout à l'autre; je vous conjure de faire cet honneur à notre nation et à vous-même, et de rendre ce service à l'esprit humain. Je me garde bien d'insister sur mes critiques; je les soumets à votre raison, à

[1] L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, principal ouvrage de Vauvenargues, imprimé pour la première fois en février 1746.

votre goût, et j'exclus l'amour-propre de notre tribunal. J'ai la plus grande impatience de vous embrasser. Je vous supplie de dire à notre ami Marmontel qu'il m'envoie, sur-le-champ, ce qu'il sait bien. Il n'a qu'à l'adresser par la poste chez M. d'Argenson, ministre des affaires étrangères, à Versailles. Il faut deux enveloppes, la première à moi, la dernière à M. d'Argenson.

Adieu, belle ame et beau génie.

LETTRE LXVII.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES.

Ce samedi au soir, 14 mai 1746.

J'ai apporté à Paris, Monsieur, la lettre que je vous avais écrite à Versailles; elle ne vous en sera que plus tôt rendue. J'y ajoute que la Reine veut vous lire, qu'elle en a l'empressement que vous devez inspirer, et que si vous avez un exemplaire que vous vouliez bien m'envoyer, il lui sera rendu, demain matin, de votre part. Je ne doute pas qu'ayant lu l'ouvrage, elle n'ait autant d'envie de connaître l'auteur, que j'en ai d'être honoré de son amitié.

LETTRE LXVIII.

VAUVENARGUES A VOLTAIRE.

A Paris, dimanche matin, 15 mai 1746.

Je ne mérite aucune des louanges dont vous m'honorez; mon livre est rempli d'impertinences et de choses ridicules; je vais cependant travailler à le rendre moins méprisable[1], puisque vous voulez bien m'aider à le refaire. Dès que vous m'aurez donné vos corrections[2], je mettrai la main à l'œuvre. J'avais le plus grand dégoût pour cet ouvrage, vos bontés réveillent mon amour-propre; je sens vivement le prix de votre amitié; je veux du moins faire tout ce qui dépend de moi pour la mériter.

[1] Vauvenargues préparait alors une seconde édition de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, suivie de *Réflexions et Maximes*, seuls ouvrages qu'il ait publiés, et dont la réimpression, commencée sous ses yeux, ne fut terminée qu'après sa mort. — B.

[2] Les corrections dont parle Vauvenargues sont celles que Voltaire a faites sur l'exemplaire de la première édition conservé à Aix, dans la bibliothèque Méjanes.

J'ai dit à M. Marmontel ce que vous me chargiez de lui dire. J'attends impatiemment votre retour, et vous remercie tendrement.

LETTRE LXIX.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES.

Dimanche, 22 mai 1746.

La plupart de vos pensées me paraissent dignes de votre ame et du petit nombre d'hommes de goût et de génie qui restent encore dans Paris, et qui méritent de vous lire; mais plus j'admire cet esprit de profondeur et de sentiment qui domine en vous, plus je suis affligé que vous me refusiez vos lumières. Vous avez lu superficiellement une tragédie[1] pleine de fautes de copiste, sans daigner même vous informer de ce qui pouvait être à la place de vingt sottises inintelligibles qui étaient dans le manuscrit; vous ne m'avez fait aucune critique. J'en suis d'autant plus fâché contre vous, que je le suis contre moi-même, et que je crains d'avoir fait un

[1] *Sémiramis*, représentée deux ans plus tard, le 29 septembre 1748. — B.

ouvrage indigne d'être jugé par vous. Cependant je méritais vos avis, et par le cas infini que j'en fais, et par mon amour pour la vérité, et par une envie de me corriger qui ne craint jamais le travail, et, enfin, par ma tendre amitié pour vous.

LETTRE LXX.

VAUVENARGUES A VOLTAIRE.

A Paris, lundi matin, 23 mai 1746.

Vous me soutenez, mon cher maître, contre l'extrême découragement que m'inspire le sentiment de mes défauts. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir lu si tôt mes *Réflexions*. Si vous êtes chez vous ce soir, ou demain ou après-demain, j'irai vous remercier.

Je n'ai pas répondu hier à votre lettre, parce que celui qui me l'a apportée l'a laissée chez le portier, et s'en était allé avant qu'on ne me la rendît. Je vous écrirais et je vous verrais tous les jours de ma vie, si vous n'étiez pas responsable au monde de la vôtre. Ce qui a fait que je vous

ai si peu parlé de votre tragédie[1], c'est que mes yeux souffraient extrêmement lorsque je l'ai lue, et que j'en aurais mal jugé après une lecture si mal faite. Elle m'a paru pleine de beautés sublimes. Vos ennemis répandent dans le monde qu'il n'y a que votre premier acte qui soit supportable, et que le reste est mal conduit et mal écrit. On n'a jamais été si horriblement déchaîné contre vous, qu'on l'est depuis quatre mois. Vous devez vous attendre que la plupart des gens de lettres de Paris feront les derniers efforts pour faire tomber votre pièce. Le succès médiocre de la *Princesse de Navarre* et du *Temple de la Gloire*, leur fait déjà dire que vous n'avez plus de génie. Je suis si choqué de ces impertinences, qu'elles me dégoûtent, non-seulement des gens de lettres, mais des lettres mêmes. Je vous conjure, mon cher maître, de polir si bien votre ouvrage, qu'il ne reste à l'envie aucun prétexte pour l'attaquer; je m'intéresse tendrement à votre gloire, et j'espère que vous pardonnerez au zèle de l'amitié ce conseil, dont vous n'avez pas besoin.

[1] Vauvenargues veut ici parler de *Sémiramis*, qui ne fut représentée que deux ans plus tard, le 29 septembre 1748. — B.

LETTRE LXXI.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES.

Ce lundi, 23 mai 1746.

J'ai peur d'être né dans le temps de la décadence des lettres et du goût; mais vous êtes venu empêcher la prescription, et vous me tiendrez lieu du siècle qui me manque. Bonjour, homme aimable et homme de génie : vous me ranimez, et je vous en ai bien de l'obligation. Je vous soumettrai mes sentiments et mes ouvrages. Votre société m'est aussi chère que votre goût m'est précieux.

LETTRE LXXII.

VOLTAIRE A VAUVENARGUES.

Mai 1746.

Je vais lire vos *Portraits*[1]. Si jamais je veux faire

[1] Voltaire désigne ainsi l'ouvrage intitulé : *Essai sur quelques Caractères*, qu'on trouve dans notre tome II, pages 133 à 281.

celui du génie le plus naturel, de l'homme du plus grand goût, de l'ame la plus haute et la plus simple, je mettrai votre nom au bas. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXIII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 30 mai 1746.

J'ai appris avec la plus grande joie, mon cher Saint-Vincens, votre mariage avec mademoiselle de Vence[1]. Voilà l'établissement le plus décent, et le plus agréable que vous pussiez faire : un grand nom, beaucoup de bien, le plus aimable et le plus respectable de tous les hommes pour beau-père. Quoique je ne sois plus fait pour paraître à aucune fête, je suis fâché, mon cher Saint-Vincens, de voir celle-ci de si loin; je voudrais être témoin de votre joie, et de celle de vos amis. La mienne

[1] Villeneuve-Vence (*Julie de*), fille d'Alexandre-Gaspard de Villeneuve, marquis de Vence, et de Madeleine-Sophie de Simiane, était arrière-petite-fille de madame de Sévigné. — B.

est égale aux sentiments que vous me témoignez; rien ne m'est plus cher que votre amitié; elle est la plus douce de mes consolations dans les maux qui m'accablent. Soyez toujours heureux, mon cher ami, autant que vous méritez de l'être, et n'oubliez jamais un philosophe qui gémit d'être obligé de vous écrire, quand il voudrait passer sa vie auprès de vous, et vous embrasser mille fois.

Je m'en vais écrire tout à l'heure à M. le marquis de Vence. Vous connaissez mes sentiments pour lui: je suis vraiment touché des preuves qu'il vous donne de son amitié; elles justifient les idées que j'ai toujours eues de son esprit et de son cœur.

LETTRE LXXIV.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 20 juillet 1746.

Je prends beaucoup de part, mon cher Saint-Vincens, à la perte que vous venez de faire [1]. Je ne doute pas que votre affliction ne soit grande : les nœuds les moins chers de la vie se font regret-

[1] La mère de Saint-Vincens était morte le 6 juillet.

ter quand ils se rompent. Les charmes de la société sont tous fondés sur ses liens : nous ne sentons souvent que le poids de nos chaînes, quand nous les portons; mais, sitôt qu'elles sont brisées, nous plions sous la pesanteur de notre propre faiblesse, qu'elles soutenaient; nous sommes comme les enfants, qui ne peuvent marcher seuls et sans lisières. Les attachements de notre cœur le pressent quelquefois; mais ils le fortifient et l'étayent; nous ne sommes pas assez forts pour nous soutenir sans maillot.

Je n'entreprends pas de vous consoler; le temps le fera; il emporte avec la même rapidité nos afflictions et nos joies. Puisse-t-il n'affaiblir jamais, mon cher ami, les tendres sentiments qui nous attachent! C'est un bien que j'espère de votre solidité, et de la bonté de votre cœur; pour moi, je cesserai plutôt de vivre, que de vous aimer.

Je vous prie de cultiver pour moi l'amitié et l'estime de M. le marquis de Vence, que vous savez m'être bien chères. J'ai reçu, il n'y a pas longtemps, une lettre de lui pleine de bonté; je vous la montrerai peut-être quelque jour [1], car elle mérite d'être conservée et d'être lue.

[1] Vauvenargues ne devait plus revoir son ami : dix mois après avoir écrit cette lettre, le 27 mai 1747, il n'était plus. — B.

LETTRE LXXV.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 23 août 1746.

Je ne crois pas, mon cher ami, que je retourne en Provence cet hiver : ma santé est meilleure qu'elle n'a été depuis deux ans; et je veux, si je puis, la fortifier encore avant de quitter ce pays-ci.

Je suis enchanté que madame de Saint-Vincens ait daigné lire mon livre : il n'appartenait pas à un philosophe d'espérer un suffrage si aimable et si flatteur; si j'avais osé écrire pour un tel lecteur, mon ouvrage aurait été certainement plus supportable; je l'aurais travaillé, du moins, avec plus de soin et plus de vivacité. Vous m'auriez fait grand plaisir, si vous aviez ajouté quelques critiques générales aux louanges que vous me donnez. Je ne mérite ni les unes ni les autres, mais je puis exiger d'une amitié comme la vôtre qu'elle me fasse connaître mes défauts. Vous connaissiez la plus grande partie de mon ouvrage : avez-vous été plus ou moins content de ce que vous ne connaissiez pas?

Vous me demandez si je continue à travailler :

il y a longtemps que je ne fais rien ou peu de chose; je n'ai point de copiste, et n'en ai pas besoin. Si je faisais, dans la suite, quelque niaiserie dont je fusse content, je la ferais transcrire, et je vous l'enverrais[1]; je ne désire rien tant, mon cher ami, que de vous entretenir de moi et de vous empêcher de m'oublier. Je vous prie de faire ma cour à M. le marquis de Vence, et de me parler de lui quand vous m'écrivez. Je l'aimais pour ses rares qualités; je l'aime, je l'honore encore plus, depuis qu'il a contribué à votre bonheur. Je prends un intérêt bien tendre, mon cher Saint-Vincens, aux agréments infinis de votre établissement; ce sont des sentiments que je vous dois, et que je ne perdrai qu'avec la vie.

Que dites-vous de nos affaires d'Italie? Ne craignez-vous pas de voir en Provence le duc de Savoie[2]?

[1] Vauvenargues avait agi de la sorte pour la presque totalité des ouvrages qui sont entrés dans la composition du volume anonyme de 1746. Ce sont ces copies qui, avec les quarante-deux lettres autographes que, de 1739 à 1747, il avait adressées à son ami Jules Fauris de Saint-Vincens, constituaient le *Manuscrit de la Bibliothèque du Louvre*, détruit dans l'incendie du 24 mai 1871.

[2] La prévision de Vauvenargues devait se réaliser : deux mois après, le 28 octobre 1746, les Piémontais et les Impériaux unis passaient le Var, et envahissaient la Provence. — B.

LETTRE LXXVI.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 24 novembre 1746.

J'ai besoin de votre amitié, mon cher Saint-Vincens : toute la Provence est armée, et je suis ici bien tranquillement au coin de mon feu; le mauvais état de mes yeux et de ma santé ne me justifie point assez, et je devrais être où sont tous les gentilshommes de la province. Mandez-moi donc, je vous prie, incessamment, s'il reste encore de l'emploi dans nos troupes nouvellement levées[1], et si je serais sûr d'être employé, en me rendant en

[1] Au mois d'octobre 1746, le Dauphiné et la Provence presque entière étaient envahies par les Piémontais et les Autrichiens. Le maréchal de Belle-Isle y fut envoyé; mais il n'y trouva que des débris de régiments sans discipline, en proie à tous les besoins, au milieu d'un pays ravagé. Son armée, qui ne comptait pas plus de onze mille hommes à opposer à quarante mille Austro-Sardes, parvint néanmoins à les repousser de poste en poste et à les forcer de rentrer en Italie par le col de l'Assiette, où le chevalier de Belle-Isle, son frère, fut tué.

Provence. Si je m'étais trouvé à Aix, lorsque le Parlement a fait son régiment, j'aurais peut-être eu la témérité de le demander. Je sais combien il y a de gentilshommes en Provence qui, par leur naissance et par leur mérite, sont beaucoup plus dignes que moi d'obtenir cet honneur; mais vous, mon cher Saint-Vincens, Monclar, le marquis de Vence, m'auriez peut-être aidé de votre recommandation, et cela m'aurait tenu lieu de toutes les qualités qui me manquent. Je ne vous dis pas à quel point j'aurais été flatté d'être compté parmi ceux qui serviront la province dans ces circonstances; je crois que vous ne doutez pas de mes sentiments. Je vous remets, mon cher ami, la disposition de tout ce qui me regarde : offrez mes services, pour quelque emploi que ce soit, si vous le jugez convenable, et n'attendez pas ma réponse pour agir; je me tiendrai heureux et honoré de tout ce que vous ferez pour moi et en mon nom. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage; vous connaissez ma tendre amitié pour vous, et je crois pouvoir toujours compter sur la vôtre.

LETTRE LXXVII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 8 décembre 1746.

Est-il possible, mon cher Saint-Vincens, que vous m'écriviez d'Aix, du 30 novembre, et que vous ne me disiez pas un mot des mouvements des ennemis, du passage du Var, de la conduite singulière des Espagnols[1], et de tout le reste? On est, ici, dans une violente inquiétude depuis deux jours. la mienne doit être plus vive que celle des autres; elle l'est aussi, mon cher Saint-Vincens, et vous en savez les raisons.

Le maréchal de Belle-Isle ayant refusé nos troupes, je crois que je puis être dispensé de faire un voyage en Provence, qui ne me paraît plus aujourd'hui si nécessaire, et qui, certainement, nuirait beaucoup à ma santé et à mes yeux; mais je suis

[1] Au moment de l'invasion austro-sarde, les Espagnols, nos alliés, nous avaient abandonnés, pour aller couvrir la Savoie dont ils étaient maîtres encore. — B.

tourmenté des réflexions que je fais sur les misères de notre province, sur la position de ma famille et de mes amis, et sur ma propre situation. Je vous serai sensiblement obligé, si vous voulez m'écrire quelquefois, jusqu'à ce que mon frère soit à Aix; vous comprenez, mon cher ami, combien je dois être occupé de vous et de la Provence, en de telles circonstances. Je ne vous dis pas à quel point je vous suis attaché; vous le savez. Je vous aime, et vous embrasse bien tendrement.

LETTRE LXXVIII.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 27 décembre 1746.

Je suis très-sensiblement touché, mon cher Saint-Vincens, des misères de notre province. Il y a bien des gens ici, comme à Aix, qui blâment la conduite de M. le maréchal de Belle-Isle; mais il est difficile de juger, lorsqu'on n'est pas sur les lieux, et qu'on n'a pas une connaissance exacte du pays, des troupes, des subsistances, des véritables forces de l'ennemi, de celles des places et, enfin, des projets

du général[1]. Vos lettres sont ma consolation dans les inquiétudes continuelles que j'ai pour notre patrie. La nouvelle de Gênes[2] ne nous a apporté qu'une joie très-courte : on commence beaucoup à craindre que cette sédition du peuple n'ait fini à son grand désavantage. Au milieu de toutes ces craintes, on voit toujours, à Paris, le même faste, les mêmes plaisirs, la même dissipation : toujours même jeu, toujours bonne chère, les rendez-vous aussi fréquents, et les spectacles aussi suivis qu'à

[1] Combien ces réflexions étaient justes! Ceux qui blâmaient l'inaction momentanée du maréchal ne tenaient pas compte de la position qui lui avait été faite : « Sans armée « et sans argent, il avait eu, comme le dit Voltaire, beau- « coup de peine à emprunter cinquante mille écus pour « subvenir aux plus pressants besoins. »

Demeurer sur la défensive entrait d'abord dans son plan : mais, la discipline une fois rétablie et ses dispositions prises, il songeait à opérer une diversion utile, ce qu'il fit en passant le Var, et en pénétrant dans le comté de Nice, où il força le roi de Sardaigne à ne plus songer qu'à la défense de ses propres États. — B.

[2] Au début de la campagne, le 7 septembre, les Génois, que l'argent et les troupes de France avaient jusqu'alors soustraits à la domination autrichienne, s'étaient, sans coup férir, rendus aux Impériaux; mais trois mois après, le 5 décembre, les Génois, regrettant leur soumission, se révoltèrent et chassèrent les Autrichiens, que le roi de Sardaigne avait abandonnés.

l'ordinaire[1]. Mais ceux qui savent qu'ils sont à la veille d'être ruinés pour la vie, qui savent leurs parents et leurs amis dans la même situation, ne peuvent prendre aucune part à ces plaisirs.

Adieu, mon cher ami; je vous remercie mille fois de vos lettres, et vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXIX.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 18 janvier 1747.

J'ai tardé longtemps, mon cher Saint-Vincens, à vous remercier des nouvelles que vous avez pris la peine de me donner de notre province. Un mal au pied, qui m'empêche depuis longtemps de me tenir vis-à-vis de ma table pour écrire, a été cause, en partie, de mon silence; j'ai écrit quelques lettres nécessaires, mais je me suis relâché, avec mes amis, de l'exactitude que je leur devais.

Je suis touché, au delà de toute expression, des

[1] Vauvenargues était assurément sous l'impression des mêmes idées lorsqu'il écrivait sa XXXIIe *Réflexion*. Voir, tome Ier, p. 140.

peintures que vous m'avez faites de la misère de notre pays ; il se ressentira longtemps des désordres de la guerre. Je vois que ces désordres augmentent, et que l'on s'est trop tôt flatté d'en voir la fin. Je ne doute pas, cependant, que les ennemis ne soient obligés de se retirer, si leur petite armée d'Italie ne peut pas se rouvrir les chemins de Gênes [1] ; mais il faut que la cour de Vienne ait d'abord perdu cette espérance, et qu'ensuite elle envoie des ordres en Provence, pour rappeler ses troupes ; cela demande du temps, et ce temps nous apporte de grands dommages.

Je vous prie, mon cher ami, de continuer de m'écrire quelquefois, et, en parlant de nos misères communes, de ne point oublier les incommodités personnelles que la guerre vous apporte. J'ai pris beaucoup de part aux désordres qu'on a faits à Vence [2] ; la Cour y aura peut-être égard ; il me semble que ce serait une chose très-convenable

[1] Les prévisions de Vauvenargues ne tardèrent pas à se réaliser. La Provence étant à bout de ressources, et la révolte des Génois ayant enlevé aux Austro-Sardes tout moyen de ravitaillement de ce côté, ordre leur fut donné de se retirer devant le maréchal de Belle-Isle, qui, comme on l'a vu dans la lettre précédente, avait repris l'offensive. — B.

[2] La ville de Vence avait été livrée au pillage.

si on donnait un régiment, qui ne coutât rien, au fils de M. le marquis de Vence. Le zèle qu'il a témoigné pour les intérêts du Roi et de la province mériterait bien cette grâce, indépendamment de ce qu'il souffre de la guerre; c'est une distinction qu'on a accordée à des gens qui ne portent pas un si beau nom, et pour de moindres sujets. Je vous prie de me rappeler dans son souvenir, et dans celui de M. le procureur général [1]; c'est à vous, mon cher Saint-Vincens, qui êtes le plus ancien de mes amis, à cultiver pour moi les vôtres. Je vous suis inviolablement et tendrement attaché.

LETTRE LXXX.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 11 février 1747.

Je me réjouis avec vous, mon cher Saint-Vincens, et avec tous les bons citoyens, de l'expulsion des ennemis, et du soulagement que leur retraite apporte à nos misères. J'ai été pénétré, autant que

[1] M. de Monclar.

vous, de tout ce que la province a souffert; le tort particulier que vous craigniez de recevoir de la continuation de la guerre me touchait comme vous-même. Je veux espérer que le crédit de la province se rétablira, et que vous conserverez votre revenu; vous me donnerez une grande marque d'amitié en m'instruisant là-dessus comme je le puis désirer.

Vos lettres ont été ma consolation depuis que je garde la chambre. Je ne me flatte pas encore de sortir de si tôt, car il n'y a aucun changement à mon engelure [1]; la plaie est toujours la même, et l'os fort gonflé. Le défaut d'exercice influe sur ma santé; je ne digère point, et je suis plein d'humeurs qui se portent sur ma poitrine, et irritent ma toux; je vous entretiens de toutes ces bagatelles parce que je sais que vous m'aimez.

Je vous prie de remercier MM. de Monclar et de Vence de leur souvenir; je regrette souvent de ne pouvoir cultiver moi-même leurs bontés et leur estime.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse tendrement, et vous suis dévoué pour toute ma vie.

[1] Ce que Vauvenargues nomme *engelure* n'était autre chose que la *gangrène* par congélation. — Voir, ci-dessus, p. 317, la lettre XXII, du 14 mars 1742, où il parle de la retraite de Prague, dans laquelle il avait eu les jambes gelées.

LETTRE LXXXI.

VAUVENARGUES A SAINT-VINCENS.

A Paris, le 10 mars 1747.

Je vous adresse, mon cher ami, une petite lettre pour mon frère, que je vous prie de lui rendre, en mains propres, lorsque vous le rencontrerez. Il y a longtemps que vous me privez des témoignages aimables de votre souvenir, et je suis bien aise d'avoir occasion de vous en faire un petit reproche.

Il y a deux mois et demi que je garde ma chambre, avec des infirmités que cette vie trop sédentaire ne soulage point; je n'ai pas besoin, mon cher ami, de tant d'ennui et de solitude, pour songer à vous; mais je vous regrette souvent, et je voudrais bien être à portée de vous demander du secours contre la tristesse de mes rêveries. Rendez-moi compte d'une vie qui m'est chère, et qui est plus heureuse que la mienne; vous écarterez les chagrins qui me surmontent. Vous savez si je suis sensible aux charmes de votre amitié et de votre conversation : un enchaînement malheu-

reux de plusieurs causes me fait passer ma vie éloigné de vous; cela changera, si je vis[1], et vous me tiendrez lieu des pertes que j'ai faites, et de la santé qui me manque.

[1] Vauvenargues mourait deux mois et dix-huit jours après avoir écrit cette lettre, la dernière des quarante-deux qui furent trouvées, en 1825, dans les papiers du fils de M. de Saint-Vincens, mort en 1819. Ces autographes, que M. Pontier, imprimeur-libraire à Aix, nous chargea, en 1827, de déposer à la bibliothèque du Conseil d'État et de la maison du Roi, au Louvre, ont été détruits par les pétroleurs dans la journée néfaste du 24 mai 1871. — B.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DES ŒUVRES MORALES

DE VAUVENARGUES.

NOTA. — Les *Réflexions et Maximes* insérées au tome III, forment deux séries. La première renferme les Maximes publiées par l'auteur, elles sont ici désignées par la lettre *M.* suivie de leur numéro d'ordre. La seconde série se compose des Maximes posthumes, que nous désignons par la lettre *P.*

A.

Abattement de l'âme (l') donne un extérieur languissant, I, 38.

ABDÉRAME, Abdalrahman ou Abdouhraman III, roi de Cordoue. Anecdote sur ce prince, III, 99, *M.* 422.

ABNER, personnage d'*Athalie*, tragédie de Racine. Examen de ce rôle, II, 73.

Abus (les) inévitables sont des lois de la nature, III, 11, *M.* 26.

Académie française. Concours qu'elle ouvre, en 1745, pour le prix d'éloquence fondé par Balzac; Vauvenargues envoie son *Discours sur l'inégalité des richesses*, I, 279 *et suiv.*

Académiques. Quels discours on décore de ce nom, III, 145, *P.* 12. — Note sur cette maxime, *ibid.*

Accessible. Pourquoi certains hommes le sont peu, III, 23, *M.* 99.

Aceste, ou *l'Amour ingénu* (Caractère), II, 161.

Achille. Pour un bel esprit, Thersite peut lui être égalé, I, 152.

Acomat, personnage de la tragédie de *Bajazet*, II, 57. — Bien caractérisé par le poëte, qui l'a représenté comme l'histoire le fait connaître, 72, 73.

Actifs (les hommes) supportent impatiemment l'ennui, III, 133, *M.* 600.

Action. Nulle jouissance sans action, I, 105. — Elle est nécessaire à l'homme, 143. — Tout vit par elle, III, 40, *M.* 198. — Agir c'est produire, 231, *P.* 374. — Nous ne pensons pas si bien que nous agissons, 235, *P.* 392.

Actions. Il en est qui mènent à une fin utile, I, 151. — Dieu est le principe de toutes les nôtres, 325. — Elles ne sont ni si bonnes ni si vicieuses que nos volontés, III, 74, *M.* 314. — Il faut les juger selon les temps, 157, *P.* 39. — Nous n'avons pas assez de temps pour les réfléchir toutes, 183, *P.* 152.

Activité. Elle porte les hommes à la vertu et à la gloire, I, 51. — Elle naît d'une force inquiète, 92. — Son pouvoir, 114. — Est dans l'ordre de la nature, 143. — Elle a ses dégoûts et ses périls, 205. — Portrait d'un homme actif, II, 191. — Sa puissance, 358. — Elle fait plus de fortunes que la prudence, III, 37, *M.* 181. — Elle ne supporte pas l'ennui, 133, *M.* 600. — Qui la condamne, condamne la fécondité, 231, *P.* 374.

Admiration. C'est une surprise pleine de respect, I, 71. — Elle marque le terme de nos connaissances, III, 42, *M.* 203. — Prouve moins souvent la perfection des choses, que l'imperfection de notre esprit, *ibid.*

Adresse. On ne peut jamais dominer par elle seule, III, 22, *M.* 93. — Comparée au mensonge, 252, *P.* 461.

Adversité. Il y a des lumières que l'adversité ne peut éteindre, I, 128. — Elle ne doit pas compter sur la pitié d'autrui, 141. — Elle fait beaucoup de coupables et d'imprudents, III, 92, *M.* 379. — La mort la comble, 114, *M.* 517. — Elle est en quelque sorte enchaînée à la honte, 218, *P.* 318.

Affectation. C'est le dehors de la contrainte et du mensonge, I, 91. — Est le propre de tous les siècles, 264.

Affliction. Quelle est la plus amère de toutes, III, 115, *M.* 516. — Sont rarement longues, 128, *M.* 576.

Affligés. Il en est peu qui sachent feindre assez longtemps pour leur honneur, III, 129, *M.* 579.

Affronts. Le lâche en a moins à dévorer que l'ambitieux, III, 127, *M.* 571. — L'insolent les oublie et s'en attire d'autres, 128, *M.* 575.

Agamemnon, personnage de l'*Iphigénie* de Racine. Bien caractérisé par l'auteur, II, 72, 73.

Age. A mesure qu'il multiplie les besoins de la nature, il resserre ceux de l'imagination, III, 100, *M.* 427. — Peut-il donner le droit de gouverner la raison? 106, *M.* 468.

Agitations. Nous ne connaissons pas l'attrait de celles qui sont violentes, III, 12, *M.* 34.

Agréments. Des auteurs sublimes ne les ont pas négligés, III, 57, *M.* 265, et 210, *P.* 280.

Agrippine. Personnage du *Britannicus* de Racine. Jugement sur ce rôle, II, 61, 62, 68, 72, 95.

Aigreur. L'amour-propre la produit, I, 61, 62. — Est le partage des gens qui sont doux par intérêt, III, 16, *M.* 55.

Alcibiade. L'artisan qui compte pour peu la vertu (courage), préfère la statue d'Alcibiade à son courage, II, 275.

Alcippe, ou *l'Inconstant* (Caractère), II, 177. — Esprit plus pénétrant que profond, 178.

Alexandre *le Grand.* Ne voulait plus vivre après avoir tué Clitus, I, 189. — Son éloge, II, 82. — Excusé de s'être fait rendre des honneurs divins, II, 157, *P.* 39. — La plupart des gens de lettres

aiment mieux son portrait que sa générosité, 168, *P.* 67.

Alexandre, tragédie de Racine. L'un de ses plus faibles ouvrages; a cependant des beautés, II, 72.

Allemands. Ils n'ont pas la férocité des Germains leurs ancêtres, I, 273.

Alzire, tragédie de Voltaire. Réflexions sur cet ouvrage, II, 90. — La préface de l'auteur citée comme un modèle de sentiment, d'harmonie et de noblesse, 97.

Amabilité. Elle est rarement la compagne du vice. Ce serait contre nature, III, 26, *M.* 122.

Ambitieux. Qu'importe à l'ambitieux déçu de mourir plus pauvre? III, 180, *P.* 133.

Ambition. Sa définition, I, 49. — Elle fait la grandeur des États, II, 358. — Elle cause aussi leur ruine, *ibid.* — Tous les hommes en apportent le germe avec la vie, 359. — Elle est l'âme du monde, 360. — Elle exile les plaisirs dès la jeunesse, III, 10, *M.* 16. — Les malheurs d'autrui ne nous en détournent point, 54, 55, *M.* 250. — Combien d'affronts elle fait dévorer, 127, *M.* 571. — Fénelon a tort de la craindre chez les hommes capables, 155, *P.* 31. — Ses avantages, 216, *P.* 308, 309. — Seule, elle peut conserver la considération et le crédit des grands, *ibid.* — Pourquoi on la dissimule, 226, *P.* 357. — Ce qui peut la borner, 227, *P.* 360. — Celle d'un seul homme agite et ravage un empire jusqu'à ce que tout soit détruit, 237, *P.* 402. —

Elle se fait sentir aux enfants comme l'amour, *ibid.*, *P.* 405. — Elle est habileté, 250, *P.* 453.
Amboise (le cardinal D'), II, 274.
Ame. C'est d'elle que dépend l'étendue de l'esprit, I, 23. — Elle a ses inclinations, indépendantes de ses opinions, 27. — Son influence sur le caractère, *ibid.* — On confond souvent ses qualités avec celles de l'esprit, 37. — L'âme et l'esprit se modifient mutuellement, 49. — Tous les sentiments en proviennent, 50. — Est-elle incapable d'un sentiment désintéressé? 67. — Difficulté de vaincre ses défauts, 74. — Sa définition, 108. — S'élève et se soutient par les grandes occupations, 116. — Les âmes égales sont souvent médiocres, II, 190. — Ce qui caractérise une grande âme, 329. — Comment on juge de l'âme, III, 31, 32, *M.* 148. — Puise sa force dans les passions, 32, *M.* 149. — Les biens et les maux ne se font pas sentir aux âmes médiocres, 55, *M.* 254. —Elle règle la force ou la faiblesse de notre créance, 76, *M.* 318. — Influence nos discours, 120, *M.* 533. — L'espérance trompe les plus grandes âmes, 155, *P.* 33. — Rappelle à la vie ses pensées éteintes dans le sommeil, 159, *P.* 43. — Idée que les âmes faibles attachent à la destruction, 164, *P.* 54. — Ce qui caractérise les âmes fortes et pénétrantes, 190, *P.* 185. — Sa plus grande perfection, 225, *P.* 352. — Ce qui constitue une âme forte, 229, *P.* 368. — S'endurcit avec le corps, 236, *P.* 401.

A quoi on peut la juger, 242, *P.* 425. — Tire sa grandeur de ses pensées et de ses propres sentiments, 243, *P.* 427.

Ame éternelle du monde (l'). Tout revient à elle, III, 160, *P.* 43.

Amelot, ministre des affaires étrangères sous Louis XV. Lettre que Vauvenargues lui écrivit, I, xx. — Fait une réponse favorable, xxi, et III, 357, 360. — Vauvenargues lui est présenté, III, 368.

Américain (l') *et le Portugais*, dialogue, II, 323.

Amis. N'y comptez pas dans le malheur, I, 181. — Comment on a des amis fidèles, 182. — Ne leur demandons pas la perfection qu'ils exigent de nous, 183. — Nous ne leur savons aucun gré d'estimer nos bonnes qualités, s'ils s'aperçoivent de nos défauts, III, 36, *M.* 175. — Notre ingratitude envers eux, 37, *M.* 179. — On n'en fait plus dans la vieillesse, 225, *P.* 350.

Amitié. Sa définition, I, 60. — De celle qu'on a pour les bêtes, *ibid.* — Admirables effets d'une constante amitié, 62. — Ce qui la distingue de l'amour, 65. — Le respect l'affaiblit, II, 334. — Va plus loin que la vertu, 335. — Est aussi volage que la haine, III, 109, *M.* 478. — Fait beaucoup d'ingrats, 202, *P.* 245.

Amour (l'). Sa définition, I, 46. — Opposé à l'amitié, 65. — Les sentiments que le désir allume sont mêlés d'amour ou de haine, 68. — Fait entrer la bonté dans un cœur ingénu et sensible,

II, 162. — Ses faiblesses sont pardonnables, III, 95, *M.* 397. — Est plus tendre que la pitié, 109, *M.* 479. — Est le premier auteur du genre humain, 175, *P.* 104. — Comparé à l'ambition, 237, *P.* 405. — Est plus violent que l'amour-propre, 251, *P.* 454.

Amour de la gloire (de l'), I, 51, 144.

Amour de la patrie (l'). Est regardé au temps présent comme un préjugé, I, 158. — Quand il fut le plus en honneur chez les Romains, III, 156, *P.* 35.

Amour des sciences et des lettres (de l') I, 52.

Amour des objets sensibles (de l'), I, 72.

Amour du monde (l'). Que de choses il comprend! I, 50. — Est la source de presque toutes les passions, 51.

Amour filial et fraternel. Pourquoi moins vif que l'amour paternel, I, 58.

Amour paternel (l'). Ne diffère pas de l'amour-propre, I, 58.

Amour-propre et *Amour de nous-mêmes*, I, 46. — Ce qui le caractérise, 47, 48. — N'est pas toujours un vice, III, 69, *M.* 290. — Comment on l'éprouve, 103, *M.* 446. — Est plus délicat que l'amour, 122, *M.* 543. — Est moins violent que l'amour, 251, *P.* 454.

Amuser (s'). On ne s'amuse pas longtemps de l'esprit d'autrui, III, 25, *M.* 114. — Quand on ne sait pas s'amuser, on veut amuser les autres, 105, *M.* 457.

Amyot (Jacques), célèbre écrivain du seizième siècle. Cité, II, 347, note.

Anciens. Leur imitation est fort trompeuse, I, 156, 157. — Ils n'attachaient pas la même idée que nous au nom de Dieu, III, 157, *P*. 39. — Ont traité plus utilement et plus habilement que nous la morale, 160, *P*. 45.

Andromaque, tragédie de Racine. Le mauvais goût fait déserter la représentation de ce chef-d'œuvre, pour le spectacle de la Foire, I, 234, 266.

Anglais. Leur estime pour Shakespeare, I, 235, 251. — Sont depuis longtemps accoutumés à piller nos anciens écrivains, II, 347, à la note.

Animaux. Du goût que l'on a pour eux, I, 60. — Il n'est pas étonnant que nous les croyions faits pour nous, III, 38, *M*. 186.

Annibal. Son éloge, II, 84.

Anselme. Caractère de l'Ennemi des sciences, II, 245.

Antipathie. Est une haine violente qui ne raisonne pas, I, 67.

Antipodes. Dans les siècles d'ignorance, on n'y a pas cru, I, 230, 261.

Antiquité. Notre prévention contre elle, I, 247. — Ses erreurs ne doivent pas nous surprendre, III, 76, *M*. 321.

Antoine, personnage de la *Mort de César*, tragédie de Voltaire. Les discours que l'auteur a mis

dans sa bouche sont marqués au cachet du génie et de la vraie éloquence, II, 68, 69.

Apologue. Suivant La Fontaine, l'apologue était un art divin, III, 87, *M*. 350.

Apparences. En imposent toujours, III, 240, *P*. 416.

ARCHIMÈDE. Son génie, III, 339. — Voltaire le compare à Corneille, 342. — A servi de guide à Newton, 343.

ARGENS (*Alexandre-Jean-Baptiste* DE BOYER D'AGUILLES ou D'AIGUILLES D'), président au parlement de Provence (1708-1783), III, 276, note.

ARGENSON (A. L. VOYER D'), ministre des affaires étrangères. Voltaire invite Vauvenargues à recommander à Marmontel de lui adresser quelques papiers sous le couvert de ce ministre, à Versailles, III, 406.

Argent. Ceux qui l'aiment pour le dépenser ne sont pas avares, I, 55.

ARGENTAL (C. A. FERRIOL, comte D'). Assiste aux derniers moments de Vauvenargues. Anecdote à ce sujet, I, LVII.

ARISTOTE. Il est faux que nous lui devions Descartes, I, 3, note.

ARLEQUIN. Philosophes ou petits-maîtres, Arlequin nous amuse, I, 234.

Armes. Il n'y a pas de gloire achevée sans celle des armes, III, 208, *P*. 271. — Le métier des armes fait moins de fortunes qu'il n'en détruit, 234, *P*. 386.

Armées. Ce qu'on trouve dans les armées modernes, I, 158.

Arrogance (l') dans les faibles est élévation dans les forts, III, 19, *M*. 74.

Art (l') est nécessaire pour faire fleurir les talents, I, 55. — Abus qu'on en fait, 162. — On lui attribue trop, 254. — Ses chefs-d'œuvre ne durent pas tant que les caprices de la nature, III, 22, *M*. 92.

Art de plaire. — *Art de penser*. — *Art d'aimer*. — *Art de parler*. Beaux préceptes, mais peu utiles, quand ils ne sont pas enseignés par la nature, III, 235, *P*. 391.—Ceux qui sauraient tirer avantage de l'art de plaire n'en ont pas le don, 253, *P*. 466.

Art poétique (l') de Boileau. — Cet ouvrage a toute la perfection que ce genre d'écrits comporte, II, 77.

Arts. Leur utilité, I, 53. — Et leur inutilité, 231, 232, 254, 255.

Ascendant. Celui qu'on a sur les hommes vaut mieux que la richesse, III, 228, *P*. 365.

Atalide. Personnage de la tragédie de *Bajazet*, de Racine, II, 57.

Athalie, tragédie de Racine. Éloge de cette pièce, II, 66 *et suiv*. —Voltaire n'a pas eu dessein de l'attaquer, 95. — Citée, 272.

Athéniens (les) pouvaient parler de la gloire, I, 156.

Attachements (les) se rapportent généralement à

l'amour-propre, I, 46. — Celui qu'on a pour les animaux, 60.

Attention. Occupés que nous sommes de nous-mêmes, nous ne faisons pas attention à ce qui nous entoure, III, 121, *M.* 539.

ATTILA. Ce qu'en dit J. B. Rousseau, II, 82.

Augures. Ceux qui s'en moquent n'ont pas toujours plus d'esprit que ceux qui y croient, III, 76, *M.* 318.

AUGUSTE. Son courage, I, 88. — Corneille ne le représente pas comme Suétone, II, 60. — Cause de ses cruautés, 64. — Comment Corneille le fait parler à Cinna, 67.

Aumône (l') égale le pauvre et le riche, I, 286.

Austérité (l') est la haine des plaisirs, I, 92.

Autorité. Ses effets sur les âmes les plus faibles, II, 359.

Auteurs. Faits pour le lecteur, II, 120. — Les meilleurs parlent trop, III, 25, *M.* 115. — Souvent mal jugés, 57, *M.* 261-264. — Ce qu'on doit faire pour les bien apprécier, 59, *M.* 266. — On ne doit pas leur demander une trop grande perfection, *ibid.* — Pourquoi sommes-nous disposés à les critiquer, 135, *M.* 607. — Ceux qui se distinguent par le tour et la délicatesse sont plus tôt usés que les autres, 171, *P.* 81. — Les auteurs médiocres ont plus d'admirateurs que d'envieux, 181, *P.* 140. — Les plus ridicules trouvent des partisans, *ibid.*, *P.* 141. — Comment ils montrent leur faiblesse, 189, *P.* 181. — Il en

est peu qui aient été contents de leur siècle, 224, *P.* 345. — Les uns pèchent dans les détails, d'autres se trompent dans le plan, 249, *P.* 450.

Autriche (Maison d'). Sa supériorité dans les négociations, III, 73, *M.* 309.

Autrui. On tire peu de fruits de l'expérience et des lumières d'autrui, III, 233, *P.* 381.

Avare. Ce caractère convient au théâtre, III, 375.

Avares. Comment ils repoussent la pitié, III, 20, *M.* 82.

Avarice (l'). D'où elle naît, I, 56. — Est une prévoyance hors de sa place, 108. — Est la dernière et la plus absolue de nos passions, III, 101, *M.* 431. — Ne s'assouvit pas par les richesses, 178, *P.* 121.

Avenir (l'). Nous sommes bien fous de nous en tant inquiéter, III, 31, *M.* 147.

B.

Bacchus. Comparé à Alexandre le Grand, III, 157, *P.* 39.

Bagatelles. Ceux qui les aiment, III, 43, *M.* 207; 245, *P.* 435.

Bajazet, tragédie de Racine. Remarques sur cette pièce, II, 57 *et suiv.* — Critiquée par Voltaire, 95.

Ballon, d'une famille parlementaire d'Aix, camarade de Vauvenargues. Cité, III, 279.

BALZAC. Fonde un prix d'éloquence à l'Académie française, I, 279. — Vauvenargues y veut concourir par l'envoi d'un *Discours sur l'inégalité des richesses, ibid.*

Barbare. La pure nature ne l'est pas, I, 232.

Barbarie. Ne consiste pas uniquement dans l'ignorance, I, 232. — Choses auxquelles on doit appliquer cette qualification, *ibid.*

Bas-fonds de la société (les), II, 242.

Bassesse. Comment elle se décèle, I, 63. — C'est la préférence de l'intérêt à l'honneur, 90. — Son origine, III, 179, *P.* 124.

Bathylle, ou *l'Auteur frivole* (Caractère), II, 268.

BAUDRILLART (M.). Son jugement sur le fragment de Vauvenargues : *Imitation de Pascal,* II, 24. — N'hésite pas à reconnaître Vauvenargues, peint par lui-même, dans le Caractère de THYESTE, ou *la Simplicité,* 173.

BAUVIN (*Jean-Grégoire*), professeur à l'École militaire. Anecdote qu'il rapporte sur les derniers moments de Vauvenargues, I, LVI. — Collaborateur de Marmontel au Recueil critique intitulé *l'Observateur littéraire*, III, 400.

BAYARD (*Pierre* DU TERRAIL, le chevalier). Comparé aux héros d'Homère, III, 249, *P.* 448.

BAYLE. Estimé par Lacon ou le Petit Homme, II, 247. — Comparé à Socrate, III, 105, *M.* 462. — Comparé à Locke, 329, 341.

Beau (du), I, 93. — Origine que lui donne M. de Crousaz, *ibid.*

Beauté. Ses effets, III, 94, *M*. 395. — Tous ses sujets ne la connaissent pas, 95, *M*. 396. — Ses avantages, 189, *P*. 180.

BEAUVAIS (DE), évêque de Senez. Prononce l'oraison funèbre du maréchal du Muy, III, 334.

Beaux-arts. Règles à observer dans leur pratique, III, 220, *P*. 326.

Beaux esprits (les). Rang qu'ils occupent dans la bonne compagnie, III, 98, *M*. 418.— Se vengent du dédain des riches sur ceux qui n'ont encore que du mérite, 236, *P*. 396.

Bel esprit. Ce que c'est, I, 152.

Bélier (le), conte d'Hamilton, II, 345.

BELLEGARDE (le maréchal DE), I, 153.

BELLE-ISLE (le maréchal DE). Sort de Prague, I, 219. — Est assiégé dans cette ville, *ibid*. — Sa belle retraite sur Egra, *ibid*. — Ses campagnes de 1742 et de 1746, III, 317, 318, 319.

BENSERADE (*Isaac* DE), poëte et bel esprit du siècle de Louis XIV, III, 246, *P*. 437.

Bérénice, tragédie de Racine. L'un de ses plus faibles ouvrages; offre cependant de grandes beautés, II, 72.

BERMOND (*Marguerite* DE), mère de Vauvenargues, I, VII; III, 296.

BERNINI (*Jean-Laurent*), peintre, sculpteur et architecte, né à Naples en 1598. Cité, III, 178, *P*. 119.

Besoin. On obtient rarement beaucoup des gens dont on a besoin, III, 21, *M*. 84.

Besoins. L'âge les multiplie, III, 100, *M*. 427.

Bêtes. De l'amour que l'on a pour elles, I, 60.

Bibliothèque du Louvre. Plusieurs manuscrits de Vauvenargues, qu'elle conservait depuis 1828, ont été détruits dans l'incendie allumé par les pétroleurs le 24 mai 1871, I, 271, et III, 427.

Bibliothèque Méjanes, à Aix. Un buste en marbre, dû au ciseau du sculpteur Ramus, y figure comme portrait de Vauvenargues; c'est une remarquable œuvre d'art, mais de pure imagination quant à la ressemblance. Vauvenargues s'est refusé, durant toute sa vie, à laisser faire son portrait, I, XXII. — On y conserve un exemplaire de la première édition de Vauvenargues (1746), chargé de notes manuscrites de Voltaire, 65.

Bien. Du bien et du mal moral, I, 76. — Dire du bien de tout le monde n'est pas d'une bonne politique, III, 127, *M*. 565.

Biens. Nous ne renonçons pas à ceux que nous nous sentons capables d'acquérir, III, 190, *P*. 186.

Bienfait. Il faut toujours s'en montrer reconnaissant, III, 128, *M*. 573.

Bienfaiteur. On ne manque jamais de raisons pour l'oublier, lorsqu'on a fait fortune, III, 128, *M*. 572.

BIRON (duc DE), colonel du régiment du Roi (Louis XV), régiment dans lequel servait Vauvenargues. — Lettres que celui-ci lui adresse,

III, 330, 336, 354, 358. — Sa réponse à ces lettres, 360.

Blâme. Personne ne nous blâme si sévèrement que nous ne nous condamnons souvent nous-mêmes, III, 122, *M.* 542.

Boileau-Despréaux. Jugement sur ses ouvrages, II, 45. — Avait plus de génie que de profondeur d'esprit, 48. — Est supérieur à J. B. Rousseau, 77. — Son jugement sur Quinault, 100, 101. — Sur Pascal, 111. — Son génie comparé à celui de Richelieu, III, 238, *P.* 410.

Bon (du). Ce terme emporte l'idée d'un degré naturel de perfection, I, 93. — Il n'y a rien qui ne puisse être bon ou mauvais, selon les circonstances, III, 250, *P.* 453.

Bon sens. En quoi il consiste, I, 19. — Est une qualité du caractère plutôt que de l'esprit, *ibid.*

Bon ton (le). Est soumis aux caprices de la mode, III, 89, 90, *M.* 362. — Quel est le vrai, 223, *P.* 338.

Bons exemples. Tous les temps ne permettent pas de les suivre, III, 174, *P.* 94.

Bonne chère. Ses avantages, III, 177, *P.* 114. — Est le premier lien de la bonne compagnie, 177, *P.* 115. — Ses effets, *ibid.*, 116.

Bonne compagnie (la), I, 210. — On croit toujours lui appartenir, III, 17, *M.* 61. — Place qu'elle réserve aux beaux esprits, 98, *M.* 418.

Bonne foi (la) est une fidélité sans défiance et sans artifice, I, 91.

Bonnes œuvres. Nécessité d'en faire, II, 5.

Bonheur. Il dépend du caractère, I, 127. — N'est pas à regretter, lorsqu'il est sans gloire et sans génie, III, 19, *M*. 71. — Il n'existerait pas, s'il appartenait à autrui de décider de nos occupations et de nos plaisirs, 26, *M*. 119. — Celui d'autrui ne nous suffit pas, 224, *P*. 349.

Bonté (la) est un goût à faire du bien et à pardonner le mal, I, 90.

Bornes. Celles des talents sont plus inébranlables que celles des empires, III, 62, *M*. 274.

Bossuet. A imité les prophètes, I, 35. — Ses sublimes hardiesses, 104. — A surpassé les orateurs de l'antiquité, 296. — Comment on prouverait que Bossuet a été le plus grand poëte de la terre, II, 47, 91. — L'opinion de Voltaire sur Bossuet, dans le *Temple du Goût*, critiquée par Vauvenargues, 95, 96. — Comparé à Pascal, 103. — A Fénelon, 104. — A La Bruyère, 110.

Bourgeoisie (la). Ses ridicules, II, 240.

Boyer d'Aguilles, marquis d'Argens. Voyez Argens (d').

Boze (*Claude* Le Gros de), inspecteur de la librairie. Notice, III, 402.

Bras (le chevalier de). Ses bons mots, III, 289.

Britannicus, tragédie de Racine. Jugement sur cette pièce, II, 62, 68, 73, 95.

Broglie (le maréchal de). Bat le général Lobkowitz dans le combat de Sahai en Bohême, III, 317.

Bruère (*Charles* Le Clerc de la), rédacteur du *Mercure*. Ce qu'en dit Voltaire, III, 376. — Auteur des *Voyages de l'Amour*, opéra, 378. — Vers de Voltaire faits à l'occasion de cette pièce, 379.

Brutalité (la) est une disposition à la colère et à la grossièreté, I, 92.

Brutus. Son courage et sa faiblesse, I, 89. — Son dialogue avec César, II, 333. — Son dialogue avec un jeune Romain, 361.

Buisson (*Joseph*), assesseur de Joseph de Clapiers, consul d'Aix, père de Vauvenargues, I, vii. — Sa belle conduite pendant la peste de 1720, *ibid.*

Burrhus, personnage du *Britannicus* de Racine. L'auteur lui a conservé le caractère de son siècle, II, 72. — Loué par Voltaire, 95.

But (le) ennoblit les moyens, I, 141.

C.

Caligula. Ses folies n'ont rien de surprenant, III, 157, *P.* 39.

Callisthène, ou *l'Homme froid et ennuyé* (Caractère), II, 175.

Calvin. On croit en lui, I, 228, 248, 258.

Candeur (la) est une sincérité douce, I, 90.

Capitaine. Qualités que doit posséder un grand capitaine, I, 33.

Caractère individuel. En quoi il consiste, I, 36. –

La physionomie l'exprime, 65. — Ne pas en sortir, sous peine de se rendre ridicule, 113, 114. — Les passions le forment, III, 226, *P.* 357.

Caractères. Difficulté de les peindre, II, 129. — La Bruyère n'a pas osé en faire de grands, 130. — Ses portraits comparés à ceux de Fénelon, dans *Télémaque*, et de Bossuet, dans ses *Oraisons funèbres*, *ibid.* — Vauvenargues imite ceux de Théophraste et de La Bruyère, 135. — Les plus petits peuvent être rendus agréables par le coloris, III, 167, *P.* 65.

Caractères ou Portraits. — De *Clazomène*, ou la Vertu malheureuse, II, 141. — De *Phérécide*, ou l'Ambition trompée, 143. — De *Thersite*, 146. — De *Pison*, ou l'Impertinent, 150. — De *Lentulus*, ou le Factieux, 151. — D'*Oronte*, ou le Vieux Fou, 155. — D'*Othon*, ou le Débauché, 157. — Des *Jeunes Gens*, 159. — D'*Aceste*, ou l'Amour ingénu, 161. — De *Phalante*, ou le Scélérat, 164. — De *Termosiris*, ou le Scélérat timide, 166. — De *Lipse*, ou l'Homme sans principes, 168. — De *Masis*, ou l'Homme absolu, 169. — De *Thyeste*, ou la Simplicité, 171. — D'*Érasme*, ou l'Esprit présomptueux, 173. — De *Callisthène*, 175. — De l'*Étourdi*, 176. — D'*Alcippe*, ou l'Homme changeant, 177. — De l'*Homme du monde*, 179. — De *Thrasille*, ou les Gens à la mode, 181. — De *Phocas*, ou la Fausse Singularité, 182. — Du *Rieur*, 184. — D'*Horace*, ou l'Enthousiaste, 186. — D'*Hégésippe*, 189. —

De *Titus*, ou l'Activité, 191. — De l'Homme pesant, 193.—D'*Erox*, ou le Fat, 196.—De *Varus*, ou la Libéralité, 197. — De *Polidore*, ou l'Homme faible, 200. — De l'*Homme inconséquent*, 203. — De *Lycas*, ou l'Homme ferme, 204. — De *Tryphon*, ou l'Homme infatué et à courte vue, 205.— De l'Esprit de manége, 207. — D'*Ergaste*, ou l'Officieux par vanité, 210.— De *Cyrus*, ou l'Esprit agité, 211. — De *Ménalque*, ou l'Esprit moyen, 213. — De *Théophile*, ou l'Esprit profond, 215. — D'*Eurymaque*, ou le Fourbe, 217. — De *Turnus*, ou le Chef de parti, 219.— De *Hermas*, ou la Sotte Ambition, 226. — De *Cléon*, ou la Folle Ambition, 227. — De *Clodius*, ou le Séditieux, 231. — Des *Grands*, 238. — De la *Bourgeoisie*, 240. — Des *Bas-fonds*, 242. — De l'*Inconstance* des hommes, 243. — D'*Anselme*, ou le Gentilhomme ennemi des lettres, 245.— De *Midas*, ou le Sot qui est glorieux, *ibid.* — De *Lacon*, ou le Petit Homme, 247. — Du *Flatteur insipide*, 250. — De *Caritès*, ou le Grammairien, 252. — D'*Isocrate*, ou le Bel Esprit moderne, 253. — De *Lysias*, ou la Fausse Éloquence, 257. — Du *Lecteur-Auteur*, 261. — D'*Eumolpe*, ou le Mauvais Poëte, 264. — De *Théobalde*, ou le Grimaud, 266. — De *Bathylle*, ou l'Auteur frivole, 268. — De *Cotin*, ou la Fausse Grandeur, 270. — D'*Égée*, ou le Bon Esprit, 274. — De *Sénèque*, ou l'Orateur de la vertu, 276.

CARITÈS ou *le Grammairien* (Caractère), II, 252.

CARNAUD (M.), banquier à Aix, III, 261, 297.

CASTILLANE (le chevalier DE). Vauvenargues le rencontre à Compiègne, III, 267.

CATILINA. Son caractère, I, 86, 87. — Son dialogue avec Sénécion, II, 366.

CATINAT. Modèle proposé par Vauvenargues, I, 199.

CAUMONT (*Joseph* DE SEYTRES, marquis DE). Voyez. SEYTRES.

Cause occulte de Newton, ses effets, I, 169.

Cause universelle. Les êtres physiques n'en dépendent pas, III, 231, *P.* 375.

CAYLUS (le comte DE), auteur d'un recueil d'œuvres badines. Jugé par Voltaire, III, 396.

Certitude. Celle des principes n'est pas toujours solidement établie, I, 106, 107.

CÉSAR (*Jules*). Son eloge, I, 87. — Attaqué par Brutus, 89. — Son rôle dans les tragédies de Corneille et de Voltaire, II, 59, 63, 64, 68. — Son dialogue avec Brutus, 333.

Chagrins. Ceux que cause la fortune se taisent à la voix de la nature, III, 211, *P.* 284.

Chalampé (combat de), I, 308.

CHAMBRY (M.), amateur d'autographes. La lettre dont nous donnons le *fac-simile* fait partie de sa riche collection. — Voir cette lettre, III, 373, nº L.

CHAPELLE (*Claude-Emmanuel* LUILLIER, surnommé). Note sur cet écrivain, II, 248.

Charité (la) est un zèle religieux pour le prochain, I, 92.

Charlatans de la morale. Ils ne proposent que des difficultés, III, 68, *M.* 288; et 211, *P.* 282.

CHARLES LE GROS, fils de Louis le Germanique, roi de France. Sa fin malheureuse, I, 287, note.

Charles de Lorraine. Battu par Frédéric le Grand (1745), II, 246, note.

CHARLES VI, empereur d'Allemagne. La guerre de 1741, entreprise pour sa succession, coûte la vie au jeune de Seytres, ami de Vauvenargues, I, 218.

CHARLES-ALBERT, duc de Bavière, empereur d'Allemagne (1742), I, 220, 221. — Ses revers et sa mort, 289.

CHARLES VII, empereur d'Allemagne, d'abord duc de Bavière sous le nom de Charles-Albert, *Notice*, I, 289, 290.

Chasse (la). Pourquoi le chasseur aime mieux tuer un sanglier qu'une hirondelle, I, 57.

Chasteté. La solitude la tente puissamment, III, 175, *P.* 105. — Est à prix d'argent, *ibid.*, *P.* 107.

CHAULIEU. Ses poésies, II, 48.

Chefs-d'œuvre. Comment ils se produisent, I, 31.

CHÉTARDIE (DE LA). Quitte le service militaire, et obtient, par l'appui de M. de Pezai, d'entrer dans la diplomatie, III, 322.

Choses. Il est plus aisé d'en dire de nouvelles que que de concilier celles qui ont été dites, III, 7, *M.* 1, et 170, *P.* 76. — Il y en a beaucoup que nous savons mal, 170, *P.* 75. — Pour dire de grandes choses, s'accoutumer à n'en jamais dire

de fausses, 197, *P.* 229. — Les meilleures sont les plus communes, 232, *P.* 377.

CICÉRON. Représente les Romains comme des hommes hautains dans leurs sentiments, mais simples, naturels et modestes dans leurs paroles, II, 61.

Cid (le), tragédie de Corneille. Jugement de Vauvenargues sur cette pièce, I, 59, 60.

Cinna, tragédie de Corneille. Opinion sur cette pièce, II, 64, 65.

Circonstances. Leur empire, III, 250, *P.* 453.

CLAPIERS (*Jean* DE), gouverneur d'Hyères (1330), aïeul de Vauvenargues. — (*Étienne* DE), frère du précédent. — (*Pierre* DE), évêque de Toulon (1449). — (*François* DE) acquiert (1556) par son mariage la terre de VAUVENARGUES (voyez ce nom), III, 333.

Clarté (la) orne les pensées profondes, III, 8, *M.* 4.

CLAZOMÈNE ou *la Vertu malheureuse* (Caractère). C'est Vauvenargues peint par lui-même, II, 141.

Clémence (la) est une bonté envers nos ennemis, I, 90. — Vaut mieux que la justice, III, 35, *M.* 167.

CLÉON ou *la Folle Ambition* (Caractère), II, 227.

CLÉOPATRE, personnage de *Rodogune*, tragédie de Corneille. Jugement sur diverses parties de cette pièce, II, 271.

CLITUS. Sa mort regrettée par Alexandre, II, 289.

CLODIUS ou *le Séditieux* (Caractère), II, 231.

CLYTEMNESTRE, personnage d'*Iphigénie*, tragédie de Racine. Beauté historique de ce caractère, II, 73.

Cœur. Ses qualités réunies à celles de l'esprit forment le génie, I, 31, 33. — Les maximes des hommes décèlent leur cœur, III, 24, *M*. 107.— La raison ne connaît pas ses intérêts, 27, *M*. 124. — Les grandes pensées viennent du cœur, *ibid*. *M*. 127. — La fatuité dédommage du défaut de cœur, 127, *M*. 567. — La conviction de l'esprit n'entraîne pas toujours celle du cœur, 131, *M*. 590.

Colère (la) est une aversion subite et violente, avec un désir aveugle de vengeance, I, 67.

Coligny (l'amiral). Noble caractère, mis en opposition aux gens du bel air qui passent leur vie dans la dissipation et les plaisirs, I, 119.

Colletet, poëte, I, 228.

Comédie. Le ridicule y doit naître de quelque passion, III, 375, 380.

Comines (*Philippe* de), historien. Son dialogue avec Philippe second, II, 327.

Commerce (le). Ce qui le fait prospérer. I, 80. — A été longtemps négligé par les Romains, 231. — Est l'école de la tromperie, III, 74, *M*. 310.

Commerce du monde (le) n'est fondé que sur la politesse et la flatterie, I, 145. — Son but, III, 108, 109, *M*. 477.

Compassion (la). Réflexion sur ce sujet, I, 147.

Complaisance. Celle qu'on a dans soi-même caractérise l'amour-propre, I, 48. — C'est une volonté flexible, 92. — Les esprits légers y sont disposés, III, 24, *M*. 109.

Concilier. Ce qui nous manque pour tout concilier, III, 68, *M*. 287.

Condé (le grand). Cité, I, 199; II, 183.— Ses dernières paroles au lit de mort, III, 132, *M*. 595.

Condition des grands. Avantages qu'elle leur procure, I, 134.

Conditions. Leur inégalité nécessaire au maintien des sociétés, I, 282. — Chacune a ses devoirs, ses écueils et ses distractions, III, 196, *P*. 223.

Conduite (la). Peu de choses en dépendent, III, 122, *M*. 546.

Confiance. Sentiment usé dans les vieillards, I, 62.

Connaissance de soi-même, III, 24 et 25; les maximes 106 à 116 se rapportent à ce sujet.

Connaissances. Il faut se borner à un petit nombre, I, 54. — Combien il est difficile de les bien posséder, III, 60, *M*. 269. — Pourquoi elles ne sont jamais approfondies, 240, *P*. 417.

Conquérants. Leur gloire a toujours été respectée, III, 48, *M*. 222.

Conscience (la) est la plus changeante des règles, III, 28, *M*. 133. — La fausse ne se connaît pas, *ibid.*, *M*. 134. — Est l'organe du sentiment qui nous domine et des opinions qui nous gouvernent, *ibid.*, *M*. 135. — Celle des mourants calomnie leur vie, *ibid.*, *M*. 136. — Celle des hommes est à prix d'argent, 175, *P*. 107. — Elle est présomptueuse dans les sains, timide dans les faibles et les malheureux, inquiète dans les indécis, 204, *P*. 253.

Conseil (le) fait faire peu de grandes choses, III, 28, *M.* 132.

Conseils. Ceux de la vieillesse éclairent sans échauffer, III, 34, *M.* 159. — Injustice de ceux qui en donnent, *ibid.*, *M.* 161. — Les plus faciles à pratiquer sont les plus utiles, 106, *M.* 464. — Nous ne nous défions pas des nôtres, *ibid.* *M.* 467. — Fruit qu'on en peut tirer, 115, *M.* 518. — La générosité en donne moins que de secours, 182, *P.* 144.

Conseils à un jeune homme. Ouvrage de Vauvenargues, adressé à Hippolyte de Seytres, I, 173 à 191.

Constance (la) est une fermeté raisonnable dans nos sentiments, I, 92. — Est la chimère de l'amour, III, 95, *M.* 399.

Contentement (le) n'est pas la marque du mérite, III, 18, *M.* 69.

Conter est la ressource de ceux qui n'imaginent pas, III, 25, *M.* 116, et 203, *P.* 250.

Contradictions. Celles de l'esprit humain, effet d'une grande multiplicité d'idées, I, 229. — Il n'y en a pas dans la nature, III, 69, *M.* 289. — Nous nous appliquons bien plus à noter celles d'un auteur qu'à profiter de ses vues, 188, *P.* 177. — On parle et l'on écrit rarement comme on pense, 226, *P.* 355. — Vauvenargues explique ses contradictions, 242, *P.* 423.

Conversation (la). La plus charmante lasse l'oreille

d'un homme occupé de quelque passion, III, 114, *M.* 510.

Conversations frivoles. Elles sont l'apanage du monde à la mode, I, 150.

Conviction. Celle de l'esprit n'entraîne pas celle du cœur, III, 131, *M.* 590.

Coquette. C'est un mauvais parti pour une femme, III, 84, *M.* 339.

Corneille (*Pierre*). A imité Sénèque et Lucain, I, 35. — Réflexions critiques sur ses ouvrages, II, 54 *et suiv.*

Cornélie, personnage de la *Mort de Pompée*, tragédie de Corneille, II, 59, 60. — Jugement sur le caractère de ce rôle, *ibid.*

Corps politiques (les) ont des défauts inévitables, III, 93, *M.* 386.

Corruption. Celle des principes, cause de celle des mœurs, I, 275.

Cotin ou *la Fausse Grandeur* (Caractère), II, 270.

Courage (le). Il y en a de plusieurs sortes, I, 88. — Surmonte tout, 120. — A plus de ressources contre les disgrâces que la raison, III, 10, *M.* 19. — Quel en est le terme, 112, *M.* 502. — Il agrandit l'esprit, 173, *P.* 90. — Doit régler la vie, 221, *P.* 329.

Coutume (la). Ce qui fait sa force, I, 102, 106.

Crainte (la). Elle persuade tout aux hommes, I, 230; II, 29, et III, 76, *M.* 329.

Critique. La critique est plus facile à faire qu'une juste appréciation, III, 57, *M.* 264. — La plus

spécieuse n'est souvent pas raisonnable, 150, *P.* 22. — Eclairée et impartiale, il faut savoir la souffrir, 165, *P.* 60.

CROMWELL (*Olivier*). Pourquoi il réussit dans ses projets ambitieux, II, 194. — Respect que son génie inspire, 274. — Il est des dévots qui lui refusent jusqu'au bon sens, III, 119, *M.* 529.

CROUSAZ (*Jean-Pierre*), philosophe et mathématicien suisse. Ce qu'il dit du beau, I, 93.

Croyance. La force ou la faiblesse de notre créance dépend plus de notre âme que de notre esprit, III, 76, *M.* 318. — Disposition de l'homme à croire les choses extraordinaires, 109, *M.* 481.

Cruauté. Insensibilité mêlée de plaisir, I, 90.

Culture. État d'un esprit cultivé par l'instruction, III, 130, *M.* 586, 587.

CURIACE, personnage de la tragédie d'*Horace*, de Corneille. Son admirable dialogue avec Horace, II, 65.

CYRUS, ou *l'Esprit agité* (Caractère), II, 211.

D.

DACIER (M. et madame), traducteurs d'Homère. Sont désignés d'une manière indirecte dans la *Maxime* 523, III, 117.

DALLEMANS, secrétaire du duc de Biron, III, 337.

DANCOURT, acteur et auteur comique, II, 275.

Dardanus, opéra de Rameau, II, 250.

Dauphin (le), fils de Louis XV. A l'occasion de son mariage (1745), Voltaire compose la comédie-ballet *la Princesse de Navarre*, III, 375. — Accompagne le Roi à l'armée, son arrivée au camp de Tournai (8 mai 1745), 390.

Débauché (Portrait d'un). Voyez OTHON.

Décadence des Romains (la), ouvrage de Montesquieu. Éloge de ce livre, III, 341.

Décider. Le droit de décider de nos occupations et de nos actions n'appartient pas à autrui, III, 26, *M*. 119.

Découverte. Ce que nous prenons pour tel n'est souvent qu'une vérité qui court les rues, III, 8, *M*. 9.

Défauts. Tout ce que nous prenons dans la morale pour un défaut n'est pas tel, I, 108. — Ils servent quelquefois à faire connaître le talent, III, 234, *P*. 388.

Défiance. Extrême, est souvent nuisible, III, 23, *M*. 101.

Dégoût. Sa définition, I, 67, 68. — Est un témoignage de faiblesse, III, 205, *P*. 262.

Dehors (les) nous imposent, III, 56, *M*. 258.

Délicatesse (la) vient essentiellement de l'âme, I, 21. — Cache sous le voile des paroles ce qu'il y a dans les choses de rebutant, 29. — Est méprisable devant l'ingénuité de l'amitié, III, 347.

DÉMOCRITE, philosophe grec, II, 185.

Démonstration (la) n'est que l'évidence obtenue par le raisonnement, III, 222.

DÉMOSTHÈNES. Jugé par comparaison, I, 157. —

Son dialogue avec Isocrate, II, 296. — Ses idées sur la véritable éloquence, 299. — Autre dialogue avec Isocrate, 301. — Qualités qu'il exige dans un orateur, 306.

Dents postiches. On ne mâche point avec elles, I, 161.

DENYS LE TYRAN. Son dialogue avec Platon, II, 379.

Dépendance (la) est née de la société, III, 38, *M.* 185.

Déroger. Il vaut mieux déroger à sa qualité qu'à son génie, III, 97, *M.* 414.

DESCARTES (*René*). Son génie, I, 34, 199, note; 275; II, 113, 263. — Génie créateur, ses erreurs ont été partagées par des esprits subalternes, III, 65, *M.* 279.

Désertion. Le bruit des tambours et des trompettes a pour objet de l'arrêter, III, 253, *P.* 467.

Désespoir (le). Engendre les partis violents, I, 180. — Comble non-seulement notre faiblesse, mais encore notre misère, III, 55, *M.* 252. — Est la plus grande de nos erreurs, 115, *M.* 515. — Est plus trompeur que l'espérance, 222, *P.* 333.

DESFONTAINES (l'abbé), II, 248.

Désir (le) est une espèce de mésaise que le goût du bien-être met en nous, I, 70.

DESPRÉAUX. Voyez BOILEAU.

Desseins. En quels cas on méprise les grands desseins, III, 21, *M.* 88.

DESTOUCHES (*Néricault*), poëte comique. Voltaire estime beaucoup son *Glorieux*, III, 339.

Dettingen (bataille de), perdue le 27 juin 1743 par le duc de Gramont. Mot de M. de Montijo, ambassadeur d'Espagne à Vienne, sur cette affaire, III, 350.

Devoirs. Ceux des hommes sont fondés sur leur faiblesse réciproque, III, 163, *P.* 53. — On ne les pratique guère que par nécessité ou par habitude, 253, *P.* 467.

Dévots de profession. Pourquoi ils ne sont pas aimés, III, 86, *M.* 346.

Dialogues. Alexandre et Despréaux, II, 285. — Fénelon et Bossuet, 290. — Démosthènes et Isocrate, 296. — Les mêmes, 301. — Pascal et Fénelon, 311. — Montaigne et Charron, 317. — Un Américain et un Portugais, 323. — Philippe II et Comines, 327. — César et Brutus, 333. — Molière et un jeune homme, 337. — Racine et Bossuet, 342. — Le cardinal de Richelieu et le grand Corneille, 349. — Richelieu et Mazarin, 354. — Fénelon et Richelieu, 357. — Brutus et un jeune Romain, 361. — Catilina et Sénécion, 366. — Renaud et Jafier, conjurés, 374. — Platon et Denys le Tyran, 379.

Diète (la) est au corps ce que la solitude est à l'esprit, III, 133, *M.* 599, et 211, *P.* 285.

Dieu. Idée que les anciens attachaient à ce mot, III, 34, *M.* 165.

Dieu. Peut tout, I, 75, 279, 317. — Ses œuvres merveilleuses, 292, 293. — Serait imparfait sans la dépendance des hommes, 323. — Prin-

cipe des actions humaines, 325. — Sa main toujours étendue sur l'homme, 338. — Ne peut être vicieux, II, 6. — Ne dépend que de lui, 8. — Sa bonté, sa puissance, 9 *et suiv.* — Est d'autant plus parfait, qu'il ne peut être imparfait, 13. — Sa justice, 17. — C'est entreprendre sur sa clémence que de punir sans nécessité, III, 34, *M.* 165.

Dieux. Les hommes sont nés pour en croire, I, 259. — Le premier qui s'est fait des dieux avait l'imagination plus grande et plus hardie que ceux qui les ont rejetés, 260. — Ceux des anciens, tous fort imparfaits, III, 157, *P.* 39.

Dignité royale. Sur quoi elle se fonde, III, 215, *P.* 306.

Digressions. Leur effet quand elles sont trop longues, III, 44, *M.* 213.

Discours. Ce qui l'affaiblit, III, 44, *M.* 213. — Critique des discours académiques, 145, *P.* 12.

Discours sur la gloire, I, 193 à 207.

Discours sur les Caractères des différents siècles, I, 227 à 241.

Discours sur les mœurs du siècle, I, 269 à 277.

Discours sur les plaisirs, I, 209 à 212.

Discours sur l'inégalité des richesses, I, 279 à 298.

Discrétion (la). Sa définition, I, 145.

Disgrâces. L'amitié se fait un devoir d'y prendre part, I, 62.

Disputes. D'où naissent celles relatives à l'esprit, I, 36. — Celles qu'on doit éviter, 116. — Com-

ment on y fait régner l'honnêteté, III, 110, *M.* 486.

Dissimulation (la) est une imposture réfléchie, I, 90. — Est un effort de la raison, III, 192, *P.* 195.

Distraction. Le sérieux de la distraction a des dehors singuliers, I, 38. — Comparée aux rêves du sommeil, 40.

Dons. On est forcé de respecter ceux de la nature, III, 50, *M.* 229. — Les dons intéressés sont importuns, 102, *M.* 441. — Ceux de la nature et de la fortune ne sont pas si rares que l'art d'en jouir, 253, *P.* 466.

Douceur. D'où elle procède, I, 43. — C'est un fonds de complaisance et de bonté, 92.

Douleur. Est, comme le plaisir, l'essence et le fond des passions, I, 42.

Doute universel (Pyrrhonisme), I, 99.

Douter. Il est naturel de douter de certaines choses malgré leurs preuves, III, 130, *M.* 589.

Droits. Les lois les fixent et les protégent, I, 77. — Ceux des enfants à la succession de leur père, III, 154, *P.* 29.

Droiture (la) est une habitude de la vertu, I, 89.

Duel. Idée qu'en avaient nos pères, I, 235, 267.— Son apologie, III, 241, *P.* 421.

Dumoulin (*Molin*), médecin célèbre, II, 182, note.

Dupe. On ne peut l'être de la vertu, I, 118. — C'est être médiocrement habile que de faire des dupes, III, 23, *M.* 97. — Dès qu'on peut faire

du bien, on est à même de faire des dupes, 75, *M.* 315. — Personne ne veut l'être, 84, *M.* 339. — Les hommes semblent nés pour l'être d'eux-mêmes, 193, *P.* 201. — L'espérance en fait plus que l'habileté, *ibid.*, *P.* 203.

Duplicité. Imposture qui a deux faces, I, 90.

Duras (*duc* de). En quels termes Voltaire lui parle de Vauvenargues, III, 338.

Dureté. Insensibilité à la vue du malheur, I, 90, 140.

E.

Économes. On leur fait mal sa cour par des présents, III, 181, *P.* 142.

Économie (l') peut s'allier avec la profusion, III, 15, *M.* 51; et 176, *P.* 109. — Elle fait plus de dupes que la profusion, 96, *M.* 406.

Écrire. Ce que bien des gens appellent écrire pesamment, III, 169, *P.* 72.

Écrivains. — Fragment critique sur les mauvais écrivains, II, 117. — Ce qui fait souvent leur mécompte, III, 8, *M.* 7. — Qualités qu'ils doivent avoir, 43, *M.* 211. — Les anciens travaillaient sans modèle et en servent aujourd'hui, 80, *M.* 331. — Ce que les écrivains médiocres doivent éviter, 165, *P.* 58. — Ce qui les réduirait à ne point écrire, 168, *P.* 68. — Il n'y en a pas de si ridicule que quelqu'un n'ait traité

d'excellent, 181, *P.* 141. — Ce qu'on exige d'eux, 224, *P.* 344. — Se pillent les uns les autres, 235, *P.* 389.

Éducation. Elle ne peut suppléer au génie, I, 55.

Effronterie (l') est estimée des femmes, III, 89, *M.* 360.

Égalité (l'). Celle des hommes existe devant la loi, I, 77, 78. — Elle ne peut exister que de cette manière, 280 *et suiv.* — N'est pas une loi de la nature, III, 49, *M.* 227. — Est chimérique, 225, *P.* 353.

Égée, ou le *Bon Esprit* (Caractère), II, 274.

Égisthe, personnage de la tragédie de *Mérope,* par Voltaire. Caractère grand et vrai, sans affectation, II, 92.

Égyptiens. Singularité de leur religion, I, 229.

Électre, tragédie de Voltaire, imprimée d'abord sous le titre d'*Oreste*, II, 89.

Élégance du langage. Ce qui la constitue, I, 30. — Qualité essentielle pour un orateur, II, 300.

Élévation. Ce qui la distingue de l'arrogance, III, 19, *M.* 74.

Éloges. D'Hippolyte de Seytres, I, 213-226. — De Louis XV, 301-310.

Éloquence. Ce qui la constitue, I, 29. — Elle se joue des passions, 30. — Est bannie des écrits modernes, 157. — Sa définition, sa puissance, II, 123 *et suiv.* — Les plus grands hommes ont été les plus éloquents, III, 62, *M.* 275. — Elle vaut mieux que le savoir, 133, *M.* 603. —

Rien ne s'en éloigne davantage que le jargon de l'esprit, 223, *P.* 338.

Empires. Causes de leur décadence et de leur chute, I, 276.

Emplois. Il n'y a rien de plus rare que le mérite des emplois, III, 86, *M.* 347. — Il n'est pas vrai qu'il soit plus aisé d'en paraître digne que de les bien remplir, 134, *M.* 605. — Du choix de ceux qu'on y destine, 147, *P.* 16.

Enfants. Leurs rapports avec leurs parents, I, 58. — Avantages qu'ils retirent de la condition de ces derniers, 134. — Leur ingratitude, III, 36, *M.* 174. — Leur premier soupir est pour la liberté, 94, *M.* 391. — Vices de l'éducation qu'on leur donne, 152, *P.* 26.— Ce qu'il faudrait faire pour eux, *ibid.* — Leur droit à la succession de leur père, 154, *M.* 29. — Leur amour du désordre, 164, *P.* 55.

Énigmes. Puérilité de leur étude, I, 16.

Enjouement. Les personnes enjouées sont recherchées dans le monde, I, 15. — Ce qui le fait naître, 43.

Ennui (l') vient du sentiment de notre vide, I, 70.

Enrichir (s'). Moyens opposés que l'on emploie pour y parvenir, III, 192, 193, *P.* 200.

Enthousiasme (l') est indispensable pour s'élever aux grandes vérités, III, 142, *P.* 5.

Envie (l'). Sa définition, I, 67. — Ne saurait se cacher, III, 162, *P.* 49. — Accuse et juge sans

preuves, *ibid.* — Un honnête homme n'envie pas la fortune de ceux qui en sont indignes, 217, *P.* 315.

Envieux. Il ne faut pas tenter de les contenter, III, 98, *M.* 421.

Épisodes (les). L'abus qu'on en fait prouve le peu d'étendue de l'esprit, III, 44, *M.* 212. — Ressource des écrivains médiocres, 45, *M.* 213.

Épithètes. N'ajoutent rien à la valeur des hommes, III, 191, *P.* 192.

Épître aux Muses. Vauvenargues blâme cette pièce de vers de J. B. Rousseau, II, 86, 87.

Équité. En quoi elle consiste, I, 78, 79. — Sa définition, 89.

Équivoques. Pourquoi on les dissimule dans les traités entre princes, III, 199, *P.* 235.

ÉRASME, ou *l'Esprit présomptueux* (Caractère), II, 173.

ERGASTE, ou *l'Officieux par vanité* (Caractère), II, 210.

ÉROX, ou *le Fat* (Caractère), II, 196.

Erreurs. Il en est que la prudence ne veut pas qu'on approfondisse, I, 106. — L'erreur est le partage de l'esprit humain, 230. — Périssent d'elles-mêmes quand elles sont rendues clairement, III, 8, *M.* 6. — Personne ne veut être plaint des siennes, 12, *M.* 35. — Comment les grands hommes sont la cause des erreurs des faibles, 48, *M.* 221. — Ce qui nous y conduit, 52, *M.* 239. — Ajoutées à la vérité, ne l'aug-

mentent pas, 61, *M.* 272. — Celles de l'antiquité ne doivent pas nous étonner, 76, *M.* 321. — Sont la nuit des esprits et le piége de l'innocence, 93, *M.* 382. — Les demi-philosophes, en louant l'erreur, font les honneurs de la vérité, *ibid.*, *M.* 383. — Quelle est la plus grande de nos erreurs, 115, *M.* 515. — Celles des siècles savants sont les plus subtiles, 212, *P.* 290.

Érudition. Quelle est celle des gens du monde, III, 241, *P.* 420.

Esculape. Ce que ses enfants (les médecins) font souvent dans la pratique, III, 35, *M.* 166.

Espagnac (Madame d'). Lettre que lui écrit Marmontel au sujet de Vauvenargues, I, LXXV.

Espérance. Sentiment d'un bien prochain, I, 70. — Il n'y a rien qu'elle ne puisse persuader aux hommes, 230, 252, et III, 76, *M.* 320. — Il ne faut pas se reposer inconsidérément sur ses promesses, III, 9, *M.* 14. — Anime le sage et leurre le présomptueux, *ibid.*, 173, *P.* 88. — C'est le seul bien que le dégoût respecte, 174, *P.* 99.

Esprit (de l') en général, I, 11. — Ce qu'il ne pénètre qu'avec peine ne va pas souvent jusqu'au cœur, 25. — En quoi il diffère du génie, 32. — Est compris dans le caractère, 37. — Imperfection de celui de l'homme, 101. — Sa sujétion, 116. — L'esprit naturel et le simple, 125. — Il y en a plus aujourd'hui qu'autrefois parmi les hommes, 155. — Sur l'esprit d'emprunt, 160. — Ses bornes, 168. — Celui d'autrui n'est pas

à notre usage, 247. — Les esprits mûrs et modérés ne forcent point leur avenir, II, 145. — CARACTÈRES : de l'*Esprit présomptueux*, 173. — De l'*Esprit agité*, 211. — De l'*Esprit moyen*, 213. — De l'*Esprit profond*, 215. — Du *Bon Esprit*, 274. — Celui de l'homme est plus pénétrant que conséquent, III, 7, *M.* 2. — L'esprit faux ; il change souvent de maximes, 24, *M.* 108. — L'esprit léger est disposé à la complaisance, *ibid.*, *M.* 109. — L'esprit est l'œil de l'âme et non sa force, 32, *M.* 149. — L'admiration en est la mesure, 42, *M.* 203. — Mieux vaut l'avoir juste que vif, *ibid.*, *M.* 204. — Est naturellement sérieux, *ibid.*, *M.* 206. Comment on juge de ses productions, 43, *M.* 209. — Ce qui prouve son étendue, 46, *M.* 217, et 153, *P.* 28. — De ceux qui n'ont que de l'esprit, 52, *M.* 237. — Différence qu'il met entre les hommes, *ibid.*, *M.* 239. — Comment on le fait valoir, 57, *M.* 261. — Ce qui paraît aux uns étendue d'esprit n'est pour les autres que mémoire et légèreté, *ibid.*, *M.* 263. — Pourquoi les esprits subalternes, n'ont point d'erreurs en leur privé nom; 65, *M.* 279. — Un peu de bon sens en ferait évanouir beaucoup, 104, *M.* 453. — Il ne vaut que par la justesse du jugement, *ibid.*, *M.* 455. — Caractère du faux esprit, *ibid.*, *M.* 454. — Il a besoin d'être occupé, *ibid.*, *M.* 456. — Il développe les simplicités du sentiment pour s'en faire honneur, 109, *M.* 482. — Il est borné jusqu'à

l'erreur, 112, *M.* 497. — Ce qui l'épuise, 113, *M.* 505. — Il ne fait pas connaître la vertu, 114, *M.* 508. — Aucun homme n'en a assez pour n'être jamais ennuyeux, *ibid.*, 509. — Les passions le rendent inutile, *ibid.*, *M.* 511. — Il ne suffit pas pour plaire, 115, *M.* 513. — Ne nous garantit pas des sottises de notre humeur, *ibid.*, *M.* 514. — Ce qui le fait paraître étendu, 118, *M.* 526. — La méchanceté en tient lieu, 127, *M.* 566. — Sa faiblesse nous console plus promptement que sa force, 128, *M.* 577. — La conviction de l'esprit n'entraîne pas toujours celle du cœur, 131, *M.* 590. — Ce qui le fait préférer au savoir, 133, *M.* 604. — C'est en lui, et non dans les objets extérieurs, que nous apercevons la plupart des choses, 156, *P.* 36. — Il ne fait pas à lui seul le sel de la conversation, 169, *P.* 70. — L'esprit n'atteint au grand que par saillies, 172, *P.* 85. — Ses avantages sont presque aussi fragiles que ceux de la fortune, 178, *P.* 120. — Il ne tient pas lieu de savoir, 196, *P.* 220. — Tous ceux qui l'ont conséquent ne l'ont pas juste, 201, *P.* 240. — Juste, faux, étendu : leur définition, 207, *P.* 265. — Effets que produit le plus ou le moins d'esprit, 212, *P.* 292. — Son plus grand effort est de se tenir à la hauteur de la fortune, 229, *P.* 367. — Pourquoi il est aujourd'hui à si bas prix, 236, *P.* 397.

Esprit (l') de *médiation* et de *manége;* caractère

distinctif des hommes d'État et des politiques, II, 208; III, 63, *M.* 275.

Esther. L'une des plus faibles tragédies de Racine, renferme néanmoins de grandes beautés, II, 72.

Estimable. Quelle idée peut-on avoir de soi-même, si l'on ignore ce qui est estimable? I, 5.

Estime (l') est un aveu intérieur du mérite, I, 68. — Moyen de gagner celle d'autrui, 69. — Elle s'use comme l'amour, III, 14, *M.* 44. — Nous en voulons toujours plus qu'on ne nous en accorde, 18, *M.* 65 et 67. — On nous estime en proportion que nous nous estimons nous-mêmes, 183, *P.* 155. — Nous serions moins avides d'estime si nous en méritions davantage, 213, *P.* 295. — On serait bien étonné d'apprendre ce qui en fait accorder à quelques hommes, 236, *P.* 400.

Estomacs. Il y en a peu de bons, mais beaucoup de bons aliments, III, 234, *P.* 385.

État. Il faut avoir les talents de son état, ou le quitter, I, 190, 191.

États. Il n'y a point de puérilités et de fantaisies qui ne se produisent et ne trouvent des partisans dans les États populaires, III, 61, *M.* 271, et 160, *P.* 46. — Les changements nécessaires s'y font presque toujours d'eux-mêmes, 221, *P.* 331.

Étendue de l'esprit. Elle vient en aide au jugement et à la pénétration, I, 22. — N'est aux yeux de quelques-uns que mémoire et légèreté, III, 57, *M.* 263.

Éternité des corps, III, 159, *P.* 43.

ÉTIOLES (madame D'). Voyez POMPADOUR.
Étonnement (l') est une surprise longue et accablante, I, 71.
Étourdi (l'); son caractère, II, 176.
Être. Ce qui le constitue, I, 100. — Tout être créé dépend des lois de sa création, 314. — Les êtres physiques ne dépendent pas d'un premier principe, et d'une cause universelle, III, 231, *P.* 375.
Étude. Celle des sciences agrandit l'esprit, I, 170. — Deux études importantes; la vérité et l'éloquence, II, 128.
EUMOLPE, ou *le Mauvais poëte* (Caractère), II, 264.
Europe (sur l'équilibre de l'), III, 125, *M.* 560. — Idées de Voltaire à ce sujet, *ibid.*
EURYMAQUE, ou *le Fourbe* (Caractère), II, 217.
Événements (les) nous trompent aussi souvent que nos passions, I, 135.
Exercices du corps. Ils sont un plaisir pour l'âme et pour les sens, I, 57. — Nécessaires à l'esprit aussi bien qu'au corps, III, 239, *P.* 413.
Existence (l') est un mélange de peines et de plaisirs : c'est par là qu'elle nous donne l'idée du mal, I, 42.
Expérience (l'). La nôtre nous instruit rarement. — On tire peu de fruit de celle d'autrui, 233, *P.* 381.
Expression (l') répond à la nature des idées, et par conséquent au caractère de l'esprit, I, 28. — Il faut en faire cas dans le style, II, 129. —

Marque d'une expression parfaite, III, 90, *M.* 369, et 171, *P.* 79.

Extérieur (l'). Aux yeux d'un homme attentif, il sert à distinguer les divers caractères, I, 38.

F.

Fables. Ont été inventées pour faire recevoir la vérité aux enfants, I, 156. — On doit leur apprendre celles surtout qui touchent l'histoire de leur pays, III, 243, *P.* 429.

Factieux (*le*), (Caractère), II, 151.

Faible (*l'Homme*), (Caractère), II, 200. — Sa modération est médiocrité, III, 19, *M.* 73. — Est aussi paresse et vanité, 212, *P.* 289. — Quel est son intérêt, 196, *P.* 221.

Faiblesse de l'esprit humain, I, 81, 82. — Le sentiment qu'on en a ne doit point nous abattre, 176. — Est incompatible avec la raison et la liberté, III, 10, *M.* 20; et 173, *P.* 91. — Nos faiblesses nous attachent les uns aux autres autant que pourrait le faire la vertu, 36, *M.* 176. — Celles de l'amour sont pardonnables, 95, *M.* 397. — Il y a des faiblesses inséparables de notre nature, 112, *M.* 499. — Nous en tirons vanité, 120, *M.* 531. — Il y a plus de faiblesse que de raison à être humilié de ce qui nous manque, 178, *P.* 124.

Familiarité (la). Ses avantages, I, 119, 178. —

Est l'apprentissage des esprits, III, 24, *M.* 105. — Fait beaucoup d'ingrats, 202, *P.* 245.

Fantaisies. Un homme vain et paresseux cède à toutes les siennes, I, 123.

Fat (le). Son portrait, II, 196. — Se croit toujours beau, III, 51, *M.* 236. — Est naturellement insolent, 249, *P.* 449.

Fatuité (la) est aussi difficile à contrefaire que la véritable vertu, I, 176. — Dédommage du défaut de cœur, III, 127, *M.* 567. — Égalise les conditions, 183, *P.* 156.

Fausseté (la) est une imposture naturelle, I, 90. — Ce qui nous la fait mépriser et haïr, III, 84, *M.* 339. — Le faux présenté avec art nous surprend et nous éblouit, 120, *M.* 534.

Fautes. Nécessité d'en faire, I, 120; II, 7. — Personne n'est sujet à plus de fautes que ceux qui n'agissent que par réflexion, III, 28, *M.* 131. — Celles que nos malheurs nous font commettre sont pardonnables, 107, *M.* 473. — Ce qu'on appelle fautes de jugement dans un auteur dramatique, 249, *P.* 450.

Faveur. Celle des rois est le plus court chemin pour faire fortune, III, 158, *P.* 40.

Fécondité de l'esprit. Sa définition, I, 14.

Femmes. Qualités ou défauts qui les font aimer, I, 63, 64. — Ce qu'elles appellent un homme aimable, 174, 175. — Ne séparent point leur estime de leurs goûts, III, 13, *M.* 38. — Ne peuvent comprendre qu'il y ait des hommes

désintéressés à leur égard, 89, *M.* 357. — N'aiment ordinairement un jeune homme que lorsqu'elles en ont fait un fat, *ibid.*, *M.* 359. — N'estiment dans les hommes que l'effronterie, *ibid.*, *M.* 360. — Leurs erreurs sur leur ajustement, *ibid.*, *M.* 362. — Les faiblesses de l'amour leur sont pardonnables, 95, *M.* 397. — Quand on ne peut plus leur plaire, et qu'on le sait, on s'en corrige, *ibid.* *M.* 401. — Ne doivent pas se piquer d'esprit, 152, *P.* 25. — Parti que doivent prendre celles qui ne sont plus jeunes, 177, *P.* 117. — Pourquoi la laideur les rend méchantes, 189, *P.* 180. — Ont plus de vanité que de tempérament, et plus de tempérament que de vertu, 251, *P.* 456.

Fénelon. Cité, I, 21, à la note. — Son jugement sur Molière, II, 51 *et suiv.*, note 2. — Sur les Romains, 60. — Vauvenargues le défend contre Voltaire, 96. — Son éloge, 104. — Comparé à La Bruyère, 109. — Imité par Vauvenargues, 155, note. — Ses Dialogues : avec Bossuet, 290; avec Pascal, 311; avec Richelieu, 357.

Fermeté. Avantages qu'on en retire dans la conduite de la vie, I, 141. — Portrait de l'homme ferme, II, 204. — Il est bon d'être ferme par tempérament, et flexible par réflexion, III, 39, *M.* 191.

Ferney (le Patriarche de). Voyez Voltaire.

Férocité (la). Ce qui la décèle, III, 14, *M.* 46; et 162, *P.* 51.

Fidélité. Respect de nos engagements, I, 91.

Fierté. Elle est l'orgueil du courage, I, 48. — Est une passion fort théâtrale, II, 65, et III, 249, *P.* 449.

Figure. Idée que chacun se forme de la sienne, III, 51, *M.* 236.

Fils. Si l'on n'est homme de bien, il est rare qu'on soit bon fils, I, 59.

Finesse. Est une sorte de sagacité sur les choses de sentiment, I, 21. — Elle emploie des termes qui laissent beaucoup à entendre, 29. — Les petites finesses sont méprisables, 184. — La finesse ne doit point dominer dans un ouvrage, III, 247, *P.* 442. — Circonstances dans lesquelles elle est permise, *ibid.*

Finesses. Elles sont mauvaises en amitié, III, 314.

Flatterie (la). Est le lien du monde, I, 145. — Caractérise un mauvais règne, 301. — Nos consolations sont une flatterie envers les affligés, III, 129, *M.* 580. — Sans elle point de société, *ibid.*, *M.* 581. — Ceux qu'il est facile de flatter, 193, *P.* 202.

Flatteur insipide (le), (Caractère), II, 250. — Un flatteur ne trompe que les sots, III, 64, *M.* 277.

Fléchelles (de), ami de Vauvenargues, nommé dans une lettre de Voltaire, III, 321.

Fléchier. Lacon, ou *le Petit Homme,* juge peu éclairé, le met au même rang que Bossuet, II, 248.

Fleuriste (*le*). Caractère de La Bruyère, cité comme preuve du talent de l'auteur, III, 167, *P.* 65.

Fleury, cardinal, ministre de Louis XV, I, 302.

Flexible. Il est bon de l'être par réflexion, III, 39, *M.* 191.

Foi (la) admet l'expérience et le raisonnement, I, 336. — Il n'est point de disgrâces qu'elle n'adoucisse, point de larmes qu'elle n'essuie, III, 270. — Elle est le supplice des heureux selon le monde, 271. — Est la consolation des misérables, *ibid.* — Ses effets sur l'homme agonisant, 274.

Foi (*Méditation sur la*), II, 35. — En quelle circonstance Vauvenargues composa cet écrit, *ibid.*, à la note.

Folie (la). S'allie souvent à la sagesse, I, 18. — Il y a moins de fous qu'on ne croit, III, 131, *M.* 591.

Fontaine (*Jean* de La) Voyez La Fontaine.

Fontenelle. Son éloge, II, 115. — Ce qu'il dit de la poésie et de l'éloquence, 123, 124. — Comparé à Socrate, III, 204, *P.* 255.

Fontenoy (bataille de), I, 288.

Force. Celle de l'esprit vient d'abord du sentiment, et se caractérise par le tour de l'expression, I, 22. — Celle de l'esprit est le triomphe de la réflexion, 91. — Force de l'habitude, 102. — On ne résiste pas à celle de la nature, 143. — Le sentiment de nos forces les augmente, III, 19, *M.* 75. — Elle peut tout entreprendre contre les

habiles, 22, *M.* 95. — Elle a fait les partages de la terre, 157, *P.* 38. — Ce n'est pas un vice d'avoir ce sentiment, 178, *P.* 123.

FORTIA D'URBAN (*Agricole-Joseph-François-Xavier-Pierre-Esprit-Simon-Paul-Antoine,* marquis DE), éditeur de Vauvenargues (1797), I, III. — Ses notes recueillies dans la présente édition sont signées de l'initiale F.

Fortune. Avantages qu'elle procure, I, 111-113.— Ses hasards, 136. — Il ne faut pas toujours s'en prendre à elle, 139. — Pourquoi les fortunes promptes sont les moins solides, III, 9, *M.* 13. — Elle exige des soins, 16, *M.* 60, et 176, *P.* 112. — L'intérêt en fait peu, 16, *M.* 56. — Il n'y a d'heureux que ceux qu'elle a mis à leur place, 20, *M.* 78. — Ni ses dons ni ses coups n'égalent ceux de la nature, 55, *M.* 253; et 211, *P.* 284. — Elle est plus partiale qu'elle n'est injuste, 86, *M.* 347. — Elle est presque inutile sans mérite, 98, *M.* 416; et 176, *P.* 111. — Moins on veut la mériter, plus elle donne de peine, 98, *M.* 417. — Ses caprices, 122, *M.* 544. — Elle ne peut rien sans la nature, 203, *P.* 247. — Ses dons ne sont pas si rares que l'art d'en jouir, 253, *P.* 466.

Fourbe (*le*). Son portrait (Caractère), II, 218.

Fourberie (la) est une imposture qui veut nuire, I, 90.

FOURNIER, chirurgien. Prête de l'argent à Vauvenargues, III, 363.

Fous. Il y en a moins qu'on ne croit, III, 131, *M*. 591.

Français (les). Leur caractère mobile, I, 273.

Franchise (la). Est une sincérité sans voiles, I, 90. — En quoi elle diffère de la grossièreté, III, 252, *P*. 461.

François-Étienne de Lorraine, gendre de Charles VI, empereur d'Allemagne; comme époux de l'archiduchesse Marie-Thérèse, est reconnu duc de Lorraine, I, 220. — Dispute, en 1741, la succession de son beau-père, et ne la recueille qu'en 1745, sous le nom de François Ier, 221.

Frédéric le Grand. Voltaire le désigne souvent sous ce nom : le *Héros du Nord*, II, 246. — Gagne, le 4 juin 1745, la bataille de Friedberg, sur le prince Charles de Lorraine, *ibid*.

Frères. Pourquoi souvent ils se haïssent, I, 59.

Frivolité. Réflexions sur celle du monde, I, 150. — Elle anéantit ceux qui s'y attachent, 211.

Froideur. Ce qui la produit entre amis, I, 62.

Fuzelier, l'un des écrivains fondateurs du journal littéraire *le Mercure*, III, 378.

G.

Gaieté (la). Avantages qu'elle nous procure, I, 45. — Elle est la mère des saillies, III, 103, *M*. 447.

Gain. Ceux qui y sont plus sensibles qu'à l'honneur, vendent facilement leur probité, II, 15, *M.* 49.
Galant. Les grands hommes de l'antiquité ne l'ont point été, III, 56, *M.* 257. — L'homme du monde est tenu de l'être, 89, *M.* 358.
Géants. Voir, sur cette qualification, un passage dirigé contre Pascal, I, 239 *et suiv.*
Générosité (la). C'est le sacrifice de l'amour-propre I, 90. — Elle souffre des maux d'autrui, comme si elle en était responsable, III, 36, *M.* 173. — Elle donne moins de conseils que de secours, 182, *P.* 144.
Génie. Motifs de sa rareté, I, 33. — Son caractère, 34. — Comparé au caractère, 37. — L'éducation ne peut le suppléer, 55. — Ce qu'on entend par un grand génie, 83. — Les hommes de génie souvent négligés par ceux qui gouvernent, 139. — Différent génie, différent goût, III, 43, *M.* 208. — Moyen de le développer, 67, *M.* 285. — L'esprit et la vanité ne le donnent pas, 88, *M.* 355. — Il ne faut point y déroger, 97, *M.* 414. — On ne peut le contrefaire, 120, *M.* 535. — En quoi il consiste, 172, *P.* 84.
Genre humain. L'amour est son premier auteur, III, 175, *P.* 104.
Gens d'esprit (les) sont quelquefois plus éclairés que d'assez beaux génies, I, 33. — Pourquoi ils parlent et agissent souvent mal à propos, 160.
Gens de lettres. De leurs rapports avec les grands, I, 131. — Leurs jalousies, 132. — Ils estiment

beaucoup les arts et nullement la vertu, III, 168, *P.* 67. — Pourquoi ils dissimulent les qualités qu'ils se reconnaissent les uns aux autres, 238, *P.* 409. — Vauvenargues dégoûté des gens de lettres. Sa lettre à Voltaire à ce sujet, 410.

Gens du monde. Leur esprit, I, 24. — En quoi ils diffèrent du peuple, III, 55, *M.* 253. — Leur vanité, 145, *P.* 11. — L'intérêt les domine, 224, *P.* 346. — Leur genre d'érudition, 241, *P.* 420.

Gens en place (les) craignent plus que les autres hommes ceux qu'ils ne pourraient dominer, III, 227, *P.* 358.

Germains. En quoi les anciens Germains diffèrent des Allemands d'aujourd'hui, I, 273.

Gilbert, homme de lettres, auteur d'un *Éloge de Vauvenargues,* couronné par l'Académie française. Public, en 1857, une nouvelle édition de cet auteur, I, IV. — Ses notes signées de l'initiale G., *ibid.*

Gloire (la). Elle nous excite au travail et à la vertu, I, 51. — Cette passion comparée à celle des sciences, 52, 53. — Son amour fait les grandes fortunes entre les peuples, III, 16, *M.* 58. — Pourquoi nous trouvons cet amour ridicule, *ibid.*, *M.* 59. — Le mérite seul peut y conduire, 17, *M.* 60, et 176, *P.* 112. — S'ils ne l'avaient pas aimée, les hommes n'avaient ni assez d'esprit, ni assez de vertu pour la mériter, 32, *M.* 152. — Ce n'est pas par pure paresse qu'on la néglige, 51, *M.* 233. — C'est par la vertu

qu'il faut la rechercher, 70, *M.* 295. — Rien n'est plus doux que ses premiers regards, 92, *M.* 376. — La gloire et la stupidité cachent la mort, sans en triompher, 112, *M.* 501. — Elle fait les héros 120, *M.* 531. — Serait la plus vive de nos passions sans son incertitude, 183, *P.* 153. — Elle remplit le monde de vertus, *ibid. P.* 154. — Elle embellit les héros, 208, *P.* 272. — Ce que prouve le désir de la gloire, 213, *P.* 294. — Elle est difficile à acquérir, 226, *P.* 357. — Seule, elle tient lieu des talents qu'une longue vie a usés, 253, *P.* 464.

Glorieux (*le*), comédie de Destouches. Voltaire estime cet ouvrage, III, 339.

Goût (le). Est une aptitude à bien juger des choses de sentiment, I, 25. — Celui du plus grand nombre n'est pas juste, 26. — Il tient essentiellement au sentiment, 265. — Les femmes et les jeunes gens ne séparent point leur estime de leurs goûts, III, 13, *M.* 38. — Différent génie, différent goût, 43, *M.* 208. — Il est inconstant, s'use et varie comme notre humeur, 46, *M.* 218. — N'est pas si difficile à contenter que l'esprit, 60, *M.* 268. — Comment il est quelquefois malade, 247, *P.* 441.

Gouvernement. Comment il doit se régler quand il est sage, III, 173, *P.* 91.

Gouverner. Le terme de l'habileté est de gouverner sans la force, III, 23, *M.* 96. — Il est quelque-

fois plus difficile de gouverner un seul homme qu'un grand peuple, 187, *P.* 173.

Grâce (la). Est une impulsion surnaturelle vers le bien, I, 92.

GRACQUES (les), *Tibérius* et *Sempronius* GRACCHUS. Personne n'eût osé parler devant ces deux illustres Romains du mépris de la gloire, I, 206.

Grammairien (*le*). Son portrait, II, 252.

GRAMONT (le duc DE), cause la perte de la bataille de Dettingen (1743). — Vauvenargues rend compte de cette action, III, 350.

Grand. Rien de grand ne comporte la médiocrité, III, 189, *P.* 182.

Grandeur d'âme (la) est un instinct élevé qui porte les hommes au bien ou au mal, selon leurs passions, I, 85. — Ce qui la distingue de l'ostentation, III, 114, *M.* 507.

Grands (les). Leur ignorance, I, 271. — Leurs défauts, II, 237-240 ; et III, 63, *M.* 276. — Le plaisir et l'ostentation l'emportent dans leur cœur sur l'intérêt, III, 73, *M.* 304. — Ils ne connaissent pas le peuple et n'ont aucune envie de le connaître, 185, *P.* 164. — Ils vendent trop cher leur protection pour mériter notre reconnaissance, 193, *P.* 205.— Estiment trop peu leurs inférieurs, *ibid. P.* 206.— Comment on fait fortune auprès d'eux, 194, *P.* 211.— Ils doivent être ambitieux, 216, *P.* 308. — Quels sont les gens qu'ils craignent le plus, 226, *P.* 358.

Grands hommes. Injustice des contemporains à leur

égard, I, 130. — Ils parlent simplement, III, 145, 146, *P.* 13. — Ils dogmatisent et le peuple croit, *ibid.* — Sont quelquefois grands jusque dans les petites choses, 196, *P.* 224.

Grandes choses. Pourquoi on les entreprend, III, 22, *M.* 90. — On n'en fait pas beaucoup par conseil, 28, *M.* 132. — Ce qu'exige leur exécution, 30, *M.* 142. — Ce qui en ôte le sentiment, 50, *M.* 230.

Gravité. Celle de l'homme prend un air concentré, I, 38.

Grecs anciens (les) ne se battaient pas en duel, I, 236, 267. — Leur caractère, 276. — Ils passaient en simplicité les peuples modernes, III, 207, *P.* 267.

Grecs modernes, comparés aux anciens, I, 274.

Guerre (la) n'est pas si onéreuse que la servitude, III, 10, *M.* 21. — Comment elle se fait de nos jours, 198, *P.* 233; et 253, 254, *P.* 467, 468.

Guy-Joly, conseiller au Châtelet. Anecdote qu'il rapporte au sujet du cardinal de Retz, I, 121, à la note.

H.

Habiles (les) ne rebutent personne, III, 23, *M.* 100. — Quel est l'homme vraiment habile, 64, *M.* 277. — Comment on peut les tromper, 76, *M.* 319. — La folie de ceux qui réussissent

est de se croire habiles, 103, *M.* 445. — Les gens vains ne peuvent l'être, 123, *M.* 549. — Il faut beaucoup d'acquis pour le paraître, *ibid.* *M.* 552. — Ce qui nous les fait redouter, 223, *P.* 342.

Habileté (l'). En quoi elle consiste, II, 217. — On gagne peu par elle, III, 21, *M.* 85. — Quel est son terme, 23, *M.* 96. — Fait moins de dupes que l'espérance, 193, *P.* 203.

Habitude. Sa force, I, 102.

Haine (la). Rabaisse ceux qui en sont l'objet, I, 67. — Ce qui souvent la fait naître, III, 14, *M.* 45. — Est plus vive que l'amitié, moins que la gloire, 37, *M.* 178. — Celle des faibles n'est pas si dangereuse que leur amitié, 108, *M.* 476. — N'est pas moins volage que l'amitié, 109, *M.* 478. — Est moins vive que l'amour, 162, *P.* 50.

Hasard (le) dispose de tout, III, 86, *M.* 347.

Hauteur d'âme (la), affectée est puérile, III, 87, *M.* 353.

Hector. Son courage comparé à celui de Bayard, III, 249, *P.* 448.

Hégésippe ou *l'Enthousiaste* (Caractère). II, 189.

Henri IV, roi de France. Son éloge, I, 302.

Henriade (*la*), poëme épique par Voltaire, II, 89.

Hercule. Comparé à Alexandre le Grand, III, 157, *P.* 39.

Hermas ou *la Sotte ambition* (Caractère), II, 226.

Hérode, personnage de *Mariamne*, tragédie de Voltaire, II, 90.

Héros. A qupi ils attachent la gloire, III, 49, *M.* 224. — La gloire les embellit, 208, *P.* 272.
HIPPOLYTE, personnage de *Phèdre*, tragédie de Racine. Critiqué par Voltaire, II, 95.
Histoire. Pourquoi celle des hommes illustres trompe la jeunesse, I, 128. — On trouve dans la vie d'un seul homme celle de tout le genre humain, III, 33, *M.* 156. — Pourquoi l'histoire ancienne mérite d'être respectée, 187, *P.* 170.
Histoire de Charles XII, par Voltaire. La faiblesse des critiques qu'on en a faites lui donne une autorité incontestable, II, 97.
Histoire universelle (Discours sur l') de Bossuet, — *Histoire des Variations*, par le même : Éloge du premier de ces ouvrages, critique du second, II, 314, 315.
Historiens. Faute commune à tous, I, 129, 130.
HOMÈRE. Ses admirateurs regardés en pitié par certains critiques, I, 130. — Par quoi il se distingue de la foule des écrivains, II, 47. — Il a ses endroits faibles, 98. — Portrait de Thersite dans l'*Iliade,* 147.
Homme d'esprit. Ce qui le distingue de l'homme de génie, I, 31.
Homme (portrait de l') sans principes, II, 168. — De l'homme pesant, 193. — De l'homme faible, 200. — De l'homme inconséquent, 203. — De l'homme ferme, 204. — De l'homme petit, 247.
Homme du monde (l'). Son portrait, II, 179. — Doit-il se mêler d'écrire? III, 81, *M.* 334.

Hommes. Vauvenargues ne compte qu'avec eux, I, 7. — Ceux que les sens dominent ne sont pas sujets aux passions sérieuses, 72. — L'homme vertueux depeint par son génie, 127, 128. — Ils se croient obligés aux vices de leur profession, 158. — Ils ne souffrent d'injures que par la faiblesse, 235. — Sur leur inconstance, II, 243. — L'homme est sur la terre un atome presque invisible, III, 41, *M.* 202. — La plupart naissent sérieux, 42, *M.* 206; et 166, *P.* 63. — Ils possèdent autant de bonnes qualités que de mauvaises, 47, *M.* 219. — Sont en disgrâce chez les philosophes de nos jours, *ibid.* — Peu d'hommes ont le sentiment des grandes choses, 50, *M.* 230. — Ce qui les distingue les uns des autres, 52, *M.* 239. — Comment il faut les juger, 59, *M.* 267. — Le progrès de la vérité ne les empêche pas de raisonner faux, 60, *M.* 270. — Ils sont naturellement envieux, 66, *M.* 281. — Capables de raison, seraient-ils incapables de vertu? 71, *M.* 297. — Leur inconséquence, 72, *M.* 303. — Sont clairvoyants sur leurs intérêts, 73, *M.* 309. — Comment ils en usent dans les affaires humaines, 74, *M.* 311. — Ils se défient moins de la coutume que de leur raison, 75, *M.* 317. — La crainte et l'espérance leur persuadent tout, 76, *M.* 320. — Sont ennemis nés les uns des autres, 126, *M.* 563. — Il en est moins de fous qu'on ne croit, 131, *M.* 591. — Les hommes actifs supportent plus impatiemment l'ennui que le travail, 133,

M. 600. — Ceux qui méprisent l'homme ne sont pas de grands hommes, 135, *M.* 606. — Aiment à tout farder, 142, *P.* 3. — Sont mus par la vanité, 144, *P.* 11. — Ce dont il faut les instruire avant tout, 148, *P.* 19. — Les hommes médiocres trouvent peu de choses en eux-mêmes, 154, *P.* 30. — Ne sont pas nés pour aimer les grandes choses, 156, *P.* 35. — A qui ils ressemblent quand il sont de sang-froid, 159, *P.* 42. — Ceux qui font du mal aux autres les haïssent, 164, *P.* 55. — Un seul est quelquefois plus difficile à gouverner qu'un grand peuple, 187, *P.* 173. — Il en est qui vivent heureux sans le savoir, 179, *P.* 129. — Tous naissent sincères et meurent trompeurs, 192, *P.* 197. — Ceux qui tentent de les réformer entreprennent sur les droits de Dieu, 221, *P.* 332. — L'intérêt les rend durs et intraitables, 224, *P.* 347. — Ils cachent volontiers leurs qualités dominantes, 226, *P.* 357. — Quel est le plus grand mal que la fortune puisse leur faire, 227, *P* 359. — Quand ils sont médiocres et qu'ils en ont le sentiment, ils craignent les grandes places, 228, *P.* 361. — Ceux qui ont le plus de vertu ne peuvent se défendre de respecter les dons de la fortune, mais ils s'en cachent, *ibid. P.* 362. — Ils ne se contentent pas des connaissances dont ils ont besoin, 240, *P.* 417. — Celui qui est engoué de la raison n'est pas raisonnable, 242, *P.* 424. — Ce qui les rend plus sociables, 246,

P. 440. — Ils ne savent pas estimer plusieurs choses à la fois, 253, *P.* 465.

Honnête homme (l') n'envie pas la fortune de ceux qu'il croit ne pas la mériter, III, 217, *P.* 315.

Honnêtes gens. Ceux qui prétendent l'être ne sont pas ceux qui, dans tous les métiers, gagnent le moins, III, 192, *P.* 199.

Honneur. Le trafic qu'on en fait n'enrichit pas, III, 15, *M.* 48; et 176, *P.* 110. — Trop souvent est à prix d'argent, 175, *P.* 107.

Honte (la). Est la conviction du blâme, I, 71. — Est la compagne de la pauvreté, III, 218, *P.* 318.

Horace, poëte latin, cité, II, 79, 98, 121, 268, 274.

Horace, personnage de la tragédie de P. Corneille. Jugement de Vauvenargues sur ce caractère, II, 65.

Horace, ou *l'Enthousiaste* (Caractère), II, 186.

Hôtel de Rambouillet. Diversement jugé suivant les temps, I, 153.

Huet. Évêque d'Avranches, cité, III, 241, *P.* 419.

Humain. On ne peut être juste si on n'est humain, III, 11, *M.* 28.

Humanité (l') est la première des vertus, III, 174, *P.* 98.

Humeur (l') est aux passions ce que les saillies sont à l'esprit, I, 24. — Son inégalité dispose à l'impatience, 92. — L'esprit ne nous garantit pas des sottises de notre humeur, III, 115, *M.* 514.

Humiliations. On les oublie plutôt qu'on ne s'en console, III, 53, *M.* 243. — Il y en a que le mérite soutient : la vanité les aggrave, 127, *M.* 569.
Humilité. Sentiment de notre bassesse devant Dieu, I, 92.

I.

Idées. Ce sont nos idées actuelles qui déterminent nos sentiments et nos actions, I, 330. — La netteté leur tient lieu de preuves, III, 90, *M.* 368; et 170, *P.* 78. — Elles sont plus imparfaites que la langue, 103, *M.* 450. — Aucune idée n'est *innée,* dans le sens des Cartésiens, 222, *P.* 336.
Ignorance. Ses simplicités sont moins éloignées de la vérité que les subtilités de la science, I, 231.
Iliade. Est un tableau très-passionné de la nature, I, 233.
Illusions. Celles de l'impie, II, 27. — Les hommes en ont assez pour être heureux, III, 93, *M.* 384.
Imagination. Est un des trois principes de l'esprit, I, 12. — Sa définition, 13. — N'est jamais échauffée sans passionner l'âme, II, 122. — Elle fait commettre de très-grandes fautes, III, 242, *P.* 426.
Immodération. Ses dangers, I, 91.
Immortalité. Sur la terre, I, 195. — Celle de l'âme n'était pas un dogme de foi chez les Juifs, II, 28.

Imperfection (l'). Est le principe nécessaire de tout vice, III, 252, *P.* 462.

Impertinence. C'est une impertinence de vouloir faire croire qu'on n'a pas assez d'illusions pour être heureux, III, 93, *M.* 384.

Impertinent (l'). Son portrait (Caractère), II, 150.

Impie. Ses illusions, II, 27. — Reproche qu'il fait à Dieu, III, 103, *M.* 443.

Imposer. Comment quelques hommes imposent aux autres, III, 114, *M.* 512. — Celui qui s'impose à soi-même impose à d'autres, 127, *M.* 568.

Imposture (l') est le masque de la vérité, I, 90. — Prend des noms différents suivant les nuances qu'elle se donne, *ibid.*

Imprudence. Sa définition, I, 92.

Imprudents. L'adversité en fait beaucoup, III, 92, *M.* 379.

Incapacité. Celle des lecteurs, I, 154.

Incertitude. Irrésolution à croire, I, 92.

Inconséquence. Portrait d'un homme inconséquent (Caractère), II, 203.

Inclinations. Pourquoi on dissimule quelquefois les plus vertueuses, III, 79, *M.* 328.

Inconstance. Elle est le partage de celui qui pense peu, I, 44. — D'où elle naît, 89. — Sur celle des hommes (Caractère), II, 244.

Incrédule. Ce qui doit le troubler, III, 77, *M.* 322.

Incrédulité. Elle a ses enthousiastes, III, 119, *M.* 529.

Indépendance (l') est une servitude volontaire, I, 255. — Les hommes ne sont pas faits pour elle, III, 37, *M.* 183.

Indes galantes (les), opéra de Rameau, II, 250.

Indigence. La libéralité de l'indigent est nommée profusion, III, 107, *M.* 472. — Elle borne nos désirs en les contrariant, 179, *P.* 128.

Indignation. Sentiment mêlé de colère et de mépris, I, 67.

Indolence (l') est le sommeil des esprits, III, 94, *M.* 393.

Indolent (l'). L'espérance le leurre, III, 173, *P.* 88.

Indulgence. Nous la réservons pour les parfaits, III, 35, *M.* 169. — Sur qui il est bien de l'exercer, 67, *M.* 283. — Pourqui il faut en avoir, 162, *P.* 49. — N'est souvent que justice, 219, *P.* 322.

Inégalité. Celle du caractère influe sur l'esprit, I, 37. — Des fortunes et des conditions, 77, 78; III, 49, *M.* 226.

Infidélité, sa définition, I, 91.

Ingénuité (l') est une sincérité innocente, I, 90.

Ingratitude. Quelle est la plus odieuse et la plus commune, III, 36, *M.* 174.

Injures. On ne les souffre que par faiblesse, I, 235. — Il en est qu'il faut dissimuler, III, 39, *M.* 190. — On les pardonne quand on s'est vengé, 128, *M.* 574. — On en souffre peu par bonté, 129, *M.* 583.

Injuste. On l'est moins envers ses ennemis qu'envers ses proches, III, 107, *M.* 474. — Tout ce qui l'est nous blesse lorsqu'il ne nous profite pas, 191, *P.* 193.

Injustice. Envers les grands hommes, I, 128, 129. — Comment on la colore dans le service militaire, III, 234, *P.* 387.

Innocence (l') est une pureté sans tache, I, 90. — Celle des jeunes gens, III, 95, *M.* 402.

Innovation. N'est pas nécessaire quand elle est trop difficile à établir, III, 221, *P.* 330.

Inquiétude. Celle de l'esprit de l'homme procède du sentiment de sa faiblesse, I, 43, 44. — Est un désir sans objet, 70.

Insensibilité. Elle a divers degrés, I, 90.

Instinct. N'a pas besoin de la raison; mais il la donne, III, 27, *M.* 128. — Il en faut pour tous les métiers, 121, *M.* 536. — Emploi de ce mot pour caractériser le talent de La Fontaine, 375. — Suivant Voltaire il signifie *génie* dans ce cas particulier, *ibid.*

Instruire. Il est plus aisé de gouverner les hommes que de les instruire, III, 188, *P.* 178.

Insubordination. Celle des enfants comparée à celle des soldats, III, 163, *P.* 54.

Intégrité (l'). Est une équité sans tache, I, 89.

Intelligence. Trait qui la décèle, III, 245, *P.* 437.

Intempérance (l'). Excès dans les plaisirs, I, 91. — La volupté ne l'assouvit pas, III, 178, *P.* 121.

Intérêt (l') est la fin de l'amour-propre, I, 90. — Change le caractère, III, 16, *M.* 55. — Fait peu de fortunes, *ibid. M.* 56. — Quel est celui du faible, 39, *M.* 188. — N'est que secondaire dans le cœur des grands, 73, *M.* 304. — Quand il faut compter sur celui des autres, 86, *M.* 345. — Est la règle de la prudence, 203, *P.* 252. — Est l'âme des gens du monde, 224, *P.* 346. — Nous console de la mort de nos proches, 194, *P.* 208.

Intraitable. Quand on le devient, III, 21, *M.* 83.

Intrigue. Signification de ce mot au temps de Vauvenargues, II, 362.

Inutile. Un homme inutile a bien de la peine à leurrer personne, III, 75, *M.* 315.

Inventeurs. Les esprits subalternes ne le sont pas, III, 65, *M.* 279; et 147, *P.* 14. — Ce qui leur est propre, 80, *M.* 331. — Ont le premier rang dans la mémoire des hommes, 339.

Invention (de l'). Inventer n'est pas créer, mais donner une forme nouvelle à la matière, I, 30. — Elle est l'unique preuve du génie, III, 195, *P.* 214. — N'est pas un talent de tous les moments, 248, *P.* 444.

Inventions. Nous avons hérité de celles des siècles écoulés, I, 227.

Irrésolution (l') est une timidité à entreprendre, I, 92.

ISOCRATE, orateur grec. Ses dialogues avec Démosthènes, II, 236, 301.

ISOCRATE, ou *le Bel esprit moderne* (Caractère), II, 253.
Italiens. N'ont pas le mérite des anciens Romains, I, 273.
Ivresse. Ses saillies, III, 236, *P*. 399.

J.

JACQUES 1er, roi d'Angleterre, I, 287, à la note.
JAFFIER, conjuré. Son dialogue avec Renaud, II, 374.
Jalousie. Cause de celle qui s'établit entre les esprit vifs et les esprits profonds, I, 20, 21. — Ce n'est pas toujours par jalousie que réciproquement on se rabaisse, III, 43, *M*. 208.
Jaloux (le), caractère propre au théâtre, III, 375.
JEAN. Notaire à Aix. Vauvenargues lui fait une demande d'argent, III, 297, 300.
JÉLYOTTE (*Pierre*), célèbre chanteur de l'Opéra français, II, 250.
Jephté, opéra de l'abbé Pellegrin, mis en musique par Montéclair, III, 200, *P*. 239.
JÉSUS-CHRIST, I, 298, 334; II, 6, 11, 27, 40, 42. — Les plus grands esprits l'ont cru, III, 132, *M*. 595.
Jeu (de l'esprit du), I, 41. — C'est une manière de génie, *ibid*. — Il n'y a point de passion si commune, 56. — Motifs qui la déterminent, *ibid*. — Peut conduire à la fortune, 137.

Jeune femme. Elle a moins de complaisants qu'un homme qui fait bonne chère, III, 177, *P*. 114.
Jeûne (le) consume les humeurs, III, 133, *M*. 598.
Jeunes gens. Sont en général très-sensibles, très-confiants; mais la vivacité de leurs passions les distrait et les rend volages, I, 62. — Abus qu'ils font de la vie, II, 159. — Connaissent plus tôt l'amour que la beauté, III, 13, *M*. 37; et 175, *P*. 103. — Ne séparent point leur estime de leurs goûts, 13, *M*. 38. — Souffrent de la prudence des vieillards, 33, *M*. 158. — Ne sont bien venus auprès des femmes qu'à certaine condition, 89, *M*. 359. — Grâce de leur vertu naissante, 95, *M*. 402. — Pourquoi on les oblige à ménager leurs biens, 100, *M*. 426; et 180, *P*. 130. — Leurs qualités les plus aimables deviennent un opprobre dans la vieillesse, 253, *P*. 463.
Jeunesse (la). Ses illusions, II, 145. — Ses orages sont environnés de jours brillants, III, 13, *M*.36.
Joad, personnage d'*Athalie*, tragédie de Racine; bien peint par l'auteur, II, 66. — Sa belle scène avec Joas, *ibid*. — Racine le peint comme l'histoire, 72.
Joas, personnage d'*Athalie*, tragédie de Racine, II, 66.
Joie (la) est un sentiment pénétrant, I, 45. — Les grandes joies durent peu et nous épuisent, *ibid*. — Nos joies ne durent pas plus que nos afflictions, III, 128, *M*. 576. — Celles que

cause la fortune se taisent à la voix de la nature, 211, *P.* 284.

Joueurs. Pourquoi il y en a tant, I, 56. — Ont le pas sur les gens d'esprit; pourquoi? III, 17, *M.* 62. — Leur caractère convient au théâtre, 375.

Jouissance. Il n'y en a pas sans action, I, 105.

Jugement (du). Sa définition, I, 18. — Comparé au bon sens, 19. — Combien lui sert l'étendue de l'esprit, 22. — Subit l'influence des passions, 69. — Fait faire moins de fautes que les passions, III, 27, *M.* 126.

Jugement faux, I, 187.

Juger. Qualités qu'il faut avoir pour bien juger des ouvrages d'art ou d'esprit, III, 17, *M.* 64. — On ne juge pas si diversement des autres que de soi-même, 20, *M.* 76. — Comment il faut juger les hommes, 59, *M.* 267. — Il y a peu de choses dont nous jugions bien, 121, *M.* 540.

Juifs. Leur isolement parmi les peuples, II, 27. — N'admettaient pas le dogme de l'immortalité de l'âme, 28.

Justesse (de la), I, 17. — La netteté en fait l'ornement, *ibid.* — La justesse est le premier degré, et une condition essentielle de la véritable étendue d'esprit, III, 45, *M.* 215. — Sans elle, plus on a d'esprit, moins on est raisonnable, 104, *M.* 455.

Justice (la) est une équité pratique, I, 89. — Ce qui n'est pas de son ressort, III, 34. *M.* 164. — Pourquoi les hommes doivent s'y soumettre, 37,

M. 184. — Ne doit pas être inexorable, 219, *P*, 321. — Elle maintient les lois de la violence, 157, *P.* 38.

Justice divine (la) ne ressemble pas à la justice humaine, II, 8, 17.

L.

La Boulie. Ami de Vauvenargues, III, 263.

La Bruyère. Moraliste. Comparé à Molière, II, 49, 50. — Son éloge, 108, 112. — N'a pas osé faire de grands caractères, 130. — Vauvenargues l'a imité, 135. — Était un grand peintre et n'était peut-être pas un grand philosophe, III, 142, *P.* 6. — Cité, I, 147, 297. — II, 50, 121, 135, 138, 155, 247, 316.

La Chaussée, poete. Contribue à un recueil de poésies blâmé par Voltaire, III, 396.

Lâche (le) a moins d'affronts à dévorer que l'ambitieux, III, 127, *M.* 571.

Lacon ou le *Petit Homme* (Caractère), II, 247.

La Fontaine. N'eut que l'invention de détail, I, 34. — Examen de ses ouvrages, II, 43. — Comparé à Boileau, 45. — Sa naïveté, 76. — Son génie, III, 64, *M.* 278. — Importance qu'il attachait à l'apologue, 87, *M.* 350. — Le mot *instinct* employé pour caractériser son talent, signifie *génie*, 375. — Pensait et parlait en enfant, 389.

La Garde (de), conseiller au parlement de Provence; Vauvenargues s'adresse inutilement à lui pour un prêt d'argent, III, 300.

Laideur (la). Rend les femmes méchantes, III, 189, *P.* 180.

La Motte. Épître de J. B. Rousseau contre ce poëte, II, 86. — Voltaire écrit contre lui sa préface d'OEdipe, 97.

Langage. Sa justesse et sa précision dépendent de la propriété des termes qu'on emploie, I, 28.

Langueur (la) est un témoignage de notre faiblesse, I, 70.

Laquais. Comment se révèle l'intelligence de celui de Vauvenargues, III, 245, *P.* 437.

La Rochefoucauld, cité, I, 15, 46, 66. — Jugement sur ses écrits, II, 106. — Comparé à Bossuet, à Pascal, à Fénelon, à La Bruyère, 107. — Était philosophe et n'était pas peintre, III, 142, 143, *P.* 6.

Lecouvreur (*Adrienne*). L'*Épître* de Voltaire sur la mort de cette tragédienne célèbre est un morceau rempli de charme, II, 96.

Lecteurs. Réflexion sur leur incapacité, I, 154.

Le Franc de Pompignan, poëte. Ses admirateurs, II, 264.

Légèreté. D'où elle naît, I, 89. — Sa définition, 92.

Législateurs. Est-ce pour eux une nécessité d'être sévères? I, 146.

L'Enfant. Camarade d'enfance de Vauvenargues; cité, III, 265. — Devenu commissaire des guer-

res à Aix, 279. — Vauvenargues le fait complimenter, *ibid.*

LENTULUS, ou *le Factieux* (Caractère), II, 151.

LENTULUS, complice de Catilina, mis à mort par Cicéron, III, 161, *P.* 52.

Lettres (les) honorées comme la religion et la vertu, 53. — Curieuse remarque sur cette pensée, *ibid.*, à la note. — Règles à observer dans leur pratique, III, 220, *P.* 326. — Pourquoi les hommes les méprisent, 233, *P.* 380.

Lettres Persanes (les). Jugement de Voltaire sur cet ouvrage de Montesquieu, III, 341.

Libéralité (la). Sa definition, I, 90. — Avantages qu'on en retire, 122. — Portrait d'un homme libéral, II, 197. — Elle multiplie les avantages des richesses, III, 15, *M.* 50; et 175, *P.* 108. — Ne ruine personne, 97, *M.* 410. — Celle de l'indigent est nommée prodigalité, 107, *M.* 472.

Liberté (la). En quoi elle consiste, I, 314. — Est une puissance active, 317. — Est incompatible avec la faiblesse, III, 10, *M.* 20; et 173, *P.* 91.— Celle de son propre esprit difficile à conserver, 146, *P.* 13, à la note. — Le premier soupir de l'enfance est pour elle, 94, *M.* 391.

Libre arbitre (Traité sur le), I, 317. — Ce pouvoir se trouve sans limites en Dieu, *ibid.* — Dans l'homme, il est soumis à l'influence des objets extérieurs, *ibid.*

Licence (la) étend toutes les vertus et tous les vices, III, 94, *M.* 389.

Lipse, ou *l'Homme sans principes* (Caractère), II, 168.

Livres. Les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, I, 53. — L'étude d'une vie entière s'y peut recueillir dans quelques heures, *ibid.* — Défauts de ceux du dix-huitième siècle, 153. — Pourquoi ceux de morale sont en général si insipides, 71, *M.* 300; et 160, *P.* 44. — Changement qui s'y opérerait si on n'écrivait plus que ce qu'on pense, 197, *P.* 226. — Un livre bien neuf et bien original serait celui qui ferait aimer de vieilles vérités, 219, *P.* 323. — Qualités qu'ils doivent avoir, 247, *P.* 442.

Lobkowitz (*Jean-Georges-Christian*, prince de), général bohéme, est battu, le 25 mai 1742, par l'armée française au combat de Sahai, III, 317.

Locke, philosophe anglais; cité, I, 42, 315. — III, 66, *M.* 280. — Est abstrait, diffus, et quelquefois obscur, 144, *P.* 10.

Loi de l'humanité. Est la seule juste, III, 219, *P.* 322.

Lois. Leur origine, I, 77, 78. — Font naître les guerres qu'elles avaient pour but de prévenir, 255. — Quelle est la plus ancienne loi de la nature, III, 38, *M.* 187. — Ne peuvent assurer le repos des peuples sans diminuer leur liberté, 72, *M.* 302; et 184, *P.* 158. — Leur insuffisance, 184, *P.* 160. — Les meilleures peuvent paraître ignorantes et barbares, 185, *P.* 162. — Doivent

être respectées, 215, *P.* 306. — Gouvernent la faiblesse humaine, 230, *P.* 370.

LORDONET (DE), seigneur d'Esparron de Pallières, III, 395.

Louanges. C'est quelquefois offenser les hommes que de leur donner des louanges, III, 18, *M.* 66. — Nous les aimons sincères ou non, 51, *M.* 234. — C'est pendant leur vie qu'il faut louer ceux qui ont mérité de l'être, 67, *M.* 283. — Comment les femmes et les auteurs médiocres se louent 89, *M.* 361. — Nous en recevons souvent de grandes avant d'en mériter de raisonnables, 92, *M.* 375.

LORRAINE (*François-Étienne*, duc DE). Voyez FRANÇOIS-ÉTIENNE.

LOUIS XIII, roi de France. Ce qu'était de son temps le bon ton, I, 153. — Accorde à Luynes, âgé de dix-huit ans, la dignité de connétable, III, 158, *P.* 40.

LOUIS XIV, roi de France. — Loué comme un tyran, I, 301. — Suites de son ambition, 307. — Grands écrivains de son siècle, II, 112. — Comparé à Alexandre le Grand, 286. — Son caractère, III, 217, *M.* 313.

LOUIS XV, roi de France; gagne la bataille de Fontenoi, I, 288. — Son éloge, 301. — Acquiert la Lorraine, III, 125, *M.* 559.

LUCAIN, poëte latin. Pierre Corneille l'a imité, I, 35; III, 214, *P.* 301.

LULLI. Célèbre compositeur; a donné à sa musi-

que un caractère supérieur à la poésie de Quinault, II, 100. — S'est souvent élevé jusqu'au sublime, *ibid.*, et 263.

Lumière. Pourquoi elle est le premier fruit de la naissance, III, 179, *P.* 127.

Lumières. L'adversité ne peut les éteindre, I, 128. — On tire peu de fruit de celles d'autrui, III, 233, *P.* 381.

LUTHER (*Martin*). On croit en lui, I, 228, 248, 258.

LUXEMBOURG (le maréchal DE), modèle à suivre, I, 199.

LUYNES (le connétable DE), I, 153. — Modèle du bon ton à la cour de Louis XIII, *ibid.*

LYCAS, ou *l'Homme ferme* (Caractère), II, 204.

LYSIAS, ou *la Fausse éloquence* (Caractère), II, 258.

M.

Magnanimité. Elle ne doit pas compte à la prudence de ses motifs, III, 27, *M.* 130. — Elle est l'esprit des rois, 153, *P.* 32.

Mahomet, tragédie de Voltaire; jugement de Vauvenargues sur cet ouvrage, II, 89.

Maître. Il y en a un partout, III, 41, *M.* 201.

Maîtres. Quels sont les vrais maîtres en politique et en morale, III, 174, *P.* 97.

Mal. On peut penser beaucoup de mal d'un homme et être de ses amis, III, 108, *M.* 475; et 202, *P.* 242.

Mal moral (du); I, 76.

Malades. Il ne faut pas trop exiger d'un malade, III, 29, *M.* 141. — Tout le monde empiète sur eux, 100, *M.* 428. — Toujours on accuse un malade de sa maladie, 107, *M.* 470. — Ils sont plus humains et moins dédaigneux que d'autres hommes, 247, *P.* 440.

Maladies. La fermeté ou la faiblesse de la mort dépend de la dernière maladie, III, 29, *M.* 137. — Effets de la maladie, *ibid. M.* 138, 139. — Elles suspendent nos vertus et nos vices, 132, *M.* 596.

Malheur (le) a ses charmes, II, 146, à la note. — Les malheurs sont toujours plus grands que les vices, III, 219, *P.* 322.

Malheureux (les) ont toujours tort, I, 135. — Notre injustice à leur égard, III, 35; *M.* 168. — Pourquoi nous les querellons, *ibid. M.* 172.

Malignité. Est une méchanceté cachée, I, 90.

Manlius Torquatus, tragédie de madame de Villedieu, III, 329, note.

Mariage. Ce qu'en pensait Vauvenargues, III, 271, 272.

Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche. La succession de l'empereur Charles VI, son père, cause la guerre de 1741, I, 218. — Épouse François-Etienne, fils du duc de Lorraine, 220.

Marmontel. Son affection pour Vauvenargues, I, xv. — Idée qu'il donne du charme de ses entretiens, xlii. — Ce qu'il pensait de ses opi-

nions religieuses, LVI, LVII. — Lettre qu'il écrit à madame d'Espagnac, concernant Vauvenargues, LXXV. — Vers à la mémoire de son ami, LXXXII. — Est inquiété à l'occasion d'un libelle du poëte Roy, III, 401.

MAROT (*Clément*); Jean-Baptiste Rousseau l'a imité, I, 35.

MASIS (Caractère). Portrait de l'*Homme absolu* et étroitement sévère, II, 169.

Masques (les) peuvent donner l'idée du monde, III, 86, *M.* 330.

MATHAN, personnage d'*Athalie*, tragédie de Racine; rôle effacé; ce n'est pas un défaut, II, 73.

MAUREPAS (le comte DE), ministre sous Louis XV, contribue, comme auteur, à un recueil de pièces imprimé en 1742, III, 396.

MAUVILLON. Son *Histoire de la guerre de Bohême*, citée, III, 319.

Maux. La nécessité empoisonne ceux qu'elle ne ne peut guérir, III, 54, *M.* 249, et 132, *M.* 597. — On pardonne aisément ceux qui sont passés, 197, *P.* 228.

MAXIME. Personnage de la tragédie de *Cinna* de Corneille. Critique de cette pièce, II, 67.

Maximes. Les bonnes, difficiles à appliquer, I, 3. — Explication d'une maxime de Pascal, 124. — Celles des hommes décèlent leur cœur, III, 24, *M.* 107. — Il en est peu de vraies à tous égards, 25, *M.* 111. — Les bonnes maximes sont sujettes à devenir triviales, 171, *P.* 82. —

Tous les temps ne permettent pas de les suivre, 174, *P.* 94. — Celles qui ont besoin de preuves ne sont pas bien rendues, 234, *P.* 383.

MAZARIN (le cardinal DE); notice, II, 354. — Son dialogue avec Richelieu, *ibid.* — Son caractère, 355, 356.

MEAUX (M. DE). Voyez BOSSUET.

Méchanceté (la). Elle suppose un goût à faire le mal, I, 90. — Elle tient lieu d'esprit, III, 127, *M.* 566. — Pourquoi une femme laide est souvent méchante, 189, *P.* 180.

Méchants. Ce qui les surprend toujours, III, 24, *M.* 103. — Veulent passer pour bons, 39, *M.* 192. — La vertu ne peut faire leur bonheur, 174, *P.* 100.

Médecine. Ses remèdes souvent pires que les maux, I, 256.

Médecins. Comparés aux moralistes, III, 35, *M.* 166; et 205, *P.* 257.

Médiocrité. Les hommes médiocres ne le sont pas toujours complétement, I, 32. — Faiblesse qu'elle traîne à sa suite, 110, 111. — Ce qui la caractérise, III, 9, *M.* 12. — Rien de grand ne la comporte, 189, *P.* 182.

Médisant (le). Celui qui médit toujours nuit rarement, III, 238, *P.* 406.

Méditation (la) remplit l'âme de l'objet qu'elle a en vue, 41.

Méditation sur la Foi, II, 31. — Anecdote sur la composition de ce morceau, 34. — Réponse de

Vauvenargues aux observations critiques de Saint-Vincens, III, 351.

Mélancolie. Naît du sentiment de notre imperfection, I, 43. — Réflexions sur ce sujet, 45. — Elle tient de la haine, 68.

Mémoire (la). Est un des trois principes remarquables dans l'esprit, I, 12. — Son utilité n'est pas contestée, 13. — Agit souvent trop tôt ou trop tard, III, 218, *P.* 316.

MÉNAGE, poëte, cité, III, 241, *P.* 419.

MÉNALQUE, ou *l'Esprit moyen* (Caractère), II, 213.

Mensonge (le). Est faible par lui-même, III, 63, *M.* 276. — Doit se cacher avec soin, *ibid.* — Celui qui a besoin d'un motif pour être engagé à mentir n'est pas né menteur, 192, *P.* 196. — On se persuade ceux qu'on fait, 130, *M.* 584. — Est la grossièreté des hommes faux, 252, *P.* 461. — C'est la lie de la fausseté, *ibid.*

Menteurs (les) sont bas et glorieux, III, 25, *M.* 110. — Un menteur est un homme qui ne sait pas tromper, 64, *M.* 277.

Mépris. Difficulté de le soutenir, I, 51. — Est un sentiment mêlé de haine et d'orgueil, et qui engendre la raillerie, 71. — Du mépris des choses humaines, 144. — Celui des sots offense peu, III, 18, *M.* 65. — Pourquoi nous méprisons beaucoup de choses, 40, *M.* 196. — Pourquoi on ne dédaigne pas celui d'autrui, 122, *M.* 541. — Personne ne peut se vanter de n'avoir jamais

été méprisé, *ibid. M.* 545. — Il met le comble aux disgrâces des malheureux, 246, *P.* 438.

Mercure (le), journal littéraire, fondé en 1745 par La Bruère, III, 376.

Mérite. Son impuissance, lorsqu'il est isolé, I, 133. On peut cependant aller à la gloire par lui seul, III, 98, *M.* 416; et 176, *P.* 111. — Donne la réputation, 175, *P.* 106. — S'il donnait une partie de l'autorité qui est attachée à la fortune, il n'y a personne qui ne lui accordât la préférence, 227, *P.* 363.

Mérope, tragédie de Voltaire. Éloge de cette pièce, II, 90, 91-93. — Représentation et publication de cet ouvrage, III, 321.

Mémoires du sérail. Ouvrage de madame de Villedieu, III, 329.

Merveilleux (le). Pourquoi nous l'aimons, I, 155, 156.

Métiers. Celui d'écrivain et de philosophe est le plus borné de tous, I, 166. — Ceux qui font des métiers infâmes s'en font gloire, III, 87, *M.* 349. — Ceux qu'il est difficile de faire sans intérêt, 192, *P.* 198. — Les hommes jugent des lettres comme des métiers, par leur utilité pour la fortune, 233, *P.* 380. — Le métier des armes fait moins de fortunes qu'il n'en détruit, 234, *P.* 386.

Microscope. Image des esprits subtils : il va trop loin en faisant voir les choses dans une proportion hors nature, I, 19.

MIRABEAU (*Victor* DE RIQUETTI, marquis DE), dit

l'*Ami des hommes*; cousin et ami de Vauvenargues, cité, III, 352, 353.

Misérables. Nous n'avons pas droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons rendre bons, III, 11, *M*. 27.

Misère. Réflexion sur les misères cachées, I, 148. — Elles doivent être un objet de pitié, 149.

Mithridate, tragédie de Racine; l'auteur a su conserver à ce personnage le caractère de son siècle, II, 72, 95.

Mode. Réflexions sur le ton et la mode, I, 153. — Portrait des gens à la mode, II, 181. — Il faut qu'elle ait son cours, 253. — Elle excède toujours la nature, III, 13, *M*. 40. — Son empire, 169, *P*. 73; 230, *P*. 370; 240, *P*. 417. — Son inconstance, 253, *P*. 465.

Modération. Ce qui la fait naître, I, 43. — Est l'état d'une âme qui se possède, 91. — Celle des grands hommes ne borne que leurs vices, III, 19, *M*. 72. — Celle des faibles est médiocrité, *ibid*. *M*. 73.

Modernes. Réflexion sur les anciens et les modernes, I, 157.

Mœurs. Discours sur celles du XVIIIe siècle, I, 269, *et suiv*. — Causes de leur corruption, 274, 275. — Se gâtent plus facilement qu'elles ne se redressent, 111, 174, *P*. 96. — La science des mœurs ne donne pas celle des hommes, 205, *P*. 258. — C'est entreprendre sur les droits de Dieu que de vouloir les réformer, 221, *P*. 332.

MOLIÈRE. Sa générosité envers Racine, I, 160. — Réflexions sur ses ouvrages, II, 49 *et suiv.* — Pourquoi il a bien réussi à peindre le genre humain, 125. — Son dialogue avec un jeune homme, 337. — Jugé par Voltaire, III, 375.

Mollesse (la) est une paresse voluptueuse, I, 92.

MONCLAR (Jean-Pierre-François DE RIPERT, marquis DE), conseiller, puis procureur général au Parlement de Provence; sa famille, ses écrits, III, 264.

Monde (le). En quoi consiste son éloquence, I, 29. — Effets divers qu'il produit, *ibid.* — L'usage du monde fait penser naturellement, 54. — Ce qu'il ne faut pas confondre avec le monde, 175. — Est comme un vieillard qui conserve les désirs de la jeunesse, III, 78, *M.* 327. — Idée qu'on peut s'en faire, 79, *M.* 330; et 194, *P.* 210. — Il ne faut pas y entrer trop tard, 251, *P.* 455. Ce qui nous y attire, *ibid. P.* 457.

MONTAIGNE (*Michel* DE). Jugement sur cet écrivain, I, 34. — Était imitateur, 35. — Ce qu'il dit de l'esprit de l'homme, 116 *et suiv.* — Son observation sur la duplicité de l'homme, 117. — Mis en parallèle avec Pascal, II, 113.

MONTÉCLAIR, musicien, compositeur, auteur de l'opéra de *Jephté*, paroles de l'abbé Pellegrin, III, 200, *P.* 239.

MONTIJO, ambassadeur d'Espagne à Vienne. Son mot sur la bataille de Dettingen (27 juin 1743), perdue par la faute du duc de Gramont, III, 350.

MONTMERCI (*Leclerc* DE). En quels termes Voltaire lui annonce la mort de Vauvenargues, II, 281.

Moral. Caractère du bien et du mal moral, I, 76-85.

Morale. Elle consiste dans les devoirs des hommes rassemblés en société, I, 7. — Son avantage sur les sciences physiques, 166. — Comment elle est traitée par certains auteurs, III, 11, *M.* 29. — De nos erreurs en morale, 12, *M.* 31. — La morale austère ressemble à la science des médecins, 35, *M.* 166. — Pourquoi les livres de morale sont si insipides, 71, *M.* 300. — D'où vient l'indifférence qu'elle inspire, 75, *M.* 316. — Est la plus fardée de toutes les sciences, 160, *P.* 44. — A été plus habilement traitée par les anciens que par les modernes, *ibid.*, *P.* 45. — La morale austère ressemble à la science des médecins, 205, *P.* 257.

Mort (la) nous ravit tout, I, 195. — La conscience des mourants calomnie leur vie, III, 3, 28, *M.* 136. — La pensée de la mort nous fait oublier de vivre, 30, *M.* 1 3. — Pourquoi on la craint, 112, *M.* 500. — Comble l'adversité, 115, *M.* 517; 131, *M.* 593; et 212, *P.* 287. — Alarmes qu'elle doit causer, 131, *M.* 594. — Le sommeil en est l'image, 159, *P.* 43.

Mort de César (la), tragédie de Voltaire. Harangues qu'on y remarque, 11, 9).

Motifs. Usages qu'on doit faire des mauvais, III, 106, *M*. 463.

MOUAN, avocat à la cour d'Aix; conservateur de la Bibliothèque publique de cette ville; secrétaire de l'Académie, confirme en 1873 les renseignements donnés, en 1821, par M. ROUX-ALPHÉRAN au sujet d'un portrait de Vauvenargues, I, XXII.

Mourants. Leur conscience calomnie leur vie, III, 3, 28, *M*. 136. — Leur faiblesse, 88, *M*. 354.

MOURET, compositeur de musique, cité, II, 250.

Mourir. Est la plus amère de nos afflictions, III, 115, *M*. 516. — Qu'il est difficile de se résoudre à mourir, *P*. 297.

MURER. Célèbre chanteur de l'Opéra, I, 74.

Musique. Éloge de celle de Montéclair, auteur de l'opéra de *Jephté*, III, 200, *P*. 239.

MUY (*Louis-Nicolas-Victor* DE FÉLIX, comte DE). Vauvenargues invoque son appui auprès du duc de Biron, III, 334.

Mystère (le) fait plus de tort que l'indiscrétion, III, 86, *M*. 348. — Celui qui flatte, 110, *M*. 484.

N.

Nains. Voir, sur ce mot, un passage dirigé contre Pascal, I, 239.

Naïveté. Ses avantages, III, 141, *P*. 1 et 2. — Peu

d'esprits en connaissent le prix, 142, *P.* 3. — Il est des hommes qu'elle rebute, *ibid.*, *P.* 4.

NARCISSE, personnage du *Britannicus* de Racine. L'auteur lui a bien donné le caractère de son siècle, II, 72.

Nation. Ne doit pas devenir trop savante, III, 61, *M.* 271. — Ce qui arrive lorsque l'esprit de raisonnement s'y répand, *ibid.* — Se divise en deux parts, les riches et les pauvres, 72, *M.* 301.

Nature (la) doit être le modèle de nos inventions, I, 31. — Seule, elle ne donne pas le génie, 32. — Réflexion sur la nature et la coutume, 102.— A fait aux hommes un cœur dur pour alléger les misères de leur condition, 141. — La pure nature n'est pas barbare, 232. — Elle a fait nos âmes aussi grandes qu'elles peuvent le devenir, 265. — Elle n'a point créé les hommes philosophes, 266. — La raison ne répare pas tous ses vices, III, 11, *M.* 24. — Les abus inévitables sont des lois de la nature, *ibid*, *M.* 26. — Le secret de ses moindres plaisirs passe la raison, 14, *M.* 42. — Ses caprices ne sont pas si frêles que les chefs-d'œuvre de l'art, 22, *M.* 92. — La raison trompe plus souvent qu'elle, 26, *M.* 123. — Épuisée par la douleur, elle assoupit le sentiment dans les malades, 29, *M.* 138. — On est forcé de respecter ses dons, 50, *M.* 229. — Elle passe la fortune en rigueur comme en bonté, 55, *M.* 253. — Le mépris de notre nature est une erreur de notre raison, 99, *M.* 424. — Peu de

chose lui suffit, 151, *P.* 24. — Elle a ébauché beaucoup de talents qu'elle n'a pas daigné finir, 164, *P.* 57. — Ses caprices et ses jeux, 189, *P.* 183. — Ne se gouverne pas par une même loi, 231, *P.* 375. — Est l'image de la vie, 237, *P.* 404. — Ses dons ne sont pas si rares que l'art d'en jouir, 253, *P.* 466.

Nécessité. Reflexion sur la nécessité de faire des fautes, I, 120. — Elle console dans le malheur, 135. — Est une violence causée par les objets extérieurs, 314. — Des bonnes œuvres, II, 5.— Réponses à ses conséquences, 1-20. — Elle pousse l'homme malgré lui et se joue de sa prudence, 278. — Modère plus de peines que la raison, III, 54, *M.* 248. — Comble les maux qu'elle ne peut soulager, *ibid.*, *M.* 249. — Celle de mourir est la plus amère de nos afflictions, 115, *M.* 516. — Il n'y pas de situation désespérée pour celui qui la combat avec courage, 211, *P.* 286. — Nous délivre de l'embarras du choix, 230, *P.* 372. — Son dernier triomphe est de faire fléchir l'orgueil, 231, *P.* 373.

Négociateur (le). Conduite prudente qu'il doit tenir, III, 123, *M.* 559. — N'a pas besoin d'un long apprentissage, 197, *P.* 230.—Latitude qu'on doit lui laisser, 198, *P.* 233.

Néron, personnage du *Britannicus* de Racine, II, 62, 68.

Netteté. Elle est l'ornement de la justesse de l'esprit, I, 17. — Tous ceux qui ont l'esprit net ne

l'ont pas nécessairement juste, *ibid.* — Ses différents caractères, *ibid.* — Est le vernis des maîtres, III, 90, *M.* 367. — Elle sert de preuve aux idées, *ibid.*, *M.* 368; et 170, *P.* 78.

NEWTON (*Isaac*). Comment il explique les phénomènes de la nature, I, 169.

NICOLE. Sottement comparé à Pascal, II, 248.

Nitétis, tragédie de madame de Villedieu, III, 329, note.

Noblesse. Ce qui caractérise celle du langage, I, 29. — Celle du caractère, 90. — Réflexion sur la noblesse du rang, 111. — Est un monument de la vertu, III, 113, *M.* 503. — A quel titre elle se perpétue dans les familles, 154, *P.* 29.

Noirceur (la) est une méchancete profonde, I, 90.

Noms. Quels sont les plus révérés, III, 191, *P.* 191.

Nonchalance (la) ne peut rendre la vie heureuse, III, 31, *M.* 146.

Nourriture (la) est aussi nécessaire à l'esprit qu'au corps, III, 39, 40, *M.* 194.

Nouveautés (les). Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites, III, 7, *M.* 1. — En quoi les nouveautés gâtent le goût, 61, *M.* 272. — Seront toujours en grande estime parmi les hommes, 232, *P.* 376.

Nul. Nul n'est faible par choix, III, 35, *M.* 171. — Nul n'est ambitieux par raison ni vicieux par défaut d'esprit, 73, *M.* 308. — Nul traité qui ne

soit un monument de la mauvaise foi des souverains, 199, *P.* 234. — N'avoir nulle vertu ou nul défaut est sans exemple, 209, *P.* 277. — Nul n'est content de son état, 227, *P.* 360.

O.

Obéissance. Celui qui serait né pour obéir, obéirait jusque sur le trône, III, 37, *M.* 182.

Objets sensibles. De l'amour qu'on a pour eux, I, 72.

Obscur. L'auteur d'un livre qu'on trouve obscur ne doit pas le défendre, III, 144, *P.* 9.

Obscurité (l') est le royaume de l'erreur, III, 8, *M.* 5.

Observateur littéraire (l'). Recueil fondé par Marmontel et Bauvin, III, 400.

Occupations. Elles élèvent ou abaissent l'âme, selon leur nature, I, 116. — Celles de certains hommes qui se croient occupés, III, 25, *M.* 118.

Ode. Sa définition, II, 77. — Est un mauvais genre, ou, du moins, un genre qui n'a pas atteint sa perfection, 121. — Idée que s'en fait Vauvenargues, *ibid.*

OEdipe, tragédie de Voltaire. — La préface de cette pièce, citée comme modèle, II, 97.

Officieux (*l'*) *par vanité* (Caractère), II, 210.

Oisiveté (l') lasse plutôt que le travail, I, 105. — Fait souffrir la vertu, 187. — Ses promesses

sont trompeuses, 204. — Ne peut faire le bonheur, 284.

Olivet (l'abbé d'), grammairien, a critiqué Racine, II, 252.

Opéra. Ce genre de spectacle est-il susceptible d'arriver à une grande perfection? II, 100, 101. — Pourquoi tant d'opéras défectueux ou médiocres, 102.

Opiniâtreté (l') est une fermeté déraisonnable, I, 92. — Est le défaut des hommes pesants, III, 103, *M.* 449.

Opinion et *Opinions.* Causes de leur diversité, I, 36. — Leur puissance, 235. — Sont comme les générations humaines, bonnes et vicieuses tour à tour, III, 12, *M.* 33. — Comment elles se succèdent, 48, *M.* 220. — De ceux qui les suivent toutes, 113, *M.* 503. — Il ne faut pas ridiculiser celles qui sont respectées, 119, *M.* 527. — Rien ne suffit à l'opinion, 151, *P.* 24. — Elle ne gouverne que les faibles, 155, *P.* 33.

Opprobre (l') est une loi de la pauvreté, III, 163, *P.* 51. — On le souffre dans la grandeur, 203, *P.* 247.

Opulence. Elle apporte toujours plus d'erreurs que la pauvreté, I, 247. — Multiplie nos besoins, mais elle aide à les satisfaire, III, 179, *P.* 128.

Oracle. Peuple qui le consulte pour s'empêcher de rire dans ses délibérations, III, 170, *P.* 74.

Oracles (*Histoire des*), ouvrage de Fontenelle, cité avec éloge, II, 115.

ORAISON (M. D'). Vauvenargues songe à lui pour un emprunt, III, 301.
Oraisons funèbres de Bossuet, grandeur des caractères qu'elles renferment, II, 130.
Orateurs (les), Fragment, II, 103.
Ordre naturel (l'), est fondé sur la violence, III, 38, *M.* 187; et 185, *P.* 165. — Ce qu'il prouve, 39, *M.* 193.
Orgueil (l'). Effet de la complaisance qu'on a pour soi-même, I, 48. — Est le consolateur des faibles, III, 235, *P.* 394.
Origine des fables (l'). Jugement sur cet ouvrage de Fontenelle, II, 116.
ORIGÈNE, célèbre docteur de l'Église, cité, III, 293.
Originaux. Ouvrages qui le paraissent toujours, III, 171, *P.* 80.
ORONTE, ou *le Vieux fou* (Caractère), II, 155.
OSMIN, personnage bien caractérisé par Racine, dans sa tragédie de *Bajazet*, II, 57.
OSSAT (*Arnaud*, cardinal D'), cité, I, 164.
OTHON, ou *le Débauché* (Caractère), II, 157.
Ouvrages. On juge souvent mal de ceux de l'esprit, I, 26, 27, et III, 43, *M.* 209, et 171, *P.* 80. — Ceux du goût se jugent par sentiment, I, 142. — On parle peu de ceux qui intéressent peu de personnes, III, 9, *M.* 11. — De ceux qu'il faut abréger, 87, *M.* 352. — Le même mérite qui les fait copier les fait vieillir, 171, *P.* 80. — De ceux qui sont trop longs, 238, *P.* 408.

P.

Paix (la). Moyen de l'obtenir dans le monde, I, 178. — Elle est le prix du travail, 197. — Celle du cœur est la récompense du travail, 284. — Rend les peuples plus heureux et les hommes plus faibles, 306. — N'est un bien ni dans la morale, ni dans la politique, *ibid.*, et III, 174, *P.* 109.

Panégyriques. Sont tous froids, II, 63.

Panégyristes. Pourquoi ils sont ennuyeux, III, 196, *P.* 219.

Paradis (le) est le plus grand bien connu parmi les hommes, I, 313.

Paresse (la). Naît d'impuissance, I, 70, 92. — Ce qui la nourrit, III, 25, *M.* 117. — Anéantit les promesses, quelquefois sincères, de la vanité, 102, *M.* 438. — Introduit l'honnêteté dans la dispute, 110, *M.* 486. — L'oisiveté ne l'assouvit pas, 178, *P.* 121.

Paresseux (le). Ce qui le caractérise, II, 193, et III, 105, *M.* 458, 459.

Parler. Sur les différentes manières de parler, III, 42, *M.* 205. — Moins on a de pensées, plus on parle, 104, *M.* 453.

Parole. Celui qui la donne légèrement y manque de même, III, 224, *P.* 243. Voyez *Éloquence.*

Parti. Il est quelquefois plus facile de former un parti que de venir par degrés à la tête d'un

parti déjà formé, III, 22, *M.* 91, et 180, *P.* 136. — Celui que la prudence seule a formé, est le plus aisé à détruire, *ibid.*, *M.* 92, et 181, *P.* 137.

Particuliers (les) négocient, comme les rois et les peuples, III, 126, *M.* 564.

Pascal (*Blaise*). Ses *Pensées*, I, 3, 68. — Explication d'une de ses Maximes, 124. — Imitation de sa manière d'écrire, II, 21-30. — Est mal jugé par Voltaire, 96. — Sa profondeur, 103. — Comparé à Bossuet, *ibid.* — On voudrait penser comme lui, 105. — Comparé à Montaigne, 113. — Cité, I, 3, 4, 52, 57, 101, 102, 116, 117, 124, 168 : — II, 23, 103, 111, 113, 115, 318, 375.

Passions. L'éloquence se joue d'elles; elle les pousse et les détermine à son gré, I, 30. — Leur essence, 42. — S'opposent les unes aux autres, 73. — Instinct qui leur est supérieur, 91. — Comment il faut les juger, 142, 143. — Sont amorties par le travail, 284, 285. — Percent toujours le voile dont on les couvre, II, 166, 167. — Il y en a peu de constantes, III, 13, *M.* 40; et 88, *M.* 356. — Pourquoi elles font plus de fautes que le jugement, 27, *M.* 126. — Leurs avantages, 32, *M.* 151. — Fertilisent l'esprit, 32, 33, *M.* 151-154. — Se règlent ordinairement sur nos besoins, 73, *M.* 304. — Se tempèrent avec l'âge, 78, 79, *M.* 327. — Quelles sont les plus vives, 94, *M.* 394. — Quelle est la dernière et la plus absolue, 101, *M.* 431. — L'intérêt d'une seule maîtrise toutes les autres,

112, *M.* 498. — Elles nous dominent tour à tour, 113, *M.* 503. — Quelquefois elles nous séparent de la société, 114, *M.* 511. — Le silence et la réflexion les épuisent, 133, *M.* 598. — Naissent de la vanité, 167, *P.* 64. — Celles de la jeunesse, fatales au vieillard, 180, *P.* 131. — Elles sont autant de chemins ouverts pour aller aux hommes, 180, *P.* 134. — Plus on en a de prépondérantes, moins on est propre à primer en quelque genre que ce soit, 229, *F.* 369.

Patience (la) est l'art d'espérer, III, 55, *M.* 251. — Peut tout obtenir, 102, *M.* 440.

Patru (*Olivier*), note biographique, II, 248.

Paul (saint), cité, I, 339; II, 17.

Pauvre (le). « Le pauvre et le riche se sont rencontrés, le Seigneur a fait l'un et l'autre. » Discours de Vauvenargues sur ce sujet, I, 279. — Est occupé de ses besoins, III, 196, *P.* 223.

Pauvreté (la), apporte moins d'erreurs que l'opulence, I, 247. — Ne peut avilir les âmes fortes, III, 203, *P.* 247. — Fait plus d'opprobres que le vice, 218, *P.* 318. — Humilie les hommes jusqu'à les faire rougir de leurs vertus, *ibid.*, *P.* 319. — Ceux qui échappent à ses misères n'échappent pas à celles de l'orgueil, 235, *P.* 393.

Péché originel. II, 8, 11.

Pêcheur à la ligne. Effet de sa passion, I, 57.

Pédant. Ce qui le caractérise, I, 153. — Ce qu'on appelait ainsi autrefois, III, 166, *P.* 61.

Peintres. Ne doivent pas charger la nature, III, 164, *P.* 56.

Pénétration (la), diffère de la vivacité, I, 11. — Est une qualité attachée à notre organisation, 16. — Est indispensable pour avoir du goût, 25. — Diffère du jugement, 161. — Ce qui arrive quand on en manque, III, 68, *M.* 287. — N'est pas une vertu de tous les moments, 248, *P.* 444.

Pensées. Elles sont mortelles, nous ne saurions les retenir, I, 143. — Marque pour les faire rejeter, III, 7, *M.* 3. — La clarté fait l'ornement des pensées profondes, 8, *M.* 4. — On n'approfondit pas celles des autres, *ibid.*, *M.* 10. — Celles qui intéressent peu de personnes sont peu applaudies, 9, *M.* 11. — Les grandes pensées viennent du cœur, 27, *M.* 127. — Celle de la mort nous fait oublier de vivre, 30, *M.* 143. — Ce qu'on appelle une pensée brillante, 61, *M.* 273. — La netteté leur tient lieu de preuves, 90, *M.* 368; et 170, *P.* 78. — Comment savoir si une pensée est nouvelle, 91, *M.* 372. — Il y en a peu de synonymes, *ibid.*, *M.* 373. — Si inutiles, probablement fausses, 92, *M.* 374. — Comment on les tourne pour s'en servir plusieurs fois, 109, *M.* 483. — Les grandes pensées peuvent nous tromper, mais elles nous amusent, 110, *M.* 489. — Il y en a peu d'exactes, 188, *P.* 176. — Toute pensée est neuve quand l'auteur l'exprime d'une manière qui est à lui, 211, *P.* 283. — Le faux

absolu se rencontre rarement dans la pensée des hommes, 222, *P.* 344.

Penser. Il faut penser avant d'écrire, II, 119, et III, 90, *M.* 364. — On parle et l'on écrit rarement comme on pense, 226, *P.* 355. — Nous ne pensons pas si bien que nous agissons, 235, *P.* 392.

Père. Son amour pour ses enfants, I, 58. — Comment il en est aimé, 59. — Comment il devrait les élever, III, 152, *P.* 26; et 153, *P.* 27.

Perfection (la) n'obtient pas seule nos suffrages, III, 36, *M.* 176; et 59, *M.* 268. — Elle est une et incommunicable, 252, *P.* 462.

Perfidie. Est une infidélité couverte et criminelle, I, 91.

Perplexité. Est une irrésolution inquiète, I, 92.

Persuasion. Elle est impossible sans la conviction, III, 25, *M.* 113, et 182, *P.* 148.

Perte. Comment on ressent celle d'une femme aimée, III, 129, *M.* 578. — On ne regrette pas celle de tous ceux qu'on aime, 194, *P.* 207.

Pesanteur d'esprit. Sa cause, I, 39. — Portrait d'un homme pesant, II, 193.

Petitesse. Est une source de vices, I, 89. — Ce qui prouve celle de l'esprit, III, 14, *M.* 43.

Peuple (le) souffre toujours de la gloire des conquérants, III, 48, *M.* 222. — N'a pas les mêmes vertus ni les mêmes vices que les grands, 73, *M.* 305. — Ceux qui ne croient pas en être, 77, *M.* 325. — Les grands ne le connaissent

pas, et n'ont aucune envie de le connaître, 185, *P.* 164. — Respecte les dons de la fortune, 228, *P.* 362.

Peuples barbares. Nous ne sommes pas plus vertueux ni plus heureux: mais nous nous croyons beaucoup plus sages qu'eux, III, 183, *P.* 157.

Peur (la) est un témoignage de faiblesse, I, 82. — Ce qui la fait naître, III, 191, *M.* 188.

PEZAI (le marquis DE), fait entrer M. de la Chétardie dans la diplomatie, III, 331.

PHALANTE, ou *le Scélérat* (Caractère), II, 164.

Phébus. Ce qu'on entend par ce mot dans le langage, I, 29.

Phèdre, tragédie de Racine, ce qu'en dit Voltaire, III, 339.

PHÉRÉCIDE, ou *l'Ambition trompée* (Caractère), II, 143.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, son dialogue avec Philippe de Comines, II, 327.

Philosophes. Les anciens comparés aux modernes, I, 237, 238. — Leur vanité, II, 29. — Des faux philosophes, III, 30, *M.* 145; et 68, *M.* 288. — Ce qui en fait le plus, 73, *M.* 307. — Sur ceux qui croient l'être, 77, *M.* 325. — Pourquoi on les goûte médiocrement, 110, *M.* 485. — Comparés aux politiques, 166, *P.* 62. — Ont quelquefois nié les choses les plus claires, 220, *P.* 327. — Comment ils plaisantent, 236, *P.* 398. — Leur caractère, 244, *P.* 431.

Philosophie. Quelle est la plus fausse de toutes,

III, 30, *M.* 145. — Elle a ses modes, 47, *M.* 219. — La philosophie naturelle ne reçoit pas de lois de la nature, 127, *M.* 570. — De ceux qui l'affectent, 182, *P.* 145.

PHOCAS, ou *la Fausse singularité* (Caractère), II, 182.

Physionomie (la) est l'expression du caractère et celle du tempérament, I, 65.

Physique. Réflexions sur cette science, I, 167. — En quoi elle est incertaine, 168.

Pièces de théâtre. Comment il faut les juger, III, 116, *M.* 521; et 208, *P.* 275.

PINDARE, poëte lyrique, comparé à J.-B. Rousseau, II, 80, 121, 122.

PISON, ou *l'Impertinent* (Caractère), II, 150.

Pitié (la) est un sentiment mêlé de tristesse et d'amour, I, 66. — Ne pas compter sur celle des autres, 141. — Elle suit l'amour, II, 163. — Est moins tendre que lui, III, 109, *M.* 479.

Places. Tous les hommes se jugent dignes des plus grandes, III, 21, *M.* 87. — S'il y a du mérite à les négliger, il y en a encore plus à les bien remplir, 110, *M.* 488. — Ce qu'elles ont de plus utile, 124, *M.* 554. — Les grandes places instruisent promptement les grands esprits, 199, *P.* 237. — Elles dispensent quelquefois des moindres talents, 205, *P.* 260.

Plaire. L'art de plaire est l'art de tromper, III, 79, *M.* 329. — L'esprit ne suffit pas pour plaire, 115, *M.* 513.

Plaisanterie. La moindre peut abattre une grande présomption, III, 99, *M.* 425. — Elle ne persuade jamais, 119, *M.* 528. — Celle des philosophes est si mesurée, qu'on ne la distingue pas de la raison, 236, *P.* 398.

Plaisants. Peu d'hommes naissent tels, III, 42, *M.* 206. — Il y a des plaisants de génie, mais en petit nombre, 166, *P.* 63. — Leurs meilleures saillies ne valent pas toujours celles de l'ivresse, 236, *P.* 339. — Pourquoi tant de plaisants insipides, 252, *P.* 460.

Plaisir. Nous l'éprouvons en naissant, I, 42. — Est le prix du travail, 197. — N'est pas inconciliable avec la vertu et la gloire, 210. — Est né avec la nature, 237, 268. — Ses impressions sont plus pénétrantes que le parfum d'une fleur que l'on vient de cueillir, 332.

Plaisirs (le). Nous ont épuisés alors que nous croyons les avoir épuisés, III, 40, *M.* 195. — Comment on arrive à jouir des véritables, 61, *M.* 272, note. — Ceux qu'on doit éviter, 195, *P.* 217. — Quels sont les plus vifs plaisirs de l'âme, 225, *P.* 351.

Plaisirs. (Discours sur les), 1, 209 *et suiv.*

PLATON. Son dialogue avec Denys le Tyran, II, 379.

Poésie (la). Son véritable objet, II, 121. — Réflexions sur la poésie, 123. — Est incompatible avec l'esprit des affaires, III, 62, *M.* 275. — On trouve beaucoup de versificateurs et peu de

poëtes, 215, *P.* 304. — Ne consiste pas dans la rime, 243, *P.* 430.

Poëme. Un poëme doit être un tableau vrai et passionné de la nature, III, 244, *P.* 432.

Poëtes. Qualités qu'ils doivent avoir, I, 33. — Réflexions critiques sur quelques-uns, II, 43-102. — Leur défaut le plus ordinaire, 120. — Conditions que doit remplir un grand poëte, 125. — Prétention des mauvais poëtes, III, 110, 111, *M.* 490, 493. — Se servent tous des expressions de Racine, 149, *P.* 18.

Poirier, acteur de l'Opéra. Pourquoi certaine partie du public applaudit ses entrées en scène, II, 250.

Poisson (Mademoiselle). Voyez Pompadour.

Polidore, ou *l'Homme faible* (Caractère), II, 200.

Politesse (la) est le lien de toute société, I, 145. —Qu'est-ce que la nôtre? 262. — Adoucit l'esprit, mais endurcit le cœur, 265.

Politique (la). En quoi elle consiste, I, 7. — Son rôle entre les princes, III, 124, *M.* 558. — Celle utile, mais bornée, 126, *M.* 561. — Ses effets, 184, *P.* 159, 160. — Est la plus grande de toutes les sciences, 219, *P.* 324.

Politiques (les), connaissent mieux les hommes que les philosophes, III, 166, *P.* 62. — Ont un système, 220, *P.* 325.

Pompadour (Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de), I, 272, à la note.

Pompée. Personne à Rome n'eût osé parler en sa présence du mépris de la gloire, I, 207.

Pompée, tragédie de Corneille. Examen de cette pièce, II, 59 *et suiv.*

Portalis (le comte). Sa statue à Aix, sa ville natale, III, 300.

Portugais. Dialogue entre un Portugais et un Américain, II, 323.

Possession (la) est le seul titre des choses humaines, III, 215, *P.* 306.

Poulets sacrés, III, 76, 78, *M.* 325.

Pourceaugnac, comédie de Molière; ce qu'on doit conclure de l'attrait de cette pièce, I, 234.

Poussin (*Nicolas*). Il n'y a si petit peintre qui ne porte son jugement sur ce grand artiste, II, 261.

Pouvoir (le). D'où il tire sa force et son utilité, III, 228, *P.* 362.

Prague. En 1741, cette ville est prise d'assaut, I, 219. — Son climat, *ibid.* — Hippolyte de Seytres, ami de Vauvenargues, meurt en cette ville, *ibid.*

Préceptes. Corrigent peu, I, 165. — Nous en avons d'assez bons, mais peu de bons maîtres, III, 234, *P.* 384.

Préfaces. Leur inutilité, III, 87, *M.* 351; et 238, *P.* 407.

Préférences. On ne peut souvent les expliquer III, 244, *P.* 431.

Préjugés. Ce qui nous les fait admettre, III, 130, *M.* 588; et 190, *P.* 188.

Présence d'esprit (la), est une aptitude à profiter des occasions pour parler ou pour agir, I, 40. — Est plus nécessaire à un négociateur qu'à un ministre, III, 205, *P.* 260.

Présomption. Ce qui la fait naître, et ce qui la rend supportable, I, 26. — C'est une confiance aveugle dans nos forces, 48. — Comment on l'abat, III, 99, 100, *M.* 425.

Présomptueux (le). L'espérance le leurre, III, 9, *M.* 14; et 173, *P.* 88.

Prétentions. Les hommes en ont de grandes et de petits projets, III, 21, *M.* 89. — On ne laisse paraître avec bienséance que celles qui peuvent réussir, 220, *P.* 357.

Preuves. Doivent être faites sans digressions, III, 44, *M.* 213; et 143, *P.* 7. — Ne suffisent pas toujours à faire cesser le doute, 130, *M.* 589.

Prévost (l'abbé), ses romans copiés par le sot ambitieux, II, 226.

Prévost-Paradol, professeur à la Faculté des lettres d'Aix. Ce qu'il dit du fragment de Vauvenargues : *Imitation de Pascal,* II, 24.

Prévoyance (la). Cette qualité ne suffit pas à former un grand capitaine, I, 33. — Ne peut rendre notre vie heureuse, III, 31, *M.* 146.

Prière (la) a été enseignée par Jésus-Christ. I, 334, — Celle composée par Vauvenargues, II, 40 *et suiv.*

Princes. Les plaisirs leur apprennent à se familiariser avec les hommes, III, 15, *M*. 47. — Pourquoi ils font beaucoup d'ingrats, 36, *M*. 177. — Comment ils reçoivent la cour qu'on leur fait, 50, *M*. 232. — Conseil timide que donne Fénelon, 155, P. 31. — Comment ils devraient être élevés, 147, *P*. 15; 148, *P*. 17. — Ils doivent avoir les vertus d'un roi et les faiblesses d'un particulier, 217, *P*. 312. — Affectent toutes les formalités de la justice pour mieux la violer, 235, 236, *P*. 395.

Princesse de Navarre (la), opéra de Voltaire. Sur la composition de cette pièce et sur son succès, III, 374.

Principes. Il n'en existe pas qui ne puisse être contredit, I, 5. — Les prouve-t-on? *ibid*. — Nécessité de les bien manier, 39. — Causes du principe de notre estime, 68. — Leur certitude, 106. — Leur corruption engendre celle des mœurs, 275. — Un nouveau principe est une source inépuisable de nouvelles vues, III, 194, *P*. 212.

Probité (la) est un attachement à toutes les vertus civiles, I, 89. — Nécessaire dans les plaisirs comme dans les affaires, III, 14, *M*. 46. — Ne s'achète pas, 15, *M*. 49. — Est, pour les habiles, un moyen de réussir, 25, *M*. 98.

Procès. Ceux des particuliers durent quelquefois plus que les querelles des nations, I, 256.

Proches. On n'est pas toujours si injuste envers

ses ennemis qu'envers ses proches, III, 107, *M.* 474.

Prodigalité. Ce nom convient à la libéralité de de l'indigent, III, 107, *M.* 472.

Productions de l'esprit. Comment on les juge, I, 27; III, 43, *M.* 209.

Professions. On les prend au hasard, I, 136, 137. — Il faut savoir abandonner celles qu'on ne peut remplir, 190. Voyez *Places.*

Profondeur. Elle est le terme de la réflexion, I, 20. — Portrait d'un esprit profond, II, 215. — La clarté orne les pensées profondes, III, 8, *M.* 4.

Profusion (la) est une générosité mal placée, I, 108. — Celle qui est utile, III, 15, *M.* 51; et 176, *P.* 109. — Fait moins de dupes que l'économie, 96, *M.* 406. — Avilit ceux qu'elle n'illustre pas, *ibid.*, *P.* 407.

Projets. On n'a pas toujours la force ni les occasions de les exécuter; III, 74, *M.* 313. — Il faut savoir en prévenir les difficultés, 101, *M.* 434. — Le plus vaste de tous, 180, *P.* 135.

Promesses. On promet beaucoup pour se dispenser de donner peu, III, 102, *M.* 437. — Ce qui anéantit celles de la vanité, *ibid.*, *M.* 438.

Prose (la) méprisée par les versificateurs, III, 111, *M.* 491.

Prospérité (la) fait peu d'amis, III, 10, *M.* 17. — N'est pas durable, *ibid.*, 18. — Celle des mauvais rois ruine la liberté des peuples, II, *M.* 23;

et 175, *P.* 102. — Illumine la prudence, 178, *P.* 89.

Protection. Celle des femmes est infaillible, I, 137. — Les grands vendent la leur trop cher, III, 193, *P.* 205.

Providence. Sa sagesse, I, 280, 287. — Nous l'accusons sans cesse, 291. — L'excès de nos misères prouve-t-il son injustice? 293; II, 17, *et suiv.*

Prudence (la), est une prévoyance raisonnable, I, 92. Ses fruits sont tardifs, III, 9, *M.* 13. — Fait moins de fortunes que l'activité, 57, *M.* 181, — Les vertus règnent plus glorieusement qu'elle, 155, *P.* 32. — La prospérité l'illumine, 173, *P.* 89. — L'intérêt est sa règle, 204, *P.* 252.

Public (le). Ses jugements infaillibles si l'on veut; mais son goût toujours récusable, I, 27. — Sa passion pour les nouveautés et les bagatelles, 136.

Pudeur (la) est un sentiment de la difformité du vice, I, 92.

Puissant. Moins on l'est, plus on peut commettre de fautes impunément, III, 53, *M.* 244.

Pureté (la) est une qualité essentielle dans un orateur, II, 300.

Pyrrhonisme (Sur le), I, 97. — Il sape le fondement de toutes les sciences, 249, 259. — Quels sont les hommes qui s'y rangent, III, 146, *P.* 13.

Q.

Qualités. Celles du cœur, unies à celles de l'esprit, forment le génie, I, 32, 33.

Querelles. Celles des nations moins durables que les procès des particuliers, I, 256. — Le peuple en vient aux mains pour peu de chose, III, 241, *P.* 422.

QUINAULT. Réflexions critiques sur ses ouvrages, II, 99. — Son éloge, III, 198, 199, *P.* 238, 239.

QUINSONAS (le chevalier DE), rédacteur du journal littéraire *le Spectateur,* auteur d'un poëme intitulé *l'Univers,* III, 403.

R.

RACINE. A imité les Grecs et Virgile, I, 35. — Générosité de Molière à son égard, 160. — Comparé à cet écrivain, II, 50. — Lui est supérieur comme poëte, 51. — Mis en parallèle avec Corneille, 54 *et suiv.* — Pourquoi il a bien réussi à peindre le genre humain, 125. — L'abbé d'Olivet a compté ses fautes, 252. — Son dialogue avec Bossuet, 342 *et suiv.*— Ne se répète jamais, III, 148, *P.* 18.

Raillerie (la). Naît d'un mépris content, I, 71. — Est l'épreuve de l'amour-propre, III, 103, *M.* 446

Raison (la). Est un don de la nature, I, 79. — Peut dominer la volonté, 320. — Quoique débile, elle sauve l'homme de bien des erreurs, 322. — Le courage a plus de ressources qu'elle, III, 10, *M.* 19. — Est incompatible avec la faiblesse, *ibid.*, *M.* 20. — Elle ne peut réparer tous les vices de la nature, II, *M.* 24. — Elle rougit des penchants dont elle ne peut rendre compte, 13, *M.* 41. — Elle nous trompe plus souvent que la nature, 26, *M.* 123; et 203, *P.* 251. — Elle ne connaît pas les intérêts du cœur, 27, *M.* 124. — Ce qui nous la donne, *ibid.*, *M.* 128. — Le sentiment la supplée, 32, *M.* 150; et 207, *P.* 269. — Les passions nous ont appris la raison, 33, *M.* 154. — Elle modère moins de peines que la nécessité, 54, *M.* 248. — Le faux esprit ne paraît qu'à ses dépens, 104, *M.* 454. — Ne doit pas régler, mais suppléer la vertu, 105, *M*, 460. — Elle fait les philosophes, 120, *M.* 531. — L'expérience que nous avons de ses bornes ouvre l'esprit à la peur, 130, *M.* 588. — Les images l'embellissent et le sentiment la persuade, 135, *M.* 602. — Ce qui lui fait perdre son lustre et le mérite de la nouveauté, 172, *P.* 83. — On ne peut en avoir beaucoup et peu d'esprit, 233, *P.* 382.

Raison d'être. Tout a sa raison d'être, III, 215, *P.* 305.

Rameau. Célèbre compositeur de musique, II, 250.

RAPHAEL. Il n'y a si petit peintre qui ne porte son jugement sur ce grand maître de l'art, II, 261.

Rechutes. Les nôtres nous consternent, III, 54, *M.* 247.

Reconnaissance. Ce qui la fait naître, I, 70.

Réflexion (la), est l'un des trois grands principes de l'esprit, I, 12. — Sa définition, 13. — Passions qu'elle engendre, 43, 44. — Sert à rectifier les écarts du génie, II, 308. — Son insuffisance à nous faire connaître de nous-mêmes, III, 33, *M.* 153. — Le sentiment la précéde, il en est le premier maître, *ibid.*, *M.* 155. — Elle épuise les passions, 133, *M.* 598.

Réflexions (les). Elles nous fuient ou nous obsèdent, selon que nous les appelons ou les voulons chasser, III, 113, *M.* 504. — Celles que nous faisons pour notre instruction peuvent être utiles à beaucoup d'autres, 120, *M.* 532. — Lorsqu'elles se multiplient, les erreurs et les connaissances augmentent dans la même proportion, 161, *P.* 46, note.

Réformation. Tenter celle des mœurs et des coutumes, c'est entreprendre sur les droits de Dieu, III, 221, *P.* 332.

Règles (les). Paraissent inutiles en littérature, II, 129. — Sont utiles pour corriger les écarts du génie, 308. — Celles du théâtre ne s'exécutent que faiblement, III, 116, *M.* 520. — Les grandes sont trop fortes pour les écrivains médiocres, 168, *P.* 68.

Regret. En quoi il consiste, I, 70. — Ce qui le distingue du repentir, 71. — On ne regrette pas la perte de tous ceux qu'on aime, III, 194, *P.* 207.

Religion. Sa définition dans le sens général, I, 7. — Elle répare le vice des choses humaines, 77. — Établit la vertu, 84. — Sur ceux qui l'attaquent, 200. — Ce qui distingue la religion chrétienne du stoïcisme, II, 26. — Elle a rendu les Juifs odieux parmi les peuples, 27. — Elle est la consolation des misérables et la terreur des heureux, III, 77, *M.* 323. — Sur ceux qui la respectent et sur ceux qui la méprisent, 119, *M.* 530. — Celle des Romains ne s'offensait pas des temples élevés par les empereurs à leurs amis, III, 157, *P.* 360. — Elle borne l'ambition, 227, *P.* 360.

Remond de Saint-Mard (*Toussaint*). Son portrait sous le nom d'Isocrate, ou *le Bel-esprit moderne,* II, 253.

Remords. Ce qui le fait naître, I, 71. — En quoi il diffère du regret et du repentir, *ibid.*

Remplissage. Quelle est la tragédie sans remplissage? (Question faite par Voltaire), I, 296, et III, 384. — Est la ressource des écrivains sans génie, II, 118.

Renaud, conjuré. Son dialogue avec Jaffier, II, 374 *et suiv.*

Rentes viagères. Ce qu'on dit de l'homme obéré qui s'en fait, III, 96, *M.* 408.

Repentir. Ce qui le distingue du remords et du regret, I, 71

Repos (le) est le prix du travail, I, 197.

République. S'il pouvait y avoir une république sage, ce devrait être celle des lettres, III, 250, *P*. 452.

Réputation. Comment on diminue celle de son esprit, III, 57, *M*. 261. — Les réputations mal acquises se changent en mépris, 92, *M*. 377. — C'est la fortune qui la fait, c'est le mérite qui la donne, 96, *M*. 404; et 175, *P*. 106. — Elle impose au vulgaire, 114, *M*. 512. — On la risque inévitablement en osant de grandes choses, 198, *P*. 232.

Respect (le). C'est le sentiment de la supériorité d'autrui, I, 68. — Comment on s'attire celui du monde, III, 148, *P*. 19.

Respect des lois. Ses bons effets, III, 215, *P*. 306.

Ressource des mauvais écrivains, II, 117, 118.

Retz (Cardinal de). Ce qu'il disait à ses principaux domestiques, I, 121. — Cité, 164. — Sur une de ses maximes, 180.

Riche (le). Le désordre des malheureux est toujours le crime de sa dureté, II, 172. — Avantages qu'il possède, III, *M*. 51; et 175, *P*. 107. — La vanité est son premier intérêt et son premier plaisir, 196, *P*. 218.

Richelieu (Cardinal de), ses *Controverses* et son *Testament politique*, I, 164. — Manière de le

rendre méconnaissable, II, 71. — Préféré à Milton, 108. — Ses dialogues avec Corneille, 349 *et suiv.*; avec Mazarin, 354 *et suiv.*; avec Fénelon, 357 *et suiv.* — Son éloge, III, 238, *P.* 410.

Richesses. Discours sur leur inégalité, I, 279 *et suiv.* — La libéralité en multiplie les avantages, III, 15, *M.* 59; et 175, *P.* 107. — Ne peuvent élever les âmes basses, 203, *P.* 247.

Ridicules (les) des hommes. — Ne caractérisent qu'un seul vice, la vanité, III, 144, *P.* 11. — Leur origine ordinaire, 167, *P.* 64. — Ceux qui sont trop délicats ne peuvent guère fournir de caractères au théâtre, 375.

Rieur (*le*) (Caractère), II, 184.

Rodogune, tragédie de Corneille, II, 271. — Beauté du dernier acte de cette pièce, III, 339.

Roi. La prospérité d'un mauvais roi devient fatale à ses peuples, III, 11, *M.* 23; et 175, *P.* 102. — Ce que l'on doit aux mauvais rois, 86, *M.* 344. — Les regards affables ornent le visage des rois, 94, *M.* 388. — Un roi ne doit pas se piquer d'éloquence, 152, *P.* 25. — Un grand roi ne craint pas ses sujets, 155, *P.* 31. — La magnanimité est l'esprit des rois, *ibid.*, *P.* 32. — Un bon roi aime ses sujets, *ibid.*, *P.* 34. — Pourquoi les rois n'emploient pas les grands écrivains, 216, 217, *P.* 310.

Rollin (*Charles*), historien. Note sur cet écrivain, II, 247. — Pourquoi beaucoup de gens le

croient plus grand philosophe que Voltaire, III, 248, *P.* 445.

Romains. Ils honoraient la gloire, I, 206. — Négligeaient le commerce, 231. — Leur culte, 232. — Ne se battaient pas en duel, 236, 267. — Étaient un peuple raisonneur et éclairé, 276. — En quoi les Italiens du dix-huitième siècle en diffèrent, 273. — Leur décadence, *ibid.*, 276.

Romans. Réflexions sur ce genre d'écrits, I, 109.

Rottembourg, général prussien, II, 246.

Rouard, bibliothécaire de la ville d'Aix, mort le 8 mars 1873, à l'âge de 81 ans.

Rousseau (*J. B.*). A imité Clément Marot, I, 35. — Harmonie, simplicité, richesse de sa poésie, II, 122. — Est admiré, non-seulement pour les beautés réelles de ses ouvrages, mais aussi pour les défauts de ses imitateurs, *ibid.* — Jugement sur ses ouvrages, III, 239, *P.* 411.

Roux-Alpheran (M.), habitant d'Aix, greffier en chef de la Cour d'appel de cette ville, et ami particulier de la famille de Vauvenargues. Renseignements qu'il donne sur la non-existence d'un portrait du moraliste, I, xxii.

Roy (*Pierre-Charles*). Notice sur cet écrivain, III, 401.

Roxane, personnage de la tragédie de *Bajazet*. Beautés de ce caractère, II, 57, 66.

S.

Sabbat, on n'y croit plus, I, 228, 248.

Sagacité. Sur ceux qui en manquent, III, 223, *P.* 342.

Sages. Ils se trompent souvent sur l'effet des passions, I, 74. — Comment la fortune les humilie, III, 53, *M.* 245. — La vertu seule les fait, 120, *M.* 531; et 213, 214, *P.* 298.

Sagesse (la) est la connaissance et l'affection du vrai bien, I, 92. — Elle rapproche toutes les conditions et tous les âges, 303. — N'a ni la vigueur ni l'ardeur de l'indépendance, II, 191. — Est le tyran des faibles, 93, *M.* 387.

Saillies. Leur définition et leur caractère, I, 23. — La gaieté les fait naître, III, 103, *M.* 447. — Les sentences sont celles des philosophes, *ibid.*, *M.* 448. — Celles de l'ivresse, quelquefois plus agréables que celles des meilleurs plaisants, 236, *P.* 399.

Saint-Marc, frère cadet de Meyronnet de Saint-Marc, ami de Vauvenargues, III, 279.

Saint-Vincens (*Jules* Fauris de), ami de Vauvenargues; note sur sa vie, III, 257. — Service qu'il rend à Vauvenargues, 258. — Lettres qui lui sont adressées, 257, 259, 262, 264, 266, 269, 273, 276, 280, 285, 288, 290, 292, 297, 299, 306, 308, 310, 312, 314, 316, 318, 321, 345, 349, 351, 362, 364, 368, 369, 392, 393,

397, 412, 413, 415, 417, 419, 420, 422, 424, 426.

SAINTE-BEUVE. Célèbre critique; son opinion sur Vauvenargues, II, 237, 280.

Sang-froid (le). D'où il vient, I, 30. — Ne pèse pas les choses avec les balances de la passion, 142. — Il discute et n'invente pas, III, 142, *P.* 5. — Ce que les hommes appellent juger de sang-froid, 159, *P.* 41.

Santé (la). Elle est le fruit du travail, I, 284. — Elle donne la tranquillité d'esprit, III, 19, *M.* 70.

Satiété. Pourquoi nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme, III, 40, *M.* 195.

Sauvages. En quoi ils diffèrent de nous, III, 188, *P.* 175.

Savants. Qualités qu'ils doivent avoir, III, 46, *M.* 217; et 153, *P.* 28.

Savoir (le). Il n'est pas indispensable, III, 46, *M.* 217. — Savoir un peu de tout, c'est savoir inutilement, *ibid.* — Il ne prouve pas le génie, *ibid.* — On doit juger les hommes par ce qu'ils savent, et par la manière dont ils le savent, 59, *M.* 267. — Combien il est rare, 90, *M.* 363. — Ce qu'on sait le mieux, 100, *M.* 480. — Comment on s'approprie celui d'autrui, 124, *M.* 553. Celui qui a un grand sens sait beaucoup, *ibid.*, *M.* 555. — Est mal nommé, 133, *M.* 604. — L'esprit n'en tient pas lieu, 196, *P.* 220.

SAXE (le maréchal DE). Sa réponse à l'ambassa-

deur de Hollande au sujet du traité d'*Union*, conclu en 1745, I, 290, note. — Gagne la bataille de Fontenoy, *ibid.*, et III, 390.

Scélérat (PHALANTE, ou le) (Caractère), II, 164.

Sciences. Toutes ont leur côté utile, I, 6; à la note.— D'où vient qu'on se passionne pour elles 52, 53. — Leur étude agrandit l'esprit, 170. — Celle des mœurs ne donne pas celle des hommes, III, 205, *P*. 258. — La politique est la plus grande de toutes, 219, *P*. 324. — De la science universelle, 240, *P*. 418.

SECKENDORFF, général des Bavarois, alliés de la France dans la guerre *de la Succession* (1742). Sa rivalité avec le maréchal de Broglie, II, 154. — Lettre que lui écrit le maréchal de Belle-Isle, au sujet de la retraite de Prague sur Égra, III, 319.

Secret (du). En garder trop ou trop peu sur nos affaires caractérise une âme faible, III, 24, *M*. 104.

Séditieux (le). Son portrait, II, 231.

SÉGUY (l'abbé). Surveille, avec l'abbé Trublet, la publication de la seconde édition de Vauvenargues (1747), I, II.

Sémiramis, tragédie de Voltaire, citée, II, 249.

Sénat romain (le). Pourquoi il fait grâce aux complices de Catilina, III, 163, *P*. 52.

SÉNÉCION. Son dialogue avec Catilina, II, 366, *et suiv.*

SÉNÈQUE, écrivain latin. Corneille l'a imité, I, 35; et III, 214, *P* 301.

Sénèque, ou *l'Orateur de la vertu* (Caractère), II, 276.

Sens (les). Sont les organes de nos biens et de nos maux, I, 43. — Tous les objets des sens nous affectent malgré nous, 318.

Sens commun. Tient lieu du savoir, III, 124, *M.* 555.

Sentences (les) sont les saillies des philosophes, III, 103, *M.* 448.

Sentiment (le). Peut-on rendre raison des matières de sentiment? I, 27. — Il s'assoupit dans la maladie, III, 29, *M.* 138. — Supplée la raison, 32, *M.* 150; et 207, *P.* 269. — Précède la réflexion, 33, *M.* 155. — Il persuade la raison, 133, *M.* 602. — Ne nous est pas suspect de fausseté, 195, *P.* 215. — Il n'y a rien contre lui, 215, *P.* 305.

Sentiments. Tous viennent de l'âme, I, 50.

Sentir. Il faut sentir pour émouvoir, II, 119.

Sérieux (le). Ses différents caractères, I, 37, 38. — On l'est par tempérament, *ibid.* — Ses diverses causes, *ibid.* — Définition de celui qui fait le propre de chaque caractère, *ibid.* — La plupart des hommes naissent sérieux, III, 42, *M.* 203. — Le sérieux impose à beaucoup de gens, 248, *P.* 445.

Service. On en tire peu des vieillards, III, 20, *M.* 80; et 180, *P.* 132. — On veut rendre service jusqu'à ce qu'on le puisse, 20, *M.* 81.

Service militaire. Il fait moins de fortunes qu'il n'en détruit, III, 234, *P.* 386. — Injustices qui s'y commettent, *ibid.*, *P.* 387.

Servitude (la) est plus onéreuse que la guerre, III, 10, *M.* 21. — Elle abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer, *ibid.*, *M.* 22. — Ce qu'il faut faire pour l'éviter, 34, *M.* 162. — La moindre de toutes est celle des lois, 230, *P.* 371.

Sévère, personnage de la tragédie de *Polyeucte* de Corneille. Rôle cité comme modèle par Voltaire, III, 339.

Sévérité. Ce que c'est, I, 92. — La nécessité seule la rend innocente, III, 85, *M.* 342. — Il y en a plus que de justice, 107, *M.* 471. — N'est pas utile, 133, *P.* 52. — Le sénat romain condamna celle de Cicéron à l'égard de Lentulus, *ibid.*

Seytres (*Hippolyte* de), ami de Vauvenargues. Conseils que celui-ci lui adresse, I, 173.

S'Gravesande. Son traité des syllogismes, cité, I, 101.

Siècles (discours sur le caractère des différents), I, 227. — Les siècles écoulés, comparés au nôtre (Discours sur les mœurs du siècle (dix-huitième), 239. — Les siècles savants ne l'emportent guère sur les autres, III, 212, *M.* 290.

Silence (le), joint à la réflexion, épuise les passions, III, 133, *M.* 598.

Siméon (*Joseph-Jérôme*). Comte et pair de France. Sa statue à Aix, sa ville natale, III, 300.

Simplicité (la) nous présente l'image de la vérité et de la liberté, I, 90. — C'est la perfection de l'esprit naturel, 126. — Son éloge, 162. — Elle délasse des grandes occupations, III, 212, *P.* 291.

Sincérité. Est l'expression de la vérité, I, 90. — Difficulté de la pratiquer, III, 51, *M.* 235.

Singularité (la Fausse) (Caractère). Voyez PHOCAS.

Société. Ce qui la constitue, I, 76. — Ses différentes classes : les grands, II, 237; — La bourgeoisie, 240; les bas-fonds, 242. — Ce qui est nécessaire au maintien d'une société d'hommes faibles, III, 85, *M.* 341 — Elle est infectée de petits défauts, 167, *P.* 66.

SOCRATE. Sa science comparée à celle de Bayle, III, 105, *M.* 462. — A celle de Fontenelle, 204. *P.* 255.

Soldat (le), III, 48, *M.* 223. — Ne doit pas se piquer de délicatesse, 152, *P.* 25. — Pourquoi il aime le pillage et la destruction, 163, 164, *P.* 54, 55. — Son caractère, 253, P. 466, 467.

Solidité d'esprit. Qualité opposée à la légèreté, I, 92.

Solitude (la). Elle est à l'esprit ce que la diète est au corps, III, 133, *M.* 599; et 211, *P.* 285. — Tente puissamment la chasteté, 175, *P.* 105.

Sommeil. Est l'image de la mort, III, 159, *P.* 43.

Sopha (le), roman de Crébillon le fils, II, 250.

Sophistes. Leurs défauts, III, 65, *M.* 280. — Ce qu'ils valent, 68, *M.* 286. — Pourquoi ils n'estiment pas Fénelon, 248, *P.* 446.

SOPHOCLE, tragique grec, un des plus grands poëtes de l'antiquité, II, 47.

Sorciers. On n'y croit plus, I, 228, 248, 258.

Sots (les). Pourquoi ils possèdent l'esprit du jeu, I, 41, 56. — Ne comprennent pas les gens d'esprit, et croient pouvoir les duper, III, 15, *M*. 53. — Se piquent d'avoir de l'esprit, 16, *M*. 63. — Ne sont pas sots par leur faute, 35, *M*. 170. — Sur ceux qui ont de la mémoire, 45, *M*. 214. — Font diète en bonne société, 56, *M*. 259. — Sont comme le peuple qui se croit riche de peu, *ibid.*, *M*. 260. — Causes de leur ignorance, 156, *P*. 36. — Leurs louanges sont toujours ridicules, 178, *P*. 119. — Quel est le plus sot de tous les hommes, 214, *P*. 300. — Ce qu'ils pensent de la poésie, 234, *P*. 430.

Spectateur littéraire (le). Journal fondé par le chevalier de Quinsonas, en société avec Favier, III, 403. — Quinsonas l'abandonne, *ibid.*

Spectateurs. Ce qu'il faut pour captiver leur attention, III, 250. *P*. 451.

Spéculations abstraites. Leur inutilité, III, 148, *P*. 19.

STANISLAS LECZINSKI, roi de Pologne. Déchu du trône, il conserve cependant le titre de roi de Pologne, et reçoit comme dédommagement les duchés de Lorraine et de Bar, I, 220. — Ces duchés sont réunis à la France en 1766, *ibid.*

Stoïcisme. Ce qui le distingue du christianisme, II, 26, 27.

Stupidité (la). Cache la mort sans triompher d'elle, III, 112, *M*. 501.

Style. De l'expression dans le style, II, 129.

SUARD, membre de l'Académie française. Publie en 1806 une édition des *Œuvres de Vauvenargues*, I, v. — Sa notice sur la vie et les écrits de cet auteur, VII. — Attribue la composition de la *Prière* de Vauvenargues à un défi, II, 42.

Sublime (le). C'est l'expression la plus propre d'un sentiment élevé, I, 29.

Succession. A quel titre les enfants ont droit à celle de leur père, III, 154, *P*. 29.

SUÉTONE, historien latin. Sa manière simple d'écrire, II, 60.

Suffisance (la). Ce travers de l'esprit se rencontre plus particulièrement dans les grandes villes, I, 26.

Sujétion. Réflexion sur celle de l'esprit humain, I, 116.

Sujets (les). Font leur cour avec bien plus de goût que les princes ne la reçoivent, III, 50, *M*. 232. — Ne sont point à craindre pour un bon roi, 155, *P*. 31.

SULLY. Son éloge, I, 302.

Superficiels (hommes). Avantages qu'ils ont parfois sur d'habiles gens, I, 28.

Superstition. En quoi elle est excusable, I, 230, 252. — Comment Fontenelle en parle, II, 116. —Elle a ses enthousiastes, III, 119, *M*. 529.

Surprise. Sa définition ; ses degrés, I, 71

Sylla. Un grand trait de sa vie, I, 160. — Aimait la gloire, 207. — Ce qui doit le faire respecter II, 80. — L'Enthousiaste (Caractère), évoque son ombre, 187. — Réprima la licence du bas peuple de Rome, 231.

Sympathie. Ce qui la fait naître, I, 59.

Synonymes. Il y a peu de pensées qui le soient, III, 91, *M.* 373.

Système de l'univers. Comment il peut être dérangé, III, 231, *P.* 375.

T.

Talents. Pourquoi les talents médiocres font plutô fortune, I, 139. — Les grands talents ne son pas donnés à tous, 202. — Il faut se consoler de n'en point avoir de grands, III, 18, *M.* 68 — Avantages qu'ils procurent, 97, *M.* 412. — Leur diversité, 104, *M.* 452. — Les grandes places dispensent quelquefois des moindres talents, 110, *M.* 487; et 205, *P.* 260. — La nature en a ébauché beaucoup, qu'elle n'a pas daigné finir, 164, *P.* 57. — Un talent médiocre n'empêche pas une grande fortune; mais il ne la procure ni ne la mérite, 217, *P.* 314. — Il y en a moins que de grandes fortunes, 228, *P.* 364.

Télémaque, ouvrage de Fénelon. Comment apprécié par Vauvenargues, II, 96. — Ce que Vauvenargues voudrait en retrancher, 110.— Les Ca-

ractères et portraits de La Bruyère n'ont pas la grandeur de ceux que Fénelon a tracés dans cet ouvrage, 130.

Témérité (la) est une valeur hors de sa place, I, 108.

Tempérament. La physionomie en est l'expression, I, 65. — C'est la nature qui le donne, 79.

Tempérance (la) est la modération dans les plaisirs, I, 91.

Temple (le chevalier), I, 104, 165.

Temple du goût (le), par Voltaire. Vauvenargues en estime les décisions, mais sous réserves, II, 95. — Voltaire tient compte de la critique de Vauvenargues, *ibid.*, à la note 2.

Temps (le). Il en faut tout attendre et tout craindre, III, 23, *M.* 102. — Celui qui n'en connaît pas le prix n'est pas né pour la gloire, 37, *M.* 108.

Térence, poëte comique latin. Comparé à Molière par Fénelon, II, 51, 52, note. — Vers cité, 163.

Termosiris, ou *le Scélérat timide* (Caractère), II, 166.

Théâtre (le) a été créé par Corneille, II, 71. — Difficultés de ses règles, III, 117, *M.* 520; et 208, *P.* 270.

Thébaïde (la), tragédie de Racine. L'un de ses plus faibles ouvrages; a cependant encore de grandes beautés, II, 72.

Théobalde, ou *le Grimaud* (Caractère), II, 266.

Théophile, ou *l'Esprit profond* (Caractère), II, 215.

THÉOPHRASTE, moraliste grec, imité par Vauvenargues, II, 135. — Comparé à La Bruyère, *ibid.*
Théorie. Elle ne nous éclaire qu'imparfaitement, I, 52. — La pratique est nécessaire, *ibid.*
THERSITE. Le bel-esprit ne craint pas de l'égaler à Achille, I, 152.
THERSITE (Caractère). Portrait d'un officier bassement flatteur, II, 146 *et suiv.*
THÉVENARD, célèbre acteur de l'Opéra, cité, II, 250.
THOINON, archidiacre à Sisteron. Prête de l'argent à Vauvenargues, III, 307.
THRASILLE, ou *les Gens à la mode* (Caractère), II, 181.
THYESTE, ou *la Simplicité.* Caractère d'un homme indulgent, II, 171.
Timidité. Le sérieux d'un homme timide n'a presque jamais de maintien, I, 38. — Comparée à la honte, 71,
TIMAGÈNE, ou *la Fausse Singularité* (Caractère); le même que *Phocas*, III, 182, note.
Tirynthiens (les), peuplade grecque du Péloponèse. Consultent l'oracle pour s'empêcher de rire dans les délibérations publiques, III, 170, *P.* 74.
TITE-LIVE, portraits qu'il fait des Romains, II, 60, 61.
TITUS, ou *l'Activité* (Caractère), II, 191.
Tolérance (la). Réflexions sur ce sujet, I, 146.
Ton. Réflexions sur le ton à la mode, I, 153. — Sur ceux qui le donnent, III, 66, *M.* 281; et 149, *P.* 21.

Traités (les) sont ordinairement la loi du plus fort, III, 74, *M.* 309. — Sont ennuyeux à lire, 124, *M.* 556. — Monuments de la mauvaise foi des souverains, 199, *P.* 234.

Trajan, empereur romain. Sa philosophie comparée par les stoïciens à celle de David et de Moïse, II, 26, 27.

Tranquillité. Celle de l'esprit n'est pas une preuve de la vertu, III, 19, *M.* 70.

Travail (le) lasse moins que l'oisiveté, I, 105. — Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs, 197. — Il amortit les passions, 284. — Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs, III, 41, *M.* 200. — Il consume les humeurs, 133, *M.* 598.

Treize à table, III, 76, *M.* 321.

Trévoux (les journalistes de) font aux encyclopédistes un crime d'une pensée qu'ils ont fort louée dans l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, I, 53.

Tristesse (la) vient du sentiment de notre misère, I, 70.

Trivialité. Les bonnes maximes deviennent triviales, III, 171, *P.* 82.

Tromper. Ceux qui veulent toujours tromper ne trompent point, III, 28, *M.* 94, 97, 276, 277. — Comment on peut tromper les plus habiles, 76, *M.* 319; et 181, *P.* 138.

Tryphon, caractère d'un esprit borné, II, 205.

Trublet (l'abbé). Surveille, avec l'abbé Séguy,

la publication de la seconde édition des œuvres de Vauvenargues (1747), I, 11.
TURNUS, ou *le Chef de parti* (Caractère), II, 219.
Tyran. Quand et comment on le devient, III, 34, *M.* 163. — Aucune loi ne peut le contenir, 49, *M.* 228.— Quel est le tyran des faibles, 93, *M.* 387.

U.

Univers. Ses merveilles, I, 168. — Un rien en dérange tout le système, III, 231, *P.* 375. — Comment il est gouverné, 237, *P.* 404. — N'est qu'un tout, 294.
Usurpation (l') s'autorise toujours de quelque loi, 186, *P.* 166.

V.

Vains. Les gens vains ne peuvent être habiles, III, 123, *M.* 549.
Vanité. Ses causes et ses effets, I, 45. — C'est un orgueil qui s'attache à de petites choses, 48. — D'où elle naît, 89. — Est une hauteur hors de sa place, 108. — Est le sceau de la médiocrité, 113. — L'intérêt et la paresse anéantissent ses promesses quelquefois sincères, III, 102, *M.* 438. — Ce qui la caractérise, 144, *P.* 11. — Est le premier intérêt des riches, 195, *P.* 218. — Est moins aisée à abattre que la vertu, 231, *P.* 373.

VARUS, ou *la Libéralité* (Caractère), II, 197.

VAUVENARGUES (*Joseph* DE CLAPIERS, seigneur, puis marquis DE), père du moraliste ; sa belle conduite durant la peste de 1720-1721, I, XI.

VAUVENARGUES (*Luc* DE CLAPIERS, marquis DE). Sa naissance, I, VIII. — Doit être mis au rang des hommes de génie, IX. — Son éducation négligée, X. — Entre au service dans le régiment du Roi, infanterie, XI. — Son caractère, XII. — Sa conduite parmi ses camarades, XV. — Quel surnom d'amitié ils lui donnent, *ibid.* — Fait la guerre d'Italie en 1734, et prend part à celle de la *Succession* en 1741, XVI. — Son ambition et son amour pour la gloire, *ibid.* — Se décide à quitter le service, XVII. — Désire entrer dans la carrière des négociations, *ibid.* — Fait part de ce dessein à M. de Biron, son colonel, *ibid.* — Écrit à ce sujet au Roi et à M. Amelot, ministre des affaires étrangères, XIX. — Reçoit du ministre la promesse d'être employé, XXI. — Est atteint de la petite vérole, XXII. — Trouve une consolation dans l'étude et l'amour des lettres, XXIII. — Met en ordre les petits écrits qu'il avait préparés durant sa vie militaire, *ibid.* — Publie en 1746 la première édition de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, *ibid.* — Depuis 1743, il était entré en correspondance avec Voltaire, XXVII. — La comparaison du mérite de Corneille et de Racine forme le sujet de sa première lettre à Voltaire, XXVIII. — Ses jugements

sur Racine ont été confirmés par la postérité, XXIX. — Ses remarquables fragments sur Bossuet et Fénelon, XXXI. — A défendu, contre Voltaire, Fénelon, La Fontaine et Pascal, XXXII. — A apprécié avec finesse et goût Boileau et La Bruyère, mais n'a pas senti également le mérite de Molière, *ibid.* — Se rapproche plus de Pascal que de La Bruyère, XXXIII. — Sa doctrine et son aimable philosophie le rapprochent beaucoup plus des anciens que des modernes, XXXVII. — Jugement de madame Guizot (mademoiselle *Pauline de Meulan*), sur cet écrivain, *ibid.* — Charme de son commerce et de ses entretiens, XLII. — L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* n'eut d'abord qu'un succès obscur, l'ouvrage ayant paru sans nom d'auteur, XLVI. — Force de son style, L. — Écrivait d'instinct, LV. — Quelquefois incorrect, *ibid.* — Son éloge par Voltaire, LXIII. — Voltaire le compare à Pascal, LXXIV. — Lettre de Marmontel à madame d'Espagnac, LXXV. — Vers que l'auteur de *Denys le Tyran* (Marmontel) consacre à sa mémoire dans dans une épître à Voltaire, LXXXII. — Anecdote sur ses derniers moments, LXXXIII. — S'est peint dans ses écrits, 190, note; II, 146, à la note, 170, note; 173, note; 200, note; 207, note; 225, note; 230, note.

VAUVENARGUES (*Antoine* DE CLAPIERS), frère puîné du moraliste, capitaine au régiment de Flandre; tué en Corse pendant la guerre de 1741, III, 278.

VAUVENARGUES (*Nicolas-François-Xavier* DE CLAPIERS, dernier marquis DE), mort en 1801, âgé de 85 ans. Avec lui s'est éteinte la famille que son frère Luc a particulièrement illustrée, III, 278.

VENCE (*Alexandre-Gaspard* DE VILLENEUVE, marquis DE); cité, III, 395, 412, 413, 414.

VENCE (*Julie* DE VILLENEUVE), fille du précédent, épouse Saint-Vincens, III, 412. — Lettre de Vauvenargues à ce sujet, *ibid.*

Vengeance (la) est l'œuvre de la réflexion, I, 237.

Vérité (la) En littérature, elle doit être puisée dans la nature, 1, 25. — La simplicité est son image, 90. — Elle est une, elle est immuable, elle est éternelle, 281. — Elle se fane dans nos réflexions, II, 45. — Étude importante pour donner un fondement solide à l'éloquence, 128. — Elle peut être matière d'erreur, pour qui a l'esprit faux, III, 12, *M.* 32. — Sa puissance, 64, *M.* 277. — Causes de l'indifférence qu'on montre pour elle, 74, *M.* 346. — Sa durée; elle n'est pas si usée que le langage, 182, *P.* 146. — Elle seule est durable, 183, *P.* 151.

Versificateur (le) ne connaît pas de juge compétent de ses écrits, III, 111, *M.* 491.

Vertu. Règle sûre pour la bien distinguer du vice, I, 79. — Pourquoi elle est insuffisante à notre bonheur, 80. L'irréligion ne peut l'anéantir, 81. — On n'en peut nier la réalité, 84. — On ne peut en être dupe, 118. — Il est des vertus indépendantes du bonheur, 128. — Elle est plus chère

que le bonheur, 138. — Ce que Vauvenargues entend par ce mot, *ibid.* — On peut en rougir 157. — On doit la préférer à tout, 186. — L'oisiveté la fait souffrir, 187. — Comment la rendre facile, III, 12, *M.* 30. — Rien n'est si aimable qu'elle, 14, *M.* 43, note. — Il n'y a point de siècle ni de peuple qui n'aient établi des vertus imaginaires, 26, *M.* 122. — Sur ceux qui la servent par réflexion, 69, *M.* 293. — De la véritable vertu 70, *M.* 296. — La licence étend toutes les vertus, 94, *M.* 389. — Son utilité, 96, *M.* 403. — La gloire en est la preuve, *ibid.*, *M.* 405. — On en admet peu, 112, *M.* 496. — L'esprit ne la fait pas connaître, 114, *M.* 508. — Pourquoi on en dépouille l'espèce humaine, 118, *M.* 525. — Seule elle fait les sages, 120, *M.* 531. — Combien de vertus sont sans conséquence, 122, *M.* 547. — Celles qu'il faut inspirer aux princes, 147, *P.* 15. — Les vertus règnent plus glorieusement que la prudence, 155, *P.* 32. — Les gens de lettres ne l'estiment pas, 168, *P.* 67. — L'humanité est la première de toutes, 174, *P.* 98. — Elle ne s'inspire pas par la violence, *ibid.*, 95. — Ne peut faire le bonheur des méchants, *ibid.*, 100. — Les grandes vertus excitent les grandes jalousies, 202, *P.* 246. — Elle ne peut se suffire à elle-même, 209, *P.* 279. — Plus aisée à abattre que la vanité, 231, *P.* 373. — Éclat de celle qui triomphe d'une longue et envieuse persécution, 237, *P.* 403.

Vertu malheureuse (CLAZOMÈNE ou *la*), (Caractère), II, 141. Ce *caractère* est à vrai dire l'histoire éloquente de la vie de Vauvenargues, 143, note.

Vice et *Vices*. Ce que c'est, I, 79. — Peuvent concourir au bien public, 81.— Il en est qui n'excluent pas les grandes qualités, 87. — N'obtiennent jamais d'hommage réel, 194. — Plus ils sont nécessaires, plus ils sont vices, II, 13. — On doit les traiter comme une maladie, *ibid.* et 14. — Il n'y a pas de société ni de peuple qui n'aient établi des vices imaginaires, III, 26, *M.* 122. — La science de l'homme est de les faire servir à la vertu, 33, *M.* 157; et 204, *P.* 256. — La licence les étend, 94, *M.* 389. — Sans esprit le vice est toujours nuisible, 97, *M.* 415. — Combien sont sans conséquence! 122, *M.* 547.

Vie (la) est un combat, I, 134. — Ne serait qu'une suite de caprices, si la volonté se déterminait d'elle-même et sans motifs, 311. — On ne peut en juger par une plus fausse règle que la mort, III, 29, *M.* 140. — Celle du soldat opposée à celle du contemplateur, 48, *M.* 223. — Abus qu'on en fait, 74, *M.* 311. — Sa courte durée, 77, *M.* 324. — Ressemble à un jeu, 187, *P.* 172. — Est une pratique non interrompue d'artifices et d'intérêts, 197, *P.* 230. — Est l'image de la nature, 237, *P.* 404. — Pourquoi nous l'aimons, 254, *P.* 469.

Vie future. Qu'on y croie ou non, il est toujours bon de pratiquer la vertu, I, 195, 203.

Vieillards. La sensibilité et la confiance s'usent en

eux; mais le besoin les rapproche, I, 62. — On en tire peu de services, III, 20, *M.* 80; et 180, *P.* 132. — Doivent se parer, 100, *M.* 429. — Ne devraient jamais devenir amoureux, 180, *P.* 131. — Ne font plus d'amis, 225, *P.* 350.

Vieillesse. Froideur de ses conseils, III, 34, *M.* 159. — Ses avantages, 52, 53, *M.* 240. — La mort seule la garantit des infirmités, 93, *M.* 386. — Elle ne peut couvrir sa nudité que par la véritable gloire, 253, *P.* 464.

Vigueur. Il faut entretenir celle du corps pour conserver celle de l'esprit, III, 20, *M.* 79.

VILLEDIEU (*Marie-Catherine*-DESJARDINS, marquise DE); notice, III, 329.

VILLEVIELLE (le marquis DE). Camarade de Vauvenargues au régiment du Roi. — Lettres qui lui sont adressées, III, 303, 366, 373, 383.

VILLEVIELLE (le marquis DE). Fils du précédent, III, 303. — Anecdote relative à la destruction présumée d'une grande partie des lettres que Vauvenargues avait adressées à son père, *ibid.*

Violence (la) est la règle de l'univers, III, 38, *M.* 187; et 185, *P.* 165. — Elle ne peut inspirer la vertu, 174, *P.* 95. — Elle s'autorise toujours de quelque loi, 186, *P.* 166.

Visionnaire. L'homme d'un génie hardi passe souvent pour tel auprès d'un peuple frivole, II, 130.

Vivacité. En quoi consiste celle de l'esprit, I, 14.

VOITURE, cité, III, 246, *P.* 437.

Volonté. Comment elle se produit, I, 311. — Elle n'est jamais le premier principe de nos actions, 312. — C'est le dernier ressort de l'âme, 319. — La raison la domine quelquefois, 320. — Quand elle est un principe indépendant, II, 16, 17.

Voltaire. Regardé comme l'arbitre du goût, I, xxvii, xxviii. — Défend Corneille contre Vauvenargues, xxix. — Jugement sur ses ouvrages, II, 88. — Ami de Frédéric le Grand, 246. — Son éloge, III, 57, *M.* 265; et 210, *P.* 281. — Étendue de son esprit, 125, *M.* 560. — Sa lettre à Vauvenargues sur Corneille et Racine, 338. — Son sentiment sur les rôles de Pauline et de Sévère dans *Polyeucte*, 339. — Son opinion sur le *Glorieux* de Destouches et sur *Rhadamiste* de Crébillon, *ibid.* — Blâme Boileau d'avoir comparé Voiture à Horace, 340. — Compare Corneille à Léonard de Vinci, *ibid.* — Ce qu'il dit des *Lettres persanes* de Montesquieu et du livre de la *Décadence des Romains* du même auteur, 341. — Comment il caractérise les ouvrages de Locke et de Bayle, *ibid.* — Envoie à Vauvenargues un exemplaire de ses œuvres, *ibid.* — Remercîment à Vauvenargues, 348. — Ses vers sur La Bruère, 379. — Sa comédie *la Princesse de Navarre*, 381. — Complimente Vauvenargues au sujet de son Oraison funèbre d'Hippolyte de Seytres, 383. — Sur La Fontaine, 389. — Récompense que le Roi lui accorde, 390. — Sur sa tragédie de *Sémiramis*, 408, 410.

Volupté. Toujours suivie de dégoût, I, 198.
Voyages de l'amour (les), opéra de La Bruère, III, 378, 379.
Vrai. Il le faut être pour peindre avec hardiesse, III, 164, *P.* 56.

X.

Xénophon. Privé des délicatesses des temps modernes, n'a été ni moins heureux ni moins grand homme, I, 231, 262.
Xipharès, personnage de la tragédie de *Mithridate* de Racine. Jugement sur le caractère de ce rôle, II, 73, 95.

Z.

Zaïre, tragédie de Voltaire; remarquable par les sentiments de tendresse qu'on y trouve répandus, II, 89, 90.
Zélés. Pourquoi certains zélés ne sont pas aimés, III, 53, *M.* 241.
Zoïle. Eût été capable de faire tort à Homère vivant, III, 385. — Les Zoïles sont détestés; ils sont le mépris de toute la terre, *ibid.*

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

RÉFLEXIONS ET MAXIMES.

Pages.

Avertissement de l'auteur. 3
Réflexions et Maximes (série posthume). . . 137

LETTRES.

Avertisement de l'éditeur. 139
I. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 257
II. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 259
III. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 262
IV. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 264
V. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 266
VI. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 269
VII. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 273
VIII. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 276
IX. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 280
X. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 285
XI. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 288

Pages.

XII. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 290
XIII. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 292
XIV. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 297
XV. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 299
XVI. Vauvenargues au marquis de Villevielle. 303
XVII. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 306
XVIII. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 308
XIX. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 310
XX. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 312
XXI. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 314
XXII. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 316
XXIII. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 318
XXIV. Voltaire à Vauvenargues.. . . . 320
XXV. Vauvenargues à Saint-Vincens. 321
XXVI. Vauvenargues à Voltaire.. . . . 322
XXVII. Vauvenargues à M. le duc de Biron.. 330
XXVIII. Vauvenargues au Roi.. 334
XXIX. Vauvenargues à M. le duc de Biron. 336
XXX. Voltaire à Vauvenargues.. . . . 338
XXXI. Vauvenargues à Voltaire. . . . 342
XXXII. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 345
XXXIII. Voltaire à Vauvenargues.. . . . 348
XXXIV. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 349
XXXV. Vauvenargues à Saint-Vincens.. 351

Pages.

XXXVI. Vauvenargues au duc de Biron. 354
XXXVII. Vauvenargues au Roi. 355
XXXVIII. Vauvenargues à M. Amelot. . . 357
XXXIX. Vauvenargues au duc de Biron. 358
XL. Le duc de Biron à Vauvenargues. 360
XLI. Vauvenargues à M. Amelot. . . *Ibid.*
XLII. Amelot à Vauvenargues. 362
XLIII. Vauvenargues à Saint-Vincens. . *Ibid.*
XLIV. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 364
XLV. Vauvenargues à Villevielle. . . 366
XLVI. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 368
XLVII. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 369
XLVIII. Voltaire à Vauvenargues. 371
XLIX. Voltaire à Vauvenargues. 372
L. Vauvenargues à Villevielle. . . 373
LI. Voltaire à Vauvenargues. 374
LII. Vauvenargues à Voltaire. 378
LIII. Vauvenargues à Voltaire. 382
LIV. Voltaire à Vauvenargues. 383
LV. Vauvenargues à Voltaire. 386
LVI. Voltaire à Vauvenargues. 388
LVII. Vauvenargues à Voltaire. 390
LVIII. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 392
LIX. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 393
LX. Voltaire à Vauvenargues 395
LXI. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 397
LXII. Vauvenargues à Villevielle. . . 399

Pages.

LXIII. Voltaire à Vauvenargues. 400
LXIV. Voltaire à Vauvenargues. 402
LXV. Voltaire à Vauvenargues. 403
LXVI. Voltaire à Vauvenargues. 405
LXVII. Voltaire à Vauvenargues. 406
LXVIII. Vauvenargues à Voltaire. 407
LXIX. Voltaire à Vauvenargues. 408
LXX. Vauvenargues à Voltaire. . . . 409
LXXI. Voltaire à Vauvenargues. 411
LXXII. Voltaire à Vauvenargues. . . . . *Ibid.*
LXXIII. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 412
LXXIV. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 413
LXXV. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 415
LXXVI. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 417
LXXVII. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 419
LXXVIII. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 420
LXXIX. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 422
LXXX. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 424
LXXXI. Vauvenargues à Saint-Vincens. . 426
Table alphabétique et analytique des *OEuvres morales de Vauvenargues*. 429

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

COLLECTION

DES CLASSIQUES FRANÇAIS

COLLATIONNÉS SUR LES MEILLEURS TEXTES.

OEUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, 8 volumes, papier vélin. Prix. . . . . 32 fr.

LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. Prix *actuellement*. . . . . 120 fr.

FABLES DE LA FONTAINE, 2 volumes, papier vélin. Prix. . . . . 8 fr.

LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. Prix *actuellement*. . . . . 30 fr.

OEUVRES POÉTIQUES DE RACINE, 4 volumes, papier vélin. Prix. . . . . 16 fr.

LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. Prix *actuellement*. . . . . 32 fr.

OEUVRES DIVERSES DE RACINE, 4 volumes, papier vélin. Prix. . . . . 16 fr.

LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés. 24 fr.

OEUVRES COMPLÈTES DE P. CORNEILLE, 12 volumes, papier vélin. Prix. . . . . 48 fr.

LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés. 72 fr.

OEUVRES COMPLÈTES DE BOILEAU, 5 volumes, papier vélin. Prix. . . . . 20 fr.

LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés. 30 fr.

GRAND CARÊME, PETIT CARÊME ET L'AVENT DE MASSILLON, 4 volumes, papier vélin. Prix. 16 fr.

LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés. 24 fr.

OEUVRES DE LA ROCHEFOUCAULD. 1 volume, papier vélin. Prix. . . . . 4 fr.

LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés. 6 fr.

OEUVRES COMPLÈTES DE LA BRUYÈRE, 3 volumes, papier vélin. Prix. . . . . 12 fr.

LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés. 18 fr.

PENSÉES, OPUSCULES ET LETTRES DE BLAISE PASCAL, 2 volumes, papier vélin. . . 8 fr.

LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés. 12 fr

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

BIBLIOTECA

CE BJ C704
.V3 1874 V003
CCO VAUVENARGUES CEUVRES MOR
ACC# 1022349

eau de bibliothèques
niversité d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

a39003 0007642086

BJ 704 .V3 1874 V3
VAUVENARGUES, LUC DE C
OEUVRES MORALES.

U D' / OF OTTAWA

COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	06	14	11	22	25	1